

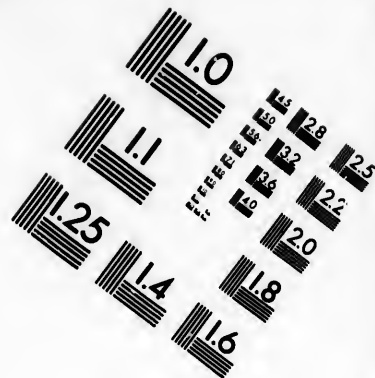
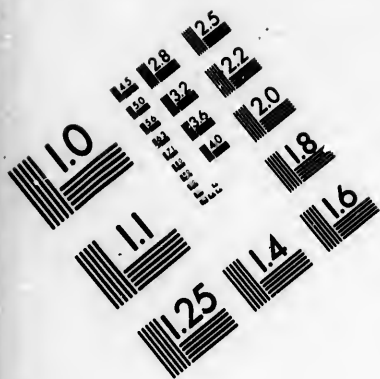
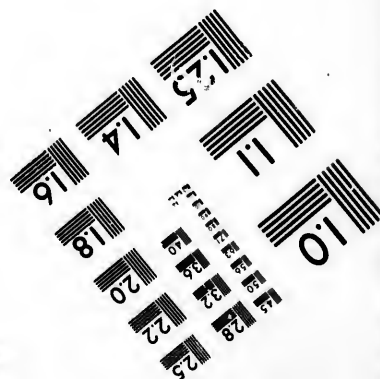
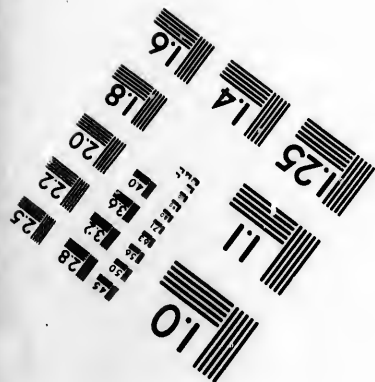
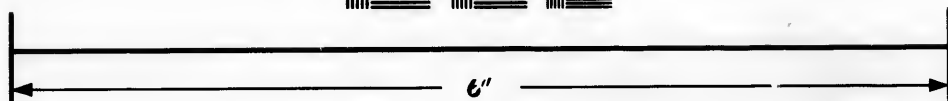
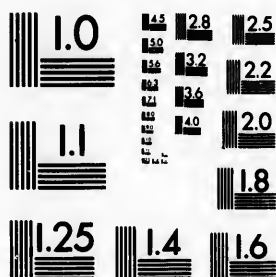


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☒ Coloured covers/
Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/
Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- ☒ Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- ☐ Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- ☐ Coloured pages/
Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/
Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☒ Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/
Pages détachées
- ☒ Showthrough/
Transparence
- ☒ Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/
Seule édition disponible
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
					☒						

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

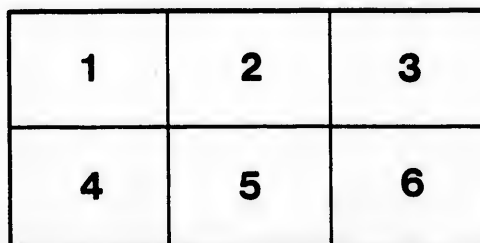
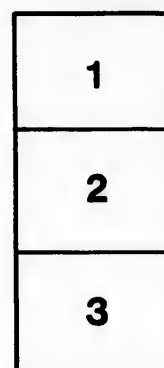
Législature du Québec
Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Législature du Québec
Québec

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

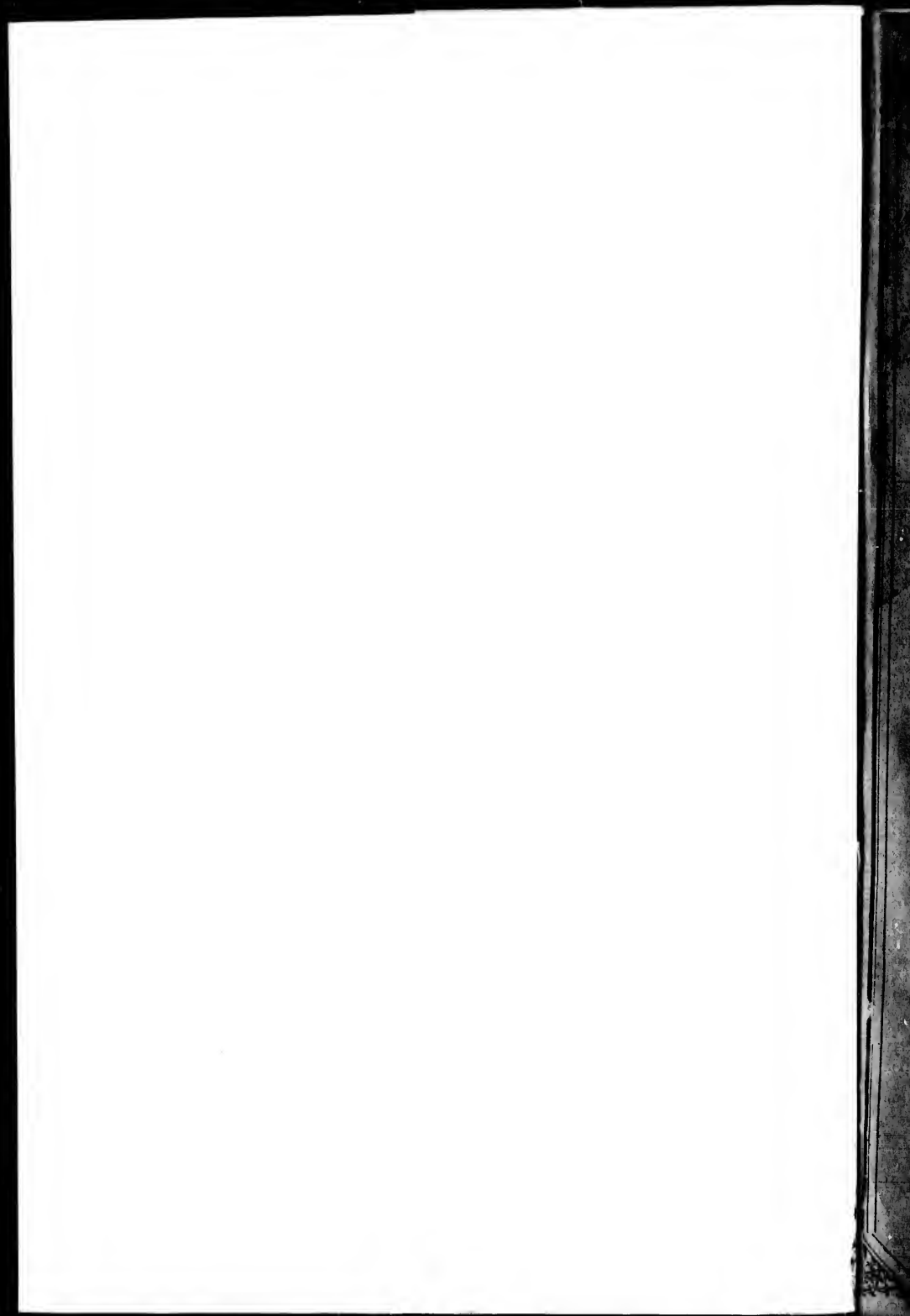
e
étails
s du
modifier
r une
Image

s

errata
to

pelure,
on à

32X



LE TRÉSOR
— DE —
JEAN-PIERRE

LE CAS EXTRAORDINAIRE

— DU —

Dr. JEKYLL et de M. HYDE

Traduit de l'anglais par J. P. TARDIVE



QUÉBEC
L. DROUIN & Fils
LIBRAIRES ET IMPRIMEURS

1885

LE TREIZIEME FILS

—DE—

JEAN-PIERRE

PAR CHARLES BUET

I

PREMIERES ANNEES

Heureux qui n'a jamais secoué ses sandales
Sur l'escalier d'autrui, loin des terres natales,
Et demeurant fidèle au Dieu de ses foyers,
N'a jamais déserté l'ombre de ses noyers ;
Il ne sait pas combien c'est une lourde peine
De regarder sans cesse à la plage lointaine,
Sans pouvoir un seul jour dans son brûlant
souci,

Se dire, en s'asseyant : Reposons nous ici !
(J. P. VEYRAT, *la Coupe de l'exil*)

Ce fut une grande allégresse dans la maison de Jean-Pierre, le pauvre menuisier, lorsque, le lundi de la Pentecôte, il y a soixante ans, sa femme Rosalie mit au monde son treizième enfant, un gros garçon, bien fait et de bonne mine, que ses douze frères aînés vinrent, l'un après l'autre, contempler endormi dans le berceau de bois blanc où chacun d'eux avait passé la première année de sa vie.

Au lendemain de son mariage, le vaillant Jean-Pierre avait choisi dans sa boutique deux belles planches de hêtre, épaisses et sans nœuds. Il y tailla les diverses pièces de l'humble couchette qu'il destinait aux enfants que lui enverrait la grâce du Seigneur. Ce fut un ouvrage parfait, sans moulures ni ornements futiles, mais solide et de forme élégante.

La mère de Rosalie lui vint porter la rôtie au vin, et tout de suite il fut décidé, que l'enfant serait baptisé le jour même, avant que les cloches de l'antique église sonnassent, au déclin du jour, en l'honneur de la fête. Et comme ce nouveau chrétien venait le treizième, et qu'il faut honorer les pères d'une famille aussi nombreuse, comme le roi déclarait noble de fait tout citoyen donnant à l'Etat douze défenseurs, à la société douze hommes utiles, le syndic, noble et respectable François du Mont de la Fraidière, chevalier, fut chargé au nom de la ville, de tenir le petit sur les fonts sacrés ; afin d'honorer Notre-Seigneur en la personne d'un de ses pauvres, il choisit pour commère une vieille mendiante, la Gathon, qui vivait d'aumônes et passait pour une sainte.

Le cortège, à l'heure de vêpres, se rendit à la paroisse. Un compagnon charpentier, fort enrubanné, marchait le premier, jouant du violon comme un enragé qu'il était, car il n'avait, de sa vie, su tenir un archet : il frôlait les cordes comme il eût raboté une poutrelle, vigoureusement.

Le parrain suivait, couvert de son manteau syndical de velours violet, coiffé du chapeau emplumé à la Henri IV, et donnant le bras à sa com-
mère, proprette sous sa bure et cornette de toile bise, confuse et fière à
la fois de l'honneur qu'on lui faisait.

Celui des fils de Jean-Pierre qui venait de clore sa septième année,
portait le flambeau allumé—un grand cierge de cire garni de blanches
tresses de soie,— et la grand'mère soutenait sur ses bras le nouveau-né,
habillé d'une robe de mousseline blanche, coupée dans la robe de noce
de sa bru, et qui servait pour la treizième fois depuis quinze ans, Mère-
grand avait donné le chrêmeau, fait de ses derniers bouts de dentelle,
et se pavanait glorieusement sous le châle turc rapporté d'Égypte par
défunt son mari, un héros des Pyramides, fauché par un boulet russe à
la Moskowa.

Tous venaient tous les parents de Jean-Pierre, oncles et tantes, cou-
sins et cousines jusqu'au dix-septième degré, et les voisins, et les amis,
et Jean-Pierre le dernier, le cœur bien content et la figure épanouie.

L'enfant ne pleura point, croyez-le, quand M. le curé versa l'eau sain-
te sur son petit front rose ; non plus quand il eut un grain de sel sur
la langue. Il reçut les noms de Jean, pour la ville, de Félix, pour le
parrain, et de Marie, pour la marraine.

Quand M. le curé eut quitté les surplis et l'étole, il vint embrasser ami-
calement Jean-Pierre, et laissant filer en avant le cortège qui s'en re-
tournait en pompe, le pasteur et son paroissien revinrent ensemble, bras
dessus, bras dessous, à la maison.

—Et comment feras-tu, Jean-Pierre ? voici que tu as une lignée nom-
breuse à élever dans la crainte de Dieu.....

—Dieu, qui me les envoie, m'enverra de quoi les nourrir : j'ai con-
fiance, monsieur le curé.

—Et tu as raison, Jean-Pierre. Va, aie bon courage ! Tu te prépares
une vieillesse comblée de joie et d'honneur.

Sachez que le dîner de baptême fut très beau. On mangea de toutes
sortes de bonnes choses, on but à proportion ; chacun chanta sa chan-
son au dessert, et comme il y avait pour le moins cinquante convives,
vous jugez bien que la fête dura du coucher du soleil jusqu'à l'aube. Il
est permis de s'amuser, de rire et de chanter, et les vrais chrétiens sont
amis de la franche gaité. La poudre tonna comme à la naissance des
princes, mais au lieu du canon, ce fut le vieux pistolet du grenadier de
l'empereur qui fut cent fois déchargé.

Le lendemain, du reste, Jean-Pierre se remit au travail comme si de
rien n'était, et joua de la varlope et du rabot sans perdre une minute.

Il aurait bien voulu que ses treize fils eussent quelques petites sœurs,
mais il demandait trop, le bonhomme ! et le petit Félix demeura le cadet
bien-aimé de la maisonnée. Il grandit à vue d'œil et fut bientôt d'a-
plomb sur ses jambes mignonnes. A trois ans c'était un joli chérubin,
aux cheveux bouclés, d'un blond clair, aux yeux bleus, à la bouche
rieuse. Il faisait gentiment le signe de la croix, et disait : JESUS ! en
joignant ses mains potelées.

Un soir, sa mère, robuste et fraîche montagnarde, toujours accorte et
souriant à tout venant, jugea que Félix devait apprendre à prier Dieu.

Elle le pri-
tendre qui
éloquent

" Mon D

" Mon D

sainte crain

" Mon D

nissez les a

" Petit J

berceau.

" Petit J

d'étable. "

Et Félix

créature, à

Ce que le

mable, de p

a l'éclat des

dire qu'elle

cence, de la

Lorsque J

son logis ; le

fallait, pour

lendemain, c

sur ses genou

son rire, divi

née, riait aux

se sentait pé

panouissait.

L'enfance

appétit, et f

terre que sa

qu'elle boula

le vin le plu

un sarrau de

aussi bien co

Il ignora t

gamin de Par

il n'était pas

les billes aux

parce que, ce

Quand il d

coin de l'atêl

" Celui qui

Bref : le pe

ni pire, élevé

et l'amour de

mensonge, qu

guisement en

Félix aimait

Elle le prit donc sur ses genoux, et lui fit répéter, après elle, de sa voix tendre qui dut réjouir le cœur des Anges et faire sourire la Vierge, cette éloquente oraison :

“ Mon Dieu je vous aime et je vous adore de tout mon cœur.

“ Mon Dieu, conservez mon papa et maman pour m'élever dans votre sainte crainte. Faites que mes frères et moi soyons bien sages.

“ Mon Dieu, mettez en paradis tous mes parents qui sont morts, bénissez les autres qui sont vivants.

“ Petit Jesus, qui êtes si beau, faites que mon cœur vous serve de berceau.

“ Petit Jésus, qui êtes si aimable, faites que mon cœur vous serve d'étable. ”

Et Félix battit des mains joyeux d'avoir ainsi parlé, lui, toute petite créature, à Celui qui est si grand et qui règne dans les cieux !

Ce que le Créateur a fait de plus beau, de plus charmant, de plus aimable, de plus merveilleux, de plus suave, c'est l'enfant... L'enfant qui a l'éclat des fleurs les plus brillantes, et la seule beauté dont on puisse dire qu'elle est complète, parce qu'elle est le reflet de l'admirable innocence, de la parfaite pureté !

Lorsque Jean-Pierre, après une longue journée de travail, rentrait à son logis ; lorsqu'il approchait de l'âtre, fatigué, le corps meurtri, il ne fallait, pour le distraire de son accablement et des préoccupations du lendemain, qu'un sourire de son Félix. Il soulevait le petit, le prenait sur ses genoux, l'embrassait, le caressait, le taquinait même, excitant son rire, divine musique... Il se faisait conter les espiègleries de la journée, riait aux larmes du langage incohérent, des mines malicieuses... Il se sentait pénétré d'un attendrissement profond, et toute son âme s'épanouissait.

L'enfance de Félix fut heureuse : il vécut simplement, ayant bon appétit, et faisant de furieuses brèches aux montagnes de pommes de terre que sa mère apprêtait, aux colossales miches de pain de seigle qu'elle boulangeait. L'eau du *bourneau* lui semblait exquise autant que le vin le plus parfumé ! Il avait des habits de gros drap pour l'hiver, un sarrau de toile pour l'été, et ses cheveux ébouriflés le protégeaient aussi bien contre le soleil que contre la neige.

Il ignora toujours la misère et les douloureux exemples qui forment le gamin de Paris. Il se battait comme un endiablé, se laissait battre quand il n'était pas le plus fort. Etourdi, passionné, acharné au jeu, il préférait les billes aux livres, et le jeudi à tous les autres jours de la semaine, parce que, ce jour-là, on n'allait pas à l'école.

Quand il désobéissait, le père Jean-Pierre trouvait une latte dans un coin de l'atelier et fouettait dur, se souvenant de cette parole de la Bible.

“ Celui qui épargne la verge à son fils, déteste son fils. ”

Bref, le petit Félix fut un enfant comme tous les autres, ni meilleur, ni pire, élevé rudement, accoutumé et la sobriété, élevé dans le respect et l'amour de Dieu, et surtout mis en garde contre ce terrible vice du mensonge, qui est souvent pour l'enfant l'apprentissage d'abord, le déguisement ensuite de tous les autres vices.

Félix aimait la vieille église, à l'ombre de laquelle s'élevait le toit pa-

ternel. L'église avec sa façade creusée de niches en ogive, où des saints de pierre, éternellement, restaient immobiles ; avec les contreforts de son abside, où nichaient des milliers d'hirondelles ; avec sa tour sarrazine conservée par respect de la tradition qu'habitait maint couple de colombes.

Il y entrait souvent, dans ce temple, que les vitraux colorés éclairaient d'une lumière mystérieuse, où brûlait la lampe du sanctuaire, se balançant au bout des chaînes de cuivre, et dont la clarté jetait de pâles reflets sur les boiseries sculptées, noircies par les siècles.

Il se plaisait à construire, avec les débris de planches, avec les *buscailles* et les *bovates*—on nomme ainsi, là-bas, les copeaux, et les pommes de pin,—de rustiques autels, que dominaient une madone en plâtre, qu'ornaient des chandeliers de plomb, des vases pour lesquels une rose de mai était un bouquet gigantesque.

Et combien il aimait les fêtes que ramène chaque année, religieusement célébrées en famille, et qui par leurs usages pittoresques, éveillaient en l'intéressant, sa jeune imagination.

Voici Noël, avec ses vieux souvenirs du vieux passé, avec les tapis de neige qui couvrent la terre ; avec la grosse bûche qui pétillait dans l'âtre et les châtaignes qui grillent sous la cendre..... Noël, escorté de tant de légendes poétiques, de tant de contes amusants, de tant d'histoires attendries.

Là bas, dans nos montagnes, pendant les neuf jours qui précèdent Noël, on chante le *Regem*, office très court, composé de prophéties annonçant la venue du Sauveur.

Le soir, un peu après la tombée de la nuit, la foule envahit l'église. Chacun apporte une chandelle, une cire jaune entourée d'un papier de couleur, une lanterne. Peu à peu des lumières s'allument çà et là, peignant l'ombre d'étincelles. Les gros piliers s'éclairent de reflets étranges ; les dorures de l'autel resplendent ; les ténèbres s'effacent ; les verrières miroitent entre leurs meneaux sculptés. Puis l'orgue éclate, en accords majestueux. Un chœur de voix graves s'élève tout en haut, dans les tribunes : *Regem venturum Dominum, venite, adoremus.*

Le peuple répond en répétant cette phrase notée sur un air simple, grandiose. Et les petits enfants crient à tue-tête, car plus ils crient, pensent-ils, plus tôt la prière arrive aux pieds du Seigneur !

Et c'est la crèche : une maison artistement bâtie par Jean-Pierre, menuisier de la paroisse : un chef d'œuvre ! avec son toit à deux pans, couvert d'une couche épaisse de coton, pour simuler la neige. Tombait-il de la neige en Palestine ? Qu'importe à la foi naïve ? Dans l'étable, la Vierge et saint Joseph, agenouillés devant l'Enfant sur sa botte de paille ; derrière, le bœuf et l'âne, plus petits que Jésus et les bergers qui l'adorent..... Des sapins—des sapins ! des buissons de houx, de la mousse et des roses, bizarre agencement de choses disparates !

Les enfants émerveillés défilaient devant ce paysage alpestre, ouvraient de grands yeux, se montraient du doigt les arbres frisés, les fleurs dans la neige, le bœuf et l'âne aux doux regards, la mère, vêtue de satin, penchée sur le misérable berceau, le charpentier en toge de drap d'or, et ils se disaient :

“ Voilà comment Jésus est né ! ”

O Noël !

Les Rois
cessaire de
Gaspar et
faisait un éno
était si bon
cadet..... et
le premier
était reine,
qui gardent
souvent, ne
à porter.

Après les
bugnes,—ai
bugnes, qui
l'audace de
tour de leur
en forme de
désobligeant
rues, harnac
lissons vocif
Efin Pâque
meaux.....

Félix arriv
tant son ram
branche ven
suspendait a
mes reinette
riontes de ca
avec art. Et
floches de la

Ils partaie
Frères escort
perdissest po
ce que des
Quelle guerr
intact !... Il
pas soupé la
bé à l'angle

Le Jeudi S
Rome que le
il ne put jam
nèbres, avec
faisait du bru

À Pâques, o
des verts, des
fer, pour se
chait nullem
au pâté sortan

O Noël ! beau jour de Noël, puisses-tu n'éclairer que des heureux !

Les Rois venaient après le jour de l'an qui apportait la provision nécessaire de charettes, de polichinelles et de bonbons. Les Rois Melchior, Gaspar et Baltazar.....Ce jour on tirait la fève ; la mère de Felix édifiât un énorme gâteau, avec beaucoup de farine et peu de sucre—et qui était si bon !—La première part pour les pauvres ; la seconde pour le cadet.....et le roi de la fève avait neuf jours durant le droit de recevoir le premier baiser, le matin, du père et de la mère. Celle-ci, toujours, était reine, et plus, heureuse assurément que les reines de ce monde, qui gardent sous le diadème d'or une couronne d'épines, et, qui, trop souvent, ne savent conserver que la moins lourde qui est la plus cruelle à porter.

Après les Rois, carnaval et carême. Que de fois, au dimanche des bugnes,—ainsi nommé parce qu'on fait en toute maison, ce jour-là, des bugnes, qui sont d'appétissants beignets dorés,—l'espiègle Félix eût l'audace de jouer aux beaux messieurs et aux belles dames le vilain tour de leur attacher par derrière avec une épingle des papiers découpés en forme de scie ! On appelle cela *rosse vieille* ou *scie vieille*, et rien n'est plus désobligeant pour les graves personnages que de s'en aller ainsi par les rues, harnachés de lambeaux de papier, avec la bruyante escorte de polissons vociférant et glapissant le cri fatidique de la mi-carême.

Enfin Pâques venait, à l'aurore du printemps, Pâques fleuries, les Rameaux.....

Félix arrivait à l'école avec ses frères et ses compagnons, chacun portant son rameau. C'était la gloire des mères d'embellir et d'orner cette branche verte que les enfants avaient grand' peine à soutenir.....On suspendait au laurier bien feuillu des chapelets de châtaignes, des pommes reinettes plus brillantes que les fruits du jardin des Hespérides, des *riorites* de carême—excellente pâtisserie sèche, voire des œufs peints avec art. Et des rubans et des rosettes, des nœuds, des pompons, des floches de laine.

Ils portaient pour la grand'messe en deux files interminables, et les Frères escortaient ce petit monde, veillant à ce que les rameaux ne perdissent pas, d'une façon prématurée, leurs séduisantes décorations à ce que des discussions ne s'engageassent pas sur le *tien* et le *mien*. Quelle guerre c'eût été ! Piller le rameau du voisin et garder le sien intact !... Il y en avait aussi, les malheureux, qui n'avaient peut-être pas soupé la veille, et ne possédaient qu'un petit morceau de buis dérobé à l'angle d'un parterre...

Le Jeudi Saint les cloches portaient, croyait Félix, et ne revenaient de Rome que le Samedi saint, pendant le *Gloria*. Comme il était à la messe il ne put jamais vérifier le fait. Mais il menait grand tapage, aux ténébres, avec sa crécelle qu'il appelait tout simplement *rèle* et qui faisait du bruit, allez !...le bois n'y ayant pas été épargné.

À Pâques, on portait à l'école sa petite corbeille plein d'œufs, des jaunes des verts, des rouges, des violets, des bleus ; on en mangeait à s'étouffer, pour se venger de l'abstinence du Vendredi saint, ce qui n'empêchait nullement, au coup de midi, de faire une entaille considérable au pâté sortant du four.

Le renouveau amenait bientôt le mois de mai, le mois des fleurs, les chapelles à la Vierge, toutes verdoyantes et embaumées : les trônes de mousse et de lierre, moins fragiles et moins durables pourtant que les trônes d'or. Félix aimait à gravir la montagne pour y couper de jeunes sapins, à pénétrer sous les sombres arceaux des forêts, pour y ramasser au pied des arbres, sur les roches, la mousse verte, et dans les clairières les narcisses au cœur de miel, les odorants mugnets destinés à parer l'oratoire.

Mais ce qu'il admirait le plus, peut-être, n'était-ce pas la Fête Dieu ? Les rues étroites sont tapissées de feuillages qui sentent bon ; les maisons sont tendues de draps blanc semés de bouquets ; sur la place, devant l'hôpital, à l'entrée du pont, trois magnifiques reposoirs, décorés à profusion de candélabres, de vases, de tentures, d'or et de pourpre, attendent la visite du bon Dieu.

Les cloches sonnent à toute volée, unissant leurs voix sonores, argentines ou graves, sourdes ou vibrantes, en un concert majestueux.....

La procession sort de l'église, rouge bannière en tête. Les écoles, les confréries ; les pénitentes avec leurs voiles, semblables aux revenants entrevus dans les rêves ; les pénitents, avec leurs cagoules, et des cierges monstrueux portés à deux mains ; les étendards multicolores voltigeant sous la brise ; les enfants, habillés en ange, couronnés de roses, et parsemant de fleurs le chemin où va passer l'Eucharistie ; les thuriféraires balançant les encensoirs de bronze d'or s'échappant fumée de la myrrhe et du benjoin ; puis les chantes, dont les chapes cuirassées d'orfrois étincelants ne font pas un pli..... Le dais, soutenu par les quatre principaux personnages de la ville, et sous les pentes cramoisies rochées d'or, à travers un nuage diaphane le prêtre enveloppé des plis massifs d'une écharpe et portant l'ostensoir dont les pierreries chatoient dans l'ombre...

Et ces chants sublimes, hymnes de triomphe, clameur imposante de la multitude des fidèles qui s'élèvent vers les cieux, avec les pétales rouges des œillets et l'acre parfum de l'encens!...

Félix fut ange, une fois. Il lui semblait, chaque fois que sa main lançait vers l'ostensoir, après l'avoir portée à ces lèvres, une poignée de fleurs ; que ce n'était point le visage du vieux curé qu'il voyait si beau, au milieu de ces pompes, mais la figure même de Dieu.

L'automne ramenait les fêtes tristes : la Toussaint, le jour des Morts inséparablement liés. Félix tremblait lorsque, à vêpres, le premier de novembre, les officiants échangeaient leurs ornements blancs, contre les chapes noires, galonnées de blanc, qui se drapaient sur leurs épaules comme le voile mortuaire sur un cercueil. Et, sans qu'il y comprît rien, la splendide mélodie du *dies iræ*, ce poème, lugubrement grandiose, l'attendrissait, le pénétrait d'une émotion amère.

On allait au cimetière, puis sur la tombe des morts. Félix ignorait encore ce que la mort a d'effrayant et de terrible... Il s'agenouillait, près du tertre dépouillé par l'âpre bise de novembre, devant la croix modeste qui dominait le lieu du repos, et il demandait à Dieu, l'innocent qui savait à peine vivre, la grâce de bien mourir, comme avant lui ses aïeux réfugiés dans le sein de l'éternelle miséricorde...

On rentra
contait alors
frappé au ch
la peine, lai
guillotiné p
dressant, de
ner, ma foi

Et le petit
craint les rois
comme son l
répondit qu
ne comprit

Mais les p
joyeux piqu

— J'aurai

Et l'autre

— Je four

Et le trois
mettait en c
jeux variés,
heureux qui

Dès sa six
res. Il y app
tres ; leur h
mais Cher F
chantait de

Ils étaient
prenait les c
prière, le rep
ce qu'on don
ne s'en plaig
ble de prime
il était d'une

Vint le mo
communion.
pas de longs

— Il faut,
tien dépend
sang de Not
dition.

Félix se le
Il était pie
travailla com
peccadilles,
Jean-Pierre,
une foi auss

Si bien qu
Or un de s
vint à tombe
dre dans son

On rentrait à la maison, les yeux rouges, les joues pâles, grand'mère contait alors pour la centième fois, l'odyssée du brave soldat, son époux, frappé au champ d'honneur ; l'agonie de sa mère, la bisaleule, morte à la peine, laissant dix orphelins, et le glorieux supplice de son père, guillotiné pendant la Révolution, " en compagnie, disait-elle en se redressant, de nos nobles et de nos prêtres que l'on pouvait bien assassiner, ma foi ! puisqu'on avait tué le roi et la reine de France ".

Et le petit Félix osa demander un jour pourquoi la Révolution massacrât les rois, les reines, les nobles, les prêtres, et même les ouvriers, comme son bon papa, le charron. Un imbécile, qui entendit la question, répondit qu'il le fallait bien pour le progrès de l'humanité, à quoi Félix ne comprit rien, heureusement.

Mais les petits enfants avaient aussi leur fête Saint-Nicolas. Quels joyeux pique-niques !

—J'aurai un poulet rôti, disait l'un.

Et l'autre :

—Je fournis la crème.

Et le troisième ; des gâteaux ; celui-ci, des fruits ; celui-là, du vin. On mettait en commun toutes ces richesses pour un vaste goûter, suivi de jeux variés, de rondes, de tout ce qui peut divertir honnêtement les heureux qui n'ont point encore de passé, et ne redoutent pas l'avenir.

Dès sa sixième année, Jean-Pierre avait mené Félix à l'école des Frères. Il y apprit assez promptement à lire et à écrire. Il aimait ses maîtres ; leur habit modeste, rabat blanc sur robe noire, l'effrayait un peu ; mais Cher Frère Foulques avait un si doux sourire ! Cher Frère Eudes chantait de si beaux cantiques !...

Ils étaient trois pour élever deux cents gamins, besogne pénible qui prenait les deux tiers de la journée ; l'autre tiers se partageait entre la prière, le repas et le sommeil. Ils gagnaient à eux trois, en douze mois, ce qu'on donne à un demoiselle de seize ans pour auner du calicot. Ils ne s'en plaignaient pas, et si le frère cuisinier ne couvrait pas leur table de primeurs, ils les régalaient d'un air de flûte, instrument sur lequel il était d'une force restée proverbiale.

Vint le moment d'aller au catéchisme, et de préparer sa première communion. C'est l'âge où l'on devient raisonnable. Jean-Pierre ne tint pas de longs discours à son treizième fils :

—Il faut, lui dit-il, que tu le saches bien : la vie entière d'un chrétien dépend de la façon dont il a reçu pour la première fois le corps et le sang de Notre-Seigneur. Tu as dans les mains ton bonheur ou ta perdition.

Félix se le tint pour dit.

Il était pieux, il devint fervent : il était sage, il devint austère : il travailla comme un homme ; il s'assouplit, se jugea, se repentit de ses peccadilles, et le curé, qui le serrait de près, déclara en confidence à Jean-Pierre, qu'il voudrait bien un cœur aussi pur, un esprit aussi droit, une foi aussi sincère à toutes ses ouailles.

Si bien que Félix fut admis à faire sa première communion.

Or un de ses camarades, nommé Raphaël, qu'il aimait infiniment, vint à tomber malade sur ces entrefaites, et Félix, en le voyant se torturer dans son lit sous les étreintes de la douleur, apprit alors qu'on est

en ce monde pour souffrir.

Il vint s'asseoir bien souvent au chevet de son ami : il pleurait en regardant ce visage hâve, ces yeux éteints, cette bouche décolorée.

Un matin, quand il eut fait sa prière, maman Rosalie l'appela : d'une voix émue, elle lui annonça que Raphaël avait rendu le dernier soupir pendant la nuit, et comme Félix versait d'abondantes larmes, elle lui dit :

— Console-toi. Il a reçu le saint Viatique avant d'expirer : il est maintenant dans le ciel ; il ne souffrira plus.

— Oui, répondit Félix au milieu de ses sanglots, ouimais sa mère ; Ce fût au tour de maman Rosalie de pleurer.

Félix éprouvait le premier chagrin de sa vie : la trace en resta en lui pendant de bien longues années ; il ne perdit jamais le souvenir de ce cher petit communiant, qui partageait toutes ses joies, et qui, de tous ses amis, fut le seul qui ne le trahit jamais.

Félix fut un de ceux qui portèrent au cimetière la bière couverte d'un voile virginal, parée des fleurs blanches de l'aubépine, et sur laquelle on avait mis les honneurs du pauvre enfant : son brassard à franges de soie, et son *paroissien* relié en moire.

Ce fut un déchirement affreux quand l'étroit cercueil descendit dans la fosse béante : les pelletées de terre rebondissant sur le bois retentirent au cœur de Félix, qui s'évanouit entre les bras de Frère Foulques.

Adieu ! blond Raphaël, trésor de ta mère, espoir de sa vieillesse ; l'impitoyable faux tranche tes jours à peine commencés ; repose en paix sous la terre humide où tant d'autres, mon Dieu ! depuis ce temps là, sont allés te rejoindre.....

La veille de la Pentecôte, après le frugal repas du soir, Félix fléchit le genou devant son père et sa mère, les pria de lui pardonner ses fautes, de lui accorder leur bénédiction, et demanda au ciel qu'il fit, le lendemain, une bonne première communion. Ce fut une scène bien douce, et cependant déchirante. Jean-Pierre, l'honnête homme, essuyait ses yeux rougis, et maman Rosalie prenait son grand garçon dans ses bras, couvrait son visage de baisers et de carresses.

— Nous y serons tous, avait dit le père.

Et tous y furent.....les parents, les aînés, tous, excepté ceux qui servaient le roi sous les drapeaux, et ceux qui, dispersés, gagnaient leur vie à la sueur de leur front.

L'église, parée, étincelait de lumières. Dans la nef, d'un côté, les fillettes enveloppées de voiles immaculés, symbole de leur admirable pureté ; de l'autre, les petits garçons, tête nue, avec leurs brassards de moire, et leurs mains sous des gants de coton. L'autel, chargé d'une montagne de fleurs dont la clarté de mille cierges avivait les couleurs éclatantes, brillait d'une incomparable magnificence.

Oh ! combien Félix était heureux. Son cœur, dilaté par d'ineffables joies n'était rempli que de Dieu. Ses lèvres ne pouvaient proférer que le seul nom de Jésus. Sa pensée, son âme, tout son être s'envolait vers le ciel ; il ne touchait plus à la terre ; son ange gardien le soutenait du bout de ses ailes et l'emportait vers les régions du paradis, où l'éternelle Trinité trône dans sa gloire !

Il eût donné son sang de se faire un buste, dans l'espérance du bonheur qui n'est que le dernier souffle ; il devait faire et le jeter, qu'il entrevoyait par des élan. Quand il était transparent plus parfumé que la première ture et il s'élevait. — Mon Dieu !

Longtemps Félix fut en proie à des élancements, avait des élancements enivré, n'ir plus tarder à souffrance ; nielles, dont le pied des autels nouillait son put, en sa jeunesse elle évoquait. Il advint d'un martyr mort sous l'effigie de saint D. Une magdeleine de saint Albin fut préparée rouge sous le pôle et beau de dentelle cessait de cesser. été répandu et son cœur s'asme, sans

Il eût donné, ce jour là, bien volontiers, Félix, la dernière goutte du sang de ses veines. Dans l'exubérance de sa jeunesse, ardente et robuste, dans le calme sans bornes de sa conscience immaculée, dans le bonheur qui faisait tressauter son cœur, il eût donné en riant son dernier souffle de vie. Il appelait la mort à grands cris, cette mort qui le devait faire libre, donner à son âme l'essor hors du triste monde terrestre et le jeter, absorbé dans l'infinie félicité, aux pieds de ce Maître qu'il entrevoyait au-delà du firmament vers lequel il se sentait emporté par des élans d'amour.

Quand il sortit de l'église, il lui parut que l'azur était plus bleu, plus transparent et plus limpide, que les arbres étaient plus verts, les fleurs, plus parfumées. L'admiration de l'œuvre divine s'éveilla en lui, et pour la première fois il eut la perception des splendeurs de la nature et il s'écria :

— Mon Dieu ! que vous êtes grand, et que vous êtes bon !

II L'ANNEE D'OR

" En ce temps-là, je n'avais point de demeure sur la terre ; mais quels châteaux seront jamais tels sur la terre que j'en faisais dans les nuages ? Et quelles souples voitures égaleront les ailes de l'esprit qui m'y portaient ? Je peux me dire pauvre quand je songe à là richesses de ce temps-là ! "

[LOUIS VEUILLLOT, *Ca et là*.]

O primavera, gioventù dell' anno ; o gioventù, primavera della vita.

[SYLVIO PELLICO.]

Longtemps après les émotions ineffaçables de sa première communion, Félix fut en proie aux joies sans limites de la ferveur religieuse. Il avait des élans de foi et d'amour divin qui le plongeaient dans les sublimes enivrements de l'extase. Ce fut, comme il se plut à s'en souvenir plus tard, l'époque heureuse de sa vie : il ignorait absolument la souffrance ; il ressentait parfois, ingénument, le repentir de fautes vénielles, dont il s'accusait comme de crimes atroces, et qu'il pleurait au pied des autels ; mais une douce parole du juge devant lequel il s'agenouillait souvent, guérissait aussitôt son âme endolorie, et jamais il ne put, en sa jeune imagination, se représenter le Dieu de justice, — car elle évoquait toujours le sourire tendre du Dieu de miséricorde.

Il advint que le Saint-Père envoya au diocèse de Félix le corps saint d'un martyr exhumé des catacombes : un enfant de treize ans, mis à mort sous Dioclétien. Les précieux ossements étaient cachés sous une effigie de cire.

Une magnifique procession fut organisée pour transporter les reliques de saint Alban à la chapelle de Saint Christophe, dont le maître autel fut préparé pour les recevoir. Quatre archipêtres en dalmatique rouge soutenaient le baldaquin sous lequel on entrevoyait le visage pâle et beau du petit martyr. Félix était l'un des enfants vêtus d'aubes de dentelles qui portaient des palmes vertes auprès du brancard. Il ne cessait de contempler cet ange de la terre, dont le sang vermeil avait été répandu pour le Christ, et de grosses larmes venaient à ses yeux et son cœur battait à rompre sa poitrine, et il se disait avec enthousiasme, sans détacher son regard des plaies saignantes :

“ Oh ! je voudrais être martyr ! Donnez-moi cette grâce, Jésus, de mourir pour vous ! ”

Ah ! comme il eût répondu fièrement aux préfets des provinces romaines, aux consuls, à César lui-même, dans la splendeur de sa pourpre et la majesté de son empire !

Et depuis lors il alla, souvent, le jour, contempler à travers le pur cristal, saint Alban, vêtu d'une tunique de moire d'argent, une couronne de laurier ceignant ses boucles brunes, mollement étendu sur des coussins de damas vert que cachait à demi une draperie d'écarlate ; il admirait ce front d'ivoire, fendu par la hache du bourreau, ces yeux mi-clos, et le sourire angélique de ces lèvres déjà décolorées ; il regardait la cicatrice rouge qui trouait le cou délicat du martyr, et la main blanche soutenant une longue palme, symbole de sa gloire, et la fiole de verre qui renfermait le sang déchessé....

Un jour, dans sa foi naïve, abîmé qu'il était dans une vision du ciel, il lui sembla qu'il voyait la main de cire se soulever lentement, les paupières s'ouvrir, les lèvres palpiter.... Ce fut un choc terrible ! Il faillit s'évanouir.... Il courut chez le vieux curé qui l'avait baptisé. Le vieillard, cruel qu'il fût ! le détrompa, calma ses effervescences et le ramena par des paroles sévères à l'humilité du chrétien.

Félix reçut là sa première blessure, mais il s'humilia. Le curé, charmé de sa gentillesse, le fit causer une heure durant, lui donna tout un paquet d'images, et, le soir, après souper, vint faire visite à Jean-Pierre.

C'était au moment des vendanges. Félix se divertit le plus qu'il put à cueillir le raisin doré sous les pampres vermillonnés par l'automne. Puis un matin, son père lui annonça qu'il le conduisait au collège, et Félix fut heureux : il avait envie d'étudier et de savoir..

Devenu grand garçon, à seize ans, il passait en rhétorique. Cette année là serait la dernière du bon temps de captivité où l'âme et le cœur jouissent de la plus délicieuse liberté.

Un triste jour d'octobre, dès le matin, des groupes nombreux de jeunes gens au visage assombri parcouraient les rues tortueuses de la ville. Ils s'abordaient en souriant, se tendaient la main, s'embrassaient avec ces effusions tendres de la première jeunesse. Il en venait beaucoup, les uns hâlés et robustes, des sommets alpestres, les autres vifs et rieurs, des bourgs, de la plaine. Ils causaient bruyamment, lançaient de joyeuses fusées de rires, puis ils prenaient en soupirant le chemin du collège où les attendaient leurs maitres, devenus leurs amis.

Au collège, c'était une grande animation ; dans les escaliers, des valets portant des malles, des paniers, des paquets : dans les corridors, des élèves se promenaient en se contant leurs aventures de vacances ; au parloir des familles, de bons vieux paysans en veste de ratine ; des mères, aux yeux humides, regardant ces lambris dénudés ; les jeunes sœurs, fraîches et roses, faisant la moue à ces murailles austères ; les petits frères, qui eussent voulu rester, pour s'abattre à leur aise sous les beaux arbres de la cour, et qui disaient : “ Maman ne m'emmène pas ! ” du même ton que leurs aînés : “ Maman, emmène-moi ! ”

Félix aimait le collège. Il y venait avec plaisir. Cette vaste maison blanche, posée comme un palais italien au milieu d'un grand jardin

lui plaisait. les, la ter d'agaves au dans la m doré, encom soleil d'aut de la salle d sieurs marc rangs press les lampes poussiéreus reposer sa v lait toutes la poitrine vière paille

Et le réfé Les mets qu vait du vin nait la cloce tonneaux s Quelles foll rieur agita douillé deu

Puis le d rant dans le voûte ; ave naient à la saient entre

Dans cett vre ; mais l rians, yeux venaient fa a la terre er cette demeu

Trois fois battre sur l verts du bo

Les belle sous la bris lierre se mi serpent primevères vibrantes r

Et le pla de ravins e joubarbe... ceignent le

Et la ceu de vignes, dont les jon

lui plaisait. Il ne savait rien de plus charmant que la cour plantée de tilleuls, la terrasse ornée de parterres aux bordures de buis, avec ses plantes d'agaves aux quatre coins des carrés ; il se sentait calme et recueilli dans la modeste chapelle, dénudée d'ornements, dont l'autel de bois doré, encombré de cierges et de fleurs, brillait aux rayons éclatants du soleil d'automne. Il se revit avec émotion à sa place préférée, au fond de la salle d'étude ; là-bas, la chaire du surveillant, surélevée de plusieurs marches, et dominée par le crucifix ; des bancs, s'allongeant à rangs pressés, le poêle bourré de charbon, ronflant du matin au soir ; les lampes fumeuses, à l'odeur nauséabonde ; les cartes géographiques, poussiéreuses, pendues au mur ; à travers les vitres claires, il pouvait reposter sa vue sur les jardins, les bois ombreux, la vallée qui déroulait toutes les magnificences d'un paysage incomparable, rayé, comme la poitrine d'un prince d'un grand cordon, du ruban moiré de la rivière pailletée d'étincelles.

Et le réfectoire, vous en souvenez-vous ? La vaisselle était d'étain. Les mets qu'on y servait n'eussent tenté aucun gastronome ; on y buvait du vin suret — catholique, assure-t-on, car l'un des espiègles sonnait la cloche pour le baptême, quand les vigneronns apportaient les tonneaux sur les chariots trainés par des bœufs. — Mais quel appétit ! Quelles folles causeries autour de ces tables étroites, lorsque le supérieur agitait sa clochette, après que le lecteur de semaine avait bredouillé deux versets de *l'Imitation*.

Puis le dortoir, avec sa quadruple file de couchettes blanches, se mirant dans le paquet ciré ; avec sa veilleuse doucement balancée à la voûte ; avec ces fenêtres dépouillées de rideaux et de volets, qui donnaient à la salle immense l'aspect d'une serre sans fleurs, et qui laissaient entrer à flot, le matin, les rouges lueurs de l'aurore.

Dans cette maison bénie, tout était sans faste, simple, presque pauvre ; mais l'éternelle joie y régnait : on n'y voyait que frais visages souriants, yeux effrontément candides et fronts purs. Les anges du ciel y venaient faire la ronde, vigilantes sentinelles, et si l'esprit du Mal, qui a la terre entière pour domaine, y passait, il ne séjournait point dans cette demeure de la Paix.

Trois fois par semaine la bande joyeuse prenait sa volée, et allait s'abattre sur la compagne. Au printemps quels cris de joie sous les frênes verts du bois d'Albigny !

Les belles saulaies, au feuillage argenté, les peupliers frissonnant sous la brise, les roches veloutées de mousse et les troncs vêtus de lierre se miraient dans l'eau gazouillante du ruisseau ; d'étroits sentiers serpentent sous l'ombrage, de grasses prairies parsemées de primevères et de violettes étalent leur tapis d'herbe fraîche.... Des voix vibrantes retentissent : alertes refrains ou vers plaintifs....

Et le plateau de Montplan, tout garni de gentianes bleues, entouré de ravins escarpés, dont les roches sont brodées de saxifrages et de joubarbe.... Des touffes d'arbustres entrelacés de guirlandes de viorne ceignent les trembles aux rameaux grêles, et les noirs noyers....

Et la ceuillette des cerises, à l'ancien prieuré dans la combe tapissée de vignes, et l'interminable défilé sur la chaussée, dans les marais, dont les joncs oscillent, massues de velours enrubannées d'émérides,

Et le manoir féodal, campé fièrement sur un massif de granit, avec ses tours demantelées, son préau jonché de décombres, son donjon à tourelles en poivrière, son oratoire profané, ses douves profondes, ses pierres branlantes... Le manoir imposant et gigantesque, dont les ruines s'enveloppent d'un manteau de verdure... Le manoir avec ses souterrains humides, ses oubliettes pleines d'ossements, ses légendes poétiques ou terribles, que l'on se contait l'un à l'autre en parcourant les salles effondrées, où quelques vestiges subsistaient des temps qui furent ! Quel intérêt passionné s'attachait à ses murailles antiques où de preux chevaliers et de belles châtelaines, jadis, avaient vécu, puissants et riches. Maintenant des fantômes errent sous ses voûtes, et la nuit on n'y entend que le *hucement* du hibou, les cris discordants de la chouette et de l'orfraie...

Ce fut là pourtant que Félix apprit à aimer le passé.

En courant sur les pelouses fleuries, sous les châtaigniers séculaires ; en cueillant la colchique violette et l'aubépine parfumée, Félix sentit s'ouvrir son cœur à des sentiments jusqu'alors inconnus. Il éprouva, dans sa première fraîcheur et sa limpidité sans nuage, ce besoin de tendresse qui s'éveille à l'aurore de l'âge : il ne savait de l'amitié que les théories littéraires qu'elle a inspirées ; il ne formulait pas encore, comme les égoïstes des années mûres, cet axiome plein de vérité :

“ Un ami, c'est un coffre-fort où l'on puise sans dire merci,—et qu'on ne regarde plus quand il est vide. ”

Parmi ces nombreux jeunes gens au milieu desquels il grandissait, Félix chercha celui qui deviendrait son ami. Une irrésistible sympathie le poussa vers Edouard, son rival de labeur et de gloire, et le pacte d'une affection réciproque, aussi pure qu'elle était sincère, fut bientôt conclu. Tous les deux pensaient de la même façon des hommes et des choses : tous les deux aimaient Dieu, son œuvre, l'impérissable beauté de la nature, les jouissances vives que donne le culte de l'art. Epris de grandeur, assoiffés d'idéal, exubérants d'enthousiasme ils s'entretenaient sans cesse, ne se quittaient plus, s'étant juré, l'amitié éternelle.

Que de rêves ils firent ensemble, plongeant le plus tranquille regard dans l'avenir tout éblouissant de rose et confiants en leurs mutuelles promesses, parce qu'ils croyaient encore aux serments de seize ans !

Cependant Félix ouvrait son cœur à Edouard, ne lui cachait rien de ses aspirations, de ses pensées, de ses illusions d'or plus tenaces que le cristal dans sa gangue, et qu'on arrache l'une après l'autre, comme on arracherait des épines de sa chair saignante.

Edouard écoutait beaucoup, parlait peu et raillait souvent celui qu'il désignait à ses camarades, par moquerie, du nom de *poète élégiaque*. La délicatesse innée de Félix fut froissée, quand il vit son “ami” le railler avec une verve spirituelle de ses expansions juvéniles.

Telle se referme la sensitive au contact d'un insecte brutal, tel l'adolescent se replia sur lui-même, tout endolori par ce désenchantement qui l'avertissait de ne plus se fier à tout venant.

Et malgré cette leçon cruelle, qui fut plusieurs fois répétée, il chercha des amis, qui durèrent un jour, éphémères joies de ce temps où

l'âme s'effraie et chasse une lueur de veille, et ne

Il les connait qu'elles fuient la séparation. aux amertumes aux combats, la com-

Pour fuir la mort et l'acédie avec les grandes régions sereines apprit la terreur. Shakespeare mit de lire,

Il médita, la somme énorme ment supposée puisqu'il le d'épingle de souffrances est tissée de n'en connaît de la préface

L'année s'achève de florissants jours ensoleillés

Puis vient d'améthyste aux chaudes d'ifs aux basses vastes bassins rait le parfume

Homère dans Virgile les

Son âme Saint-Louis adolescents ment. Il redressa l'autre du programme conquiert à force des que sa

La tristesse un peu ses larmes serait terminée

l'âme s'effraye de la solitude, amis de peu, que gagne un sourire, que chasse une larme, qui ne se consolent point, qui se jettent à votre cou, la veille, et ne vous reconnaissent plus le lendemain.

Il les connut, ces médisances perfides, ces trahisons mesquines, ces querelles futiles, ces mépris et ces haines qui survivent à vingt ans de séparation. Le collège est un monde en raccourci, où l'enfant prélude aux amertumes de l'homme, aux luttes sombres du découragement, aux combats que jamais ne couronne la victoire. On aime et on souffre, là comme ailleurs et on y trouve tout, même des désespérés....

Pour fuir ces déceptions qui l'amollissaient, troublant son imagination et lacerant son cœur, Félix se réfugia dans le travail. Il vécut avec les grands poètes, s'élevant sur les ailes de la poésie dans les régions sereines d'où elle plane sur les intelligences : Lamartine lui apprit la tendresse, Corneille le sublime, Racine le vrai dans l'art, Shakespeare l'étrange, Dante le grandiose. Il lut tout ce qu'on lui permit de lire, et peut-être même davantage.

Il médita, se disant que le génie de ces hommes représentait une somme énorme de douleurs, de haines, de basses rancunes vaillamment supportées, et qu'après tout ce génie n'est qu'un don funeste, puisqu'il le faut payer de son bonheur. Qu'étaient-ce que les coups d'épingle dont ces malicieux compagnons le piquaient, auprès des souffrances endurées par un Camoëns ou un Milton ? Misère ! la vie est tissée de tourments que l'on doit supporter, et l'heureux Félix, qui n'en connaissait encore que les joies, et tournait les pages séduisantes de la préface, s'éveilla un beau matin en murmurant :

“La vie est une ironie amère !”

L'année s'avavançait. A l'hiver, diapré de neige, au ciel gris moucheté de flocons blancs qui tournaient en spirales avait succédé les jours ensoleillés et le ciel d'azur du printemps.

Puis vinrent les brûlantes ardeurs de juin où les dahlias de pourpre et d'améthyste s'épanouissent dans le vert foncé des feuilles. Tout languit aux chaudes heures. Félix alors, se blottissait derrière la charmille d'ifs aux baies bleuâtres, sous les pins ; il écoutait l'eau couler dans le vaste bassin de pierre, où elle se gonflait en ondes glauques ; il aspirait le parfum des œillets, et, le regard distrait, il voyageait avec Homère dans les merveilleuses péripéties de l'*Iliade* ou chantait avec Virgile les aventures d'Enée, fils des dieux !

Son âme religieuse goûtait de plus pures délices aux fêtes de l'été. La Saint-Louis de juin, la fête de ce jeune et beau Gonzague, modèle des adolescents, l'écarta des réflexions où il se laissait glisser insouciamment. Il redevient le fervent disciple de l'aimable Patron : de ses mains il dressa l'autel triomphal, élevé sous les tilleuls de la cour ; il se mêla du programme des divertissements, en sa qualité de “grand”, et reconquit à force de persévérance et d'entrain, la faveur de ses camarades que sa sauvagerie soudaine avait éloignés de lui.

La tristesse vague qui s'était emparée de Félix se dissipa, il oublia un peu ses livres, et se résigna à son sort. Un mois encore, et la captivité serait terminée !... Ce dernier mois est le plus long. Chaque journée

se traîne, interminable : on voudrait qu'elle disparût aussi vite qu'on l'efface du bout de son crayon sur le calendrier. La nuit, constellée d'étoiles, repose de l'ennui languissant des heures laborieuses ; mais elle est si courte ! Et l'aube ramène, avec ses teintes de nacre et d'opale, le souci de la veille et l'angoisse de l'attente.

Félix avait hâte que l'année finit. Il ressentait la nostalgie de l'atelier paternel, des âcres senteurs du sapin, du ruisseau fangeux de la rue.

Enfin le grand jour arriva. La maison blanche est en fête....., en désordre aussi. Les collégiens vont à la rencontre de leurs parents, qui viennent, radieux, couronner de lauriers leurs têtes blondes. Un théâtre est élevé dans la salle de récréation ; le piano du *maestro* servira d'orchestre.

Les chœurs sont formés, et les choristes ont eut soin d'assurer leurs voix au moyen de libations matinales. Félix est vêtu en sénateur de Rome ; la toge se drape en plis majestueux sous le laticlave bordé de pourpre : Edouard a l'habit modeste d'un pèlerin, une vieille soutane et un camail fané : l'un se nomme Euphémianus, et l'autre Alexis, et l'auteur dramatique dont l'œuvre va être interprétée par ces Talma imberbes, n'est autre qu'un cardinal de la sainte Eglise romaine.

Voici que les fanfares annoncent la cérémonie, cuivres, flûtes et hautbois font rage ; les cloches sonnent à toute volée, les invités se pressent en foule : on place les dames en corbeilles au centre, derrière les fauteuils où se carrent les personnages importants, fonctionnaires officiels et beaux messieurs en uniforme. Le piano prélude, la musique attaque l'ouverture de *Zampa*, le chœur entonne ensuite une cantate composée par le professeur d'humanités, puis un garçonnet débite gentiment une chansonnette, et enfin le rideau se lève sur un décor superbe, un palais sur le mont Aventin, dû à la brosse de Félix et dont la maquette avait été fournie par un ancien condisciple, présentement zouave pontifical.

Les illustres feuilletonistes de lundi, qui tiennent suspendues au bec de leur plume les destinées des cinquante théâtres de Paris, n'auraient assurément prédit les triomphes scéniques à aucun des tragédiens improvisés qui se pavanèrent deux heures durant entre les coulisses, en déclamant, avec plus de feu et de conviction que de goût. Mais ils eussent admiré la verve, l'entrain, les accents de sincère passion de ces jeunes sectateurs de Melpomène. Ils furent applaudis à outrance ; les mamans étaient fières, les sœurs battaient des mains, et, — chose qui certainement ne se rencontre sur aucun autre théâtre — le succès des acteurs n'éveilla pas la moindre jalousie parmi leurs camarades !

Félix fut couronné sept fois. Jean-Pierre, qui pourtant n'était pas orgueilleux, levait haut le front, et disait à tous ses voisins :

“ C'est mon treizième : il me fait honneur ! ”

Et le brave homme se carrait dans ses habits des dimanches, tout hilaire à la pensée des pleurs de joie que verserait sa femme Rosalie lorsqu'elle saurait que son fils était si savant, et qu'il portait avec tant de noblesse l'ample draperie des pères conscrits, présage de splendeurs que lui réservait l'avenir.

Les vainqueurs partirent, chargés de livres et de lauriers : Félix ra-

dieux, avait Jean-Pierre et élévation construire p

Félix, ayanières vacardeux moisde leur doumétrie, bon

Il se grisD'abord il louanges.

gloire naisseaux fétideplus beauxluxuriants, retour qui

Il courut leurs riche meules, maisont moinsques.

Il se plutres, sous tapis de mesubtils ; ilcétait le piaulmésanges, brusquementrossignolet.

Il escalantenassementgrappes de rencontrer lcollines etchers, seméjaunes et de

Combien proche de l

Mais onvaux, traveles harmond'un site ag

Il renonctable, qu'ilgissementsle ciel noircomposentpas quandvagabonds

dieux, avait toute une bibliothèque sous chaque bras, et le menuisier Jean-Pierre, qui ne savait pas lire, traçait mentalement les plan, coupe et élévation d'un meuble en cœur de chêne, qu'il se proposait de construire pour y loger ces fastueux volumes.

Félix, ayant bien travaillé, résolut de se bien amuser, pour ses dernières vacances. Il s'était promis de ne toucher ni plume ni papier de deux mois au moins, de relire ses chers poètes librement, de s'enivrer de leur doux langage, et d'oublier les sciences barbares, algèbre et géométrie, bonnes à forger des érudits à lunettes.

Il se grisa de liberté.

D'abord il alla de logis en logis recueillir ses palmes et récolter les louanges. Il y prit du plaisir. On le félicitait, on encensait sa gloire naissante. Il admirait, lui, les pavés rocailleux, les ruisseaux fétides, les maisons noires de la ville natale, et trouvait tout cela plus beau que la coquette résidence qu'il désertait, avec ses jardins luxuriants, ses terrasses élégantes, et la chapelle blanche. Illusions du retour qui bientôt disparurent.

Il courut les champs jaunés, que les moissonneurs dépouillaient de leurs riches toisons ; il maniait la faucille, liait les gerbes, édifiait les meules, mais il se fatigua vite, et reconnut que les travaux champêtres sont moins poétiques dans la réalité qu'on le croirait en lisant les *Georgiques*.

Il se plut à s'enfoncer dans la majestueuse solitude des forêts alpêtres, sous les sapins séculaires dont les branches s'étendent sur un tapis de mousses multicolores : il en respirait avidement les parfums subtils ; il écaillait l'écorce des arbres, en y gravant son nom ; il écoutait le pialement des fauvettes, le sifflement des merles, les ariettes des mésanges, le cri du pivoine, ravissant concert qui s'éteignait parfois brusquement au crépuscule, pour laisser entendre le *solo* prestigieux du rossignolet.

Il escalada les montagnes, leurs croupes rebondies, leurs bizarres entassements de roches, serties de genévriers et d'épines-vinettes aux grappes de corail. Il pénétra dans les grottes obscures tremblant d'y rencontrer les fées ; du haut des sommets, il abaissa son regard sur les collines et les vallées qui s'enchevêtraient à ses pieds, hérissées de clochers, semées de hameaux, avec leurs étangs glauques, cerclés d'osiers jaunes et de saules gris, et leurs torrents aux cascades claires.

Combien l'homme est grand sur les cimes ; il lui semble être plus proche de Dieu !

Mais on se lasse de tout, et quand Félix eut couru par monts et par vaux, traversé les forêts, franchi les collines, exploré les vallons, chanté les harmonies de la nature, il se déclara tout net que la contemplation d'un site agréable devient fastidieuse si elle se prolonge.

Il renonça donc à ses promenades, au lendemain d'un orage épouvantable, qu'il avait fort admiré. Les nappes livides des éclairs, les mugissements du tonnerre, le crépitemment de la pluie, les rafales du vent, le ciel noir s'abaissant sur la terre comme une étouffante chape de plomb, composent un spectacle magnifique, sans doute, mais la foudre n'avertit pas quand elle va frapper, et la pluie à l'inconvénient de mouiller les vagabonds qui s'y exposent.

Félix réfléchit qu'il se divertirait peut-être davantage en imitant ses camarades qui faisaient le plus bel ornement du *Café National*.

Il s'y hasarda timidement, n'étant pas grand clerc en jeux de cartes et de "beuverie". Il apprit le billard et le piquet ; il but de la bière et des liqueurs.

Au bout de huit jours, ayant dépensé ses économies, ayant eu une querelle avec un maladroit qui lui voulait apprendre par force les secrets du carambolage, ayant dû subir certains propos qui le firent rougir, il s'avisait qu'il n'y avait rien de bien amusant à pousser des billes d'ivoire avec une canne sur un morceau de drap vert, à manier des cartes grasseuses, à boire une décoction de buis alcoolisée, où des crèmes frelatées,—en conséquence de quoi, il sécoua la poussière de ses souliers sur le seuil de la taverne et n'y revint jamais.

Il fut séduit par le plaisir tranquille de la pêche ; les truites au ventre argenté pointillé de vermillon ne manquaient pas dans la rivière jaillie des glaciers ! Un jonc, du crin, un hameçon : l'attirail n'était ni compliqué ni coûteux ! Mais, au bout de six tentatives infructueuses, le pêcheur novice conçut une sincère vénération pour le philosophe qui a porté cette sentence ;

" Une canne à pêche est un bâton qui se termine à un bout par un imbécile, à l'autre bout par une bête. "

Il fit des ricochets sur l'eau avec des cailloux plats, puis rentra à la maison, fort préoccupé des nobles déduits de la chasse.

Un braconnier l'emmena à l'affût. Trois heures d'immobilité, la crainte des gendarmes, le désagrément de passer la nuit au grand air, la mortification de revenir bredouille, guérissent du premier coup notre jeune héros de son engouement pour la vénerie. S'il avait possédé gerfauts du Nord, sacres du Levant, laniers de Sicile, faucons et émouchets, meute et vautrait, sans doute il aurait persisté ; mais que de chasser avec un mauvais fusil à pierre et un méchant braque ?

Félix resta donc inoccupé ; l'oisiveté aidant, quelque peu aussi les poètes, que ses dix-huit ans exaltaient, il prit coutume de passer fort souvent sous certaine fenêtre encadrée d'aristoloche, où travaillaient le jour durant une vieille dame et une jeune fille. Maman Rosalie s'en aperçut et lui dit un jour bellement :

—Fils, tu salues bien souvent dame Jacinthe, qui a septante ans sonnés ?

Félix baissa les yeux et rougit ; il s'enferma dans sa chambrette et brûla plusieurs livres pesant d'élégies, odes, madrigaux, dizains, sonnets et ballades, qui eussent fait la fortune d'un demi-cent de confiseurs. Depuis lors il évita la fenêtre, où les feuillages et les fleur formaient une auréole aux blonds cheveux de la filette.

Octobre arriva ; les vignes se dépouillaient de leurs pampres, le raisin mûr pendait aux ceps ; on fit les vendages, à grand bruit des chansons et grand renfort de rasades. On mangea sur l'herbe la tourte aux épénards traditionnelle. Et quand le moût fut en cave, il ne resta plus qu'à attendre les frimas de la Toussaint.

Alors Jean-Pierre, dont les douze aînés travaillaient, qui soldat, qui

laboureur,
treizième f
le choix d'
—Avocat
—Tu par
le vrai. C
—Médec
—Je con
pour appre
—Soldat
—J'ai do
la dime. Tu
—Marche
—Tu ne s
sou, mon b
—C'est tr
—Poète, c
—Père, u
on compose
—La glo
Ce n'est pas
la sainte Vi
Félix obéi
penchant de
laire. Il se p
Il faut cro
Félix, rayon
Eh bien !
Eh bien !
veux être pr

Quel
J'ent
Je vo

L'adolesce
A l'âge ou
est altéré de
bouillonner
pernes captiv
ferme dans la
de sa mère, a
renonce aux
les, aux rêv
eurs entrev
era ni époux
écuté, pauvre
par ce qu'il
malheureux.

laboureur, qui artisan, qui scribe de procureur, s'ennuya de voir son treizième fils désœuvré et bras ballants. Il lui conseilla de réfléchir sur le choix d'un état :

— Avocat ? dit Félix, qui souhaitait une carrière brillante.

— Tu parles bien, mais il faut savoir à l'occasion plaider le faux comme le vrai. Chez nous, on n'aime pas le mensonge.

— Médecin ?

— Je commence à me faire vieux : il faut six ans et beaucoup d'argent pour apprendre à mettre décemment un chrétien dans le cercueil.

— Soldat ?

— J'ai donné à mon pays quatre de mes fils ; j'ai donc payé plus que la dime. Tu auras la mère à nourrir.

— Marchand ?

— Tu ne sauras jamais que deux et font quatre, et qu'un sou est un sou, mon bonhomme ? Marchand de quoi ? Il y en a assez. Cherche ?

— C'est trouvé, dit Félix, je serai poète.

— Poète, demanda Jean Pierre, stupéfait, qu'est-ce que c'est que ça ?

— Père, un poète est un homme qui fait des vers..... Avec ces vers, on compose des livres, qui donnent la gloire, et l'on passe à la postérité.

— La gloire donne-t-elle à manger, garçon ? Tu es un vaniteux. Ce n'est pas un métier que d'être poète ? Vas à Bonne-Nouvelle, et prie la sainte Vierge de te donner un petit conseil.

Félix obéit. Il alla à Bonne-Nouvelle qui est une chapelle, bâtie au penchant de la montagne, sous un tilleul immense, plusieurs fois séculaire. Il se prosterna dans le sanctuaire, pria et pleura bien longtemps.

Il faut croire que Jean-Pierre avait raison, car lorsqu'il vit revenir Félix, rayonnant du contentement de soi, il lui cria du seuil de l'atelier :

Eh bien !

Eh bien ! répondit Félix en l'embrassant, eh bien ! mon père je veux être prêtre !.....

Première étape de la vie.

Quelquefois à l'autel. Je présente au grand prêtre et l'encens et le sel :

J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies.

Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

(RACINE, *Athalie*.)

L'adolescent qui veut se consacrer à Dieu accomplit un cruel sacrifice.

À l'âge où le culte de la liberté se développe dans l'esprit, où le cœur est altéré de tendresses infinies, où l'enthousiasme et ses ardeurs font bouillonner la sève, où des pensées généreuses, des aspirations sans bornes captivent l'intelligence, cet adolescent quitte le monde et s'enferme dans la solitude. Il renonce aux joies pures du foyer, aux caresses de sa mère, aux sourires de ses sœurs, aux confidences de ses amis ; il renonce aux bois ombreux, aux plaines parfumées, aux courses vagabondes, aux rêves poétiques ; il renonce aux espérances dorées, aux bonheurs entrevus dans le radieux lointain de l'avenir ; il sait qu'il ne sera ni époux, ni père ; on lui dit qu'il sera haï, méprisé, peut-être persécuté, pauvre toujours, et qu'il ne connaîtra du monde que ses crimes, par ce qu'il ne verra dans le monde que les coupables, les infâmes, les malheureux.

ldat, qui

Il affronte un inconnu redoutable. A-t-il en lui la force nécessaire pour triompher de tant d'obstacles accumulés sous ses pas ? Persistera-t-il dans cet esclavage de son âme et de son corps, servitude volontaire mais absolue, et qui fait de lui, dans l'ordre des choses religieuses, comme un bâton entre les mains du pèlerin.

Ne sera-t-il point découragé par la lutte incessante qu'il devra soutenir contre lui-même, contre ses passions et ses défaillances ? Gardera-t-il la plénitude de son intelligence, au milieu de ses études abstraites où les problèmes les plus graves se présentent à chaque instant, et qui feront de lui, pour ainsi dire, le législateur et le juge des consciences ? Gardera-t-il son entière sérénité en présence de la cruelle révélation des mystères du cœur humain, cet abîme sans fond, où toutes les perversités peuvent s'amasser sans jamais le combler ?

Dans le silence et l'austérité d'une retraite profonde, il vivra plusieurs années de l'existence frugale d'un anachorète : aucune satisfaction n'y est donnée aux appétits du corps, aux exubérances de l'esprit, aux vagues mélancolies de l'âme. C'est un travail perpétuel, c'est une immolation de soi-même renouvelée sans cesse. Le plaisir, y reste inconnu : on y permet le délassement grave, nécessaire pour débarrasser l'arc trop tendu.

Là n'arrive aucun bruit du monde ; rien de ce qui est étranger à Dieu où à l'Eglise n'y pénètre, et les pures brebis de ce bercail ignorent même qu'il y a, hors du bercail, des loups dévorants.

De même que le jeune homme voué au service de la patrie et à la science militaire, le séminariste est assujéti à la plus sévère discipline, mais il ne lui est rien accordé qui compense l'excès de sa mortification.

Sa journée commence dès l'aube. L'hiver, tout est encore endormi dans la nature : l'homme sous son toit, l'enfant dans son berceau, l'oiseau sous son abri de chaume, que déjà la cloche tinte annonçant le retour d'un jour nouveau. A ce signal le séminariste s'éveille, se signe, s'habille. Son premier acte est la prière, que suit une méditation sérieuse, un examen des fautes d'hier, une stratégie préparée contre les fautes d'aujourd'hui.

Après la prière, la méditation, les exercices religieux auxquels sont tenus les clers, dans cette admirable hiérarchie de l'Eglise où tout est prévu ; le repas frugal du matin, un repas de soldat en campagne, du laboureur aux champs. Il faut que le corps soit nourri pour que la Bête se taise.

Puis le travail. Le travail ardu, absorbant, ininterrompu, qui ne laisse à l'imagination aucune prise. L'histoire ecclésiastique, cette immense et merveilleuse compilation de faits qui embrasse l'histoire du monde, puisqu'il n'est aucun événement auquel l'Eglise n'ait été mêlée, l'histoire de cette myriade de prophètes, de patriarches, de saints, de martyrs, de pontifes,—la théologie ; et toutes ses branches, dogme, morale, patrologie,—le droit canon ;— l'Ecriture sainte, source inépuisable d'érudition ;— telles sont, en substance, les matières que le séminariste est obligé, sinon d'approfondir,—la vie entière d'un centenaire n'y suffirait pas pour la plus facile d'entre elles,—mais d'étudier assez attentivement pour en avoir une connaissance suffisante.

Chaque jour donc, l'étude pénible des questions les plus graves qu'

soient, puis, cours, un n les vastes s les plus jeu jeu de pau gourdis.

A midi, les mets les maine : deu font le serv touchante c la vraie éga chaire, fait de ces jeune sophie ou d

Les grâces revient se d

Le travail rapides mon dîner. A ne éteintes, et l

Chaque sé chaise, une t Vierge, un c visa du supé absolue de r parent, ni d heure.

Cela dure ment ces jeu oblige deux avec délices

Il fait si b ante ! On re Le dimanc offices de la c avec ses vois voix monoton sciences et le

Le séminar ans, selon les l ne dévie p existence : le repos, sans év sorption com de ce qui se faite pour to

Or il n'est reux ; pas un ciat. Cette vi

soient, puisqu'elles intéressent le gouvernement des âmes. Entre deux cours, un moment de récréation. Alors on se promène par groupes dans les vastes salles froides et nues, ou, l'été, sous les treilles du jardin ; les plus jeunes se livrent aux exercices les plus violents, jeu de boules, jeu de paume, pour rendre un peu d'élasticité à leurs membres engourdis.

A midi, le dîner, abondant, sain, mais sans la plus petite recherche : les mets les plus simples, de l'eau rouge. Il y a des servants de semaine : deux ou quatre séminaristes, le tablier sur la soutane, qui font le service du refectoire et mangent quand tous les autres ont fini : touchante coutume, qui impose l'humilité, et traduit la vraie fraternité, la vraie égalité. Pendant le repas un lecteur, juché, dans une haute chaire, fait la lecture : ordinairement, pour distraire l'esprit trop tendu de ces jeunes gens, on leur lit un ouvrage amusant : un livre de philosophie ou d'histoire ! La littérature est exclue, comme profane.

Les grâces dites, on va à la chapelle prier pour les morts, puis on revient se divertir au préau pendant une grande demi-heure.

Le travail recommence jusqu'au soir, entrecoupé d'exercices pieux, de rapides moments de récréation. Le souper est plus frugal encore que le dîner. A neuf heures on se couche ; peu après toutes les lampes sont éteintes, et le sommeil règne dans la maison.

Chaque séminariste a sa chambre : une cellule de moine. Un lit, une chaise, une table. Pas de rideaux, pas de tapis, Une statuette de la Vierge, un crucifix, voilà pour l'ornement. Les livres n'entrent que sur visa du supérieur ; tout ce qui est inutile aux études est proscrit. Défense absolue de recevoir qui que se soit dans sa chambre, ni camarade, ni parent, ni domestique. Les maîtres ont le droit d'y entrer à toute heure.

Cela dure dix mois de l'année. En revanche, et pour distraire forcément ces jeunes gens, dont le plus âgé n'a pas vingt-cinq ans, on les oblige deux fois par semaine à de longues promenades : ils marchent avec délices et se fatiguent avec ardeur.

Il fait si bon revoir de temps à autre le ciel clair, la campagne verdoyante ! On revient à la brune, harassé, mais heureux.

Le dimanche, autre plaisir : on apprend le cérémonial, on assiste aux offices de la cathédrale, et ce jour-là, on a le droit de causer un brin avec ses voisins, au lieu d'écouter, en mangeant sa maigre pitance, la voix monotone du lecteur dominant à grand'peine le cliquetis des sciences et le tapage des cuillers d'étain !...

Le séminariste est soumis pendant plusieurs années—de trois à cinq ans, selon les diocèses,—à ce régime, méthodiquement ordonné, et dont il ne dévie pas un seul instant : rien ne vient troubler l'ordre de cette existence : les jours se suivent et se ressemblent, sans imprévu, sans repos, sans événements. Un travail constant, la prière incessante, l'absorption complète de la pensée, vers un but unique, l'ignorance absolue de ce qui se passe au delà des clôtures du séminaire, l'indifférence parfaite pour tout ce qui n'est pas le but poursuivi.

Or il n'est pas un de ces jeunes gens qui ne soit et ne se dise heureux ; pas un prêtre qui ne regrette les calmes satisfactions de son noviciat. Cette vie brise les âmes rebelles : non pas qu'on exerce la plus lé

gère pression sur l'élève....Dieu garde ! Les portes sont ouvertes à qui veut sortir et qui ne veut plus rentrer ! Mais celui qui sent en lui des révoltes et qui veut se vaincre, le peut ; il n'a qu'à se soumettre à la règle. Elle est faite pour lui. L'esprit humain exige qu'on le dompte ; il subit, il n'accepte jamais !

Tel fut donc le milieu où Félix se retrouva après ses terribles vacances où il avait cherché sa voie. Il s'y plut tout aussitôt. Sa nature exubérante et forte eut quelque peine à supporter cette rigide discipline, qui n'a pour sanction que la volonté de celui qui l'ordonne et la soumission de ceux qui lui obéissent. Mais il combattit, se plia, et fut vainqueur de lui-même.

Dès lors, il goûta les joies pures et saintes de son état. La prière l'élevait aux pieds de Dieu qu'il aimait ; la méditation l'arrachait aux prosaïques vulgarités de la vie ; le silence lui apprenait la réflexion ; le travail alimentait son activité intellectuelle ; la solitude le ravissait aux affections inutiles ; la retraite l'éloignait de ce monde où le mensonge trône. Félix fut heureux.

Des jardins en terrasse entouraient la maison vaste, antique et gaie, des vignes vierges, des clématites, des chèvrefeuilles grimpaient aux murailles brunes et les ornaient d'une broderie de feuilles vertes et de fleurs aux couleurs vives. Aux croisées coupées d'une croix de pierre, l'aristoloche et la capucine se suspendaient en festons. De vieux platanes, aux troncs tors, aux frondaisons touffues, ombrageaient le préau, où coulait dans une vasque de granit un filet d'eau limpide, et qu'entouraient des treilles chargées de pampres.

La chapelle était petite et modeste ; on y voyait des tableaux espagnols, enfumés dans leurs cadres ternis : l'autel était de bois sculpté, des fresques naïves enluminaient les voûtes ; des rideaux rouges tamisaient la lumière trop crue. Rien qui pût distraire de sa prière celui qui s'agenouillait dans cet humble sanctuaire.

Félix ne chercha pas un ami parmi ses compagnons. Il voulut que tous fussent ses amis. Certes, là comme partout, il y avait autant de caractères que d'individus ; chacun possédait son contingent de défauts : l'un, moqueur, l'autre, taquin ; celui-ci, hargneux, celui-là, susceptible ; tel, irritable, et tel indolent. Mais on s'accusait volontiers de ses imperfections, on se corrigeait mutuellement, et les plus grosses querelles se terminaient par une cordiale poignée de mains. En somme, on s'aimait, surtout parce qu'on s'estimait.

La vie en communauté n'est pas facile : Félix se la rendit agréable par son aménité, par sa franchise, par sa modestie, par son effacement volontaire, par son désir d'être utile. Il ne fut point un aigle parmi des aiglons : il n'avait en lui rien qui le distinguât des autres et ne valait ni plus ni moins. Il travailla comme ses camarades, ne chercha aucune rivalité, ne fut point ambitieux du rang, sut demeurer à sa place. Laborieux, sage dans ses discours, réservé dans ses actions, prudent et pieux, il s'attacha à imiter ceux qu'on lui proposait pour exemple. Il suivait la règle, strictement, n'ayant ni la présomption d'ajouter quoi que ce fût, ni la faiblesse d'en retrancher la plus simple pres-

tique. Cette
tion de ses m
Ceux-ci n'
entretenir se
quatre profes
tôt, se couch
vie même de
comme eux e
Félix ne ta
achetée en co
ture, et le pè
fils l'abbé, se
vent, le samed
Sa mère pl
de son enfant
rière la tête, a
surplis, et po
cathédrale, au
à l'Eglise, et
était clerc, co
L'année su
Le premier
fermer les por
Le portier est
en fait touche
rendre compte
Le second e
l'église les liv
lièrement les
toucher ces li
roles.
" Recevez c
plissez parfai
e commençen
Le troisièm
e pouvoir de
ion du nom d
Le quatrièm
et d'aider les
colytes sont d
allumés, la cro
cales. En les
charge.
Félix prit p
romaine impo
Celles qui le
ont, en effet, u
Me permett
enfance.

à qui
lui des
re à la
ompte :
vacan-
nature
e disci-
ne et la
a, et fut
ère l'é-
ait aux
tion ; le
ravissait
le men-
et gaie,
ient aux
es et de
e pierre,
eux pla-
le préau,
t qu'en-
ux espa-
sculptés
es tam-
ère celu-
ulut que
utant de
e défauts
e suscep-
ers de se-
esses que
omme, o-
agréable
ffacement
gle par-
res et m-
e cherch-
urer à s-
ions, pro-
sais pot-
aption d'
imple pr-

tique. Cette conduite lui valut le respect de ses compagnons et l'affec-
tion de ses maîtres.

Ceux-ci n'étaient pas nombreux. L'Eglise n'est pas riche et ne peut
entretenir ses écoles de théologie comme elle faisait autrefois : trois ou
quatre professeurs suffisaient à quarante élèves. Mais ils se levaient
tôt, se couchaient tard, et ne se reposaient jamais. Ils vivaient de la
vie même de leurs élèves, sobres comme eux, laborieux comme eux, et
comme eux encore esclaves de la règle.

Félix ne tarda pas à prendre la soutane. La première qu'il eut fut
achetée en commun par ses douze frères ; la mère lui donna la cein-
ture, et le père Jean-Pierre, qui commençait à être orgueilleux de son
fils l'abbé, se chargea du reste du trousseau. Aux Quatre-Temps de l'A-
vent, le samedi, Félix reçut la tonsure.

Sa mère pleura, lorsqu'elle vit, de loin, l'évêque couper les cheveux
de son enfant, en cinq endroits, sur le front, sur chaque oreille, der-
rière la tête, au sommet du crâne ; lorsqu'elle le vit ensuite revêtu d'un
surplis, et portant un cierge allumé, s'agenouiller dans le chœur de la
cathédrale, au milieu de vingt jeunes lévites. Il appartenait désormais
à l'Eglise, et commençait à se détacher des affections terrestres ! Il
était clerc, consacré au service du Seigneur....

L'année suivante, Félix reçut les quatre ordres mineurs.

Le premier est l'ordre de Portier, qui donne le pouvoir d'ouvrir et de
fermer les portes de l'église, pour y admettre ceux qui en sont dignes.
Le portier est établi gardien du temple, et c'est pourquoi l'évêque lui
en fait toucher les clefs en lui disant : " Conduisez-vous comme devant
rendre compte à Dieu de tous les objets mis sous la garde de ces clefs. "

Le second est l'ordre de Lecteur, qui donne le pouvoir de lire dans
l'église les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, et particu-
lièrement les leçons qui se recitent à l'office de la nuit. L'évêque fait
toucher ces livres aux ordinands, et prononce en même temps ces pa-
roles.

" Recevez ce livre, et soyez Lecteur de la parole Dieu ; si vous rem-
plissez parfaitement votre emploi, vous aurez part avec ceux qui, dès
le commencement, ont fidèlement prêché la parole du Seigneur. "

Le troisième des ordres mineurs est celui d'Exorciste, qui confère
le pouvoir de chasser les démons du corps des possédés par l'invoca-
tion du nom de Jésus Christ.

Le quatrième est celui d'Acolyte et donne le privilège d'accompagner
et d'aider les ministres supérieurs dans le service de l'autel ; ainsi les
acolytes sont chargés de l'encensoir, ou bien ils portent les cierges
allumés, la croix, les insignes épiscopaux dans les cérémonies pontifi-
cales. En les ordonnant, l'évêque les instruit des devoirs de leur
charge.

Félix prit part dès lors aux magnifiques cérémonies que la liturgie
romaine impose aux différentes fêtes de l'année..

Celles qui le touchèrent le plus furent celles de la Semaine sainte, qui
ont, en effet, un caractère de grandeur sublime.

Me permettra-t-on de rappeler ici quelques impressions vives de mon
enfance.

Un dimanche des Rameaux, j'étais malade ; j'avais dû me contenter du triste plaisir de voir passer, à travers une fenêtre, un bataillon d'enfants semblable à la forêt vivante du drame de Shakespere. De loin, je vis un cortège magnifique sortir de la cathédrale dont les portes se ferment aussitôt ; les chanoines avaient la *cappa* violette et le camail d'hermine ; l'évêque et ses diacres portaient la chape à galons d'or ; un enfant soutenait la crosse, entre ses mains couverte d'une echarpe.

J'entends un chant grave, lent, d'une inexprimable mélancolie. Des voix assourdies répondaient à ce chœur majestueux.

La place était déserte. Il faisait froid. On voyait encore de larges plaques de neige sur les toits d'ardoise. Il me semblait que ces pauvres chanoines, dont les blancs cheveux flottaient au vent, frissonnaient. Le prêtre qui portait la croix frappa trois coups avec la hampe sur la porte massive de l'église. La porte s'ouvrit. Je vis la nef obscure, pleine de gens serrés les uns contre les autres ; là-bas, tout au fond, le chœur, avec ces gigantesques verrières flamboyantes, et le maître-autel surmonté de son tabernacle que voilait une draperie.....

La Passion de Notre-Seigneur ! voilà qui me ravissait et m'épouvantait à la fois ! Il y avait trois prêtres pour la chanter. L'un, à la voix pleine, sonore, vibrante, lisait le récit grandiose de l'évangéliste Matthieu. Le second psalmodiait, d'un ton grave, d'une harmonie suave et pénétrante, les paroles sacrées de la victime ; l'autre, enfin, disait les phrases des acteurs secondaires du terrible drame. Un chœur d'une énergie intense représentait la multitude déchaînée contre le divin Accusé, et je tremblais quand retentissait le sauvage : *Crucifigatur !*

Alors il me semblait voir, se ruant dans un dédale de rues, sur des places entourées d'architectures étranges, une foule en délire, ivre de fureur, vociférant des imprécations et des blasphèmes, et regardant là-haut sur une terrasse de marbre blanc, un homme ensanglanté, couronné d'épines, à peine couvert d'un lambeau de pourpre souillée d'impuretés, debout à côté d'un personnage à la figure cynique et railleuse, drapé dans sa tunique d'un blanc de neige.

Et c'était une impression violente, aiguë, écrasante, lorsque la voix émue du chancre proférait avec un accent douloureux, cette phrase :

Jesus autem, clamans voce magna, emisit spiritum.....

Les fidèles se prosternaient le front sur la pierre. Il se faisait grand silence.....

Alors je sentais mon sang s'arrêter dans mes veines, mon cœur battait à rompre, je ne pouvais plus respirer, je n'osais ouvrir les yeux de peur de voir devant moi, suspendu entre le ciel et la terre, ce corps glorieux attaché aux gibet. C'était un moment d'angoisse indicible, de sublime terreur, et il me semblait que mon âme, transfigurée, s'élevait vers Dieu.

Le jeudi saint, on assistait à la consécration des saintes huiles, cérémonie tout empreinte d'une grandeur étrange.

L'évêque assis devant cette table couverte d'une nappe blanche, et sur laquelle on voyait des buires d'argent enveloppées d'un sac de soie, un vase d'or sur un plateau de cristal, et le Rituel, relié en velours, aux coins d'émail ; ce cortège imposant de prêtres, revêtus d'ornements de toutes couleurs, chasubles et dalmatiques ; ce symbolisme imposant, ces

chants solennels du monde.

L'après-midi, des paradis d'opéra, ornés de reliquaires, des guirlandes entassées sur les mains, comme des bonnets de la pauvres.

Au séminaire, les verts entourés de buissons, au sommet du des fleurs.

saient l'église dans le bassin.

De temps en temps, un blafard, éclairé de fleurs et d'écharpe de

faisait bon pendant qu'il allait murmurer de milliers de

Le soir à la lueur des rues. Les ruelles d'opéra, un à la main, le papier. C'était le bout de la

visage, soutenu en robes blanches et courbé sur

comme Jésus-Christ, ces spectres

moribonds, les bruits, prodiges du siècle qui n'ont osé

Comme toi

Les tabernacles, aucune lumière, revêtu les vêtements voilés.

On prie pour les pauvres, pour les misérables, pour les

chants solennels, tout enfin me ravissait, me transportait dans un autre monde.

L'après-midi nous allions visiter les repositoires, que nous appellions des *paradis*. Il y en avait plusieurs. Le moins beau était celui de la cathédrale, orné pourtant d'une infinité de pièces d'orfèverie, vases sacrés et reliquaires, tirés du trésor. A l'hôpital c'était " toujours la même chose." Des guirlandes de verres de couleur, des boules argentées, des fleurs entassées sur des gradins; puis des religieuses, leur voile noir baissé, les mains dans leur manches, prosterné au pied de l'autel, immobiles comme des statuts. Et des malades, avec leurs capotes grises et leurs bonnets de coton, formaient la garde du bon Dieu, de ce Dieu qui aime les pauvres, les humbles, les infirmes.

Au séminaire, par exemple ! c'était une fête pour les yeux. Des sapins verts entouraient une montagne de mousse; dans un coin, sous des buissons, une claire fontaine coulait, où se désaltérait un chamois. Au sommet du mont brillait la croix rédemptrice : partout des lumières, des fleurs. Des rideaux rouges, tendus devant les fenêtres, assombrissaient l'église. On n'entendait que le gazouillement de l'eau tombant dans le bassin, et le susurrement des fidèles qui priaient.

De temps à autre, la porte roulait sur ses gonds; un rayon de jour, blafard, éclairait la verdure, jetait un reflet bizarre sur la mousse étoilée de fleurs et sous la voûte, dans les ténèbres, la croix d'ébène avec son écharpe de laine blanche resplendissait. Quelle merveille ! Comme il faisait bon prier là !...

On allait aussi à la prison, où les prisonniers cachés derrière les grilles, murmuraient; au couvent, où l'autel, drapé d'étoffes précieuses, chargé de milliers de cierges, ployait sous le poids des fleurs.

Le soir à la tombée de la nuit, la foule s'amassait silencieusement dans les rues. Les portes de l'église s'ouvraient tout à coup. On voyait apparaître une double file de fantômes blancs, les pieds nus, et tenant chacun à la main une chandelle de cire environnée d'une collerette de papier. C'était les pénitents allant en pèlerinage au séminaire. Au bout de la procession quatre vieillards, la cagoule rabattue sur le visage, soutiennent à deux mains un cierge colossal, et douze hommes, en robes blanches, escortent le doyen d'âge de la ville, pieds nus aussi, et courbé sous le fardeau d'une croix énorme qu'il porte sur l'épaule comme Jésus portait la sienne.

Ces spectres blancs, ces cierges illuminant de leurs rouses les murs moricis, les allées sombres; ce cortège s'avancant à pas mesurés, sans bruit, produisent un effet étonnant. Ah ! ce spectacle n'est pas de ce siècle qui n'a plus assez de foi, et néanmoins la foule s'incline et personne n'oserait railler !

Comme tout est triste, le Vendredi saint !

Les tabernacles sont ouverts, l'autel est dépouillé de sa parure, aucune lumière ne brille, aucune clochette ne tinte, les prêtres ont revêtu les vêtements funèbres, mais avec des galons blancs. Le crucifix est voilé.

On prie pour le monde entier : miséricorde pour les riches et pour les pauvres, pour les vivants et pour les morts, pour nos amis et nos ennemis, pour les hérétiques, pour les schismatiques, pour les rois, qui ont

plus que jamais besoin de l'assistance d'en haut, pour les peuples qui s'égarent...

Vient l'office des ténèbres, où retentissent les lamentations du prophète. Nul ne les peut entendre sans trembler. Il semble que chacune d'elles peut s'appliquer au temps présent ; elles sont un avertissement et une menace :

Jerusalem, Jerusalem, convertere ad Dominum, Deum tuum !.....

Dans les rues, partout règne je ne sais quelle tristesse morne. On ne chante pas dans les ateliers, les cabarets mêmes sont silencieux : les cloches sont muettes ; c'est la grande rèle, la crécelle, qui appelle à l'office les chrétiens. Au lieu de la voix sonore et vibrante du bronze, c'est le craquement, le grincement criard du bois heurtant le bois.

A la maison, les enfants n'osent pas rire, parce que le père et la mère sont graves et ne parlent point. On mange à la hâte, un peu de pain et quelques mets grossiers. C'est jour de pénitence.

Autrefois, quand trois heures sonnaient, nous nous mettions à genoux et nous faisons le signe de la croix, pour honorer l'heure de la mort du Sauveur. Nous étions étonnés que le soleil ne s'obscurcît pas, que la terre ne tremblât pas, que le ciel restât bleu, que les oiseaux chantassent au moment où tintaient ces trois coups.....

Ces souvenirs de l'enfance ne nous ont point éloignés de Félix. Il les retrouvait, devenu jeune homme, et sa foi vive s'en illuminait d'un rayon nouveau : Il voyait ces choses merveilleuses avec les yeux ravis du petit enfant, pour lequel ce sont comme visions fugitives du beau paradis de Dieu. Il était profondément heureux d'être appelé à l'honneur d'y prendre part.

L'encens qu'il offrait à l'autel l'enivrait de son parfum capiteux ; l'ardente lueur des cierges à travers les tourbillons de la fumée bleue, l'éblouissait ; les voix graves du chœur faisaient vibrer la terreur dans son âme, les hymnes lui rappelaient les chants célestes.

Il tremblait, en frôlant des larges manches de son surplis la chasuble d'or de l'évêque.

Quoi ! lui aussi était un ministre de l'autel, et voyait s'accomplir sous ses yeux les mystères sacrés ? Lui, l'insouciant collégien de la veille, lui, pauvre fils dernier-né d'un humble artisan !

Et du sein de la multitude assemblée, sa mère le suivait du regard, captivée par la pensée que son fils chéri approchait Dieu de si près !

Les années s'écoulèrent dans le travail sans relâche, dans la prière sans limite, dans les enchantements du sanctuaire. L'heure vint, solennelle, où il fallut opter pour jamais entre le monde et l'Eglise. Félix n'hésita point.

Il fut élevé au sous-diaconat. Cet ordre, on le sait, est le premier des ordres mineurs. Le sous-diacre sert le diacre à l'autel, prépare les linges, les vases, le pain et le vin nécessaires au sacrifice, donne l'eau à l'évêque et au prêtre, lorsqu'il se lave les mains à la messe. Il chante l'épître à la place du diacre, qui le faisait aux premiers temps.

En recevant cet ordre, le clerc est averti qu'il va s'engager d'une façon solennelle à garder la chasteté, et qu'il se consacre et se voue si étroitement à Dieu

ment à Dieu. Il est consacré à Dieu. Il est consacré à Dieu. Il est consacré à Dieu.

Puis vient l'office de la messe. Le prêtre, le diacre, le sous-diacre, les acolytes, les choristes, les enfants de chœur, les fidèles, tous participent à l'office.

Le prêtre, le diacre, le sous-diacre, les acolytes, les choristes, les enfants de chœur, les fidèles, tous participent à l'office.

" Je viens chercher la messe. Le prêtre, le diacre, le sous-diacre, les acolytes, les choristes, les enfants de chœur, les fidèles, tous participent à l'office.

" Tant de sentiments agitent mon cœur. Combien je suis heureux ! Ma vie est revêtue de la robe de la sainteté.

" Quels sont les secrets de Dieu et à quel point il est lié à la terre dans lequel il habite ?

" Je sens la sainteté à laquelle je me consacre. Je ne déserte pas. Je ne fais que ce que je dois. Je ne fais que ce que je dois.

" Je pense à unir mon cœur à Dieu. Je pense à unir mon cœur à Dieu. Je pense à unir mon cœur à Dieu.

" Venez donc, venez donc, venez donc. Venez donc, venez donc, venez donc.

toutes vos prières.

ment à Dieu, qu'il ne sera plus libre ensuite de retourner à l'état séculier. Il est revêtu de l'amict, du manipule, symbole du fruit des bonnes œuvres, et de la tunique ; et il reçoit le livre des Epîtres.

Puis vient le diaconat, qui confère le pouvoir de servir le prêtre à l'autel ; de chanter l'Evangile pendant la messe. Le Pontife impose les mains à l'ordinand, le revet des habits de son ordre, l'étole et la dalmatique, et lui remet le livre des Evangiles.

Le dernier pas était franchi, et bientôt le diacre Félix allait devenir prêtre, prêtre du Seigneur. Ce fut alors qu'il écrivit à l'un de ses amis la lettre suivante :

" Je viens à vous le cœur débordant d'allégresse, mon ami, et je chercherais vainement des mots capables de peindre l'étendue de mon bonheur et peut-être la grandeur de mon angoisse. Je serai bientôt, prêtre, prêtre du Seigneur, prêtre pour l'éternité. Ces mains de chair souillée renouvelleront tous les jours le suprême sacrifice du Golgotha, et ma poitrine sera perpétuellement le temple de la Victime offerte en holocauste pour les péchés des hommes....

" Tant de pensées tumultueuses assiègent mon pauvre cerveau, tant de sentiments d'une douceur infinie et d'une redoutable profondeur agitent mon âme, que je ne puis les exprimer. J'ai presque peur ! Combien je suis jeune, ignorant, faible, sans courage, pour un tel fardeau ! Mérité-je cette dignité du sacerdoce, qui met l'homme qui en est revêtu au-dessus des anges, messagers du ciel ?

" Quels devoirs j'aurai à remplir ! Je ne m'appartiens plus, je suis à Dieu et à ses pauvres.... Je dois renoncer aux affections chères qui me lient à la terre, ou du moins les subordonner à l'amour sans bornes dans lequel je dois confondre désormais tous les chrétiens.

" Je sens mieux que je ne vous le dis, mon ami, l'effrayante splendeur à laquelle je suis appelé, et si je ne m'en déclare pas indigne, et si je ne déserte pas le sanctuaire, où demain je règnerai, c'est qu'un semblable excès d'humilité ne serait peut-être qu'un excès d'orgueil. Je me donne au Seigneur tel que je suis, nu, dépouillé, misérable ; il me revêtira des ornements que sa magnificence n'épargne point à ses ministres ; il m'enrichira de ses grâces, et m'élèvera par ses dons.

" Je pense, mon ami, que vous serez là, au grand jour. Vous viendrez unir vos prières aux miennes, vos larmes à celles de ma mère..... Ce sera mon jour de gloire, le seul peut-être que me réserve ma destinée, jour bienheureux ou la chaîne d'or de l'esclavage volontaire m'asservira aux volontés de Dieu. Que dis-je ? il n'y a point d'esclaves dans le sanctuaire, et point d'asservissements auprès de l'autel ! Il y a plus que partout encore la liberté et c'est à cette liberté que j'aspire, puisqu'elle n'est limitée que par le devoir.

" Venez donc, mon ami, venez et faites-moi l'aumône, d'ici là, de toutes vos prières ! "

IV

Dies Gloriæ

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure,
Vous qui souffrez, venez à lui, car il guérit,
Vous qui tremblez, venez à lui, car il sourit,
Vous qui passez venez à lui, car il demeure.

VICTOR HUGO,

Écrit au bas d'un crucifix.

Ils étaient heureux et fiers, le menuisier Jean-Pierre, et sa femme, la Rosalie ! Agenouillés au premier rang de l'assemblée des fidèles, ils avaient pour cortège tous leurs fils, et leur bru, et leurs petits enfants. Oh ! la famille n'était point à la veille de s'éteindre : combien de têtes blondes, combien de minois espiègles ! Lorsqu'ils passaient dans la ville, les bourgeois se disaient en souriant : " Voilà la tribu des Jean-Pierre ! " Mais chacun saluait avec respect le chef de cette nombreuse lignée et sa vaillante compagne.

Ce jour là était leur jour de gloire : leur treizième fils allait recevoir la couronne du sacerdoce, et devenir, pour l'éternité, prêtre du Seigneur. Donc, ils étaient là parés de leurs habits de fête, le visage épanoui par une joie profonde, Jean-Pierre, déjà vieux, avec ses cheveux blancs, qui faisaient à son front une auréole argentée, redressait sans efforts sa taille vigoureuse, et ses yeux, que jamais une mauvaise pensée n'avait ternis, brillaient d'un pur éclat. Moins robuste, mais radieuse d'orgueil, la Rosalie, *la mère aux treize garçons*, comme on l'appelait, trahissait par son maintien les fiertés légitimes de sa maternelle félicité.

Ils écoutaient la voix majestueuse de l'orgue, emplissant d'une harmonie céleste le vaste vaisseau de la cathédrale. Ils regardaient avec ravissement la pompeuse ordonnance des cérémonies.

L'autel rayonnait au feu des cierges, répandant leur blanche clarté sur ces ors brunis des arabesques, sur les bouquets entassés, diaprés de nuances vives, dans leurs feuillages verts. Les cinq grandes verrières du chœur, transparents tableaux, illuminés par le soleil, montraient un fouillis de personnages, d'écussons, d'ornements, bleus, rouges, de toutes couleurs, encadrées par les colonnettes de pierre grise, sombres.

Les stalles et les boiseries luisaient d'un noir d'ébène çà et là pailletées d'étincelles sur l'arrête des moulures et le relief de leurs sculptures naïves. Puis c'étaient les grandes fresques de l'avant-chœur, les draperies des piliers, les armoiries peintes qu'un jour adouci faisait saillir de l'ombre.

Le soleil entrait à flots par les fenêtres aux vitres blanches emmaillées de plomb, inondant la nef d'une lumière crue. Le grand christ, en face de la chaire, apparaissait, nu et saignant, comme entouré d'un nimbe d'or. Les chapelles, creusées en niches profondes, resèrent obscures. On entrevoyait, sous un dais à colores torsés une statue de la Vierge vêtue de satin, des peintures noircies dans leurs cadres dorés, des flambeaux énormes.

Une foule nombreuse remplit la nef : ils sont là tous, les pères et les

mères de
ques-uns
cimetière,
il y a plu
qu'on aime
des chants
leurs rega
des cires,
Dieu : c'es
Ils sont ab

Comme
velours, ex
resplendit
en plis lou
jurisdiction
à demi la
côtés, et l'a
de sa chap

Au pupi
grand et m
rences. Da
à parement
cheur duq
le porte gr
bas de soie

Les enfan
serrés par
de la gravi
santes des
promettent
à ces malic

Les prêtr
deries des
des lueurs
embrasseme
la fumée bl
d'azur ; des
croix de l'au
irradié....

Les ordin
candide, la
l'étolle, blan
séra le souv

Félix est
ment pâli, e
de religieux
inexpressibl
Ses comp
terre. Ils

mères de ceux qui vont se consacrer à Dieu. Tous ? hélas ! non, quelques-uns dorment déjà leur dernier sommeil sous l'herbe grasse du cimetière, et parmi les jeunes lévites qui se pressaient autour de l'autel il y a plus d'un orphelin. Mais les amis sont venus, les parents, ceux qu'on aime. Ils sont agenouillés ; ils prient, saisis par la mélodie suave des chants liturgiques, par les magnificences du culte déployées sous leurs regards charmés. Leur prière monte vers le ciel avec la flamme des cires, le parfum subtil de la myrrhe. Ils n'osent même parler à Dieu : c'est une élévation de leur âme vers Lui que leur prière muette. Ils sont absorbés : ils devinent le paradis.

Comme c'est beau ! L'évêque est sur son trône, sous un baldaquin de velours, empanaché de plumes blanches. La mitre ornée de pierreries resplendit à son front. La chape d'argent, aux orfrois massifs, tombe en plis lourds de ses épaules, et sa main tient la crosse, enseigne de sa juridiction. Quatre vieillards, vêtus d'aubes de dentelle, que cache à demi la dalmatique moirée d'argent et de soie, se tiennent à ses côtés, et l'archidiaque est à la première place enveloppé des plis rigides de sa chape, mis un peu de travers.

Au pupitre sont les chantes, debout, l'un tout petit et gros, l'autre grand et maigre ; le cérémonier les vint chercher, avec d'amples révérences. Dans les stalles, les chanoines en manteau de drap violet, à parements de soie cramoisie, avec le camail d'hermine sur la blancheur duquel se découpe le rabat noir. Puis toute la cour épiscopale : le porte grémial, le porte bougeoir, le valet en habit à la française, en bas de soie, et l'épée au côté, portant l'aiguière et le bassin de vermeil.

Les enfants de chœur ont la soutane rouge, et la tunique à longs plis serrés par une ceinture écarlate. Ils s'amuse, les étourdis, sans souci de la gravité du saint lieu. Leurs voix claires s'unissent aux voix puissantes des chanoines qui les surveillent d'un œil paternel, et qui se promettent pour tout à l'heure une abondante distribution de taloches à ces malicieux espiègles qui se taquinent sans trêve.

Les prêtres se dressent dans le sanctuaire, autour du pontife : les broderies des chasubles étincellent, les pierreries des fermaux chatoient : des lueurs ardentes ruissellent sur le damas et la moire, c'est un embrassement d'étoffes soyeuses, un pétilllement de feux multicolores ; la fumée bleue de l'encens endoie en spirales, se déroule en volutes d'azur ; des senteurs pénétrantes imprègnent l'air, et tout en haut, la croix de l'autel apparaît, éblouissante, comme noyée dans une gloire irradiée...

Les ordinands sont agenouillés devant l'autel. Ils ont revêtu l'aube candide, la blanche tunique de la pureté. Sur leur épaule est posée l'étole, blanche aussi, ornée d'un galon d'or, et un large ruban, qui sera le souvenir visible de la consécration au sacerdoce.

Félix est au premier rang parmi les plus dignes. Son visage, légèrement pâli, exprime une tendre piété, une émotion profonde, une sorte de religieuse terreur. Ses yeux sont levés au ciel, il est abîmé dans les inexpressibles jouissances de l'extase. Il ne voit pas, il n'entend point.

Ses compagnons, à ses côtés, semblant aussi ne plus appartenir à la terre. Ils ressentent les douceurs de la béatitude parfaite. Ils sont à

Dieu qui daigne les prendre pour les élever plus haut que les anges dans la gloire, et les rapprocher davantage de son trône. Ils attendent l'heure solennelle, anxieux et calmes cependant, dégagés déjà de toute humaine pensée, ayant brisé les liens qui les attachaient au monde.

Après avoir procédé à l'ordination des diacres, l'évêque, poursuivant la célébration de la messe, lit le trait ; puis il revient à son fauteuil ; le chapelain le coiffe de la mitre, et lui met le grémial sur les genoux. Alors debout, dans sa vaste chape massive à crêpines d'or, le vieil archidiacre s'écrie :

“ Que ceux qui doivent recevoir l'ordre de la prêtrise s'approchent. ”

Les ordinands se présentent deux à deux ; ils portent à la main droite un flambeau allumé ; sur le bras gauche, la chasuble pliée ; sur l'épaule l'étole et le ruban. Ils fléchissent le genou devant le prélat, auquel l'archidiacre s'adresse en ces termes :

“ Révérendissime Père, la sainte mère Eglise demande que vous admettiez ces diacres à la charge du sacerdoce. ”

Le pontife interroge :

“ Les en croyez-vous dignes ? ”

“ Autant qu'il est permis à la fragilité humaine de savoir et d'affirmer, répond l'archidiacre, je sais et j'affirme qu'ils en sont dignes. ”

Et l'évêque ajoute :

“ Loué soit Dieu ! ”

Puis il commence l'ordination des prêtres. Il l'annonce d'abord au clergé et au peuple ; et dans le cas où quelqu'un saurait que l'un des ordinands est indigne par ses mœurs ou par ses actes de recevoir l'Ordre sacré, il l'adjure, au nom de Dieu et pour Dieu, de le déclarer avec confiance afin qu'une brebis galeuse ne pénètre pas dans le troupeau du Seigneur.

Il adresse ensuite une monition aux ordinands, il les avertit de la nécessité où ils seront de travailler, de mener une vie retirée et chaste ; il leur montre qu'elle grâce leur est faite d'être élus de Dieu aux plus augustes fonctions que puisse remplir une créature.

Les prêtres présents se revêtent de chasubles.

Les ordinands se prosternent sur les tapis, de tout leur long, les bras en croix, le front appuyé à la terre, et les litanies des saints sont chantées jusqu'aux invocations prononcées par l'évêque :

“ Afin que vous daigniez bénir ces élus. ”

“ Nous vous prions, Seigneur, écoutez nous ! ”

“ Afin que vous daigniez bénir et sanctifier ces élus. ”

“ Nous vous prions, Seigneur, écoutez nous ! ”

“ Afin que vous daigniez bénir, sanctifier et consacrer ces élus, ”

“ Nous vous prions, Seigneur, écoutez nous ! ”

Ce chant dure longtemps. Etendus sur les dalles, les ordinands sont comme des morts qui assisteraient à leurs propres funérailles. Ils ne voient plus l'autel flamboyant de lumières, les fleurs et les guirlandes, les ornements splendides ; ils n'entendent plus que le chœur de voix graves, invoquant tour à tour les Archanges et les Anges, les Patriarches et les Prophètes, les Apôtres et les Evangélistes ; les Disciples, les Martyrs, les Pontifes, les Confesseurs, les Docteurs, les Prêtres les

Lévites, les Saints et

Et pen

Ce qui

chants pe

âme de ce

affection t

devenu un

Enfin il

plus encon

Ils s'appro

du grand p

chacun d'e

tour accom

prêtres con

L'évêque

nands vien

de la prêtr

des prêtres

l'épaule dr

trouve sur

“ Receve

Puis il le

“ Recevez

Après un

Ensuite, l'é

consacre leu

qu'il lie ave

en souvenir

Lorsque l

ordinands u

“ Recevez

tant pour le

Chacun t

répond Am

terminées, l

nouvellem

on pose dev

pour. L'évêc

prêtres les

Ils lisent, d

Au mom

prélat les p

Tous les

union des ma

profession s

semble le

“ Je crois

terre ;

“ Et en Jé

Lévites, les Moines, les Ermites, les Vierges et les Veuves, tous les Saints et tous les Saintes de Dieu....

Et pendant ce temps, eux aussi prient, mais surtout ils méditent...

Ce qui est mort en eux,— ce qui doit être mort !—ce sont les penchants pervers, les passions maudites. Rien ne doit survivre en leur âme de ces ferments qui faisaient bouillonner le vieil homme. Toute affection terrestre doit s'épurer, se soumettre, s'affiner, dans leur cœur devenu un temple.

Enfin ils se relèvent, fatigués par cette longue prostration, et plus encore par cette solennelle méditation. Ils sont pâles, frémissants. Ils s'approchent de l'évêque, dont la mitre resplendit comme la tiare du grand prêtre de l'Ancien Testament. Le pontife impose les mains à chacun d'eux, et tous les prêtres qui sont présents viennent tour à tour accomplir la même cérémonie. Ils appellent sur ceux qui vont être prêtres comme eux la multiplicité des dons célestes.

L'évêque chante la préface. Quand il a terminé, chacun des ordinands vient se placer devant lui, pour être revêtu des habits de l'ordre de la prêtrise. L'évêque leur met d'abord à chacun l'étole à la manière des prêtres, il prend la partie qui touche par derrière, la met sur l'épaule droite et la croise devant la poitrine pardessus la partie qui se trouve sur l'épaule gauche, en disant :

"Recevez le joug du Seigneur, son joug est doux et léger."

Puis il leur met la chasuble en disant :

"Recevez le vêtement sacerdotal, emblème de la charité."

Après une oraison, l'évêque et ses chapelains chantent le *Veni Créator*. Ensuite, l'évêque fait aux ordinands les onctions avec l'huile sainte et consacre leur mains, qu'il joint ensemble, la droite sur la gauche, et qu'il lie avec le long ruban que le nouveau prêtre, gardera toute sa vie en souvenir de ce beau jour.

Lorsque les onctions sont terminées, l'évêque présente à chacun des ordinands un calice et une patène contenant l'hostie, en disant :

"Recevez le pouvoir d'offrir à Dieu le sacrifice, de célébrer la messe tant pour les vivants que pour les défunts."

Chacun touche des deux mains le calice la patène et l'hostie, et répond *Amen*. Lorsque toutes ces cérémonies sont terminées, l'évêque continue la messe. Après l'offrande, tous les prêtres nouvellement ordonnés viennent se mettre à genoux derrière le pontife ; on pose devant eux des livres où se trouvent les prières de la messe du jour. L'évêque récite toutes ces prières lentement, et à haute voix, et les prêtres les récitent conjointement avec lui, sans jamais le devancer. Ils lisent, de même, à voix haute, la préface et le *sanctus*.

Au moment de la consécration ils prononcent tous ensemble avec le prélat les paroles de la consécration.

Tous les prêtres qui viennent d'être ordonnés reçoivent la communion des mains de l'évêque. C'est alors qu'ils sont appelés à faire une profession solennelle de la foi qu'ils doivent prêcher, en récitant tous ensemble le symbole des Apôtres.

"Je crois en Dieu le Père tout-puissant, Créateur du Ciel et de la terre ;

"Et en Jésus-Christ, son fils unique, Notre Seigneur ;

“ Qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie ;
 “ A souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli ;

“ Est descendu aux enfers ;

“ Est ressuscité des morts le troisième jour ;

“ Est monté aux cieux,

“ Où il siège à la droite de Dieu le Père tout puissant.

“ D'où il viendra juger les vivants et les morts.

“ Je crois au Saint-Esprit, à la sainte Eglise catholique, à la communion des saints, à la rémission des péchés, à la résurrection de la chair à la vie éternelle. Ainsi soit-il. ”

Après la récitation du Symbole, l'évêque impose la main sur chacun des nouveaux prêtres, en lui disant :

“ Recevez le Saint-Esprit : à ceux auxquels vous aurez remis leurs péchés, leur péchés, leur seront remis ; à ceux auxquels vous les aurez retenus, ils seront retenus. ”

L'évêque prend ensuite les mains de chacun d'eux entre les siennes et dit :

“ Promettez-vous à moi et à mes successeurs respect et obéissance ? ”

“ Je promets, ” répond le prêtre

Alors le pontife lui donne le baiser sur la joue droite, en ajoutant :

“ Que la paix du Seigneur soit toujours avec vous. ”

Telles sont, dans leur ensemble, les magnifiques cérémonies usitées par l'Eglise dans l'administration du sacrement de l'ordre. Il faudrait la plume de Chateaubriand pour les décrire dignement !

Cette pompe superbe dit au nouveau prêtre qu'elle est la grandeur de la dignité dont il est investi. Comme les rois, il est sacré, mais il reçoit, de plus que les rois, la plénitude du pouvoir sur les âmes.

Et maintenant, il a franchi le seuil du sanctuaire. il est prêtre pour l'éternité. Quelques jours encore, il célébrera les saints mystères et offrira au Seigneur son premier sacrifice.

Lorsque Félix eut la joie de “ dire sa première messe ”, le père Jean Pierre voulut le servir lui-même, avec l'aîné des fils de son fils aîné, un jeune garçon qui allait bientôt faire sa première communion, et qui était le favori de l'aïeul.

On vit donc, un matin, la famille du menuisier, la tribu Jean Pierre. — comme on disait, là-bas, — escalader les sentiers qui serpentent sur la montagne, entre les vignes, et conduisent au petit sanctuaire de Bonne-Nouvelle, qu'ombrage un tilleul séculaire.

La mère, ses fils et ses brus se rangèrent en bon ordre dans la chapelle, tandis que le clerc allumait les cierges. Quelques prêtres aussi étaient venus, par amitié pour ses braves gens que la ville toute entière estimait, puis quelques bons camarades du vieil artisan jaloux de lui faire cortège en ce jour béni, qui couronnait sa belle et fière vieillesse.

Jean-Pierre et le petit Elie entrèrent dans la sacristie, où l'abbé Félix se préparait par la méditation et la prière à l'acte solennel qu'il allait accomplir.

Il se leva enfin du prie-Dieu où il était prosterné, et vint aux

dences. Il
 vêtir des c
 Il prit d
 en disant
 Ensuite
 en deman
 là, d'avoir
 pureté.
 Il attach
 mérite, Se
 recevoir a
 Il passa
 Seigneur,
 prévaricati
 Enfin il
 joug est don
 nière que j
 Il couvri
 y posa la b
 vers l'autel
 missel.
 Arrivé a
 La messe c
 majestueux
 monies au
 fice.
 Le jeune
 ravissaient
 grandeur d
 vements la
 les textes li
 Sur son v
 regard on p
 Jean-Pier
 eussent ser
 représentait
 frais et sour
 Que dire d
 an renouvel
 Elle le vo
 l'église, à se
 reste de vel
 voir devant
 a blanche t
 le lier et d
 moment mē
 Ah ! quel
 ants garçon
 imait, ces o
 ne-ant de le

dences. Il prépara le missel, et se lava les mains et commença à s'vêtir des ornements sacerdotaux.

Il prit d'abord *l'amict*, dont il se couvrit d'abord la tête, puis le cou en disant : " Mettez, Seigneur, le casque de salut à ma tête. "

Ensuite il revêtit *l'aube*, longue robe de lin d'une blancheur parfaite en demandant à Dieu *d'être blanchi dans le sang de l'Agneau et mériter par là, d'avoir part aux joies célestes*, et ceignit la *ceinture*, symbole de la pureté.

Il attacha à son bras le *manipule* en récitant cette prière : " Que je mérite, Seigneur, de porter le manipule de douleurs et de larmes, pour recevoir avec joie la récompense du travail. "

Il passa *l'étole* et la croisa sur sa poitrine, en ajoutant : " Rendez-moi, Seigneur, la robe d'immortalité que j'ai perdue par le péché dans la prévarication de notre premier père. "

Enfin il endossa la *chasuble*, en disant : Seigneur qui avez dit : *Mon joug est doux, et mon fardeau est léger*, faites que je le porte de telle manière que je puisse mériter votre grâce. "

Il couvrit ensuite du voile la calice, supportant la patène sous la pale, y posa la bourse du corporal, s'inclina devant le crucifix, et se dirigea vers l'autel, précédé du petit Elie, et de Jean-Pierre qui portait le missel.

Arrivé au pied de l'autel, il se découvrit, et fit le signe de la croix. La messe commença. Il n'est aucun chrétien qui n'en connaisse le majestueux symbolisme. Il ne nous appartient pas de décrire ces cérémonies augustes qui entourent d'un si grand éclat l'oblation du sacrifice.

Le jeune prêtre les accomplissait avec une orction et une piété qui ravissaient d'admiration les assistants. Profondément pénétré de la grandeur de sa tâche, il s'appliquait à mettre dans chacun de ses mouvements la gravité qui convient au prêtre. Il prononçait avec respect les textes liturgiques.

Sur son visage resplendissait une joie austère et sereine, et dans son regard on pouvait lire un entier détachement des choses de la terre.

Jean-Pierre et Elie servaient le prêtre à l'autel, comme des princes eussent servi un roi. L'un avec ses cheveux blancs, son visage ridé, représentait le passé; l'adolescent, avec ses boucles blondes, son visage frais et souriant, l'avenir plein de promesses.

Que dire des sentiments que maman Rosalie éprouvait ? C'était comme un renouvellement de tous les bonheurs que cet enfant lui avait donnés.

Elle le voyait tout petit, sur ses genoux, récitant la prière du soir ; à l'église, à ses côtés, aux jours de grandes fêtes ; communiant, avec sa veste de velours et son brassard blanc ; séminariste, balançant l'encensoir devant le saint Sacrement. Elle le voyait enfin, pur et beau, dans la blanche tunique des ordinands, les mains liées, recevant la puissance de lier et de délier..... Et ce prêtre, qui officiait devant elle en ce moment même, était le fruit de ses entrailles.

Ah ! qu'elle aimait bien ses douze fils aînés, ces vigoureux et vaillants garçons, dont plusieurs étaient déjà pères de famille.... Qu'elle les aimait, ces ouvriers qui vivaient autour d'elle perpétuant sa race, l'honneur de leur probité et de leur travail ! Mais combien plus elle chéris-

sait le plus jeune de tous, le Benjamin, devenu le chef des autres et leur conseil, et qui lui donnait ce contentement délicieux d'être, pour ainsi dire, plus proche du Dieu auquel elle le vouait !

Elle s'inclina radieuse sous la bénédiction de celui qu'elle avait tant de fois béni, et qui lui parut tout autre, lorsqu'il se retourna la main levée pour bénir, droit sous la chasuble de damas étincelante d'or.

Et le père Jean-Pierre, lorsqu'il fléchit le genou au dernier Evangile, restait à demi prosterné, stupéfait, les yeux rougis, dominé par une inexprimable émotion.

Quand Félix eut dépouillé la livrée du Seigneur, et qu'il eut terminé son action de grâces, il se jeta dans les bras de son père en pleurant, et le père, qui versait aussi de bien douces larmes, lui dit :

Mon fils, tu as choisi le meilleur lot.....et je suis heureux.

La famille revint à la ville, et je vous laisse à penser quelle fête cordiale et gaie eut lieu une fois encore dans la maison de Jean-Pierre, que Dieu récompensait visiblement, car il ne lui avait point encore envoyé un jour de malheur, mais seulement des jours de peine.

V

Plaisirs et peines d'un pion.

Salut, maison ! Salut, ô demeure de pierre,
Où j'ai souffert, où j'ai compris, où j'ai pleuré !
Je m'incline au rebord de ton seuil révérend,
Comme devant l'autel divin de la prière.
Cette maison est sainte et ce seuil est sacré :
C'est là que mon regard s'ouvrit à la lumière,

Hier, en passant là bas, j'ai revu
Tout ce qui restait de ces choses mortes
J'ai revu l'ombrage où les rires fous
Avec les oiseaux croisaient leur ramage,
Les oiseaux se sont envolés,—et nous,
Nous avons aussi fait notre voyage.

[DANIEL BERYARD, *les Virelains*.]

Aux pieds de l'un des énormes contreforts des Alpes, dans une vallée fertile où la nature prodigue déploie toutes ses magnificences, il est une petite ville, qui fut heureuse, non point au temps que les bêtes parlaient mais au temps où les bêtes ne parlaient pas. On y vivait alors paisiblement, dans le charme placide des joies champêtres, bénissant Dieu de l'abondance de ses dons. On y discute aujourd'hui, tout comme ailleurs, les arides sottises de la politique, et les meilleurs amis de jadis ne se rencontrent plus sans échanger le regard de la haine : la civilisation a jeté là ses germes de discorde. La simplicité est bannie, la cordialité s'est aigrie et la guerre a éclaté n'ayant d'autre armes que les plumeuses meurtrières de toute : la langue, la plume.

C'est une large et plantureuse vallée, entourée de montagnes, comme un cirque de gradins ; les croupes de ces monts sont couvertes de prairies, de bois touffus et de vignes ; des marais, hérissés de roseaux coupés de digues étroites où s'alignent de longues rangées de peupliers. Des champs ceints de haies fleuries, des jardins embaumés, de riches vergers, montrent l'opulente variété de végétation. De nombreux hameaux parsèment le val, groupés autour d'une tour en ruine

chargée de
énormes ch
rivière aux
roches, sen
un royal m

Au som
fières enco
rappellent
un jour de
laisse voir,
blanches d

Il y a là,
vers la mor
dont les m
dore le sole
nis d'agave
de l'if, s'ét

ornée des m
rieuse pau
les pommie

Tout est s
réjouit le re
liers du po
leurs branch
la vigne-vie
grappes de
rustique, à l

La cloche
rétenit à to
à la prière,
une voix d
toujours. C
que des enf
rotte su
peine son p

Cette ma
les prémice
troupeau d
les agneaux
petits enfa
réglementair
et remplac

qu'en sa pr
C'est un
c'est, à mor
la mission

L'enseig
beaucoup
toujours un
bohème de

autres et chargée de lierre, ou blottis auprès d'une villa coquette, à l'ombre des énormes châtaigniers. Au bas de la plaine coule, majestueuse, une rivière aux eaux grises, lourdes, encaissée entre des rives bordées de roches, semblable au galon d'argent qui borde, en capricieux méandres, un royal manteau de velours vert.

Au sommet des rochers de granit, sertis de feuillages, se dressent, fières encore, d'imposantes ruines féodales, débris d'un autre âge, qui rappellent un glorieux passé. A l'horizon, une Alpe que Dieu écima dans un jour de colère, s'échancra sur le ciel en forme de croissant, et laisse voir, au delà, vaguement estompées sur l'azur, d'autres cimes, blanches de neiges éternelles.

Il y a là, tout en haut de la pente qui, de la rivière s'élève doucement vers la montagne, entre les bouquets d'arbres verts, une grande maison dont les murs d'un blanc mat, sont percés d'innombrables fenêtres que dore le soleil couchant. Des jardins en terrasse, de beaux parterres garnis d'agaves, de charmilles taillées dans l'épaisse et sombre rondaison de l'if, s'étendent autour de ce vaste logis. Une chapelle, non point ornée des merveilles de l'art, mais d'une architecture modeste et d'une pieuse pauvreté, élève son fronton et son clocher sans flèche au-dessus des pommiers et des amandiers que le printemps couvre de fleurs roses.

Tout est souriant, gai, calme, en cette demeure bénie ; tout repose et réjouit le regard ; le chèvre-feuille qui tapisse les murailles, les espaliers du potager, les sapins qui jettent sur la pièce d'eau le reflet de leurs branches grêles, les platanes de la cour, le gazouillis des fontaines, la vigne-vierge qui grimpe sur la façade, enlaçant ses guirlandes aux grappes de la glycine, et le saule pleureur qui se penche sur une vasque rustique, à l'entrée du préau.

La cloche du petit clocher sans flèche a bien de la besogne ! Elle retentit à toutes les heures de la journée ; elle appelle un peuple entier à la prière, au travail, au plaisir, au repos. Elle a un tintement argentin, une voix douce et sonore ; elle gronde rarement, elle chante presque toujours. Ce peuple qui lui obéit ne connaît pas la vieillesse ; il n'y a là que des enfants ; le plus âgé est imberbe encore, et le plus jeune qui trotte sur le sable, les yeux humides, les joues en feu, accomplit à peine son premier lustre.

Cette maison est un collège, et c'est là que l'abbé Félix offre à Dieu les prémices de sa première année de sacerdoce. Avant de lui confier un troupeau de brebis, le chef des pasteurs a voulu qu'il vécût un an avec les agneaux, et qu'il apprit à connaître les hommes en gouvernant les petits enfants. La fonction qu'il remplit lui donne droit au titre de *réglementaire*, que ses espiègles pupilles trouvent par trop cérémonieux et remplacent par celui de *pion*, gaiement accepté par Félix, pourvu qu'en sa présence on garde le respect.

C'est un bien humble personnage qu'un *pion* de collège ; et pourtant c'est, à mon avis, le rouage principal de la machine compliquée dont la mission est de former des hommes : le collège.

L'enseignement laïque abaisse le *pion* : c'est un être méprisé, beaucoup moins qu'un professeur, un peu plus qu'un domestique, il est toujours un inférieur, un subalterne. On le prend n'importe où, dans la bohème des déclassés, et parfois parmi les dévoyés. Il est le tyran de sa

élèves, s'il n'est pas leur *souffre-douleur*. Il surveille pour gagner son salaire. Il travaille pour s'ouvrir la carrière. En somme, indifférent à son devoir, qui est pénible, et très soucieux de ses droits, qui sont restreints.

L'enseignement religieux, au contraire, honore et relève le *pion* : son poste est un poste d'honneur. D'abord il est prêtre ; son caractère sacré impose le respect, et le rend l'égal des autres maîtres. Il est un *éducateur*, il n'est pas un "chien de garde." Il apprend à causer, à penser ; il est un ami, un confident, un conseiller. Il vit avec l'enfant partout, à la salle d'étude, à la promenade, au réfectoire, au dortoir. Il étudie ses penchants et les dirige ; sa surveillance est bien celle du berger sur ses agneaux, au lieu d'être celle du *belluaire* sur ses bêtes fauves.

Cette différence du *pion* au réglementaire est peut-être une des causes principales de la supériorité de l'enseignement religieux sur l'enseignement laïque. Elle marque assurément un plus grand respect de l'enfance, une meilleure connaissance de ses instincts, de ses besoins intellectuels, une réelle sollicitude. L'éducation, cette œuvre difficile n'est pas abandonnée à des pauvres hères bafoués et raillés, plastrons des plaisanteries de cet âge sans pitié, au dire du fabuliste.

L'abbé Félix ne refusa point cette mission délicate.

— Vous irez au collège de X lui avait-on dit ; vous y travaillerez seize heures par jour : de cinq heures du matin à neuf heures du soir vous serez sur pied, ne perdant pas de vue les cent vingt élèves qui vous sont confiés. Vous serez prudent, sage, ferme, bienveillant, vigilant, modéré, sobre, pieux.

Vous devez avant tout le bon exemple. Vous vivrez en bonne harmonie avec les maîtres : il faut que vous soyez aimé et estimé. Pour toutes ces qualités qu'on réclame de vous, pour ce labeur quotidien pendant trois cents jours, vous serez nourri, logé, et vous recevrez quatre cents francs par an, c'est-à-dire le quart des gages qu'une actrice parisienne octroie à sa camériste.

L'abbé Félix calcula qu'avec de l'économie il pourrait s'entretenir décemment, et même poser les premières assises de ce monument qu'un prêtre n'achève jamais : sa bibliothèque. Il partit joyeux et plein d'espoir.

On l'accueillit à bras ouverts. Il retrouvait des maîtres qu'il avait aimés naguère, des élèves qui l'avaient vu grandir. Parmi ceux-là, il eut aussitôt des amis. Il les voyait peu : quelques instants à la table commune ; parfois une heure ou deux, quand un professeur se chargeait de l'*intérim*, pour le délasser un peu.

Ce n'est point chose facile que vivre en bon accord avec huit ou dix hommes d'âges et de caractères divers, fatigués par une tâche ardue, renfermés dans les étroites frontières d'un devoir strict, obligés à quelque raideur, et dans le calme austère de l'existence d'une communauté. Plaire aux uns et aux autres, conserver l'égalité d'humeur, éviter les froissements d'amour propre, rendre à chacun ce qui lui est dû, n'empiéter sur les attributions de personne, se dévouer en toute occasion, se maintenir à son rang, obéir avec dignité, commander avec autorité, se soumettre, plaider et gagner sa cause : voilà quelles sont les

multiples ob
 et qui n'a d
 Heureuse
 Le supérie
 sède la scien
 Ame tendre,
 profondém
 de cet amour
 de ses petits
 peuvent ror
 maison. Il
 qu'il sait. Il
 recoins, il en
 dépouille y
 Seigneur !
 Vous con
 railleur, un
 ménage. Il
 famille ne se
 payent pas.
 pour faire u
 piquette ; n
 ège, et je v
 raille celui d
 C'est le sort
 faire de la b
 onne, il rit
 de l'infirmier
 Le profess
 ompare à B
 e Louis XI
 Il tourne l
 mieux que J
 l'élégance e
 ardin des
 ante les cl
 vres aux ch
 collection d
 Le profess
 ux études d
 beaucoup d'a
 inné ; une
 elle, au cray
 roscope du
 renfermer d
 e noyer pre
 e soit sorti
 œuvre, œuv
 inventé un s
 u jour, lui

gnier son multiples obligations du *réglementaire*, ce dernier venu parmi ses pairs
fférent à et qui n'a d'infériorité que celle de sa jeunesse.

sont res- Heureusement, l'abbé Félix n'a trouvé au collège que des amis.

Le supérieur est un cœur d'or ; affable, expansif, éloquent, il pos-
sède la science d'un sage, mais il a la candeur d'un ange. C'est une
ion : son Ame tendre, confiante, inaccessible à l'idée du mal, dévorée de zèle,
caractère profondément attachée au devoir. Il aime Dieu, la Vierge et les Saints,
Il est un de cet amour infini qui détache des choses de la terre ; mais chacun
causer, à de ses petits tient à lui par un lien que ni les années, ni l'absence ne
l'enfant, peuvent rompre. Sa vie tout entière s'est écoulée dans cette chère
ortoir. Il maison. Il y vint dès qu'il put quitter sa mère. Il y apprit tout ce
celle du qu'il sait. Il y fut élève, réglementaire, professeur. Il en connaît tous les
ses bêtes recoins, il en hérit la moindre pierre. Il veut y mourir, et que sa
une des dépouille y reste, pour y dormir l'éternel sommeil dans le repos du
gieux sur Seigneur !

Vous connaissez l'économe ? Il est bon vivant, narquois,
d respect railleur, un tantinet parcimonieux. Ce n'est pas son bien qu'il
es besoins ménage. Il y a si peu de ressources, et tant de besoins ! Les pères de
difficile, famille ne sont pas riches. Ceux qui payent nourrissent ceux qui ne
plastrons payent pas. On l'a surnommé le père Croûton. Il n'a pas son pareil
pour faire un bon marché : il achète du vin exquis, au prix de la
biquette ; nulle part on ne fait de pain aussi savoureux qu'au col-
lège, et je vous assure bien que les princes n'en mangent pas qui
soir vous raille celui dont j'ai gardé le goût. Père Croûton n'est point populaire.
qui vous C'est le sort des grands ministres, et surtout des ministres, qui, pour
vigilant faire de la bonne politique, font de bonnes finances. On le chan-
bonne har- donne, il rit ; on crie, il chante à son tour ; mais pour les petits malades
mé. Pour le l'infirmerie, il devient dissipateur.

Le professeur de rhétorique est un malin. Comme prédicateur on le
quotidien compare à Bourdaloue, et comme littérateur, aux classiques du siècle
s recevrez de Louis XIV.

Il tourne le discours latin mieux que feu Cicéron, et le vers français
entretenir mieux que Jean Racine, gentilhomme de la chambre du roi. Le traité
monument l'élégance et la prosodie n'ont plus de secrets pour lui. Il cultive le
joyeux et ardin des racines grecques. Il est discret, spirituel, bel esprit. Il
u'il avait ante les châteaux d'alentour, fait le *whist* des douairières, prête des
x-là, il eut livres aux châtelains, et prépare, dans le silence du cabinet, toute une
la table collection d'anthologies.

Le professeur d'humanités a fait deux parts de ses loisirs : l'une est
se char- aux études charmantes de la botanique et du dessin : il a un herbier et
it ou dix beaucoup d'albums ; des plantes rangées avec ordre, selon la méthode
che ardue, inné ; une foule de sites, de portraits, de croquis, à la gouache, à l'aqua-
obligés à elle, au crayon. L'an prochain, il abordera la peinture. S'il quitte le mi-
e commu- croscopie du botaniste, le crayon et le pinceau de l'artiste, c'est pour
d'humeur, s'enfermer dans un certain atelier où, sous ses doigts habiles, le bois
ui lui est le noyer prend mille formes ingénieuses : pas un de ses meubles qui
en toute se soit sorti de ses mains : lit, sièges, tables, bureau, tout est son
nder avec œuvre, œuvre patiente et parfaite, où se révèle un artisan de génie. Il a
s sont les inventé un style, le né-gothique, mais il ignore le *confortable*, et j'osai,
un jour, lui en faire mon compliment.

Que de portraits aimables compterait cette galerie, si le peintre n'était inhabile à ressaisir ses souvenirs et à calquer les ressemblances ! Félix était heureux parmi ces prêtres simples et bons. Il cueillait des plantes avec l'abbé Stéphane, faisait de la musique avec l'abbé François, discutait avec l'abbé Joseph de la grande querelle des romantique et des classiques, — M. Zola n'ayant point encore inventé le naturalisme. Il étudiait le blason avec l'abbé Julien, l'archéologie avec l'abbé Saturnin, la trigonométrie avec l'abbé Arsène. Bref, il estimait que rien ne lui devait rester étranger, il ornait son esprit à flatter d'innocentes manies, et se créait des amis à s'associer ainsi à leurs délassements favoris.

Félix eut aussi, bien vite, de nombreux amis parmi les élèves et, quand on lui demandait par quels prestiges il domptait ces natures farouches et rebelles, ces jeunes gens assoiffés d'indépendance et contraints au régime d'une discipline sévère :

— Je les aime, répondait-il.

Personne, en effet, n'ignore que le collège est le monde en raccourci. On y voit subit les combats, les désespérances, les déboires que la fréquentation des humains accroît encore plus tard. On y vit, donc on y souffre. Il y a là des ambitions, des colères, des espoirs déçus, des tristesses, et quelque somme de joie, tout ainsi que dans la société où s'agitent nos passions.

Ces adolescents sont des ébauches d'hommes.

La variété des caractères et des tempéraments est infinie, il y a des orgueilleux et des humbles, des laborieux et des nonchalants, des spirituels et des sots, des altiers et des soumis, des violents et des simples. On les trouve, devenus grands, tels qu'ils étaient petits. Celui-ci, qu'on nommait l'Avocat, est avocat : mais il demande la tête des coupables, et ne défend plus l'orphelin. Il était réservé et prudent : réservé et prudent il est encore, et, de plus, habile. En l'observant, il a su garder une place que ses convictions lui devaient faire perdre : clérical, assez pour qu'on ne puisse le mésestimer, pas assez pour qu'on le destitue.

Celui-ci, un artiste, paresseux, insouciant, oublieux, je le retrouve traînant ses loisirs sur le boulevard : gentleman irréprochable, oisif, paisible, qui prend l'argent pour ce qu'il vaut, le temps comme il vient, les gens comme ils sont.

Tel s'est jeté dans la mêlée, a lutté vaillamment, a failli succomber cent fois, s'est relevé toujours. Quand il eut soif, à l'exemple de Beaumanoir, il but son propre sang, mais avec la confiance que c'est un cordial souverain, et que Dieu regarde les *pochards* de cette liqueur-là. *Audaces fortuna juvat* ! c'était son cri de guerre : mais il disait aussi que les vrais audacieux sont ceux qui sourient à Dieu.

Tel autre fut vaincu à la bataille de la vie, et, pénétré d'un immense dégoût, s'est réfugié dans la retraite, loin de ses frères parmi lesquels il y a tant de Caïns et si peu d'Abels.

Et puis beaucoup sont morts..... Beaucoup ! La couronne de la vingtième année s'est effeuillée sur leur tombe et, disparus à l'aurore, ils n'ont laissé de traces ici bas qu'un vague souvenir, évoqué, aux jours de mélancolie, par ceux qui ont aimé le franc sourire de leurs lèvres pures, et leur candide regard..... La route parcourue est semée de combattants, gais compagnons des illusions de jeunesse, tombés longtemps avant d'arriver au but, et qui dorment, enveloppés de la robe d'innocence, les heureux ! sous l'herbe fleurie à la garde de la croix.....

Félix était souvennent ces étourdis compatir au puissants, de justice ?

Voulez-vous tout ce qui

Il est cinq vaste dortoir les enfants cures. La cl joyeux du m

— Bénisse

Car la pre Aussitôt c

billent rapid " bonjour " s'elle, d'habit la salle d'étu

Il fait nu la neige blan agne appara bourré de bo crucifix resse un regagne des plus gran antique : cho

Puis, en u l'étalent, à de cien comp ette le *Gra* es petits d avec effroi par sa fac leur lectur aventures d

Peu à pe a cloche so vec ses ch leurs et sa onsommé.

Quand o out à fait. essionent n t la teinté imes.

Le sol ge ords des t

tre n'était
es ! Félix
des plan-
s, discutait
iques,—M.
lason avec
avec l'abbé
ornait son
er ainsi à
and on lui
rebelles, ces
e disciplin

Félix était leur guide : il est resté l'ami de ceux qui ont survécu et qui se souviennent. Le *pion* ! Ce triste mot devenait une caresse dans la bouche de ces étourdis. Qui donc l'aurait dédaigné, cet aimable jeune prêtre, qui savait compatir aux faibles, résister aux forts, et qui *prédiligait* cette vertu des puissants, dont les puissants ne savent pas toujours l'irrésistible pouvoir : la justice ?

Voulez-vous passer une journée tout entière avec Félix ? Vous saurez alors tout ce qui l'intéresse : pour lui tous les jours se suivent et se ressemblent.

Il est cinq heures. Un pas furtif retentit sur le plancher en bois de sapin du vaste dortoir. Une lueur brille : la lampe est allumée. Félix est debout, tous les enfants dorment encore, délicieusement enfoncés sous les chaudes couvertures. La cloche sonne à toute volée, jetant aux échos de la vallée son hymne joyeux du matin. Un susurrement annonce le réveil.

—Bénédissons le Seigneur ! dit Félix d'une voix éclatante.

Car la première pensée de l'enfant appartient à Dieu.

Aussitôt c'est un instant de tumulte, vite réprimé. Les enfants se lèvent, s'habillent rapidement, en silence. A peine ose-t-on adresser à la dérobée un "bonjour" à son voisin. Il se fait un grand bruit de brosses, d'eau qui ruisselle, d'habits qu'on secone. En un quart d'heure tout est fini. On descend à la salle d'étude.

Il fait nuit dehors : les fenêtres se découpent en noir sur le ciel nuageux, la neige blanchit les branches desséchées des platanes, et les pentes de la montagne apparaissent, là-bas, revêtues d'une broderie d'argent. Déjà le poêle ronfle, bourré de bois : les lampes répandent leurs jaunes clartés sur les pupitres. Le crucifix ressort, éclairé, dans la pénombre. La salle est chaude, aérée. Chaque un regagne sa place et se met à genoux. C'est la prière du matin. L'un des plus grands la récite, les autres répondent. C'est le coryphée et le chœur antique : chœur de voix claires, aigües, vibrantes, qui salue le Maître.

Puis, en un clin d'œil, les livres se rangent sur les tablettes ; les cahiers s'étalent, à demi-noircis, les plumes se trempent dans les écritoirs. Le rhétoricien compose sa narration ; l'humaniste élabore une ode, tel feuillette le *Gradus ad Parnassum* pour y cueillir les dactyles et les spondées ; les petits de sixième s'acharnent sur le *De Viris* ; le paresseux songe avec effroi à son thème, qu'il a oublié la veille ; celui qui est célèbre "par sa facilité" a terminé ses "devoirs" ; il apprend ses leçons en deux lectures, puis il se plonge avec délices dans les merveilleuses aventures de l'honnête Robinson Suisse.

Peu à peu l'aube naît : une lueur bleuâtre frappe les vitres ; au jour la cloche sonne. C'est la messe. On descend à la chapelle. L'autel brille avec ses chandeliers dorés et son tabernacle qui reluit, avec ses vases de fleurs et sa belle nappe de dentelles. On s'agenouille : le sacrifice est consommé.

Quand on franchit le seuil de l'étroit sanctuaire, le jour est venu tout à fait. Les montagnes émergent d'un océan de brumes violettes, et dessinent nettement leurs arêtes déchiquetées sur le bleu d'opale, ça et là teinté de rose. Le soleil envoie ses premiers rayons illuminant les cimes.

Le sol gelé résonne sous le pas ; le grésil diamante les arbres : aux bords des toits la glace pend en longues aiguilles pointues, frange de

cristal transparent. La neige couvre la campagne de son moelleux tapis. L'air est froid, mais d'une revivifiant pureté.

On saute un moment dans la cour, en songeant à la soupe qui fume, là-haut, dans les souprières d'étain, sur les tables du réfectoire. Les délicats pour qui la soupe est un mets trop grossier, iront acheter pour deux sous de lait à la cuisinière Marie, dont c'est le mince profit. Le bon lait ? chaud, sans sucre, avec du pain frais.... Quels imbéciles ont inventé le racahout et préconisé le thé fade ?

Voici la classe. Messieurs les professeurs traversent le jardin, coiffés de la barrette, des paquets de livres sous les bras. La grêle des *pensums* va commencer,

— Sais-tu ta leçon ?

— Je n'ai pas compris la règle *Implere dolium vino*.

— Et moi j'ai oublié mon algèbre.

Hactenus arborum cultus et sidera celi.

— M'sieu ! j'ai eu mal à la tête !...

— Victor, vous conjuguerez six fois le verbe *Piger sum* !

Félix, en regagnant sa chambrette, longe le corridor où toutes ces voix joyeuses ou désespérées, se répercutent avec le fracas d'une cataracte. Il a une heure et demie de répit : c'est un jour de théologie. Demain, il revoit son cours de droit canon ; après demain, il repasse la liturgie. Hier, il a lu, annoté, résumé et rédigé toute l'histoire du pontificat de Saint Léon le Grand.

Après une récréation de vingt minutes, l'étude recommence, jusqu'à midi, heure charmante où l'on dîne. La bande mutine défile dans le réfectoire. Sur la toile cirée s'alignent les assiettes de faïence, les verres, les bouteilles. Le supérieur entre suivi de ses professeurs. D'un coup d'œil il voit si tout est en ordre : " Mon Dieu, bénissez les dons que nous devons à votre libéralité. " Un élève monte en chaire et lit, d'abord un verset de *l'Imitation*, puis un chapitre de quelque bon livre et qu'on n'écoute pas.

Souvent le bon supérieur a pitié de ces enfants auxquels pèse le silence. Un coup de clochette. *Vivat ! Vivat !* Cette fois, on peut dérouiller sa langue, et quel ramage ! Un babil d'oiseaux moqueurs : des fusées d'éclats de rire ; des litanies de vanteries, des récits à terrifier un feuilletoniste, par-ci par-là une querelle. Pas une minute de repos : on mange, on boit, on rit. Ce qu'on dit ? Qui s'en souvient à l'instant d'après ? Je veux parier que, dans ce coin, on cause politique ! Il y a des partis turbulents. Comment ne pas vénérer la République ? N'avons-nous pas Horatius Coclès et Mutius Scævola ?

À la cour maintenant. Félix organise les parties de barres, il fait froid, il faut courir. Les vieux de dix-sept ans—personnages sérieux,—se promènent par groupes et devisent. On joue aux billes, à la paume, à rien. Quelques-uns baillent au soleil et s'ennuient. Ceux-là ne resteront que jusqu'à Pâques. L'ennui est le ver rongeur des pauvres d'intelligence. Félix voit tout, entend tout. On le croit à l'autre bout du préau, il écoute ce que Jacques narre à Théodore. Ah ! que la cloche est impotente ! elle tinte trop tôt ; le sonneur a devancé l'heure..... Encore la salle d'étude, la classe, puis une courte récréation, et de nouveau l'étude. C'est le soir : l'atmosphère de la salle est épaissie, presque mal-

saine. Des
ternit les v
vaille cepen

Le supérie
bilan de la
donne des
n'aime pas
pion. On a
des morcea
Le pain es
où l'on reg
des présen

La prière
nobis, non
tremble un
invocation

" Comme
que je rest
de ma mor
je demande
ceux qui m
votre divin

A neuf h
en se prom
le premier,
maison les
signe de l

Voilà sa
promenad
vallées ou
sur la glac
petits ont
de fumée,
pable. Il
il suffirait

L'été on
croisent.
les caillou
tête et gri
des madri

O bois
vos trembl
qu'on dép
tapissé de
minable
soleil, d
la locome

Félix d
de son tr

saine. Des débris de papier jonchent le parquet poussiéreux ; une nuée ternit les vitres ; l'odeur du bois brûlé fatigue. On est las : on travaille cependant, mais pour en finir.

Le supérieur entre, son flambeau à la main. Il s'installe. Il fait le bilan de la journée : ainsi un président d'assises résume les débats. Il donne des avis des conseils. On l'écoute avec recueillement. C'est qu'il n'aime pas à plaisanter : on s'est permis de huer un élève puni par le pion. On a cassé un vitrail de la chapelle, en jouant à la balle. On perd des morceaux de pain, qui devraient être mis en réserve pour les pauvres. Le pain est cher. Qui sait ? plus tard, peut-être, un moment viendra où l'on regrettera amèrement le pain gaspillé. Et c'est vrai ! Il faut user des présents divins et ne les point dissiper follement.

La prière précède le souper : on siffle, en prolongeant l's de *l'Ora pro nobis*, non par irrévérance, mais pour se forcer à l'attention. Et l'on tremble un petit peu, quand retentit dans le silence cette éloquente invocation, qui touche l'âme en ses plus profonds replis :

"Comme je ne sais pas, ô mon Dieu, ce qui m'arrivera cette nuit, et que je resterai toute l'éternité dans l'état où je me serai trouvé à l'heure de ma mort, je déteste de nouveau ce qui a pu vous déplaire en moi ; je demande pardon à ceux que j'ai offensés ; je pardonne de bon cœur à ceux qui m'ont offensé, et je me sou mets humblement aux arrêts de votre divine Providence."

A neuf heures, les enfants dorment ; Félix veille. Il récite le bréviaire en se promenant dans le dortoir de long en large : il est sorti de son lit le premier, il y entrera le dernier. Un silence profond règne. Dans la maison les lumières s'éteignent une à une. Il faut dormir. Félix fait le signe de la croix. Il a bien gagné le repos qu'il va prendre.

Voilà sa vie d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Le mardi et le jeudi, promenade. Ces enfants qu'il ne quitte jamais, il les emmène dans les vallées ou sur la montagne, caravane bruyante. L'hiver, on va patiner sur la glace des marais. Que de culbutes, que de vestes déchirées ! Les petits ont des engelures, on les porte. Les grands s'égarent ; un nuage de fumée, là-bas, derrière ces massifs de jonc : Félix confisque la pipe coupable. Il serait si facile de guérir le collégien de la passion du tabac ; il suffirait de lui permettre de fumer. C'est l'attrait du fruit défendu.

L'été on cherche les ombrages, les bois verdoyants où les sentiers se croisent. Les oiseaux chantent dans la ramure, le ruisseau clapote sur les cailloux ; la mousse est diaprée de fleurettes. La poésie monte à la tête et grise toutes ces folles imaginations. C'est l'éclosion des odes et des madrigaux, des descriptions et des élégies.

O bois d'Albigny, de Châteauneuf et de Saint-Jean, avec vos frênes et vos trembles, et vos noyers énormes ! O les cerisiers de Saint-Réal, qu'on dépouillait de leur savoureux trésor. Et le rocher de Mouplan, tapissé de gentiane bleue, et la prairie sous les châtaigniers, et l'interminable chaussée le long de la rivière, poudreuse route brûlée par le soleil, d'où l'on voyait serpenter sur l'autre rive les trains emportés par la locomotive empanachée de fumée grise !

Félix cheminait, la chanson aux lèvres, jouissant de la gaieté tapageuse de son troupeau. Ces courses à travers champs, ces causeries à bâtons

rompus, ces rondes, ces farandoles, lui permettaient d'étudier sous un autre aspect cette énigme redoutable : le cœur de l'enfant.

Il fit ainsi parmi ces petits l'apprentissage de la vie.

Il fut heureux. Certes, il eut à souffrir de quelques espiègleries. On ne se gênait point pour lui faire de ces terribles "farces," dont il souffrait, loin du regard malicieux de ses persécuteurs, et qu'il punissait durement, pour la règle. De si bonne humeur il acceptait ces légères tracasseries ! Il était indulgent à ces méchantes vexations ! il faut pardonner beaucoup à l'enfant : il fait du mal, il est vrai, mais ce n'est du moins jamais que lorsqu'il y a intérêt. Les hommes font le mal—pour le plaisir.

VI

Un petit chez-soi vaut mieux qu'un grand chez-les-autres.

"Qui nous expliquera pourquoi il se trouve toujours des hommes pour se consumer dans cet obscur et sanglant travail ; des hommes qui désirent cette vie, qui la cherchent, qui l'ont rêvée enfants, et qui cachant à leur mère ce grand dessein, mais le nourrissant toujours, obtiennent de Dieu, à force de prières, qu'il soit accompli.....Jusqu'à la fin, il y aura des hommes de sacrifice, illuminés d'une clarté divine, que les yeux tournés vers Jésus, sauront parfaitement ce que la foule des autres peut à peine comprendre..... A la lumière de Dieu, ils devinent les joies de cette immolation pour Dieu ; ils les cherchent, ils les goûtent, ils veulent s'en assouvir, le monde n'a point de chaînes de fleurs qui les empêchent de courir à ces nobles fers."

[LOUIS VEUILLOT, *Ça et là.*]

Le menuisier Jean Pierre vieillissait ; autour de lui naissaient de nombreux petits-enfants, en qui l'honnête artisan revivait, et chaque année il fallait agrandir la table déjà grande. Et tout le monde travaillait, de l'aurore au coucher du soleil, et la maison était toujours pleine de mouvement, de bruit, d'éclats de rire et de chansons. On a le cœur gai quand la conscience est tranquille.

Félix avait durement peiné, toute l'année, avec ses écoliers indociles et turbulents. Il espérait qu'on lui donnerait à la Toussaint un petit vicariat, dans quelque pauvre paroisse de la montagne, où il se reposerait, par la solitude et les suaves fatigues de l'apostolat, des soucis du pouvoir : il avait assez régné, et souhaitait d'abdiquer son sceptre, — la fêrule,—et d'abandonner à un autre monarque son peuple de garçons nets indisciplinés.

Mais il fallait occuper les vacances. Félix vint embrasser le vieux père, la bonne mère, le bataillon des neveux qui gambadait, sautait tout le long du jour, et prenait d'assaut l'oncle abbé, en implorant des images.

Quand il eut fortifié son âme dans les joies intimées de la famille, source inépuisable de réconfort et de bonheur pour les cœurs aimants, Félix songea que trois mois de liberté se traineraient bien lentement s'il les passait à se divertir, qu'en donnant ses loisirs à une mission utile, il allégerait les charges si lourdes de la maisonnée.

Justement Eugène et Tony, les deux aînés de son troisième frère allaient entrer à l'école ; Jean-Paul ferait l'an prochain sa première communion ; Bernarde, ayant appris son état de repasseuse, désirait s'établir ; Caroline prétendait entrer comme apprenti chez les demoiselles Marcuffat, célèbres tailleuses ; —toutes occasions de dépenses. Enfin Jacot-Bellan, le serrurier à l'enseigne du *Marteau de saint Oculi*, courtisait la plus jolie des petite-filles de maman Rosalie, laquelle avait nom Jeanne : il fallait penser au trousseau de mariage.

Félix se consulta. Le prêtre l'éduqua. Offrit vingt content ! La noble perbe au te de pierres, laient d'un grande sall éventrées.

Au milieu pour les de mant plant cascade en

Ces Mondans leur ne rehauss s'inquiétai croyait d'u liée de ven Dieu aurai humain : l

Elle por engrêlée d'h qu'elle éta perfide fig de Milan, tenu leur était en tu

Et ce qu ces agréab dames de savait par logie et le ignorance val, tirer l heraldiqu accompli.

Quant a n'avait po déroger ex

L'enfant hautain av oisiveté, é fils qui po les moulir

Félix ne il crut na dans ses p

Félix se mit en quête. M. le marquis Saturnin de Montgellafrey, ayant consulté Madame la marquise, sa femme, résolut de confier au jeune prêtre l'éducation de son héritier présomptif, ce trimestre durant, et lui offrit vingt francs par mois, la table et la couchée : de quoi Félix fut content !

La noble famille habitait un vrai château qui avait été vaste et superbe au temps du bon roi Charles VI. Il en restait beaucoup, beaucoup de pierres, que d'ailleurs un lierre touffu et des ronces entrelacées habillaient d'un manteau de verdure ; on voyait encore l'emplacement de la grande salle, et de plus, de grosses murailles ruinées, des tourelles éventrées, des créneaux et des mâchicoulis mis en pièces.

Au milieu du préau se dressait le donjon, palais trop large encore pour les descendants des chevaliers, et qui dominait un vallon charmant planté de noyers et de chênes, arrosé par un torrent bondissant de cascade en cascade, en un lit de roches moussues.

Ces Montgellafrey étaient de braves gens, craignant Dieu, charitables dans leur indigence. Mais s'ils gardaient fièrement le nom illustre que ne rehaussait plus la richesse, ils se souvenaient trop du passé et ne s'inquiétaient guère de l'avenir. De bonne foi, Madame la marquise se croyait d'une autre race que les gens du voisinage, et se montrait humiliée de venir, en ligne directe, d'Ève, la mère commune, estimant que Dieu aurait mieux fait de donner tout de suite deux ancêtres au genre humain : l'un, pour les nobles ; l'autre pour les roturiers.

Elle portait en son écu *parti d'or au pairle d'azur, et de gueules a la croix engrêlée d'hermines*,—et le disait à tout venant. Elle rappelait sans cesse qu'elle était, en son nom, Isaure de La Rocheperfide, et qu'un Larocheperfide figure parmi les écuyers-panetiers de Marie de Savoie, duchesse de Milan, en 1418. Elle parlait aussi des croisades, où ses aïeux eussent tenu leur rang, n'eût été qu'à ce moment le chef d'armes âgé de six ans, était en tutelle d'un sire déloyal.

Et ce qu'elle narrait de chroniques, de légendes, eût défrayé un de ces agréables *Magazines* "destinés à faire beaucoup de bien," où les dames de lettres font couler à jet continu leur prose douceâtre. Elle savait par cœur d'Hozier, Menestrier, La Chesnaye des bois, la généalogie et le blason de toutes les maisons de haut parage. A part ce, ignorance absolue de toutes choses, et pourvu qu'on sût monter à cheval, tirer l'épée, danser, et qu'on eût approfondi les arcanes de l'art heraldique, on passait aux yeux de la marquise pour un gentilhomme accompli. Elle n'avait eue, d'ailleurs, de ceux qui n'étaient pas nés.

Quant au marquis, il chassait, cultivait ses terres, buvait sec, et n'avait pour compagnons que les paysans d'alentour, ne voulant point déroger en se montrant avec des bourgeois.

L'enfant, maigre et chétif, d'intelligence bornée, rogue avec ses égaux, hautain avec ses inférieurs, infatué de sa noblesse et glorieux de son oisiveté, était en passe de devenir, à vingt-cinq ans, un de ces beaux fils qui portent sur leurs épaules, comme a dit Brantôme, les prés et les moulins de leur père.

Félix ne comprit pas, d'abord, quelle tâche lourde il avait assumé : il crut naïvement qu'on pouvait faire un homme de ce hobereau confit dans ses parchemins ; puis il dut en rabattre presque aussitôt. Le châ-

telain ne permettrait point qu'un simple manant "trempé dans l'encre" disait-il avec son gros rire, infligeât des punitions au noble rejeton de sa lignée; ce bonhomme de quinze ans devait être "Monsieur le Comte", même pour son maître, et prendre le pas sur lui, et s'asseoir au bout de la table, tandis que l'abbé, admis par condescendance "expédiait" le bénédicité, relégué au bas bout.

Félix, humble de cœur, eût toléré volontiers ces façons dédaigneuses si elles se fussent adressées au fils de l'artisan, devenu savant par la grâce de Dieu. Mais il avait le devoir d'exiger le respect pour l'habit vénérable dont il était revêtu. Il ne devait point permettre qu'on oubliât son caractère saderdotal.

Il s'en ouvrit à la marquise, qui fit l'étonnée, et qui tâcha de lui persuader qu'un précepteur est une sorte de domestique de confiance, avec des gages plus élevés, reçu par convenance à la table des maîtres.

Dame Isaure profita, au surplus, de l'occasion pour lui reprocher ses rabats rafraîchis, sa soutane, râpée, et— plus gravement— la trop grande autorité qu'il s'arrogeait sur "Monsieur le comte", lequel n'avait que faire de tant de latin, de grec et de rhétorique. Félix, ayant salué la châtelaine, alla se mettre à genoux devant son crucifix, pria, fit son paquet et revint prévenir ses hôtes qu'il partirait le lendemain au matin, n'ayant point la vocation de la domestiété.

On lui remit une lettre. M. Népomucène Gabalou, industriel, chevalier de la légion d'honneur, le priait de venir passer un mois ou deux auprès de ses fils, Aldabert et Tancrède, en son château de Saint Paterne sur l'Argave. Félix remercia la Providence qui pourvoyait au trousseau de la blonde Jeanne.

Il prit congé des trois Montgellafrey, qui parurent outrés de son ingratitude, et lui retinrent cinq francs sur son louis mensuel, parce qu'il n'avait pas fini le mois. Il partit, léger d'argent, mais le cœur libre et n'emportant aucun regret.

En chemin de fer il apprit, d'un commis voyager en faïences de Limoges, que tous les prêtres sont des ignorants et des lâches. Il eut un petit mouvement de colère. À la station prochaine, pendant l'arrêt du train, il ouvrit la portière, prit sous les bras l'ambassadeur du commerce le déposa sur le quai, lui tira son chapeau, et remonta lestement en wagon, parce que la locomotive s'ébranlait. Il fut très fort applaudi pour cet acte de vigueur qu'il se reprocha néanmoins, s'accusant d'avoir manqué de patience.

Le cœur lui battait bien fort, tandis qu'il s'acheminait, par une belle avenue de platanes, vers le château de Saint Paterne. Allait-il retrouver là cette servitude que son caractère lui défendait de subir? Il marchait, son petit sac d'une main, et de l'autre appuyé sur sa canne à pomme d'ivoire,—un cadeau de sa grand-mère.

Il vit, au delà d'une large pelouse bordée de corbeilles de géraniums, une magnifique villa à l'italienne, crépée d'un stuc blanc comme la neige, ornée d'une infinité de statues, pour la plupart assez peu vêtues. Des arbres superbes, catalpas et vernis du Japon, lataniers enfermés en d'énormes vases de bronze, orangers séculaires, faisaient ressortir l'éclat de ce petit palais conquis sur les chalands par M. Gabalou, lequel

avait eu la
oyens du p
Un valet
dans un sa
prélissait,
et mieux at
lame invit
de la dame
enlevé son
appela nos
empestés, go
chauchèrent
Félix couve
On fit gr
omptueux.
ation il ne
Gabalou av
plus, il don
que c'était
Il n'était
rain de la r
ours honor
générosité.
de sa charit
geois gorgé
férence en r
es convena
sieurs jour
chose.
Son opin
tous les jou
plus utile d
que d'être l
crité d'espr
déclarait-il,
le sort des
ment.
Bref, M.
qu'aucun a
voix sonnai
familiarisai
de s'enhar
ches, même
jardinière f
Félix fut
putait M.
pérait Mm
glissaient
se proposa
quoi il par

avait eu la chance de gagner un petit million en vendant à ses concitoyens du poivre, de la morue et de la chandelle.

Un valet de pied galonné sur toutes les coutures introduisit Félix dans un salon doré du haut en bas, à tentures de damas rouge, où se prélassait, sur un fauteuil sculpté, une grosse dame chargée de bijoux, et mieux attifée qu'une princesse. Il salua. D'une voix de harengère, la dame invita monsieur l'abbé à s'asseoir. Survint M. Gabalou, mari de la dame, lequel expliqua longuement à Félix qu'il était aise d'avoir enlevé son précepteur au fils du marquis de Montgallefrey. Puis on appela nos sieurs Adalbert et Tancrede, adolescents de belle venue, empesés, gourmés, raides sous leurs habits à la mode de demain, qui ébauchèrent un sourire timide en regardant la soutane et le chapeau de Félix couverts de poussière.

On fit grande fête au jeune abbé. Il fut installé dans un appartement somptueux, choyé, caressé, traité cordialement en hôte et en ami. D'éducation il ne fut pas dit un traître mot ; de religion, pas d'avantage. M. Gabalou avait l'honneur d'être voltairien, mais voltairien tolérant ; de plus, il donnait à ses enfants un ecclésiastique pour précepteur, parce que c'était un " meilleur genre " qu'un laïque.

Il n'était pas, toutefois, un méchant homme. Ignorant, prétentieux, vain de la richesse, gagnée à la sueur de son front,—ce qui est toujours honorable,—s'il avait les petitesesses du parvenu, il en avait aussi la générosité. Il donnait,—parfois avec ostention, ce qui diminue le mérite de sa charité.—mais enfin il donnait, et c'est quelque chose pour un bourgeois gorgé de Voltaire. Il allait à la messe, encore qu'il affectât l'indifférence en matière de religion ; il convient aux riches de ne point lésé les convenances, et d'ailleurs il voulait plaire à son curé. Il lisait plusieurs journaux, et non des pires ; les meilleurs ne valent pas grand chose.

Son opinion était de n'en n'avoir aucune, ou plutôt il en changeait tous les jours ; les girouettes aussi tournent à tous vents, et quel rôle plus utile que celui des girouettes ? Rien ne le charmait davantage que d'être loué pour son bon sens. Modestement, il avouait sa médiocrité d'esprit et l'insuffisance de son instruction ; mais le gros bon sens, déclarait-il, supplée à tout, et sa " petite jugotte " lui permettait de régler le sort des empires, de conseiller le pape et de critiquer le gouvernement.

Bref, M. Gabalou n'était ni plus bête, ni plus sot, ni moins vulgaire qu'aucun autre bourgeois de son acabit, et madame son épouse, dont la voix sonnait la fanfare, se pâmait d'admiration devant lui, gâtait ses fils, familiarisait ses servantes, et n'avait,—la pauvre ! —d'autre défaut que de s'enharnacher de plumes et de dentelles, de se pavaiser de faufreluches, même pour arroser les fuchsias de son jardin, car elle jouait à la jardinière florianesque.

Félix fut très heureux avec ce couple typique, à ceci près qu'il disputait M. Gabalou sur les théories bizarres de ses journaux, et désespérait Mme Gabalou par sa sévérité envers ses deux bons enfants, qui glissaient peu à peu dans les travers du milieu où ils vivaient, et qu'il se proposa de conquérir au collège dont il sortait lui-même ; c'est à quoi il parvint. Il fut décidé qu'Adalbert et Tancrede seraient confiés

aux soins de l'excellent supérieur dès la rentrée des classes, et Félix prit la tâche de les préparer à l'existence nouvelle qu'ils allaient embrasser.

Voici quelles étaient ces idées sur l'éducation, telles qu'il les exposa à M. Gabalou, un jour de pluie où ce digne homme s'ennuyait fort dans le plus reluisant de ses salons.

— Monsieur vous croyez, ainsi que beaucoup de père de famille, qu'il suffit de bourrer vos enfants de latin, de grec, d'histoire, de géographie et de mathématiques, pour accomplir le devoir de les élever. Ce n'est pas tout à faire cela. Faire un bachelier est la chose la plus difficile assurément. Or le but d'un père de famille, digne de l'honneur que Dieu lui fait en lui donnant charge d'âmes, doit être de faire des hommes, c'est-à-dire des chrétiens.

Vous qui êtes riche, vous avez à choisir entre plusieurs modes d'éducation. Jusqu'ici vous vous en êtes fort peu occupé. Adalbert a neuf ans, Tancrède en a huit. Il y a déjà du temps perdu, mais on peut le rattraper. Le précepteur à la maison est un objet de luxe. D'abord il faut trouver le *rara avis*, l'oiseau rare : un précepteur qui s'accorde avec vous, qui s'accorde avec votre femme, qui aime vos enfants et s'en fasse aimés, qui impose le respect à vos gens, qui soit à la fois bon et sévère, fier et affable, courtois et discret, et qui sache enfin, se tenant à sa place, exiger le maintien de ses droits et n'échapper à aucun de ses devoirs. Voilà pour les rapports sociaux.

S'il est prêtre, il doit être bon prêtre, c'est-à-dire ne se point laisser gagner aux attrait du monde, qui ont des périls. Le salon ne lui est pas interdit, mais il vaut mieux qu'il se contente d'y passer. La table lui offre plus d'un écueil ; demain peut-être on l'enverra dans la montagne, où les truffes sont inconnues, où le meilleur vin coûte huit sous la bouteille, où la cuisine que lui frelatera une paysanne peu raffinée mécontenterait messieurs les valets de messieurs vos chiens. J'incline par conséquent à croire que le prêtre que jeme figure sobre, austère, silencieux, voire un peu sauvage, ne resterait pas longtemps soumis à la nécessité de partager votre faste. Ils se considéreraient comme un hôte pressé de s'en aller et qui reste par condescendance, et vous le verriez décamper un beau matin, à votre déplaisir.

Le précepteur laïque a d'autres inconvénients. S'il est jeune il se marie. Pour se marier, on fait sa cour ; et le hasard veut qu'il y ait toujours quelqu'un à courtiser dans le voisinage, de telle sorte que l'occupation de courtiser nuit singulièrement aux leçons. Puis on est alors dépourvu du caractère sacré qui marque les distances, et pour peu qu'on soit chez tel marquis entiché de sang bleu, on est classé parmi les subalternes : position ambiguë, mal définie, qui redouble les difficultés d'une mission déjà pénible.

Pardessus tout, l'enfant voué au précepteur manque d'émulation. Il ne peut ni comparer, ni apprendre par les souffrances d'amour-propre, par le travail méthodique, par l'existence commune avec d'autres enfants comme lui, — cette science difficile de la vie qui s'acquiert par de si cruelles expériences. Ce n'est pas tout. Pensez-vous que vous n'entra-
vez jamais l'œuvre du précepteur ? Supposez-le tel que je vous le désire,

et en outre
ez-vous tou

Vous déra
ne demande
l'élève que

pour ennem
affection, et
dent comme

vous ne con
Allons pl
livres, à lire
ne risquent

la migrain
dez-moi ce
le bourreau

Et si j'en
rais la mère
mère toujou

mère trop s
il y a des fa
témoin gêné

D'autre p
en petit, la
une seule b

danger à jet
accessible à
cire molle ;

précepte de
En outre,
multiplier

siers ; le sy
sain. Je ne
dont un père

Voilà do
ra-t-il ? l'é
sieur Gab

que de sa c
— Bon ! f
le discours

s'il vous pl
L'abbé, n

— Il quit
ler de drap

l'indécence
nos cathéd
aux musées

Il quitte
née, la pet
cher brille

et Félix et en outre savant, sagace, pénétré de l'importance de sa tâche, le laissent-ils toujours libre d'agir ?

Vous dérangez ses plans sous mille prétextes : vous exigez trop ou ne demandez pas assez. Vous écoutez plus volontiers les doléances de l'élève que les admonestations du maître. Par surcroît, ce dernier a pour ennemis intimes l'ancienne bonne des enfants, jalouse de leur affection, et tous vos domestiques, obligés de lui obéir et qui se regardent comme ses égaux,—parce qu'il est salarié. Vérité humiliante, que vous ne contesterez pas, monsieur Gabalou.

Allons plus avant. La mère s'inquiète de la santé des enfants. Tant de livres, à lire, tant de thèmes, de versions, d'analyses, de compositions, ne risquent-ils pas d'ébranler cette santé précieuse ? Voici qu'Adalbert a la migraine et Tancrède est fatigué. Vite une promenade !... et grondez-moi ce professeur qui surmène ces organisations frêles et prétend,—le bourreau !—qu'on étudie sa leçon avant de courir sur la pelouse.

Et si j'entraîrais plus au cœur de mon sujet, Monsieur, je vous montrerais la mère jalouse de l'affection que ces enfants portent au maître ; la mère toujours prête à prendre le parti de ceux-ci contre celui-là ; la mère trop sévère et celle qui ne l'est point assez. J'irez plus loin encore : il y a des familles où l'on a des plaies à cacher ; le précepteur est un témoin gênant, et l'on s'en débarrasse, quelquefois en le sacrifiant.

D'autre part, le collège n'est pas le parfait moyen d'éducation : il est, en petit, la société. On y trouve des bons, des mauvais et des pires : une seule brebis galeuse suffit à infecter le troupeau. Il y a quelque danger à jeter dans cette fournaise dévorante une âme tendre et naïve, accessible à n'importe quelle impression. Le cœur de l'enfant est une cire molle ; on le pétrit comme on veut, et bien des gens oublient le précepte de Juvénal.

En outre, il y a des questions matérielles. Au collège, on ne peut multiplier les soins physiques ; les aliments sont abondants et grossiers ; le système des dortoirs, si vastes et aérés qu'ils soient, est malsain. Je ne m'appesentis pas sur ces détails, en apparence futiles, mais dont un père soucieux de l'avenir de ses fils apprécie l'importance.

Voilà donc ce père plongé dans une perplexité profonde : que choisira-t-il ? l'éducation en famille, ou le collège ? Ni l'une ni l'autre, monsieur Gabalou, ou plutôt l'une ou l'autre, s'il veut bien comprendre que de sa décision dépend l'avenir.

—Bon ! fit le bourgeois qui avait écouté avec une attention soutenue le discours de l'abbé Félix, et qui se gardait de répondre, Que fera donc, s'il vous plaît ce papa modèle ?

L'abbé, réprimant un mouvement de joie, poursuivit :

—Il quittera son joli château, profitant de l'occasion pour faire habiller de draperies les statues qui en décore la façade. L'art ne gagne rien à l'indécence, et la mythologie devient surannée. J'estime les saintes de nos cathédrales un peu plus que les Pomone et les Cérès, qu'il faut laisser aux musées.

Il quittera donc son joli château et s'en ira habiter, dix mois de l'année, la petite ville propre et coquette dont nous voyons là-bas le clocher briller au-dessus des arbres. On peut avoir là une maison commode

et même élégante. Le père enverra ses fils tous les matins au collège, de huit à dix heures, et l'après-midi de deux à cinq.

Ils recevront l'instruction, en compagnie de camarades qui seront leurs émules, qu'ils verront seulement pendant la classe et parmi lesquels ils pourront chercher un ou deux amis ; trois plutôt que deux, pour parer aux défections. Et s'ils en conservent un sur les trois, jusqu'à la trentième année, celui-là sera bon, et eux aussi.

Mais l'éducation se fera dans la famille, avec ou sans précepteur. Les enfants resteront dans leur milieu social, garderont leurs habitudes, s'accoutumeront au rang qu'il devront occuper un jour dans le monde. Seulement, ici commencent les difficultés pour le père, qui aura des réformes à opérer, s'il veut mener à bien son entreprise.

— Quelles réformes, je vous prie ?

— C'est que, dit Félix en souriant, vous m'avez quereller incontinent. Je me risque. Il faudra, d'abord, songer au bon exemple et faire soi-même ce que l'on conseille à ses enfants de faire ; ne point médire, honorer les vieillards, aimer les pauvres, respecter la hiérarchie sociale, n'envier personne, être humain, prudent et modéré. Puis, au lieu de discuter la religion, la pratiquer ; ce n'est pas toujours commode, mais Dieu ne nous a pas créés pour nous amuser. Quel frein mettez-vous à la fougue, à l'exubérance d'un enfant ? Et comment le prémunirez-vous contre les batailles de la vie, s'il n'est pas religieux ? Donc, plus de livres frivoles, plus de roman légers, plus de journaux à images traînant sur les tables. S'il y a un livre chez vous dont une seule page puisse blesser la délicatesse d'un enfant, brûlez ce livre. Pas un tableau qu'on ne puisse regarder sans trouble..... Et surtout pas un mot qui provoque la curiosité non satisfaite.

M. Gabalou se leva et serra la main de l'abbé.

— Où allez-vous ? demanda Félix.

— Je vais à la ville y chercher une maison... où je ne mettrai pas de statues. Tous, mon ami, dressez-moi le catalogue de ma future bibliothèque : abonnez-moi aux journaux qu'il vous plaira de choisir. Nous causerons ce soir, demain et après demain de mes petites affaires, et pour comment je vais faire un beau feu de joie des soixantes volumes de Voltaire que j'ai là-haut et que je n'ai jamais lus.

— Vous vous en vantiez ! dit l'abbé rayonnant de joie.

Ah ! mon ami, si les bourgeois qui adorent Voltaire l'avaient lu, ils ne l'adoraient pas. Vous allez rester avec nous, hein ? Les deux enfants seront à vous comme à moi, et vous êtes le maître que je rêvais pour eux..... et pour moi.

Non, reprit Félix : je suis prêtre, et c'est la vie du prêtre que je veux ; il me faut une famille plus nombreuse. J'ai reçu, tantôt une lettre de mon évêque et je suis nommé vicaire d'une petite paroisse dans la montagne. Mais je reviendrai vous voir.

“ Simple et po
pour ne leur lais
res cieux, d'aut
armes...

“ La nature, l
les pleurs, livré
ce qu'il ne peut
eurs, rien ne le
le ciel qui l'obse
“ Le monde, c
citoyen utile, qu

Un soir d
la neige ton
aussitôt apr
faire en son
Le vieux cu
ses affaires,
plus loquac
Un feu p
point sa lar
fautenl b
montagne,
chissait le c
vant.

Là, se vo
que la nuit
régat d'une
qui est le se
aime à dire

“ Me voi
beau titre,
robuste. M.
mon devoir

“ Seulem
absolument
vres n'enric
sais fort bie
faudrait au
“ Calculé

commune,
300 francs
nu fixe de
par jour, m
des livres,
chaises et r

“ En out
l'obligation
plus, un in

“ Etablis
Félix pr

Dans la montagne

“ Simple et pauvre comme eux, parce que son nécessaire même devient leur patrimoine, il les élève pour ne leur laisser ni le désir de trompeuses promesses, ni le regret de fragiles félicités. A sa voix, d'autres cœurs, d'autres trésors s'ouvrent pour eux ; ils courent en foule au pied de ce Dieu qui compte leurs larmes...”

“ La nature, l'amitié, le ministre de la religion seul remplace tout ; seul au milieu des gémissements et des pleurs, livré lui-même à l'activité du poison qui dévore tout à ses yeux, il l'affaiblit, il le détourne ; — ce qu'il ne peut sauver, il le console, il le porte jusque dans le sein de Dieu ; nuls témoins, nuls spectateurs, rien ne le soutient ; ni la gloire, ni le préjugé, ni l'amour de la renommée : son âme, ses principes, le ciel qui l'observe, voilà sa force et sa récompense.

“ Le monde, cet ingrat qu'il faut plaindre et servir ne le connaît pas ; s'occupe-t-il hélas ! d'un citoyen utile, qui n'a d'autre mérite que celui de vivre dans l'habitude d'un héroïsme ignoré ? ”

[CHATEAUBRIAND.]

Un soir d'hiver, aux approches de la Noël, il faisait grand froid, et la neige tombait avec abondance. L'abbé Félix rentra dans sa chambre aussitôt après le souper ; il était fatigué d'une rude journée, et n'ayant rien à faire en son gîte, il fit comme le lapin de La Fontaine et se mit à songer. Le vieux curé, maladif, infirme, dormait déjà. La servante vaquait à ses affaires, dans la cuisine enfumée, conversant, faute de partenaire plus loquace, avec son roquet et sa chatte.

Un feu pétillant illuminait le pauvre logis du vicaire, qui n'alluma point sa lampe, en vue d'une économie nécessaire, et qui s'assit dans le fauteuil branlant qu'on avait hissé à dos de mulet, au sommet de la montagne, du temps même que le duc Victor-Amédée de Savoie, franchissant le col pour entrer en Dauphiné, c'est-à-dire deux siècles auparavant.

Là, se voyant seul, bien loin du monde, enveloppé du silence morne que la nuit apporte en ces hautes régions des Alpes, Félix se donna le régal d'une causerie avec soi-même. plaisir assurément restreint, mais qui est le seul refuge des cœurs jetés dans l'isolement, à l'âge où l'on aime à dire tout haut sa pensée.

“ Me voici vicaire depuis trois mois, se dit-il donc. Vicaire ! c'est un beau titre, assez lourd à porter, pour qui n'a pas l'esprit sain et le corps robuste. M. le curé n'est pas mécontent. Moi, j'accroplis laborieusement mon devoir. Tout va bien, et je dois être satisfait.

“ Seulement..... Il y a un petit *seulement*, car enfin la vie n'est pas absolument couleur de rose ; je m'aperçois que servir Dieu et les pauvres n'enrichit point. De quoi j'aurais tort de me plaindre, puisque je sais fort bien que le sacerdoce n'est pas une source de fortune. Mais il faudrait au moins que l'on pût vivre décemment

“ Calculons un peu. Je reçois un traitement annuel de 350 francs ; la commune, assez obérée, y joint un supplément de 100 francs ; j'y ajoute 300 francs de casuel et d'honoraires de messes. Je jouis donc d'un revenu fixe de 750 francs par an, c'est-à-dire un peu plus de deux francs par jour, moyennant quoi je dois manger, me vêtir, m'entretenir, acheter des livres, économiser pour avoir au moins un lit, une table, quatre chaises et une marmite quand je serai nommé curé.

“ En outre, je dois faire l'aumône. Ce n'est pas seulement pour moi l'obligation d'un précepte évangélique, d'un exemple à donner ; c'est, de plus, un impôt forcé auquel je ne puis me soustraire.

“ Etablissons le budget. ”

Félix prit un crayon, et à la lueur, de la flamme rouge de son feu, il

raça le tableau suivant sur un bout de papier, à seule fin de procéder avec ordre.

RECETTES : 750 francs.

DEPENSES : au curé, qui me loge, me nourrit, à raison de deux repas par jour, me fournit le vin de la messe ; une pension annuelle de.....	365 "
Blanchissage ; entretien du linge ; étrennes à la servante, 5 franc par mois.....	60 "
Une soutane tous les deux ans ; un manteau tous les cinq ans ; culottes, gilets, et autres vêtements ; part proportionnelle, par an.....	100 "
Un chapeau, 15 fr. ; deux paires de chaussures, 32 fr. ; six rabats, 9 fr. 50.....	56 50
Mon tabac, puisque j'ai la malheureuse habitude de priser ; TROIS SOUS par jour donnent, par an.....	54 "
Intérêt de la somme de 900 fr. que je re dois au Grand Sémaire, pour mes frais d'étude à 45 fr. et amortissement d'un cinquième de ma dette.....	225 "
Mensualités au libraire qui m'a fourni le <i>Catéchisme de Guillois</i> , le <i>Dictionnaire théologique</i> , le <i>Sermonnaire</i> , et autres livres indispensables : 10 fr. par mois (j'en ai encore pour quarante mois !).....	120 "
Menues dépenses imprévues ; voyages, frais de poste, objets à usage, médecin, pharmacien, le tout évalué en moyenne à dix centimes par jour.....	35 "
Versement à la caisse de retraite ecclésiastique.....	<i>Mémoire</i>
Pension mensuelle de 10 fr. promise au fils cadet de mon frère Pierre-Antoine, lequel a sept fils et trois filles.....	

Total..... 1,135 50

‘ Ouais ! ’ s'écria l'abbé Félix, lorsqu'il eut terminé son additien ; Nous voici bien loi de compte, et je ne suis pas aussi nanti en finances que défunt Crésus. Au total c'est un déficit de 385 francs.... Le Grand Séminaire attendra. Je n'amortis pas. Ci : 180 francs à biffer : Supprimons la pension du neveu ; il fera comme moi, et il se privera ; ci ; 120 francs. Je suis encore bien loin de compte !... Si le libraire voulait reprendre ses livres ?... Heu ! l'abbé Vital en a besoin ; Je lui vends les livres, et il payera les mensualités : son père est aubergiste et n'a que lui. Ci, 120 francs.

“ Encore un effort, nous serons au bout.

“ Le tabac est décidément très cher ; en outre, c'est une habitude funeste. Je ferai cadeau de ma tabatière en bois de Sainte-Lucie à ma belle-sœur Agathe: Ci, 54 franca.

“ Il manque une petite somme pour parfaire l'équilibre : nous la rattrapperons sur le chapitre *vêtements* : la soutane fera trois ans ; le manteau ira jusqu'à sept ; et en ressemelant mes souliers, ils dureront un peu plus. Mais ce sera un équilibre instable.

“ Je n'ai prévu ni l'aumône, ni les économies. Je ne veux cependant pas refuser aux pauvres un morceau de pain ou un sou, le petit sou qu'on donne aux enfantelets pour acheter un gâteau !

“ Et si
“ Et M.
vingt-six
vaillant l
où l'hiver
“ Celui
J'ai confia
Cela di

La petit
Deux-Eau
alpestres,
roches abr
escarpée,
noircis par
des caillou
le sol, qui
Au delà
s'étendent
croisent de
L'église
mandie n
vétusté. Le
remplacem
autels sont
ors sont ro
tille. Aux g
qui sert de
Des falot

tuaire. Une
quant, se c
ont rendu f
Ce temp
envers Dieu
y prie avec
le dimanche
quand les c
voix rustiq
saint, si hu
d'une incor

Autour d
l'épaisse to
là quelques
date. D'autr
cadran sola
ment :

Ultimam
Le presby
même du to
ogé que le

" Et si je n'ai plus mes livres, comment travailler ? "

" Et M. le curé ne peut pas nourrir à meilleur marché un homme de vingt-six ans, robuste, debout dès l'aube, vivant au grand air, et travaillant beaucoup. Deux repas, la chandelle, le chauffage, en un lieu où l'hiver dure huit mois, cela vaut bien *vingt sous* par jour !.....

" Celui qui donne la pâture aux petits oiseaux a bien de la besogne ! J'ai confiance, il ne m'abandonnera pas. "

Cela dit, Félix alluma sa lampe et se mit à travailler.

La petite paroisse où notre ami Félix est vicaire est appelée Entre-Deux-Eaux. Elle est située sur un étroit plateau, dans les sommités alpestres, un vallon, sauvage et dénudé, entouré de toutes parts de roches abruptes. Une aiguille de pierre, énorme, s'élance d'une crête escarpée, dominant ravins et précipices. Deux torrents en descendent, noircis par les détritits d'ardoise, écumeux, courant en cascates sur des cailloux : ils baignent les quelques chaumières, à demi enfouies dans le sol, qui forment le village de l'église.

Au delà de ce sol, sur les pentes de la montagne, de vastes pâturages s'étendent, et plus loin des forêts de sapins, au feuillage sombre, où se croisent des sentiers agrestes

L'église d'Entre-Deux-Eaux est une mesure, dont un fermier de Normandie ne ferait point son étable. Ses murs énormes croulent de vétusté. Les fenêtres n'ont plus de vitres, et des châssis de papier huilé remplacent les verrières peintes, brisées pendant la Révolution. Les autels sont de bois vermoulu : l'humidité en a écaillé la peinture ; les ors sont rougis. D'antiques fleurs en papier décorent des vases de paco-tille. Aux grands jours de fête, c'est une couverture mangée des vers qui sert de tapis sur les marches de l'autel.

Des falots de fer blanc enluminé sont accrochés aux parois du sanctuaire. Une statue de la Vierge, informe, vêtue de paillons et de clinquant, se dresse dans une niche, autrefois sculptée, et que les siècles ont rendu fruste.

Ce temple inspire la tristesse : les hommes sont donc bien ingrats envers Dieu, qu'ils l'honorent en ce hangar misérable ? Et pourtant on y prie avec ferveur, la foi y resplendit de son éclat si pur, et quand, le dimanche, la foule des fidèles se presse entre ces murs crevassés ; quand les cierges de l'autel répandent leur lumière et qu'un chœur de voix rustiques retentit sous les voûtes, qui n'ont plus d'écho, le lieu saint, si humble et pauvre qu'il soit, est comme transfiguré, et se revêt d'une incomparable majesté.

Autour de l'église, le cimetière, rempli d'herbes folles et d'orties, sous l'épaisse toison desquelles disparaissent les tertres tumulaires. Ça et là quelques croix sont debout. Elles portent la plupart un nom, une date. D'autres gisent sur le sol. Au fronton de la maison de Dieu, un cadran solaire est peint, avec cette inscription, qui est un avertissement :

Ultimam time.

Le presbytère est derrière l'abside, un peu en contre-bas, au bord même du torrent. C'est une maison délabrée, car le curé n'est pas mieux logé que le bon Dieu, Les pièces du bas sont enterrées, comme des ca-

ves, éclairées par des soupiraux à barreaux de fer. Il y a un salon, — notre langue est indigente — : le salon est voûté, blanchi à la chaux tous les dix ans : un poêle de faïence y fait l'office de console ; le buffet est de bois blanc, et les chaises témoignent de longs et loyaux services.

La servante a son lit dans un enfoncement qui touche à la cuisine. Le bûcher est tout prêt. En haut sont les chambres du curé et du vicaire, et celle qu'on offre aux amis et aux passants.

Le plus mince bourgeois d'une modeste bourgade n'habiterait pas volontiers ce logis, où vit depuis quinze ans un vieillard usé par les travaux multipliés du saint ministère.

Le bon curé touche au terme de sa vie ; il a si longtemps vécu parmi ces paysans, ignorants et simples, mais d'une foi robuste et profondément chrétienne, qu'il n'a pas voulu les quitter pour la plaine, dont le climat conviendrait mieux à son âge et à sa santé. Il est resté avec ses enfants, auxquels il légua sa dépouille mortelle et son souvenir, et qui viendront bientôt prier sur sa tombe.

Félix aime ce curé, le jeune homme a trouvé en lui un père. Il a toute la charge de la paroisse, qui est populeuse : dix-sept hameaux de trois ou quatre familles chacun, et dont le plus proche est éloigné de l'église de plus d'une heure de marche dans la montagne.

Le matin, après avoir dit la messe, il visite les malades, puis il fait le catéchisme aux petits enfants ; il en a pris quelques-uns pour élèves, et leur enseigne les éléments du latin, en vertu de quoi on lui fait payer patente ; de plus, le maître d'école se plaint de la concurrence et démissionne le vicaire.

Les offices terminés, le vicaire bêche le jardin, innocente récréation la seule qu'il puisse avoir. Il récite son bréviaire, fait la classe. Il a les registres à tenir en ordre, ses examens à préparer. Le crépuscule arrive qu'il n'a pas eu un moment de loisir depuis le matin.

Et la nuit n'est pas toujours consacrée au sommeil. Ce jour même Félix, après avoir établi son budget, tout ainsi que s'il était banquier ou millionnaire, feuilletait l'un des énormes in-folio de dom Calme. Un paysan vint heurter à la porte du presbytère. Il venait prévenir le vicaire que son père mourant demandait les sacrements, le Viatique sacré, suprême consolation de l'homme, au seuil de la redoutable éternité.

La vie du prêtre est parsemée d'épisodes de ce genre. Que de fois est ainsi éveillé au milieu de la nuit. Avec quel courage il brave l'insomnie, la tempérie des saisons, les dangers ; la fatigue, pour assister aux derniers moments d'une pauvre créature appelée de Dieu !

C'est véritablement le héros chrétien. Il est de ces hommes dont Lamartine trace le portrait :

“ Il n'a point de famille, mais il est de la famille de tout le monde. On l'appelle comme agent, comme conseil ou comme témoin dans tous les actes de la vie ; sans lui, on ne peut ni naître ni mourir ; il bénit le berceau, la couche conjugale, le lit de mort et le cercueil ! ”

Félix remplaçait donc le vieux curé, débile, à demi paralysé. Il exécutait pieusement les saintes fonctions. Il excitait l'admiration des paroissiens par sa ferveur angélique, son inépuisable charité, sa tendresse pour les déshérités. Nul ne l'implorait en vain. Il se dépouillait de tout

Il sut
Il en
roisses c
gréables
engeance
car la r
naïveté d
Elles d
rante ans
bouffis. L
des coud
les lèvres
l'autre sa
On les
arpentent
tous les c
parlent. L
voit pas.
A l'aube
affaissées
paule, les
l'officiant,
attaché, sa
Elles mo
les us et les
Elles offi
Qu'il se
tives, affair
estiment qu
n'est pas p
nières sont
ont des tou
travers, mo
un jour san
Elles son
à saint Bon
à sainte Th
Elles von
s'accuse d'a
d'avoir man
le confession
péchés ; ma
teraient.
Lur lang
mitrailleuse
parviennent
transformen
Elles trahiss
qu'on a forni
“ La calon

Il sut éviter habilement plusieurs pièges qu'on lui tendit.

Il en est un que tous les jeunes prêtres connaissent. Toutes les paroisses comptent plusieurs de ces créatures quinteuses, acariâtres, désagréables, méchantes, que l'on appelle des fausses dévotes. C'est une engeance malfaisante, qui d'ailleurs prouve l'excellence de la religion, car la religion est excellente qui n'est pas anéantie par leur niaise naïveté ou leur hypocrisie.

Elles ont dépassé et de beaucoup l'âge où les femmes avouent quarante ans. L'une est petite, replète, grosse, le teint plombé, les yeux bouffis. L'autre est longue, svelte, décharnée, avec des traits anguleux, des coudes pointus. Celle-ci a le nez busqué, en bec d'oiseau de proie, les lèvres minces et décolorées, les yeux caves, sans éclat ; l'une roule, l'autre sautille.

On les voit se promener, en quête d'un péché mortel à raconter. Elles arpentent le terrain par de longues enjambées, furetant de l'œil dans tous les coins et recoins, observant ceux qui passent, épiant ceux qui parlent. Leur infatigable regard pénètre partout, et devine ce qu'il ne voit pas.

À l'aube elles sont à l'église, pour y tout surveiller. Elles sont là, affaissées sur leur chaise, les doigts entrelacés, la tête penchée sur l'épaule, les yeux extatiques. Elles examinent avec soin le maintien de l'officiant, critiquent sa chasuble posée de travers, son manipule mal attaché, sa tonsure mal tracée.

Elles morigèment le petit servant de messe, s'il s'est embrouillé dans les *us* et les *a*, ou parce qu'il a escamoté la moitié des répons.

Elles offrent au sacristain leurs conseils et l'appui de leur expérience.

Qu'il se présente une cérémonie, une procession, elles sont là, attentives, affairées, gourmandant leurs voisins, toisant les jeunes filles ; elles estiment que l'encens est mélangé de trop de myrrhe, et que son parfum n'est pas parfaitement liturgique ; les fleurs sont mal choisies, les bannières sont défraîchies, les congréganistes se tiennent mal, les chantres ont des tournures vulgaires, monsieur l'archiprêtre met son rabat de travers, monsieur le curé est obèse, monsieur le vicaire est long comme un jour sans pain.

Elles sont casuistes, elles dogmatisent. Elles apprendraient la morale à saint Bonaventure, le dogme à saint Thomas d'Aquin, le mysticisme à sainte Thérèse.

Elles vont importuner leur confesseur une fois par semaine : l'une s'accuse d'avoir mangé une grappe de raisin avec concupiscence, l'autre d'avoir manqué de patience à l'encontre de son matou. Elles emplissent le confessionnal deux heures durant, et confessent non seulement leurs péchés ; mais encore ceux de toute la paroisse. Au besoin, elles inventeraient.

Leur langue est une machine de guerre plus terrible cent fois que les mitrailleuses perfectionnées. Il n'est pas de cancan absurde qu'elles ne parviennent à rendre croyable ; pas de grossier mensonge qu'elles ne transforment en vérité. Elles feraient battre les montagnes entre elles. Elles trahissent avec art, elles sont perfides avec adresse. C'est pour elles qu'on a formulé cet axiome :

“ La calomnie est un charbon ardent qui noircit ce qu'il ne brûle pas.”

Les fausses dévotes se parent d'une admirable vertu : la foi. Elles sont, au demeurant, très redoutées, encore que nul ne se laisse prendre à leur jolie mine.

L'abbé Félix les dépistait fort bien. Autant il aimait ces vraies chrétiennes, prudentes et sages, qui remplissent les devoirs de leur état, et donnent à Dieu les heures que le devoir ou le travail n'occupent point, autant il mésestimait ces ambitieuses filles qui font de la dévotion un masque à leurs médisances, à leur vanité, à leur esprit de domination.

Il avait trop le sentiment de sa dignité et le respect de soi-même pour accepter les conseils de ceux auxquels il devait, lui, ses avis. Aussi ne voulut-il dans sa chambre qu'un seul siège, le sien. Et quand il recevait quelqu'un, c'était debout la porte ouverte. Quand on le voulait entretenir on l'appelait au confessionnal, où l'on ne cause pas. Il écoutait, répondait, congédiait.

Il ne recevait point avec grâce les présents qu'on lui offrait. Il n'ignorait pas que l'on contracte ainsi des obligations qui deviennent onéreuses. Il prétendait à l'affection de ses paroissiens, mais non à leur amitié, et gardait sa place.

Dès l'abord, il y eut de l'émoi dans le clan de ces vénérables matrones qui se croient volontiers les auxiliaires du clergé et se posent en "matriarches." Mais Félix fit bonne contenance, et quand on le vit résolu à ne point se laisser mener, on rentra bec et ongles.

La présence de ce jeune prêtre, simple, modeste, insinuant, soumis, expansif, adoucit les derniers jours du respectable vieillard dont il était le compagnon, l'ange gardien visible.

C'était un spectacle touchant que de voir le curé, appuyé sur le bras du vicaire, se traîner languissant du logis à l'église, et contempler une fois encore ses enfants réunis dans l'enceinte sacrée. Il les regardait tous, les reconnaissait, se souvenait des services qu'il avait rendus à leurs pères à leurs aïeux. Il appelait à lui les petits enfants, les caressait, heureux de leurs sourires, de leurs candides réparties.

Puis il soupirait, à la pensée qu'il faudrait bientôt quitter cette nombreuse famille. Il souffrait. Félix lui témoignait le dévouement d'un fils, ne le quittait point, revenait en toute hâte, lorsqu'il avait dû s'écarter un moment.

L'hiver se passa ainsi, jour par jour, avec ses fêtes magnifiques.

Ce fut encore Félix qui prêcha le carême. Il n'alla point chercher dans les maîtres de l'éloquence sacrée, ces enseignements grandioses qui s'adressent aux princes de l'intelligence, aux riches, aux puissants. Il ne fleurissait pas son langage de ces expressions pompeuses qui déguisent souvent l'indigence du fond. Il se bornait à des instructions substantielles, où il expliquait, en termes clairs, les doctrines de l'Eglise, telles qu'elles sont exprimées dans le catéchisme. Il commentait l'Evangile, ce livre si beau, d'une si parfaite poésie, et que l'enfant même comprend.

Il eut de ces élans du cœur, de ces larmes vraies, de ces ardeurs de parole, que l'art ne saurait dicter, et qui attirent le pécheur, comme l'hyacinthe au puits, le pèlerin au port. La Pâque fut une belle fête.

et bien d'...
lier avec...

Félix f...

Eaux, où...
lant du c...
pas indul...
parfois il...
par son zè...

Le prêtre...
à l'irrésist...
blesses hu...
Félix fu...
saire.

" Venez voir l'...
homme n'...
société ces...
prêtre assi...
de son âme...
" Enfin le mo...
sacrement...
dormira en...
" Le sacrement...
corps, devi...
L'ange de l...
la lumière.

Si l'on ven...
er sa pensée...
page de Cha...
" Rappele...
elles qu'elle...
elles, ces - n...
e sépulcres...
" Dans ce...
avantage ?...
oriques, qui...
ées qu'elles...
te du cercu...
ever ? A pe...
avant ce tor...
quelque e...
s yeux fern...
ulvé sur le...
ort. Le som...
ystérieux :...
rêves de la

et bien des gens, que le cabaret enlevait à l'église, vinrent se réconcilier avec Dieu et s'asseoir au festin céleste.

Félix fit donc beaucoup de bien dans cette paroisse d'Entre-Deux-Eaux, où l'on était accoutumé au gouvernement paternel et bienveillant du curé. Il fut peut-être moins doux que celui-ci ; la jeunesse n'est pas indulgente. Mais il se gagna les cœurs par le bon exemple, et si parfois il se montra d'une austérité un peu rude, il se concilia les esprits par son zèle pieux, éclairé, et surtout par sa vie de privation et de labeur.

Le prêtre fait ce qu'il veut des âmes qu'on lui confie, lorsqu'il joint à l'irrésistible autorité d'un enseignement qui prévoit toutes les faiblesses humaines, l'exemple d'une vie irréprochable.

Félix fut aimé, c'est le plus facile ; il fut estimé, c'est le plus nécessaire.

VIII

BEATI QUI IN DOMINO MORIUNTUR.

“ Venez voir le plus beau spectacle que puisse présenter la terre ! Venez voir mourir le fidèle. Cet homme n'est plus l'homme du monde, il n'appartient plus à son pays ; toutes ces relations avec la société cessent. Pour toujours finit, et il ne date plus que de la grande ère de l'éternité. Un prêtre assis à son chevet le console. Ce ministre saint s'entretient avec l'agonisant de l'immortalité de son âme.

“ Enfin le moment suprême est arrivé ; un sacrement a ouvert à ce juste les portes du monde ; un sacrement va les clore ; la Religion le balance dans le berceau de la vie ; sa main maternelle l'endormira encore dans le berceau de la mort.

“ Le sacrement libérateur rompt peu à peu les attaches du fidèle. Son âme, à moitié échappée de son corps, devient presque visible sur son visage. Elle est prête à s'envoler vers les régions célestes. L'ange de la paix descend vers ce juste, touche de son sceptre d'or ses yeux fatigués, et les ferme à la lumière.....

[CHATEAUBRIAND.]

Si l'on veut se rendre compte du néant des choses humaines, et reporter sa pensée vers les hommes qui ont disparu, il faut relire cette belle page de Chateaubriand :

“ Rappelez vous un moment les vieux monastères ou les cathédrales telles qu'elles étaient autrefois ; parcourez ces ailes du chœur, ces chapelles, ces nefs, ces cloîtres pavés par la mort, ces sanctuaires remplis de sépulcrés.

“ Dans ce labyrinthe de tombeaux, quels sont ceux qui frappent davantage ? Sont-ce ces monuments modernes, chargés de fleurs allégoriques, qui écrasent de leurs marbres glacés des cendres moins glorieuses qu'elles, vains simulacres qui semblent partager la double léthargie du cercueil où ils sont assis et des cœurs mondains qui les ont fait lever ? A peine y jetez-vous un coup d'œil ; mais vous vous arrêtez devant ce tombeau poudreux sur lequel est couchée la figure gothique de quelque évêque, revêtu de ses habits pontificaux, les mains jointes, les yeux fermés ; vous vous arrêtez devant ce monument où un abbé s'est levé sur le coude, et la tête appuyée sur la main, semble rêver à la mort. Le sommeil du prélat et l'attitude du prêtre ont quelque chose de mystérieux ; le premier paraît profondément occupé de ce qu'il voit dans ses rêves de la tombe ; le second, comme un homme en voyage, n'a pas

voulu se coucher entièrement, tant le moment où il doit se relever est proche !.....

“ Au fond de cette chapelle retirée, voici quatre écuyers de marbre, bardés de fer, armés de toutes pièces, les mains jointes et à genoux aux quatre coins de l'entablement d'un tombeau. Est-ce toi, Bayard, qui rendais la rançon aux vierges pour leur servir de dot ? Est-ce toi, Beaumanoir, qui buvais ton sang dans le combat des Trente ? Est-ce quelque entre chevalier, qui sommeille ici ? Ces écuyers semblent prier avec ferveur, car ces vaillants hommes, antique honneur du nom français, tout guerriers qu'ils étaient, n'en craignaient pas moins Dieu du fond du cœur. C'était en criant : *Montjoie et Saint-Denys !* qu'ils arrachaient la France aux Anglais et faisaient des miracles de vaillance pour l'Eglise, leur dame et leur roi. N'y a-t-il rien de merveilleux dans ces temps de Roland, des Godefrod des sires de Coucy et de Joinville ?

“ Sans doute ils étaient merveilleux, ces temps ; mais ils sont passés. La religion avait averti les chevaliers de cette vanité des choses humaines, lorsque, à la suite d'une longue énumération de titres pompeux, elle avait ajouté : *Priez pour lui, pauvre pécheur.* C'est tout le néant. ”

Au sommet d'une montagne que dominant d'autres cimes escaladant les cieux,—il y a un cimetière que n'ombragent ni cyprès ni saules pleureurs, et où l'on chercherait vainement ces monuments fastueux que l'orgueil élève, que l'on visite par curiosité, mais auprès desquels personne ne vient prier, et dont aucune larme ne mouille jamais les marbres précieux.

Au centre de ce cimetière se dresse une croix de fer sur une colonne de pierre grise, étendard qui protège les morts comme les vivants, signe de salut et de rédemption, qui console et qui promet, et dont le soleil, en suivant sa carrière, promène l'ombre grêle sur toutes les tombes.

Parmi ces tombes il en est une, qu'une croix de bois indique au visiteur, en attendant que des mains pieuses l'aient ornée plus dignement, car elle s'ouvrait il y a peu de jours, et la terre ne s'est point encore tassée sur le cercueil.

Là repose, dans la paix du Seigneur, un vieillard qui fut le ministre de Dieu, qui l'est encore, et qui le sera dans l'éternité.

Le curé d'Entre-Deux-Eaux, l'ami, le père spirituel de Félix, vient de mourir.

Il était de ces prêtres qui dédaignent le faste, et dont l'existence s'écoule en leur humble demeure, comme en un cloître austère. Il vivait de peu, donnait beaucoup, et sans qu'on le sût. Tous ceux qui le dénigraient venaient à lui quand ils avaient besoin, et c'étaient ceux-là qu'il secourait de préférence.

Il conseillait sagement, avec prudence ; il savait rendre aimables les plus dures leçons ; de tous côtés on accourait à lui, et plus d'un sentait peser encore dans sa poche l'aumône du curé, qu'il débâtterait déjà contre son bienfaiteur.

Le vénérable prêtre n'avait point ces allures élégantes, ces manières étudiées, ce langage quintessencié, qui sont à la mode, aux grandes villes. Il ne portait que des soutanes râpées mettait son manteau de travers, ignorait l'usage des boucles d'argent et du linge fin. D'un abord

un peu ru
voulait d'
disait, et,
s'égaraient p

Il n'ava
ait pas lu
les doctrin
l'autorité a
courage de
ments pou

Le curé
eurs, inse
ce qui ne r
le son mie
alle d'asile
l'accusât d'
que les enf
l'abri du m
mins. De co

Ce n'étais
cience pro
ité en mat
ion en prés
ne connaiss
un catho
pas la relig
st : divine,
notre Mattr

Gardez-vo
eau des breb

Comme to
aucoup m
ans plusie
nent et ne
et c'est un
es bonnes
ujets, s'inté
lèmes de la
ttéraires. D
victorieux.

Quelle jo
on ! Avec
oitrine où
uait à ses
étrese !

Depuis lo
e peut arrê
toutes ses
près lui de

un peu rude, d'une franchise presque brutale, d'une droiture, qui ne voulait d'aucun compromis, il disait ce qu'il pensait, il pensait ce qu'il disait, et, comme il pensait juste, il parlait net, sec et sans façon : il ne s'égarait pas dans les voies tortueuses, allant droit au but.

Il n'avait pas l'étoffe d'un courtisan ou d'un complaisant. Il ne fallait pas lui demander la moindre transaction sur les principes et sur les doctrines. A ses yeux, la loi était la loi, et il s'inclinait, obéissant à l'autorité sans murmure, sans commentaires. Ceux qui n'avaient pas le courage de l'imiter le raillaient, et savaient inventer mille accommodements pour mettre en paix leur conscience.

Le curé allait droit son chemin, ne s'inquiétant guère de ses détracteurs, insensible à la louange et au blâme, parce qu'il faisait son devoir, ce qui ne méritait pas la louange, disait-il ; parce qu'il tâchait de faire le son mieux, ce qui ne le soumettait pas au blâme. S'il bâtissait une salle d'asile pour les petits enfants pauvres, que lui importait qu'on l'accusât d'avoir capté un héritage pour payer les maçons ? Il voulait que les enfants eussent chaud en hiver, frais en été ; qu'ils fussent à l'abri du mauvais exemple, et ne fissent pas les vagabonds par les chemins. De combien de privations payait-il la réalisation de son désir !

Ce n'était pas à ce prêtre, plein d'expérience et de bon sens, d'une science profonde et d'un jugement sûr, qu'il fallait demander sa complaisance en matière de supercheres. Il ne savait pas contenir son indignation en présence du mensonge, des extravagances, de la superstition. Il ne connaissait qu'une seule manière d'adorer Dieu, et c'est la seule qu'un catholique doit connaître, disait-il avec l'Eglise. Il n'abaissait pas la religion vers lui, il s'élevait vers elle. Il la voyait telle qu'elle est : divine, sublime, complète, et souvent il répétait ces paroles de notre Maître :

Gardez-vous des faux prophètes, ce sont des loups ravisseurs cachés sous le vêtement des brebis.

Comme tous les hommes qui ont beaucoup travaillé, beaucoup lu, beaucoup médité, le curé d'Entre-Deux-Eaux était profondément versé dans plusieurs branches des connaissances humaines. Il savait infiniment et ne s'en parait pas. Simple sans naïveté, modeste sans vanité et c'est un accouplement de mots qui rend bien ma pensée), il aimait les bonnes causeries, ces amicales discussions où l'on effleure tous les sujets, s'intéressant tour à tour aux découvertes de la science, aux problèmes de la métaphysique, aux rapprochements historiques, aux choses littéraires. Il aimait ces tournois de l'esprit, où les vaincus mêmes sont victorieux.

Quelle joie quand on le revoyait après une absence ou une séparation ! Avec quel transport d'amitié paternelle il vous pressait sur sa poitrine où battait un cœur si généreux ! Et quel dévouement il prodiguait à ses amis, qui jamais n'étaient honteux de lui avouer une détresse !

Depuis longtemps il souffrait de l'une de ces maladies dont la science ne peut arrêter les ravages, et qui le consuma rapidement. Il mit ordre à toutes ses affaires, non pas qu'il possédât beaucoup, mais il laissait après lui des parents pauvres, que sa mort allait priver de tout appui.

Il eut bientôt réglé ces tristes détails, et dès lors il ne pensa plus qu'à Dieu.

C'est une chambre vaste, voûtée, mal éclairée par deux étroites fenêtres creusées dans les murs énormes. Elle est nue, sans ornements qu'un vieux tableau enfumé, une Madeleine agenouillée dans sa Thébaïde. Sur des rayons de bois blanc s'entassent des livres, beaucoup de livres, à la modeste reliure : in-folio gigantesques, où il semble que toute la science humaine soit amassée.

Le lit occupe un angle : un pauvre lit sans rideaux, sous un grand crucifix, entouré d'images pieuses. Le malade gît sur cette couche ; son visage émacié, déjà couvert des ombres de la mort, mais souriant encore, apparaît livide sur la taie blanche des oreillers.

Les traits du veillard expriment une ineffable sérénité, la résignation pieuse, et la confiance du chrétien qui va paraître devant son juge. Ses cheveux argentés se déroulent en longues boucles, auréole de cette douce figure placide, qui va devenir immobile jusqu'à l'éternelle résurrection.

Il y a là une table couverte d'un linge blanc, un crucifix, des cierges dont la flamme tremblante jette une clarté jaune, des branches de sapin et de houx, à l'odeur âcre, en guise de bouquets resplendissants. Un plat de faïence contient des pelotons de coton, un peu de mie de pain ; une aiguière pleine d'eau est préparée sur un meuble.

La servante est au chevet de son maître, attentive à ses paroles, à ses regards. Sur le carreau sont agenouillés les paroissiens du bon curé, autant que la chambre en peut contenir ; et le corridor est plein : sur chaque marche de l'escalier se pressent des femmes, et dans les salles basses tous ceux qui n'ont pu entrer là-haut. Cette foule est muette, recueillie. Pas un éclat de voix. Un mouvement de prières murmurées. Parfois un sanglot, étouffé aussitôt.

Elles sont toutes venues, les ouailles du pasteur, honorer de leurs prières l'agonie sainte du prêtre moribond. Et ceux-là mêmes qui, emportés par des passions impies, ont déchaîné contre lui naguère la calomnie et l'imprécation, ils pleurent, ils admirent cette tranquillité du juste qui va paraître sans crainte comme sans orgueil présomptueux au tribunal qui ne fallait point. Ils le regardent, ils voient ses joues blêmes, ses lèvres contractées, ses mains amaigries qui se crispent sur les draps comme pour se cramponner à la terre, mouvement machinal qui annonce la fin prochaine.

D'une voix faible il fait ses adieux à ces enfants qu'il a chéris. Quarante années durant, il a guidé ses brebis dans les voies du Seigneur. Il a connu les aïeuls de ceux-ci, les grands pères ! Que Dieu soit en aide aux braves gens qui restent ! Que sa bénédiction soit sur eux et sur leurs demeures ! Que les petits grandissent, en gardant le souvenir des morts !

Il parle ainsi lentement, laissant tomber chaque parole avec un soupir. Il veut que ce soit là son dernier prône, le plus auguste, le plus sacré, parce que nul n'en perdra la mémoire. Ils l'écoutent courbés sous une émotion inexprimable, ces rudes montagnards dont le cœur semble environné de la triple cuirasse du poète latin et qui le sentent battre, ce cœur, sourdement, dans leur robuste poitrine.

Au deho
grande et l
ouvrent leu
bienheureu
La cloche
Le Viatic
créature. E
Deux-Eaux
moments :
mourir, en
L'abbé F
onnette, l'a
out d'une
ux mains d
Deux pay
rait se lev
rahissent.
lés d'une jo
imposant qu
Quelques
ride, et don
evêt, sur le
à buire d'an
ter au mour
sanctifier, co
ues :
" Quelqu'
Eglise et q
neur, et la
era, et, s'il
Tout d'ab
acquitter d
it :
" Paix à c
Ayant ens
jouta :
" Arrosez-
je deviend
" Notre se
rre.
" Que le S
Il prit ens
rochant du
eilles, aux
nt les paro
" Par cette
ordonne tou
par l'odora
Que Dieu p
tures dang

Au dehors la neige tombe à gros flocons. C'est la vigile de cette grande et belle fête de l'hiver, la Toussaint : les habitants du paradis ouvrent leurs rangs, pour faire une place à ce juste qui va pénétrer au bienheureux séjour.

La cloche tinte, puis une petite clochette, qui retentit, sonore.

Le Viatique, suprême sacrifice où Dieu se donne une fois encore à sa créature. En ce jour solennel, aucun des anciens amis du curé d'Entre-Deux-Eaux n'a pu quitter son poste, pour venir l'assister à ses derniers moments : le devoir les retient loin de lui. Il n'aura pas cette joie de mourir, entouré de ses frères dans le sacerdocé.

L'abbé Félix est seul. De petits enfants l'accompagnent, l'un avec la sonnette, l'autre avec le gros falot, décoré de rubans, qui se balance au bout d'une hampe dorée. Les assistants se prosternent. Le ciboire est aux mains du jeune vicaire, sous l'écharpe de soie à longues franges.

Deux paysans soutiennent entre leurs bras le vieux prêtre, qui voudrait se lever et s'agenouiller pour recevoir son Maître, et que ses forces trahissent. Il contemple, radieux, l'hostie sans tache, et les traits inondés d'une joie pure, il fait sa dernière communion d'ici-bas. Spectacle imposant qui inspire une joie profonde et grave !

Quelques instants plus tard, après avoir posé sur la table le calice vide, et dont les flancs ciselés brillent aux lueurs des cierges, Félix revêt, sur le surplis, l'étole violette. Il ouvre, d'une main tremblante, la buire d'argent où sont renfermées les saintes huiles. Il va administrer au mourant le sacrement de l'Extrême-Onction, institué pour nous sanctifier, comme nous le savons par ces paroles de l'apôtre saint Jacques :

“ Quelqu'un de vous est-il malade ? Qu'il appelle les prêtres de l'Eglise et qu'ils prient pour lui, en l'oignant d'huile au nom du Seigneur, et la prière de la foi sauvera le malade ; le Seigneur le soulagera, et, s'il a commis des péchés, ils lui seront remis. ”

Tout d'abord Félix, ayant fléchi le genou, demanda à Dieu la grâce de acquiescer dignement de ses augustes fonctions ; puis, se relevant, il dit :

“ Paix à cette maison et à tous ceux qui l'habitent ! ”

Ayant ensuite aspergé d'eau bénite le malade et les assistants, il ajouta :

“ Arrosez-moi, Seigneur, avec l'hysope et je serai purifié ; lavez-moi, et je deviendrai plus blanc que la neige. ”

“ Notre secours est dans le nom du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre. ”

“ Que le Seigneur soit avec vous et avec votre esprit ! ”

Il prit ensuite un peu de l'huile des infirmes avec son ponce et s'approchant du malade, il lui fit les onctions prescrites aux yeux et aux oreilles, aux narines, à la bouche, aux mains et aux pieds, en prononçant les paroles du Rituel :

“ Par cette onction sainte et par sa pieuse miséricorde, que Dieu vous pardonne tous les péchés que vous avez commis par la vue,—par l'ouïe par l'odorat,—par la parole et le goût ! ”

Que Dieu pardonne au mourant tant de curiosités criminelles, de lectures dangereuses, de recherches raffinées, de sensualités et de déré-

glements, de libertés coupables et d'injustices ! Que l'onction en forme de croix imprime sur ce corps qui sera bientôt cadavre, le signe de la victoire de Jésus-Christ sur les puissances de l'enfer, le gage de son amour pour les hommes ! A cette heure suprême, il semble qu'on doit revoir, se déroulant devant soi tous les actes, toutes les fautes de sa vie, et qu'au moment de quitter la terre on comprenne enfin que ce n'était point pour y chercher un vain bonheur, si chèrement acheté, qu'on y vivait...

Les onctions achevées, Félix se purifia les doigts avec de la mie de pain, se lava les mains, et fit jeter dans le feu l'eau et les boules de coton ayant servi à essuyer l'huile sainte.

Il prononça ensuite la belle prière :

" Nous vous en conjurons, ô Dieu notre Rédempteur, par la grâce de votre Saint-Esprit, prenez pitié du triste état de cet infirme ; guérissez ses plaies, effacez ses péchés et délivrez-le de toutes les douleurs du corps et de l'âme, donnez-lui dans votre miséricorde une santé pleine et entière, afin que, rendu à la vie de votre bonté, il puisse de nouveau se livrer avec zèle aux œuvres de piété. "

Il présenta alors au mourant, qui allait s'affaiblissant peu à peu, un cierge bénit le jour de la Chandeleur, pour lui rappeler que bientôt il contemplerait dans le séjour de la gloire. Celui qui est venu dans le monde pour être la lumière des nations, et qui, dans le ciel, est lui-même la lampe qui éclaire ce séjour de l'éternelle félicité.

La mort venait chercher ce chrétien, ce prêtre charitable qui n'avait plus rien à faire désormais en ce triste monde, où il avait passé en faisant le bien.

Félix donna au vieux curé le baiser de paix, le dernier !

Et ses larmes coulèrent brûlantes sur ce visage qui portait déjà l'empreinte du repos bienheureux. L'agonie fut courte : quelques gémissements, un sanglot, un faible soupir.

L'âme immortelle comparaissait devant son juge.

Tous ceux qui étaient là pleuraient en murmurant la prière émue qui accompagne le défunt jusqu'au pied du trône de Dieu. Ces pauvres gens défilèrent l'un après l'autre devant le lit mortuaire où gisait cette triste dépouille. Félix avait fermé les yeux au curé, et mis entre ses doigts, jaunes et raidis, un petit crucifix de cuivre.

Il sortit à son tour, accablé de fatigue, pendant que deux vieillards, des anciens de la paroisse, rendaient au cadavre les funèbres soins et accomplissait la tâche pénible de l'ensevelir dans ses glorieux habits sacerdotaux : car le prêtre a le droit d'être enterré dans les insignes de sa dignité, comme le soldat, dans son uniforme.

La Toussaint ne fût pas, cette année-là, une fête joyeuse au village d'Entre-Deux-Eaux ! Comment se réjouir, alors qu'on perdait un père tendrement aimé, que, demain, jour des Morts, on conduirait à la sépulture !

C'est une fête bien touchante que l'Eglise célèbre le 1er novembre.

Elle glorifie tous les saints, les connus et les inconnus ; ceux qui ont leur nom au Martyrologe ; et ceux qui n'ont fait que passer, ayant Dieu

real pour t
ette belle
audits, per
ense vous e
En ce jour
t l'Eglise
harité. En
utels, nous
ous et non
u milieu d
Que d'exe
e ! On ne
our la foi,
oines sacri
rière, les cé
s plus sub
Leur histo
ints, les sa
ouve les sa
sérables ch
religieux,
Les saints
crute sous t
is, la Peau
oit être le s
noble, ni s
omme à q
nt-être un s
z, que vou
César et Na
rs conquêt
ion Théba
ins grands
ire, et qui t
Qui, s'éc
les plus vil
les princes,
Félix, retiré
remplacer
lée des mo
e les offices
re, mais v
Paradis, la
ze tribus d
t, aux Vép
r la chape
ent d'une
le lugubre
equiem ater

seul pour témoins de leurs vertus ; et les ignorés auxquels s'applique cette belle parole de l'Évangile du jour : *Bienheureux, vous qui aurez été maudits, persécutés, accablés de calomnies, à cause de moi : une grande récompense vous est réservée dans le ciel.*

En ce jour de la Toussaint éclate cette vérité que l'Eglise militante et l'Eglise triomphante, l'Eglise souffrante sont unies par la plus étroite charité. En voyant les saints, qui furent des hommes, vénérés sur les autels, nous apprenons qu'ils ont passé par les mêmes épreuves que nous et nous nous rappelons que Jésus-Christ nous a réservé une place à son milieu d'eux.

Que d'exemples ils ont donnés à la postérité, ces héros du christianisme ! On ne sait lesquels admirer le plus : les martyrs versant leur sang pour la foi, les docteurs consacrant leur vie à instruire les peuples, les moines sacrifiant leurs jours à la civilisation du monde, leurs nuits à la prière, les cénobites expiant les péchés d'autrui, les vierges pratiquant les plus sublimes vertus.

Leur histoire est celle de l'humanité ; chaque siècle a produit des saints, les saints qu'il fallait pour ce siècle, et le nôtre a les siens. On trouve les saints partout, sur les marches du trône, et dans les plus misérables chaumières ; sous l'uniforme du soldat comme sous le froc religieux, sous la veste du paysan et sous le bourgeron de l'ouvrier. Les saints sont l'armée de Dieu, une armée qui couvre le globe, qui se recrute sous toutes les latitudes, et qui met sur le même rang le Chinois, la Peau Rouge, le Nègre et l'orgueilleux descendant de Sem, qui doit être le seul civilisé. Pour être saint, il n'est besoin d'être ni riche, ni noble, ni savant, ni illustre. La gloire ne donne pas la sainteté. L'homme à qui vous jetez dédaigneusement une pièce de monnaie est peut-être un saint, et aussi l'homme que vous méprisez, que vous dénigrez, que vous poursuivez de votre haine ou de vos railleries.

César et Napoléon sont moins grands, avec toutes leurs splendeurs et leurs conquêtes, que Maurice et Victor, et le plus petit soldat de cette légion Thébaine égorgée pour la croix. Dante et Shakespeare sont moins grands, avec tout leur génie, que ceux qui ne savent ni lire ni écrire, et qui furent des saints dans l'Eglise.

Qui, s'écrie le Psalmiste, est semblable au Seigneur notre Dieu, qui fait des plus vils de la terre et fait sortir le pauvre de son fumier pour le placer avec les princes, les princes de son peuple ?

Félix, retiré dans sa chambrette, attendait que l'heure fût venue d'aller remplacer auprès du cercueil les braves paroissiens qui faisaient la messe des morts depuis la tombée de la nuit. Il avait célébré avec tristesse les offices de la journée, chanté d'une voix, non plus éclatante et sonore, mais voilée et morne, l'épître où saint Jean décrit les merveilles du Paradis, la cour de l'Agneau, les douze mille élus de chacune des douze tribus d'Israël, et l'Évangile des Béatitudes.....

Et, aux Vêpres, il avait quitté la chape blanche, raide de broderies, pour la chape noire à galons d'argent, tandis que les chantres psalmodiaient d'une voix retentissante comme la trompette du jugement dernier le lugubre :

Requiem aeternum dona eis, Domine !

Maintenant il relisait cette page, que je veux transcrire, de son carnet de collège, petit livre où il retrouvait avec bonheur ses impressions d'enfance :

“ Lorsque la foule des fidèles s'écoule, muette et recueillie, inondant la place, entre la cathédrale et la grosse tour, la nuit est venue. On se retire au logis. Les sonneurs de cloche vont de maison en maison, quant des provisions pour la veillée des morts, car l'airain vibrera toute la nuit, et d'heure en heure l'appel sombre et grave retentira :

“ *Eveillez-vous, gens qui dormez, priez pour les fidèles trépassés !.....*

“ Avec quelle anxiété on attend le premier coup de cloche ! Il semble qu'on voit les morts, couchés sous le marbre de leur tombe, et prêts à soulever la pierre au premier signal. La ville se peuple de fantômes, car les âmes, cette nuit-là, disent les vieilles servantes, ont le droit de revenir voir ceux qu'elles ont aimé sur la terre, et les lieux où leur enveloppe mortelle a vécu.

“ Ceux qui naissent dans la nuit de la Toussaint ont le privilège d'être en communication avec le monde surnaturel : ils voient ce qui reste invisible aux autres mortels. Ils entendent des voix mystérieuses. De singulières fatalités pèsent sur eux.....

“ L'Angélus a sonné. Voici l'heure ! un silence morne règne.....les pas s'étouffent sur la neige molle..... A travers les vitres dépolies par une vapeur diaphane, on voit se profiler en noir sur le ciel gris les silhouettes bizarrement découpées des maisons, et s'estomper la masse prodigieuse de la haute tour, dont les fenêtres bilobées, lumineuses, apparaissent comme l'œil d'un cyclope.

“ Tout à coup un tintement aigu traverse l'espace.....Quatre heures tement du fer contre le bronze : gémissements aigus, voix plaintives, pleurs désespérés.....Trois coups ! murmures, sours' ombres lamentations.....Deux coups ! le bronze mugit, bourdonne, gronde, vibre longuement.....La note finale éclate, majestueuse, terrible.....Puis les cloches sonnent à toute volée, mêlant en un chœur formidable leurs voix argentines, sonores, mugissantes..... De quart d'heure en quart d'heure ce lugubre concert recommence et dure ainsi toute la nuit. Pour douze heures les morts sortent du néant où les ensevelit l'indifférence des vivants.

“ Ayez pitié, Dieu de miséricorde, dit une belle pièce de l'ancien Missel de Cologne, ayez pitié de toutes ces âmes pour lesquelles on ne pri pas et qui n'ont dans leurs tortures aucune autre consolation, aucune autre espérance que d'avoir été faites à votre image et ressemblance. Mais, en effet, Seigneur, ces âmes sont le noble ouvrage de vos mains. Il y va de la gloire de votre nom. Jetez un regard sur ces malheureuses créatures, délivrez-les de leurs intolérables supplices, et réunissez-les dans le ciel à la foule heureuse de vos saints. ”

Ce fut au lendemain du jour des morts que le brave curé d'Entre-Deux-Eaux fut conduit à sa dernière demeure.

Ses funérailles furent les plus belles qu'un homme puisse désirer. Tous les pauvres d'alentour vinrent se joindre à tous les habitants de la paroisse. Malgré la neige et la froidure, les montagnards quittèrent leurs chalets haut perchés. Les infirmes se firent porter par les gars, les

enfants v

Le cerc

comme on

jusqu'à d

on y voya

vêtu de l'

Quand

monde éc

remplit le

La cloche

ches des p

Dans no

tête. Là-ba

pieds dans

glace, qui

meux et no

Félix, br

fait la cond

honorer d't

logis d'où l

soulevant

lamentable.

Dans l'étr

pénétrante,

La servan

on tablier,

Alors, se v

ristesse, Fé

er.....

Avril revin

evères, et je

ndre. Les oi

zouillaient

enfants viurent tous, les plus petits sur les bras de leurs nourrices.

Le cercueil fut enlevé par six paysans, chefs de tribus nombreuses, comme on en voit encore en ces pays reculés où les familles comptent jusqu'à dix fils et dix filles. Suivant la coutume, le cercueil était ouvert : on y voyait le curé, semblable à une effigie de cire, coiffé de la barrette, vêtu de l'aube, de l'étole, du manipule et de la chasuble.

Quand on le fit entrer dans son église " les pieds en avant, " tout le monde éclata en sanglots, et l'église fut trop petite pour la foule, qui remplit le cimetière et déborda sur les chemins.

La cloche tintait lentement, et répondait, à travers l'espace, aux cloches des paroisses voisines.

Dans nos villes civilisées, on accompagne les morts le chapeau sur la tête. Là-bas, tous ces gens, les vieux et les jeunes, étaient tête nue, les pieds dans la neige : et le torrent, figé à demi, coulait sous des blocs de glace, qui revêtaient d'un cristal brillant les rochers où il bondit, écumeux et noir, aux chaudes journées d'été.

Félix, brisé de fatigue, ne rentra que le soir au presbytère, après avoir fait la conduite à l'archiprêtre et aux curés du voisinage, venus pour honorer d'un adieu suprême leur ami défunt. En arrivant au seuil du logis d'où le maître était parti, il vit le chien couché devant la porte, et soulevant de temps à autre son museau, pour pousser un hurlement lamentable.

Dans l'étroit vestibule, un cierge bénit brûlait, et l'odeur de l'encens pénétrante, attiédissait l'atmosphère.

La servante était au coin de l'âtre sans feu, le visage enveloppé dans son tablier, comme pétrifiée de douleur.

Alors, se voyant seul en cette maison déserte, où planait une sombre tristesse, Félix sentit en lui un grand déchirement, et il se mit à pleurer.....

IX

PRETRE ET SOLDAT.

Quelques-uns d'entre nous se plaignent bien tout bas,
Et sont avec raison, mécontents qu'on ricane.
De notre vieil abbé qui trousse sa soutane,
Marche à côté de nous droit au devant du feu,
Il parle à nos blessés du pays et de Dieu.
Mais aux mauvais railleurs nous faisons la promesse
De bien montrer comment on meurt, après la messe.

[FRANÇOIS COPPÉE, *Lettre d'un Mobile breton.*]

" Si j'avance, suivez-moi ; si je recule, tuez moi ; si je meurs, vengez moi ! "

[LA ROCHEJACQUELEIN,

" Nous avons trouvé plus de patriotisme dans le clergé de France que dans les diverses
[classes de la société, "

[UN HISTORIEN ALLEMAND.]

Avril revint, tout embaumé du parfum des violettes, fleuri de primevères, et jetant aux arbres des guirlandes de jeunes feuilles d'un verd tendre. Les oiselets préparaient leurs nids ; les cascades et les ruisseaux zouillaient sur les cailloux polis ; l'herbe jaillissait du sol, drue et

fraîche, la nature enfin s'éveillait du lourd sommeil de l'hiver. Le ciel prenait sa robe de fête, couleur d'azur, à l'aurore garnie de larges bandes de pourpre, et le soir, dorée par les feux du couchant.

C'est le mois des poètes, à l'âme rêveuse, qui vont par les chemins cueillant des pâquerettes et cherchant des rimes ; c'est le mois où les colombes roucoulent, issant du colombier, en plumes blanches, et cherchant de ci de là le pigeon voyageur qui fuyait naguère à tire-d'aile vers le pays du soleil, qui revient au printemps.

Avril apportait dans ses chansons printanières, sa brise revivifiante, ses odeurs balsamiques, ses bouquets charmants, la mélodie suave des fauvettes, et tout ce qui met la joie au cœur, le sourire aux lèvres.

Ce fut l'instant que l'ennemi choisit pour bouleverser encore l'ordre voulu de Dieu, pour jeter la désolation dans les riantes campagnes, la misère sous le chaume, et la douleur partout où il y avait des mères. Une voix funèbre s'éleva hurlante et lamentable :

— La guerre ! la guerre ! la guerre !

Et la guerre était, en effet, déclarée. Pourquoi ? Nul ne sait jamais. Les peuples sont confiants et travaillent. La prospérité règne ; le calme avec elle. On vit tous les jours un peu, riant à l'avenir. Et la société va toujours tout droit, sans redouter rien des événements qui se déroulent. La paix fatiguait le monde, il fallait la guerre. Dieu infligeait à la patrie de Félix le plus terrible des châtimens.

On oubliait Dieu. Il rappelait sa puissance. Un homme surgissait, nouvel Attila, fléau de Dieu !

Impitoyable fléau qui devait broyer le grain sur l'aire, et ne s'arrêter qu'après avoir tout broyé ! Comment cela se fit ? Ouvrez l'histoire : chaque siècle, et chaque année de chaque siècle, ont eu cette épopée douloureuse, la guerre.

Une seule famille était sur terre, et deux frères seulement dans cette famille : il fallut qu'Abel fut tué par Cain. La guerre est vieille comme le monde et ne finira qu'avec lui. L'esprit du mal a la puissance, et tous les hommes se soumettent à sa tyrannie.

La première armée partit aux fracas des tambours, aux fanfares du clairon. Les citoyens, debout sur le seuil de leurs demeures, saluaient le passage des bataillons qui allaient défendre leurs foyers.

Le drapeau national se déployait, symbole visible de la patrie, glorieux souvenir d'un passé héroïque. Les femmes pleuraient, en voyant les jeunes soldats qui marchaient allègrement, le fusil sur l'épaule, et chantaient un refrain alerte. Et les garçonnetts couraient sur les flancs de la colonne, admirant la fière mine des troupiers, les épaulettes des capitaines. On pavoisait les maisons. Sur les places, on défonçait des tréneaux, on entassait des provisions ; et les belles dames venaient donner des cocardes, faites avec leurs plus beaux rubans, les braves qui partaient, et dont un si grand nombre ne reviendrait jamais.

Quelques semaines se passèrent. Une nuit, les cloches de toutes les églises sonnèrent à toute volée ; le cœur s'illumina ; la foule envahit les nefs, et des milliers de voix enthousiastes chantaient l'hymne de gloire, les actions de grâces, le solennel *Te Deum*.

Le lendemain, on préparait déjà les réjouissances publiques pour

prochaines les forêts sentes, ou

Mais la rée ; et, p succombe

De nou le village dard hum le canon,

Et quan Les uns q

Ily en eu petits enfa

Tous pa l'exemple.

dences, et manger à l

du sang ; i

dant plus l

d'être dign

Les pau leur vie. E

n'y avait p

tout des fe

Ce fut a

être consolé

vingt anné

qu'elles ava

tenant la ci

mort obscur

cette doulou

enfoui avec

avoir subi l

bataille.

Félix que

rait de l'ina

patrie de cet

omme citoy

aincue, plu

a pensée de

incible. Il

ner son cour

a nouvelle

ant de sacri

Un jour n

pours ;

— Vous av

prochaine victoire... On coupait les branches des jeunes chênes dans les forêts pour orner les arcs de triomphe. On célébrait les gloires présentes, oubliant presque les gloires évanouies...

Mais la providence de Dieu refusa cette victoire si ardemment désirée ; et, pour la première fois, depuis tant d'années, on vit les armées succomber sur le sol même de la patrie.

De nouveaux régiments furent levés. La jeunesse déserta la ville et le village. De toutes parts, on venait se faire inscrire autour de l'étendard humilié. Nul ne voulait rester inactif, au coin de l'âtre, tandis que le canon, là bas, décimait les camarades.

Et quand les jeunes furent partis, ce fut le tour des hommes faits. Les uns quittèrent leurs vieux parents ; les autres, l'épouse bien-aimée. Il y en eut beaucoup, hélas ! qui abandonnèrent des berceaux où des petits enfants dormaient, qui seraient bientôt des orphelins.

Tous partirent. Les nobles, les riches furent les premiers à donner l'exemple. De grands seigneurs abandonnaient leurs somptueuses résidences, et sans regrets se privaient des jouissances de leur rang, pour manger à la gamelle et dormir sous la tente. Ils payaient ainsi l'impôt du sang ; ils obéissaient aux traditions des hautes races, et n'en possédant plus les privilèges, ils en portaient néanmoins les charges, afin d'être dignes toujours du nom transmis par les ancêtres.

Les pauvres laboureurs donnaient ce qu'ils avaient : leur liberté et leur vie. Et les ouvriers des villes, jetant l'outil, prenaient le fusil. Il n'y avait plus dans les logis en deuil que des femmes, et presque partout des femmes en deuil.

Ce fut alors que les mères pleurèrent ! Elles ne voulaient point être consolées. L'enfant de leurs entrailles, arraché à la mort pendant vingt années par une lutte incessante ; l'enfant si laborieusement élevé qu'elles avaient, avec tant d'orgueil, vu devenir un homme, était maintenant la cible vivante des balles ennemies, et courait au-devant d'un mort obscure et misérable. Et s'il périssait, la mère n'aurait même point cette douloureuse consolation de prier sur sa tombe ; le pauvre cadavre, enfoui avec des centaines d'autres, servirait d'engrais à la terre, après avoir subi les outrages des corbeaux qui planent sur les champs de bataille.

Félix que nous avons laissé au presbytère d'Entre-Deux-Eaux, souffrait de l'inaction à laquelle son ministère le condamnait. Il aimait la patrie de cet amour profond et pur que la religion inspire. Il l'aimait comme citoyen et comme prêtre. Plus il la voyait souffrante, mutilée, vaincue, plus il la vénérât, et son cœur bondissait dans sa poitrine, à la pensée des revers qu'elle essuyait, elle qu'on appelait naguère l'Invincible. Il pria passionnément pour elle, suppliant Dieu de désarmer son courroux, et des larmes amères jaillissaient de ses yeux quand la nouvelle arrivait d'une défaite essuyée malgré tant de courage et tant de sacrifices.

Un jour n'y tenant plus, il alla trouver l'évêque, et lui tint ce discours :

— Vous avez ici beaucoup de prêtres, déjà vieux, que leur âge retient

dans nos montagnes, et dont le dévouement peut suffire à ce qui nous reste d'ouailles, à cette heure que tous nos hommes se battent sur la frontière. Mais là-bas, dans les camps et dans les forteresses, il y a trop peu de prêtres pour consoler nos soldats au moment suprême, pour leur parler d'en haut, pour soutenir leur vaillance par la foi, pour bénir leurs armes. Je suis jeune, robuste, actif, dévoré du désir d'être utile. Envoyez-moi au feu, avec mes frères, mes neveux, mes amis, tous les miens. Je n'aurai d'autre arme que le Crucifix : je ne répandrai pas le sang. Je serai le soldat du Christ, qui est la Vie et la Vérité.

—Allez ! dit l'évêque : la patrie a besoin de tous ses fils.

Peu de jours plus tard, l'abbé Félix, incorporé comme aumônier militaire dans un régiment d'infanterie, arrivait dans les provinces envahies. Il y trouva seize frères lais de la Trappe, qui avaient quitté le froc pour la capote, et dont les camarades, après les avoir vus à la besogne, n'osant plus railler le crâne tonsuré et le visage glabre. Ils gardaient leur scapulaire sous la chemise, et disaient le chapelet avant d'aller au feu.

La vie du régiment en campagne est bruyante, animée. On vit trop vite pour ne pas bien vivre. Nul n'est assuré du lendemain. Chaque nuit, c'est un nouveau gîte. Quelquefois les hôtes sont aimables, souvent ils tremblent. Tout à l'heure peut-être l'ennemi viendra-t-il déloger la troupe, et piller ce qui reste au grenier et à la cave !

L'abbé Félix fut aussitôt l'ami de tous ceux dont il accourait partager les dangers. Le capitaine Berte, qui n'aimait pas les "calottins", fit d'abord la grimace, ainsi que le lieutenant Célin, qui détestait les curés, sans parler du sergent Héma, qui méprisait la *prétraille*. Mais Félix tout en fumant un cigare avec le capitaine, lui démontra que les *calottins* ne sont pas si noirs qu'on pense ; il parla au lieutenant de sa vieille mère, le fit pleurer ; il offrit la goutte au sergent, qui ne possédait plus un *ard* en son escarcelle.

En toute occasion, il fit contre fortune bon cœur. Il dina d'un croûton de pain de munition, après avoir déjeûné d'une pomme de terre bouillie ; il supporta sans broncher quinze heures de marche forcée ; il causa, rit, conta, pour alléger l'étape ; et le soir, pour charmer les ennuis du bivouac, il conta d'étonnantes histoires, au lieu de dormir sous sa tente où il hébergeait quelques *trainards* fatigués, si bien qu'on le déclara bon garçon, pas fier, joyeux compagnon, spirituel, amusant, généreux, et par-dessus le marché *dur à cuire*.

—Un luron, avec sa mine futée ! disait le capitaine en tortillant sa moustache.

—Un rude lapin ! jugeait le lieutenant, tout pensif : et la soutane lui va, maugrebleu ! tout aussi bien qu'à moi ma tunique de grande tenue.

Et le sergent hochant la tête :

—Ah ! si tous les *ratichons* ressemblaient à celui-là !..... Pas un jésuite, lui ! Rond, franc, gai, malin..... Ca gagnerait l'épaulette six mois !

D'autres capitaines et d'autres sergents pensèrent de même, et quand l'ami Félix réunit un matin, ses hommes, pour causer un peu de ce bon Dieu, qu'ils oubliaient trop, pas un ne manqua à l'appel.

Pendant les marches, on venait à la defilée causer un brin avec l'abbé qui ne renvoyait personne, et devisait allégrement avec ses *pioupions*.

qu'ils eussent des bouts d'....rdon !

en touche

je vous ren

—C'est be

—Avé c

épouser apr

—Donne

—S'pposi

rait de f....

essive ?....

—Quand

—....Arch

—Garçon,

pas. Et le bo

—Pss.... P

amaros vont

ils !

—A charg

Et tout en

ent, surpris

conciliation

un après l'a

ôte à côté av

Un jour d'a

atre une va

ennemi ; le

ottait à la su

s hêtres et le

où tombaien

Sur l'herbe

isés par le

omme la noi

it partout q

ient le chev

aux informe

ec un bruit

La rivière c

noneuses, av

ames blanch

buissons et

rs panache

avages tach

ns.

Le corps d'a

fusils en fai

issades élev

Au bord de

qu'ils eussent l'épaulette d'or ou l'épaulette de laine. On entendait alors des bouts de dialogue dans le genre de celui-ci.

....rdon ! m'n aumônier !....Que je voudrais, si je casse ma pipe, qu'on en touche deux mots à ma vieille, en lui envoyant la montre à p'pa, que je vous remets.....

—C'est bon, fillot, ta commission sera faite.

—Avé ce bout de lettre pour ma payse, la Richarde, que j'devais nous épouser après Noël.....

—Donne. La Richarde aura ta lettre.

—S'pposition que les gueux me fassent sauter le caisson, m'embêterait de f....le camp sans passeport !...N'effet votr'bonté de faire ma petite lessive ?....

—Quand tu voudras.

—....Arche ! l'paquet est lourd : ça pèse !

—Garçon, la grand'route est un confessionnal commode : on n'y étouffe pas. Et le bon Dieu est partout. Fais le signe de la croix, et commence.

—Pss.... Pss.... signe de croix !..... m'ça d'avant l'monde..... Pss..... les amaros vont rien se f....de Nestor Pacornet, qu'est mon nom de père en ils !

—A charge de revanche ! tu te f....d'eux, quand ils feront comme toi. Et tout en cheminant d'un pas alerte, l'aumônier confessait le pénitent, surpris qu'il ne fallût pas d'autre appareil et d'autre pompe à la réconciliation d'un chrétien avec le Seigneur. Il en venait ainsi plusieurs un après l'autre. Personne ne riait, en voyant l'abbé Félix, à l'écart,ôte à côté avec un brave qui se préparait à bien mourir.

* * *

Un jour d'automne, un matin d'octobre, on campait dans une plaine, entre une vaste forêt et une rivière, à quelques lieues seulement de l'ennemi ; le soleil se leva, pâle, dans un ciel gris. Une brume légère flottait à la surface du sol, enveloppant d'un brouillard les sapins verts, les hêtres et les chênes dépouillés, aux branches enchevêtrées en lacis, où tombaient encore des feuilles jaunies.

Sur l'herbe déjà flétrie s'amoncelaient les feuilles sèches, les rameaux brisés par le vent. Les aiguilles vertes du sapin tristement pendaient comme la noire frondaison du cyprès, l'arbre des cimetières. Et ce n'était partout que troncs dénudés, berceaux éventrés, où naguère grimpaient le chèvrefeuille et la clématite, abritant des nids, maintenant réduits à l'état d'informes de ronces et de lianes serpentine sonnant à la brise avec un bruit sec.

La rivière coulait pesamment entre ses berges gazonnées ; des eaux lentes, avec de grandes flaques glauques, un reflet d'acier bleui, des tourtes blanchâtres autour des rochers qui parsemaient le courant. Sur les buissons et les arbustes, s'enroulaient les guirlandes de viorne, avec leurs panaches blancs, soyeux comme des marabouts ; et des mûres sauvages tachetaient de noir les tas de cailloux épars le long des chemins.

Le corps d'armée couvrait la plaine ; des tentes alignées en bon ordre ; des fusils en faisceaux ; des sentinelles de distance en distance, devant les tranchées élevées à la hâte par les pionniers.

Au bord de la rivière, des batteries de canon, que le soleil faisait bril-

ler d'une lueur fauve sur le bois de leurs affûts. Des fourgons, des chariots, des cantines formaient un village, où circulaient hâtivement des soldats, les uns bronzés par la fatigue, les autres blêmes, accoutrés de cent façons, et non plus vêtus comme aux parades d'autrefois. Puis les chevaux, attachés à des piquets, en longues files, broyant d'un air mélancolique une maigre pitance.

La trompette retentit de proche en proche. Des *lignards* dressaient un autel, avec des tambours et des planches. On le couvrit d'une nappe, on disposa autour des trophées d'armes ; un crucifix, entre deux chandeliers de cuivre, où brûlaient des cierges de cire, y trônait ; quelques fleurs glanées à la lisière du bois emplirent quatre bidons. Les drapeaux des régiments, en guise de baldaquin, flottaient au-dessus de la croix.

L'Etat major se mit au pied de l'autel, et les troupes se rangèrent en bon ordre, l'arme au bras. Le tambour battit aux champs, les fanfares éclatèrent. La messe commençait.

L'abbé Félix dut éprouver une impression profonde lorsqu'il se tourna vers l'assistance.

Le soleil avait enfin dissipé les nuages, et montait radieux dans le ciel d'un bleu vif de turquoise. Les baïonnettes étincelaient au bout des fusils, et les canons sur la rive du fleuve s'allongeaient luisant comme une frange d'or. Et tous ces hommes, debout, regardaient le prêtre, avec sa chasuble rouge, qui semblait la chlamyde de pourpre d'un empereur romain, officiant à cet autel fragile, à l'ombre des bannières qui se déroulaient en plis amples sur sa tête.

Et quand il éleva l'hostie entre ses mains, des voix tonnantes retentirent dominant le tambour et le clairon :

— Portez... armes ! Présentez... armes ! ...Genou, terre !.....

Et dix mille hommes se prosternèrent, adorant le Dieu auguste, auquel ils disaient du fond du cœur, et non pas avec orgueil comme autrefois les gladiateurs aux Césars :

— Ave..... *morituri te salutant* !

Oh ! oui, Seigneur, ceux qui vont mourir te saluent, parce qu'ils savent que c'est Toi qui donnes la victoire...

Parce que leur suprême espérance est en Toi...

Parce qu'ils adorent ton éternelle justice et ta miséricorde...

Ils t'invoquent, Dieu des armées, qui fis tomber les murailles de Jéricho.

Ils feront leur devoir, quand sera venue l'heure sanglante, mais leur âme se repose, en ce moment, dans la contemplation du Mystère ineffable par lequel ils ont été rachetés, auquel ils doivent de combattre saintement et d'expirer sans désespoir, *pro aris et focis* !.....

Le général, un vieux à tête chenue qui avait laissé un de ses bras en Afrique, et sur la poitrine duquel le grand cordon de la Légion d'honneur cachait un sillon rouge tracé par un sabre russe, vint bravement recevoir la communion des mains du prêtre.

Et après lui, beaucoup d'officiers, y compris cet intrépide capitaine Brete, qui jadis n'aimait pas les "callottins."

Et c'était, ma foi, le joli sergent Héma, qui servait la messe de l'après-midi.

Félix, fort
l'argent su
isage de d
La guerre
L'ennemi
iait les vi
habitants fu
grand'pein
Parfois on
roie, cribla
erte prairie
outons d'or
ang. Et des
s s'entassa
Les derniè
uis l'hiver
eige, son fro
us de pain
Une nuit,
etachement
avaient po
ns les gour
arrière un p
voir déblayé
fatigue, vi
a flamme le
On ne pouv
it le vallon.
arts d'heur
nt de froid
Les capotes
as des haill
ux d'écorce
route, la dé
encore et v
qu'un mon
air pantelan
rait les de
se pouvait
on annonça
Félix allait
blessés, av
ente de trib
promettai
sublime qu
té, son vie
et le calm
pastoral, p
seurs du
leur parla

des cha-
ment des
outrés de
Puis les
air mélan-
Félix, fort enorgueilli de redevenir enfant de chœur, avec ses gallons
l'argent sur les manches, avec la terrible moustache qui balafrait son
visage de deux énormes touffes blondes.

La guerre continuait.

L'ennemi avançait de jour en jour. Il ravageait les provinces, incen-
diait les villages, faisait sauter les ponts, défonçait les chemins. Les
habitants fuyaient à son approche : des vieillards engourdis, se traînant
grand'peine ; des femmes éplorées, portant de tout petits enfants.

Parfois on voyait tourbillonner dans le ciel de longs vols d'oiseaux de
proie, criblant l'azur de taches noires. Au dessous d'eux, il y avait une
verte prairie, diaprée de colchiques violets, de gentianes bleues, de
boutons d'or ; et sur les fleurs piétinées, des cadavres dans une mare de
sang. Et des tronçons d'armes brisées, des sabres rompus, des fusils tor-
tus s'entassaient, rougis.

Les dernières journées de l'automne s'écoulèrent, mornes et grises.
Puis l'hiver fondit tout à coup avec ses âpres bises, ses tourmentes de
neige, son froid glacial. Mais les troupes n'avaient plus de vêtements,
plus de pain, plus de provisions, peu de poudre.

Une nuit, le régiment de Félix fit halte dans un bois, non loin d'un
détachement de l'armée ennemie, qui bloquait le passage. Les hommes
n'avaient point mangé depuis la veille. Il restait un peu d'eau-de-vie
dans les gourdes ; on but une lampée de ce cordial pour se réchauffer.
Derrière un pli de terrain, on alluma des feux, avec du bois mort, après
avoir déblayé l'épaisse couche de neige ; et les pauvres soldats, exténués
de fatigue, vinrent se grouper autour de ces foyers misérables, tendant
la flamme leurs mains gourdes.

On ne pouvait dormir par ce temps affreux sur la neige qui blanchis-
sait le vallon. Des sentinelles furent postées, deux par deux, et tous les
quarts d'heures on les relevait de faction, de crainte qu'elles ne tombas-
sent de froid et d'inanition.

Les capotes en lambeaux, raccommodées avec des ficelles, n'étaient
qu'as des haillons sordides ; les souliers ne tenaient que par des rou-
leaux d'écorces fixés avec des mouchoirs déchirés. C'étaient l'armée en
route, la débandade !... Et pourtant ces malheureux voulaient se bat-

te encore et vendre chèrement leur vie. Prisonniers ? Non. La bataille !
Qu'un morceau de corps fit encore à la patrie un de ces remparts de
chair pantelante qu'il faut escalader pour la vaincre..... A l'aurore, on
vit les derniers coups de fusil. Qui sait ? Une escarmouche heu-
reuse pouvait ranimer les courages et permettre la trouée, cette trouée
qu'on annonçait depuis si longtemps et qui ne se fit jamais.

Félix allait de l'un à l'autre, consolant ceux qui pleuraient, soignant
les blessés, avec des paroles de réconfort, des sourires, une éloquence
de tribun qui veut galvaniser la torpeur des âmes
et promettait la victoire. Il en appelait aux espérances folles, menson-
ge sublime que Dieu pardonnait sans doute à ce prêtre qui avait tout
perdu, son vieux père et sa mère, et le paisible presbytère de la monta-
gne, et le calme heureux de sa retraite, et les joies sereines du minis-
tère pastoral, pour partager les hasards, les aventures, les périls de ces
combateurs du sol natal, à cette heure décimés, perdus.

Il leur parlait de Dieu, des grands faits de Dieu par leurs pères : il

relevait leur vaillance abattue. Et peu à peu, sous l'influence de cette voix amie, douce et forte, la confiance renaissait. Les uns, narguant la misère, chantaient, pour oublier la faim qui grondait dans leurs entrailles. Les autres riaient de ce rire convulsif des épuisés, et faisaient assaut de vanteries pour se donner du cœur.

Capitaine Berte rongea ses terribles moustaches, et le petit sergent devenu son égal en grade, s'escrimait à tourbir son épée, qu'une rouille de sang maculait.

On admirait ce prêtre, si tranquille dans la fortune adverse, dont le pâle visage, les lèvres décolorées, trahissaient les souffrances, mais qui souriait toujours, et mettait dans son regard par la force de sa volonté l'éclair brillant du courage et de l'espoir.

On le voyait redresser sa haute taille sous les restes déchirés de sa soutane, et cheminer accortement dans cette neige friable qui s'éparpillait sur le sol, car elle tombait toujours en gros flocons.

Les feux jetaient des reflets rouges sur les arbres ; la fumée ondoyait en spirales brunes ; des maraudeurs avaient trouvé, dans un hameau abandonné et détruit, quelques provisions variées que l'on se partageait. De temps à autre le canon mugissait au loin ; des zigzags de fumée rayaient l'espace ; des détonations crépitaient ; le vent apportait des sourds murmures. On se battait sans doute à quelques lieues de là.

Ce fut une nuit d'angoisse ! La veillée des funérailles. On se confiait : on se disait adieu. Le lieutenant Célin se confessa :

— Je serai le premier tué, dit-il à l'abbé Félix d'une voix qui ne tremblait pas. Vous prendrez sur ma poitrine la médaille que vous m'avez donnée, vous l'enverrez à ma mère, et vous lui direz que j'ai rendu mon dernier soupir en pensant à elle, et remerciant Dieu, et plein d'espoir en sa miséricorde.

L'aube vint. Pas un rayon de soleil : un ciel brumeux, la neige flottait dans les airs en perles légères. Un crépuscule triste succédant aux lugubres ténèbres.

— Hé ! camarades, un vilain temps pour mourir !...

Un coup de feu ! L'ennemi approchait.

La troupe fut aussitôt sous les armes. Les chefs disposèrent leurs bataillons. On sortit du bois, on gagna la plaine.

L'armée ennemie s'avancait en bon ordre, et les pas de ces milliers d'hommes ébranlaient le sol.

Félix montra à ses enfants son visage resplendissant d'enthousiasme et de bravoure :

— Par ce signe, nous vaincrons, s'écria-t-il en élevant la croix de son gilet suspendue à son cou. En avant, les amis, pour Dieu et pour la patrie !

Le clairon sonna la charge. La fusillade éclata.

Le premier qui tomba fut le lieutenant Célin. L'abbé Félix le releva dans ses bras, l'emporta, le coucha sur la mousse, au pied d'un chêne.

— Je vous l'avais bien dit ! murmura le brave.

Il expira en souriant. L'abbé prit sa médaille, comme il l'avait promise.

On se battait avec acharnement. Les fusils partaient sans une seconde

l'intervalle
ecs, un fra
rées. Les
ette. parfo
es henniss
mourants, l
le de la ba
Une fum
tre, on vo
arlate des
Les caval
émissement
roisant la
ourreau de
ant les crân
Le sang c
erbes de p
moitié fondu
e sang !.....
Le carnage
ève ni mero
trie, leur c
a terre se jo
Et sur ces r
lles qui sif
aves. La h
couteau, c
ateurs, sous
Ces victime
is à l'honn
uillé.
Ces lions ru
andonnait,
auraient fra
ppés.
l'était Léon
ette résista
rnée. Mais,
; de part
nt restaien
na, qui sou
ssi, déchiqu
fallait se
cha l'étoffe
e :
s ne le pre
e capitaine
Vous avez
Un cœur d

de cette
quant la
leurs en-
faisaient
t sergent
ne rouille
e, dont le
mais qu
a volonté
rés de s
ui s'épais
se ondoyait
un hameau
se parta
zags de f
apportait d
s de là
On se comp
qui ne trem
ous m'av
ai rendu
d'espoir
la neige flo
accédant au
ent leurs b
ces millie
enthousias
a croix d
u et pour
élix le res
d'un chène
me il l'av
s une secon

l'intervalle ; c'était le crépitement incessant de la foudre, des éclats
ecs, un fracas mugissant, répercuté par l'écho en vibrations prolongées. Les battements précipités de la caisse, les fanfares de la trompette, parfois interrompues et reprenant soudain avec plus de vigueur. Les hennissements furieux des chevaux, les cris d'appel, les râles des mourants, les hurlements des blessés formaient ce concert épouvantable de la bataille, qui terrifie les plus intrépides.

Une fumée âcre, épaisse, obscurcissait l'air ; à travers ce nuage noirâtre, on voyait briller l'acier des cuirasses, le cuivre des casques, l'écarlate des uniformes, les lames des armes.

Les cavaliers se ruaient les uns contre les autres, le sabre haut. Des émissions étouffées, un choc lourd !... Les fantassins se cherchaient, croisant la baïonnette, et quand la baïonnette s'était brisée dans un tournoiement de chair humaine, le fusil se transformait en massue, défonçant les crânes et broyant les poitrines.

Le sang coulait à flots, il ruisselait en larges nappes, jaillissait en gerbes de pourpre, éclaboussait de taches rouges la neige piétinée moitié fondue, qui devenait une boue épaisse, chaude, un lac, une mer de sang !.....

Le carnage ne cessait point. Cette poignée de héros se défendait sans éveiller ni merci. Combien déjà étaient tombés donnant leur dernier cri à la patrie, leur dernier souvenir aux aimés, leur dernière pensée à Dieu ! La terre se jonchait de cadavres, glorieux débris de la phalange sacrée. Et sur ces morts, les vivants combattaient encore sous la pluie des balles qui sifflaient, des grenades qui éclataient en lançant des lueurs aveugles. La bataille était devenue mêlée, et l'on s'égorgeait maintenant au couteau, comme dans les arènes de Rome païenne les partis de gladiateurs, sous l'œil du divin Caligula !

Ces victimes s'offraient en holocauste, non pas à l'ambition des grands, mais à l'honneur de la patrie dont ils ne pouvaient plus défendre le sol sacré.

Ces lions rugissaient, affolés de désespoir ; et puisque la victoire les abandonnait, ils ne voulaient point subir la honte de la défaite, ils continuaient frappant sans relâche jusqu'à ce qu'ils fussent eux-mêmes épuisés.

C'était Léonidas et ses trois cents Spartiates, aux Thermopyles ! Cette résistance héroïque se prolongea jusque vers le milieu de la journée. Mais, à ce moment, il y eut dans la tempête une subite accalmie ; de part et d'autre, on se compta. Hélas ! quelques braves, seuls, restaient debout autour du capitaine Berte et du petit sergent Anna, qui soutenait d'une main défaillante le drapeau troué de balles, épuisé, déchiqueté, en loques.

Il fallait se rendre ! L'abbé Félix, qui pleurait de douleur et de rage, déchira l'étoffe du drapeau et l'enroula autour de son corps sous sa soutane :

— Ils ne le prendront pas, dit-il, c'est notre bien !

Le capitaine se jeta à son cou :

— Vous avez un cœur de soldat !.....cria-t-il.

— Un cœur de prêtre, dit l'abbé : c'est la même chose !

Puis les nôtres jetèrent leurs armes. L'ennemi les enveloppait. Ils étaient prisonniers.

On les emmena au camp voisin. Le général ennemi voulait avoir le drapeau. Il désirait ce trophée à sa victoire, et que son triomphe brutal fût paré de cette guenille, disait-il avec le mépris du Vandale pour ce que les chrétiens savent honorer. On l'avait bien vu ce drapeau. Il flottait encore après le combat sur la tête des prisonniers.

Des prisonniers furent ignominieusement fouillés. Ils riaient de cette basse persécution des barbares. Capitaine Berte frisait sa moustache d'un air narquois ; un caporal se permit diverses facéties à propos de la bannière ; le tambour creva sa caisse d'un coup de baguette, à seule fin de prouver qu'il n'y avait pas caché le précieux haillon.

Le général, un pandour à figure d'ogre, s'exaspéra. Il prétendait qu'il fusillât sur-le-champ tous ces misérables. Un officier lui fit observer que ce serait un attentat au droit des gens, et que le Maître s'en fâcherait peut-être. L'officier paya cette mercuriale un peu plus tard. Il eut garde de cause, l'ogre n'osant passer outre. Mais l'aumônier fut mandé.

Il vint. Son visage austère gardait les traces des rudes fatigues endurées, mais aussi la noblesse de la sérénité, la douceur du courage, l'impression de la bonté.

Le vieux pandour, malgré lui, eut un mouvement de respect. Il interrogea le prêtre, en cherchant à adoucir les rauques discordances de sa voix.

- Prêtre catholique ?
 - Oui, général.
 - Engagé volontaire ?
 - Oui, général.
 - Commission d'aumônier militaire en règle.
 - La voici, général.
 - Pourquoi pas à l'abri pendant la bataille ?
 - Parce que mon devoir est d'assister mes soldats, en tous lieux et toute heure.
 - Sous le feu ?
 - Oui général.
 - Vous pouviez être tué !
 - Oui général.
 - Et alors ?
 - Tant pis ! général.
 - Ambitieux ?
 - Non général.
 - Et alors ?
 - Catholique et Français, général ?
 - Comprends pas !
 - Je le sais bien, général.
- Ces réponses brèves déconcertaient l'audace du matamore. Il fit le sourcil. Puis, brusquement :
- Savez-vous où est le drapeau ?
 - Oui, général.
 - Très bien ! Dites où il est.

Non,
Je le
Je ne
Je voi
Vous
Je vai
Comm
Votre
Je refi
Le sonda
conduire
fusils, Féli
Portez
L'officier
l'embrassa
Vous é
gardez votr
Malgré l
pagnons, o
luit. Il ma
la force de
La nuit é
zébré de lég
saient quel
mince et co
La neige
terre des lin
saient com
Les hibo
dans la can
saient. Pui
de ses gran
Félix rev
neur blafa
ettes de lu
stalactites d
convulsées,
tableau si e
prêtre s'arr
Ses cheve
yeux pour
mes était ta
et sa gorge
Oh ! n
Il trébu
s'abattre év

Non, général.

Je le veux.

Je ne le veux pas.

Je vous ordonne d'obéir

Vous n'avez pas le droit de commander.

Je vais vous faire fusiller.

Comme il vous plaira.

Votre dernier mot ?

Je refuse.

Le soudard, courroucé, commanda un piquet de douze hommes. Il fit conduire devant eux le prêtre, toujours impassible. On chargea les fusils, Félix plia le genou, fit le signe de la croix, puis se releva, résigné.

Portez armes.....En joue.....

L'officier se tut sur un signe du général. Celui-ci courut à Félix et l'embrassant :

Vous êtes un brave ! s'écria-t-il. Allez-vous en. Vous êtes libre. Et gardez votre drapeau, vous l'avez gagné.

Malgré les instances de Félix qui voulait partager le sort de ses compagnons, on le reconduisit aux limites du camp, muni d'un sauf-conduit. Il marcha droit devant lui, tout étonné de vivre, et n'ayant plus la force de penser.

La nuit était venue, une claire et froide nuit d'hiver. Au firmament, zébré de légers nuages, qui s'amassaient en montagnes à l'horizon, luisaient quelques étoiles d'or, faisant cortège au croissant de la lune, mince et courbé comme un cimeterre d'infidèle.

La neige ne tombait plus, mais elle accochait aux branches et sur la terre des linceuls déchirés. Ces blancheurs, dans les ténèbres, apparaissaient comme des suaires livides.

Les hiboux hululaient, et les chiens chassés des villages, erraient dans la campagne, aboyant et hurlant à la mort. Des corbeaux croassaient. Puis le chœur funèbre se taisait tout à coup, et c'était alors un de ses grands silences, qui font peur.

Félix revit le champ où ses amis étaient tombés la face à l'ennemi. La lune blafarde des astres pâlisait sur les cadavres, arrachait des paillettes de lumière à la neige durcie, au sang qui se figeait lentement en stalactites de jais. Ces faces blêmes, ces membres raidis, ces bouches convulsées, ces corps pêle-mêle gisant, ces armes brisées, offrait un tableau si effrayant si horrible dans son auguste majesté, que le pauvre prêtre s'arrêta, stupéfait, accablé d'épouvante.

Ses cheveux se hérissèrent sur son front. Il porta les mains sur ses yeux pour ne plus voir ces choses effrayantes. Mais la source des larmes était tarie. Il sentit son cœur palpiter, tressailler dans sa poitrine, et sa gorge se serrer, et ses dents s'enfoncer dans ses lèvres.

Oh ! mon Dieu !.....balbutia-t-il.....Que de sang ?

Il trébucha, et levant au ciel un regard d'ardente douleur, il vint s'abattre évanoui, sur un monceau de chair inanimée.....

Le dernier jour d'un condamné.

" S'il est dans le sacerdoce une fonction sacrée c'est celle du prêtre des prisons de piétre, le seul spectateur dont la présence sanctifie l'échafaud.....Un métier, dites-vous ? Mais ce métier, ils l'ont choisi, ils le subissent. Au lieu de vivre au milieu du luxe du monde, ils se heurteront aux haillons et respireront l'air humide et infect des cachots ; ils se sentent sensibles aussi, ils se sont volontairement condamnés à voir cent fois dans leur vie monter et retomber le couteau sanglant de la guillotine. Sont-ce là des plaisirs bien grands ?

N'ôtez pas le dernier ami à ceux qui vont mourir ! Qu'en montant sur l'échafaud, le coupable ait une croix devant les yeux ou, du moins, que de son dernier regard il aperçoive, auprès du représentant de la justice des hommes, celui de la clémence de Dieu. "

[X. B. SAINTINE, *l'Acciolo.*]

Depuis combien de jours l'a-t-on condamné ? Il ne sait plus. Et cependant il les a comptées, ces longues journées d'angoisses, ces heures qui s'écoulaient avec une désespérante lenteur, comme l'eau d'une mer qui s'en irait goutte à goutte. Oh ! ces minutes qui se traînent, qui semblent avoir la durée d'un siècle, que de tourments elles lui ont apportés. Mais le soir, lorsque la petite raie jaune qu'un rayon furtif de soleil irruant par une fente de l'avent trace à l'angle de la muraille grise, lorsque la petite raie de lumière disparaît, et que la nuit revient avec toutes ces terreurs, le temps a disparu comme l'éclair : c'est encore un jour de passé, un jour de vie, il n'en reste que bien peu, et qui fuient si vite !.....

La dernière fois qu'il a vu des êtres humains, c'était par un clair soleil de printemps. Le ciel était d'un beau rose, avec de grands rayons de vermillon. Toute la ville était en émoi. Une multitude qui l'accablait d'invectives et de menaces. Il ne connaissait personne parmi ces gens féroces, acharnés contre lui. Ils se le montraient du doigt, et tous les regards qui s'arrêtaient sur sa face pâle, avaient une expression d'horreur et d'effroi.

Puis on le poussait dans une salle, à l'aspect austère et morne, aux verrières ternies par la poussière. Il voyait l'énorme crucifix qui dominait l'assemblée, un divin cadavre, tout saignant, livide et meurtri, cloué sur la croix. Des juges en robes, rouges, au visage sombre, aux yeux éteints et qui restaient immobiles sur leurs sièges, dans la pose raide des statuts antiques.

Des témoins, rangés sur les bancs, agités, heureux de jouer un rôle dans ce drame. Il y reconnaissait les amis de son enfance, qu'il avait aimés ; il se rappelait leurs rires sonores, leurs chansons joyeuses de la moisson, les contes de la veillée, les battues au loup sur la neige qui couvrait de son manteau blanc la campagne silencieuse. Et maintenant ils venaient, le rouge au front, se défendre d'avoir aimé un criminel.

Devant lui les jurés. De bons bourgeois, fâchés qu'on les dérangeât de leurs affaires pour si peu, et qui avaient hâte d'en finir, blêmes d'une responsabilité pesante, car il déplaît de se souvenir toute sa vie qu'on a rayé, par son vote, un homme du nombre des vivants. Quelques-uns, peut-être, songeaient déjà aux circonstances atténuantes, mais on n'en trouverait aucune dans ce double meurtre, si habilement combiné.....Et quel meurtre !.....Un paricide, puis l'égorgeement d'un enfant, unique témoin visible de l'horrible parfait !

Le con-
juge reto-
Mais c-
racontai-
préparé l-
armes il
L'ayeur

—Où,

l'argent,
trois foi-
peillasse,
berger, p-

Quel s-
voix rau-

On l'ex-
méprisan-
sait la va-

La mor-
il ne fu-
droit de g-
reau la té-

Et le m-
à l'inexor-
quait, po-
tremblota-
gâches...
du guich-
bres, le s-

Le con-
de cette d-
A cette h-
monde, q-
Mieux va-
Mais le
l'esprit s'-
damné vo-

Au len-
village, q-
grossiers
sacrait e-
paternel

Il comp-
crime, de
l'ivrogne-
a grand'h-

Il song-
au cousin
ce cœur t-
Il enter-

Le condamné revoyait cette foule, curieuse, haletante. La voix du juge retentissait encore à son oreille. Il niait tout.

Mais comment avaient-ils deviné, eux ? Instant par instant on lui racontait son existence perverse, on lui disait qu'il avait pensé, médité, préparé le crime de cette façon, et comment il avait fait, et de quelles armes il s'était servi... Les armes ? Là, sur une table, souillées de sang.

L'aveu débordait de ses lèvres qui frémissaient :

— Oui, j'ai tué mon père. Je voulais m'amuser ; il me refusait de l'argent, il fallait bien que j'en eusse. J'ai pris le couteau et j'ai frappé trois fois, au cou, au cœur, au ventre. Le petit berger, couché sur sa peillasse, avait tout vu. Qu'auriez-vous fait à ma place ? J'ai saigné le berger, pour qu'il ne me dénonçât point.

Quel silence mortel après cet aveu rapide, précipité, martelé par une voix rauque et cependant distincte !.....

On l'emmena. Quand il revint, il vit qu'on le regardait avec une pitié méprisante ; même, des femmes pleuraient. Un murmure sourd emplissait la vaste salle, avec ce mot répété, qui tintait comme un glas :

La mort !..... la mort !..... la mort !.....

il ne fut pas ému, en écoutant l'arrêt terrible. Que lui importait ? Le droit de grâce n'est-il pas une sauve-garde ? On ne donne pas au bourreau la tête d'un enfant de vingt ans !.....

Et le misérable revenait à la prison étonné d'être si calme, indifférent à l'inexorable sentence. On l'enfermait entre ces quatre murs ; il remarquait, pour la première fois, la petite raie jaune, en face du soupirail, tremblotante et s'effaçant peu à peu ; les verrous grinçaient dans leurs gâches... un cliquetis de clefs tintinnabulantes, le pas lourd sur les dalles du guichetier s'éloignant dans le corridor... et plus rien, que les ténèbres, le silence, la solitude.

Le condamné s'allongeait sur son grabat, s'endormait, heureux enfin de cette certitude du sort qu'il avait maintenant. Hier encore, il doutait. A cette heure, il savait. La mort ne l'effrayait guère. Que faire en ce monde, quand on est pauvre, avec une soif inextinguible de jouissances ? Mieux vaut le repos de la tombe, qui peut-être, pensait-il, est le néant !

Mais le sommeil accablant ne dura pas assez. La bête avait succombé, l'esprit s'éveillait, jaillissant des limbes. La mort, si proche. Et le condamné voulut revoir les scènes effrayantes qui l'avaient conduit là.

Au lendemain de la première communion, il hantait les vauriens du village, qui l'entraînaient au cabaret. L'adolescence est faible contre les grossiers appâts. Que de pièges tendus à l'innocence de ce blondin, qui sacrait et fumait comme un homme, et qu'on ramenait ivre au logis paternel !

Il comptait ses fautes, depuis la plus petite, qui l'avaient poussé au crime, degré par degré : l'oisiveté d'abord, la gloriole, puis la paresse, l'ivrognerie, le jeu, tous les vices qui coûtent cher à entretenir, dont on a grand'honte et dont on se pare.

Il songeait à cette courte agonie du vieux père, frappé trois fois, au cou, au cousin scruvent naguère entouré des bras potelés de l'enfant ; au cœur ce cœur tout plein de l'enfant bien aimé.....

Il entendait le hoquet douloureux de la victime qui, la gorge coupée,

ne pouvait plus crier. Il voyait ses yeux épouvantés se fixer, dilatés d'horreur, sur les siens ; il remuait la main, comme il l'avait remué dans le sang, pour écarter ce ruissellement rouge qui jaillissait sur lui.

Et le berger ! le petit pâtre innocent, qui pleurait, tout pâle sous les boucles blondes de ses cheveux, et qui joignait les mains en implorant grâce. Mais le parricide avait peur de ses yeux bleus qui avaient vu, de ces lèvres roses qui parleraient, et son couteau se plongeait dans la poitrine de l'enfant, sans miséricorde.

Alors, au fond du cachot obscur, au milieu de ce silence qui l'enveloppait, le condamné poussa une clameur d'angoisse. Des spectres sanglants se dressaient avec leurs blans linceuls, et s'avançaient menaçants... Il voulut abaisser la paupière, mais une force inconnue la soulevait ; et toujours, sous son regard, les ombres blanches qui étendaient leurs bras, chargés de malédictions !...

Toujours dans l'oreille, le gémissement sourd, le clapotement du sang, le cri de l'acier dans la chair !

Quand le jour apparut, le condamné gisait sur sa couche, anéanti, presque fou de terreur. Et c'est alors qu'il eut peur de la mort, peur de la tombe humide où son cadavre serait jeté sans suaire, peur de la hache dont l'acier crierait aussi dans sa chair, et dégoutterait de son sang.....

Pendant quarante jours, il eut cette vision, et pendant quarante nuits cette insomnie..... Parfois il dormait, pourvu qu'un gardien veillât sur son sommeil et qu'il vît, au réveil, une figure humaine près de lui. Puis il retombait dans sa torpeur, ou prenait des accès de frénésie qui faisaient craindre qu'il ne se broyât le crâne contre les murs.

Un jour, le directeur de la prison vint le voir, et lui demanda, d'une voix attendrie, s'il voulait qu'on lui amenât un prêtre.

Un prêtre ? Non ! je hais les corbeaux.

C'est pour... demain ! balbutia le directeur.

Demain !.....

Le condamné tremble de tous ces membres.

DEMAIN !... Ah tant mieux, j'en avais assez de souffrir comme ça ! ...

C'est une grande salle, propre, froide et triste, une salle d'hôpital. Elle est pleine de blessés convalescents.

La paix signée, on a envoyé là Félix, brisé par les fatigues de cette rude campagne, et qui a voulu, tout en prenant du repos, se rendre utile. Parmi ces pauvres soldats qui ont perdu un bras ou une jambe à la bataille, et dont le corps est couturé de cicatrices glorieuses, il en est plus d'un qui sera heureux de revoir un prêtre, et de lui parler chaque jour.

Donc Félix est venu à l'hôpital de Barsac, une petite ville du Midi, bâtie en pyramide sur un escarpement de roches, aux abords du Rhône, large et rapide, courant vers la mer. Il y reprend peu à peu ses forces épuisées par les privations, par la faim, le froid, les marches sans fin à travers la neige. Il essaye d'y oublier les souvenirs sanglants, le fracas des combats, le bruit du canon, les chaudes alarmes. Il y revient à Dieu, dans le calme absolu de la retraite ; il prêche aux malades la patience et la résignation. Il cause avec eux du village où les vieux

parents
à l'absen

A com
toujours
Il y a de
Pierre, e
duquel
os de se
du pays

Aux d
argenté
navire d
leurs bal
légers pl

Sur l'o
avec des
de tisane
fade, l'éc
Quelque
lisaient,

Il en e
bonnet d
regarden
sent des

D'autre
font sur l
de marte
du crépu

Parfois
blanche,

Des rel
enlève un
malades
tion de l'
de candé
fleurs éne
de cuivre
Le Christ
qui souffi

Et la p
verre rou

L'abbé
promenan
bandes, c
violet et
dures si

Il sour
pelle fléc
mure à l

parents les attendent, où les jeunes sœurs et les pures fiancées pensent à l'absent qui va bientôt revenir.

A combien a-t-il promis sa visite ? Ils le voudraient tous avec eux, toujours, et le supplient de changer de garnison, c'est-à-dire de diocèse. Il y a des chrétiens partout. Mais l'abbé Félix parle du menuisier Jean Pierre, et de maman Rosalie, qui se fait vieille et du clocher à l'ombre duquel il est né, et du cimetière dont la terre est faite de la chair et des os de ses aïeux. Les autres soupirent, ils savent ce que c'est que l'amour du pays !.....

Aux dernières lueurs du jour, les vitres claires étincellent. Un rayon argenté s'allonge sur le parquet de chêne luisant, comme un sillage de navire dans la mer bleue. Deux files de lits, pareils à des chapelles, avec leurs baldaquins de percale blanche, et leurs blancs rideaux drapés en légers plis.

Sur l'oreiller se détachent des figures martiales, sillonnées de balafres, avec des lèvres décolorées et des regards alanguis. Au chevet, les bols de tisane, les fioles étiquetées, que le patient déteste, et dont l'odeur fade, l'écoeure, lui qui vivait dans l'odeur âcre de la poudre et du sang. Quelques-uns, de leurs mains amaigries, tiennent encore le livre qu'ils lisaient, pour tromper l'ennui des longues heures de la journée.

Il en est qui sont debout encore, enveloppés de la capote grise, et le bonnet de coton sur la tête. Ils sont réunis par petits groupes. Ceux-ci regardent le ciel bleu où s'allument une à une les étoiles ; ceux-là devisent des faits d'armes qui les ont amenés là.

D'autres encore s'entretiennent mystérieusement de la besogne que font sur la grand-place des charpentiers venus de loin, et dont les coups de marteau, lourds et pressés, retentissent sinistrement dans le silence du crépuscule.

Parfois une bonne sœur passe, ses voiles noirs flottant sur sa guimpe blanche, et le cliquetis de son chapelet fait un bruit réjouissant.

Des religieuses prient, agenouillées devant la petite chapelle qui enlève un peu de tristesse au sanctuaire de la souffrance, et quelques malades sont là, aussi, ravis d'une joie sereine par l'ardente contemplation de l'image de Marie, Vierge, entourée de fleurs au feuillage doré, de candélabres de cristal dont les cierges semblent être des pistils de fleurs énormes et étranges. Les vases de faïence coloriés, les chandeliers de cuivre, les paillettes de la nappe de dentelle luisent dans la verdure. Le Christ étend ses bras sur la croix noire, modèle et réconfort de ceux qui souffrent.....

Et la petite lampe d'argent se balance, pétillant dans sa coupe de verre rouge, au bout de trois chaînettes qui la suspendent à la voûte.

L'abbé Félix rentre. Il vient d'achever la lecture du bréviaire, en se promenant dans le jardin, sous les cerisiers en fleurs, entre les plates-bandes, où primevères et violettes ceignent d'un ruban de brocart blanc, violet et vert, les carrés de légumes bordant la terre grise de leurs verdures si variées.

Il sourit aux compagnons salue, la sœur qui passe ; il vient à la chapelle fléchir le genou devant l'autel enguirlandé. Mais il se fait un murmure à la porte. Elle s'ouvre. Un personnage bien vêtu, d'âge mûr,

pénètre dans la salle, suivi du maire de Barsac et de la supérieure des sœurs. Il s'avance vers Félix étonné :

Monsieur l'abbé, lui dit-il d'une voix grave et émue, je suis le président du tribunal. Il y a, aux prisons de notre ville, un condamné à mort qui sera exécuté demain au point du jour. Notre curé est octogénaire, infirme ; je n'ose pas lui demander son assistance auprès de ce malheureux..... Nous n'avons aucun prêtre dans le voisinage.....

Oh ! mon Dieu, dit Félix, pâle et tremblant.

Il se prosterne et prie, accablé de la cruelle mission qui lui échoit. Puis il se relève et, essuyant les pleurs qui mouillent ses paupières, il ajoute, simplement :

Je suis prêt à vous suivre !

Le magistrat s'incline, saisi de respect :

Du courage, dit-il, c'est une âme que vous jetterez au pieds de Dieu

Le dernier jour d'un condamné, cette lamentable élegie, est le premier gage donné par Victor Hugo à l'idée révolutionnaire. Combien d'âmes honnêtes se sont laissé prendre aux froids accents de cette sensiblerie calculée qui vous force à vous apitoyer sur le meurtrier qui va être châtié, et vous laisse indifférent sur le sort de sa victime innocente ! Livre faux, livre malsain, livre dangereux, qui déprave les sentiments et fait couler des larmes dont on a honte.

Je suis délibérément, réflexion faite, sans arrière-pensée, partisan de la peine de mort. Je n'ai pas assez de compassion à dépenser pour en garder une part quelconque aux misérables assassins qui jouent du couteau si facilement et si volontiers, en riant, pour quelques sous,—pour le plaisir,—pour rien. De la pitié pour ces monstres ? Et quel sentiment réserver dans le fond de son cœur pour les pauvres et pour les malheureux ?

On ne doit aux coupables que la justice, et peut-être l'oubli, lorsqu'ils ont expié. Quant au pardon, c'est affaire entre leur âme et Dieu.

C'est un lieu commun que le dire : la peine de mort est une nécessité sociale. Il faut pourtant le répéter : aucune société de notre époque ne pourrait vivre en paix, la peine de mort abolie ; c'est le seul frein efficace. La société a le droit de faire périr l'homicide, en vertu de l'instinct de conservation inné chez l'homme et qui le porte à sacrifier son semblable, s'il le faut, pour conserver à soi-même l'existence.

Dès le commencement du monde, et chez tous les peuples, primitifs, ou barbares, ou civilisés, la peine de mort a été appliquée ; c'est donc qu'elle est de droit naturel. On verrait les plus ardents abolitionnistes de l'échafaud se faire eux-mêmes justice, et devenir bourreaux si, cette utile fonction étant supprimée, un de ces assassins qu'ils protègent, égorgéait leur mère, leur femme ou leur fille.

Nous reviendrons bientôt au code du talion, dent pour dent, œil pour œil, et ce serait alors la décadence sanguinaire des notions pourries.

Le motif le plus invoqué en faveur de cette peine de mort qui donne

aux soc
le nie p
On v
et pâlir
rés de s
se disen
dans un
cette exp
blants co
cédés, co
l'image d
Et ces
qui ne en
sonnent d
son doigt
Mais en
remplir s
à Paris a
occasion d
de lignes.
Vous vo
Il est jo
M. le bour
de la besoi
en échange
consigne e
Personn
lancé dans
bre carrefo
et l'écume
et soif de s
Des voit
paigne, et d
barrières, q
étage et co
cœur durci
Multitud
avec la mē
guene-roug
comprend
peut-être d
re....Multi
dividus do
guillotine.
Personne
société : ce
omme qui
recueil, pe

aux sociétés de si terribles responsabilités, c'est l'exemple. Et qu'on ne le nie pas !

On voit des hommes à mine suspecte rôder autour de la guillotine, et pâlir quand arrive le condamné, et s'évanouir, eux, les bouchers saturés de sang ! à l'heure où le fatal couteau glisse dans ses rainures. Ils se disent, ces hommes, dont la main a peut-être déjà enfoncé le poignard dans une poitrine humaine, qu'un jour ou l'autre ils seront amenés à cette expiation, ligottés comme le camarade, blêmes comme lui, tremblants comme lui, escortés comme lui, "des hussards de la veuve," précédés, comme lui, du vieux prêtre qui soutient entre ses doigts crispés l'image du grand Supplicié du Calvaire.

Et ces êtres endurcis, que rien n'épouvante, qui n'ont pas de remords, qui ne croient à rien, qui raillent le diable et qui insultent Dieu, frissonnent devant ce formidable *Monsieur*, en habit noir qui, du bout de son doigt, peut faire rouler une tête dans le hideux panier plein de son....

Mais en vérité, aujourd'hui la justice humaine semble craindre de remplir son mandat au grand jour. Le sinistre tableau d'une exécution à Paris a été fait et refait cent fois par des reporters enchantés de cette occasion charmante de gagner beaucoup de sous en écrivant beaucoup de lignes.

Vous voyez cela d'ici.

Il est jour à peine, un jour blafard... la sanglante machine est ajustée... M. le bourreau mâchonne un cigare et se prélassse en attendant l'heure de la besogne. Ses aides jouent au piquet sur un coin de la plate-forme, en échangeant des plaisanteries grossières. Les soldats, que l'implacable consigne envoie là, voudraient bien s'en aller.

Personne ne savait la veille, que ce matin, un assassin devait être lancé dans l'éternité. Et pourtant la foule grouille aux entours du funèbre carrefour. Et quelle foule ! Des voyous déguenillés, la lie des bandits et l'écume de la bohème, des curieux venus là par dépravation du cœur et soif de spectacles infâmes.

Des voitures attendent leurs locataires ; gommeux ivres de champagne, et qui grelottent de peur avant le moment lugubre ; rôdeurs de barrières, qui se contentent des détails de la dernière matinée ; filles de bas étage et courtisanes de haut parage, qui veulent mettre à l'épreuve leur cœur durci à la débauche et s'assurer qu'il ne bat plus.

Multitude méprisable, qui se repaîtra des convulsions de l'agonie avec la même ardeur qu'elle se pâmait tout à l'heure aux lazzis d'un quene-rouge, aux pironnettes d'un clodoche... Multitude vile, qui ne comprend pas ce que cette journée a d'auguste et de sacré ; qui va rire peut-être de la lividité du condamné : ou pis encore ! qui va le plaindre... Multitude infecte où, en cherchant mal, on trouverait nombre d'individus dont la place serait sur la guillotine, et non pas devant la guillotine.

Personne, sauf le greffier, la police et la troupe, qui représente la société : cette société qui a jeté au bourreau cette proie pantelante, cet homme qui dort pendant que le menuisier cloue les planches de son cercueil, pendant qu'un valet aiguise le couteau qui lui coupera la tête.

Cela, au fond, est monstrueux. On mène un homme à l'échafaud, comme on mènerait un taureau à l'abattoir. Nul n'y pense, nul n'en a cure ou souci. Paris s'agite, Paris travaille, Paris s'amuse. Paris se rue aux fêtes et aux plaisirs, avant même que les cailloux de la place de la Roquette soient séchés du sang qui les souillait.

Ne vaudrait-il pas mieux qu'une exécution fût un deuil public et qu'une solennelle magnificence entourât ce grand acte d'expiation, afin de l'ennoblir ! Je voudrais que, ce jour-là, tous les théâtres, tous les lieux de plaisir fussent fermés ; que le cortège, sombre et pompeux, comme au moyen âge, défilât dans les rues devant les boutiques closes ; que toute la garnison de la ville fût sous les armes ; que toutes les cloches sonnassent le glas des agonisants ; que dans toutes les églises des prières fussent dites pour la créature appelée au tribunal de Dieu, autrement miséricordieux que le tribunal des hommes ; que l'échafaud fût tendu de noir, et qu'il restât debout jusqu'au soir, avec le sang ruisselant sur ses tentures !

Comparez ces deux tableaux l'un à l'autre ; celui-là est hideux, celui-ci est terrible, mais grandiose.

Alors la peine de mort aurait une sanction : la société serait vraiment vengée, et vraiment effrayée, car il faut qu'on l'effraye. L'exemple serait éclatant et, par son éclat même, il acquerrait une puissance qu'il n'a plus : le souvenir de cette épouvantable journée serait à jamais dans toutes les mémoires, et nul n'oserait plus dire que la justice a honte des sentences qu'elle a rendues.

Mais nos utilitaires objecteraient que cela gêne le commerce ! Théâtres, cabarets et boutiques réclameraient contre cette clôture, hélas ! trop souvent répétée, car on tue beaucoup en ce beau pays de France.

La sensiblerie est à la mode ; et tel jeune seigneur qui fournirait un coup d'épée au meilleur de ses amis pour la dernière drôlesse venue, plaindrait le condamné conduit au bourreau avec la pompe du deuil... Et dans quelque temps les jeunes seigneurs de notre merveilleuse démocratie, si l'on n'y met ordre, montreront comme ils pratiquent la tolérance, et ils aboliront la peine de mort. Ce sera bien simple : les assassins guillotineront les juges !

Le condamné était blotti dans un angle du cachot, les genoux ramassés sous lui, les coudes sur les genoux, les poings enfoncés dans les yeux pour se délivrer de l'horrible vision : la guillotine aux bras rouges, et le couperet d'acier luisant.

Un gendarme le surveillait, maugréant d'une telle consigne, et cherchant en son esprit ce qu'il pourrait dire pour alléger l'angoisse de la brute, érasée de terreur, de remords et de lassitude, qui s'abîmait en son farouche silence. Et chaque fois qu'une parole montait à ses lèvres, le vieux à moustache blanche sentait sa gorge se serrer, et son cœur battait si fort sous le baudrier jaune, qu'il ne pouvait parler.

Deux chandelles éclairaient la cellule. Sur la table, un repas, de viandes, du vin, dernière aumône au misérable en partance pour l'éternité. A cette heure, il inspirait de la compassion, stérile compassion qu'

ne pouv
funèbre
Les p
formida
gonds. l

Tôn

Un

Tôni s
veux hén

Alle

Félix,

épaules d

frémit de

Félix f

reux qui

auprès d

son cou :

Mon

de piété,

entendu l

Mon p

pur sentin

grené, s'év

ne viens p

criminel a

deux péché

Le cond

tion. Il jou

moins il ga

et impassil

Vous a

même acce

pensiez à l

tout ce qu

ver une esp

après avoir

Tôni eut

Conda

moi de la n

être qu'un

Peut-é

rez pas moi

ardente so

heureux ap

Pourqu

autres, et q

ne pouvait adoucir que par des soins matériels l'horreur de cette veille funèbre !

Les pas des sentinelles, au dehors, cessèrent de frapper les dalles. Un formidable grincement de verrou. La porte roule pesamment sur ses gonds. Une voix bienveillante attristée :

Tôni Laurent, je vous amène un prêtre, écoutez-le.

Un prêtre !

Tôni se dressa de toute sa hauteur, la prunelle flamboyante, les cheveux hérissés !

Allez-vous-en ! Je ne veux pas de vous !

Félix, s'approchait, les bras ouverts. Il se pencha, ses mains sur les épaules de Tôni ; et se penchant encore, il embrassa le condamné qui frémit de tout son corps sous l'impression de ce baiser.

Félix fit signe au gendarme qui sortit. Alors, soutenant le malheureux qui se débattait faiblement, il le fit asseoir sur le grabat, s'assit auprès de lui, et gardant sa main dans la sienne, le bras autour de son cou :

Mon pauvre enfant ! dit-il, avec une si profonde expression d'amour, de pitié, d'ineffable charité, que l'autre tressaillit, comme s'il eût entendu la voix de sa mère arrivant d'outre-tombe.

Mon pauvre enfant !..... n'avez-vous jamais aimé ?..... Que ce pur sentiment qui est au fond de tout cœur humain, et du plus gangrené, s'éveille dans le vôtre.... Je ne suis pas un juge, mais un ami... Je ne viens pas vous accuser, mais vous absoudre..... Vous n'êtes pas un criminel aux yeux du prêtre : nous sommes deux créatures de Dieu, deux pécheurs devant sa justice.....

Le condamné, stupéfait, l'écoutait avec une défiance mêlée d'admiration. Il jouissait délicieusement de cette voix enchanteresse, et néanmoins il gardait son air sombre et tenait la paupière abaissée, immobile et impassible.

Vous aviez banni Dieu de ce pauvre cœur, poursuivit l'abbé du même accent de douceur, énérante. Dieu n'est pas exigeant : que vous pensiez à Lui un jour dans toute votre vie, une heure, un instant, c'est tout ce qu'il demande. L'heure est venue, pauvre enfant ! Vers qui élever une espérance ? à quelle source puiser le courage de bien mourir, après avoir mal vécu, si ce n'est en ce Dieu de miséricorde ?...

Tôni eut un geste furieux :

Condamné, maudit, abandonné ! gronda sa voix rauque, Sauvez-moi de la mort, au lieu de me parler de la vie éternelle qui n'est peut-être qu'un mensonge !

Peut-être !... Eh bien ! qu'elle soit un mensonge, vous n'en mourrez pas moins consolé ! Mais si c'est vrai !... Toujours sans fin, sans répit, l'ardente souffrance du damné, privé de Dieu !... Ou la gloire des bienheureux après l'expiation !

Pourquoi me parlez-vous ainsi, au lieu de me mépriser comme les autres, et que vous importe mon âme ?

Jésus a dit que personne d'entre nous n'est sans péché. Je vous plains, mon fils, et ne vous méprise point.

Je vous hais, moi ! Je vous hais, par ce que vous êtes un prêtre et, qui sait ?... un saint ! Oui. J'ai fait le mal. Ah ! j'ai traîné mon âme dans toutes les fanges, mon corps dans toutes les souillures. Et j'ai frappé celui qui m'avait donné la vie, pour le punir de me l'avoir donnée..... Oh ! vous ne savez pas ce que c'est ! Voir tant de riches gorgés d'or, et qui se payent tout ce que le diable peut leur offrir de plaisirs : être pauvre, et voir cela ; sentir qu'on se roulerait dans ces voluptés, dans ce luxe insensé, dans ces fêtes splendides..... et manger son pain noir et boire son vin âpre, à la lueur d'une résine, au fond d'un antre dont ils ne feraient pas un chenil à leurs chiens. J'ai tué ! On fait bien de me couper le cou. Je tuerais encore !..... Et cependant j'ai peur !..... j'ai peur !..... Demain, on mettra ma tête entre mes jambas, hurla Tóni en plongeant ses doigts dans sa crinière blonde, et se cramponnant à poignée aux boucles moites d'une sueur d'agonie.

Félix poussa un soupir douloureux.

Le temps est passé, murmura-t-il..... Songez à l'avenir !

Ne pouvait-on me faire grâce ! Je n'ai pas vingt ans !

Triste grâce que celle qui vous eût envoyé au bagne pour le reste de votre vie.....

Qu'est-ce que cela me fait ? Le bagne, les déserts de l'Afrique, la faim, la soif, les coups de bâton..... mais vivre !

Et ceux que vous avez frappés n'avaient-ils pas le droit de vivre ! L'un vieillard à cheveux blancs.....

Il m'aimait trop !..... Que ne m'a-t-il corrigé !.....

L'autre, un innocent garçonnet qui souriait aux douces joies de ses quinze ans... Sa mère n'avait que lui ; elle n'a pas plus que sa tombe,

Tóni le regarda, effaré,

Oui, dit-il, oppressé par une impression qu'il n'avait pas encore éprouvée. C'est affreux de tuer !... On voit rouge, on a un couteau... Le démon vous pousse la main. On tue... Le sang enivre, la peur exalte. La folie vient : on tue encore !... C'est juste ! il vaut mieux que je meure : le crime appelle le crime, et peut-être...

Il s'affaissa sur ses deux genoux, vaincu cette fois par le repentir :

Bénissez-moi, mon père, cria-t-il d'une voix déchirante, *parce que j'ai beaucoup péché !...*

Alors ce cachot enténébré sembla resplendir d'une clarté surnaturelle. Une auguste majesté transfigura le visage du prêtre. Il appuya contre son épaule le front du pénitent, le tenant, pour ainsi dire, enveloppé d'une caresse...

Et lorsque, après avoir entendu, avec le calme du juge, la confession du condamné, le prêtre proféra d'une voix solennelle, avec un puissant élan de l'âme, le solennel *Absolvo te*, ce lieu d'horreur parut comme purifié par la présence invisible de l'ange du Pardon.

Derrière les gendarmes, sabre au poing, ils s'avançaient tous deux isolés du reste du cortège, entre deux files de soldats. Le condamné vêtu de la chemise blanche des parricides, le voile noir sur le visage, les mains liées derrière le dos. Le prêtre, d'une pâleur livide, et faisant

un effort
soulevai
allaient
nue.

La fou
silence d
l'assassin

Que d'
multitud
lant comm
comparab

Il y av
suaire flor
riosité, qu

L'abbé

missement
à travers
travers un
échapper
poudait le
exsangue.

Tandis q
trition et s
ressentait

il l'endur
ments et se

sir, l'empo

Alors il
sa voix sac

Repentez
Je me re

Là-bas, a
sur le ciel

rayon de so

ou trois ho

honteuse et

compacte, e

Il y eut
souleva son

glotant. U

rapides... I

que chose d
plein de so

L'abbé F
entre les br
prêtre succ
de front hau
au pied de
formidabler

un effort inouï pour se tenir debout et cheminer. Sa main tremblante soulevait un crucifix ; ses lèvres murmuraient une prière, et tous deux allaient d'un pas lent, suivis des gens de justice, qui marchaient tête nue.

La foule, surprise, accordait à cet étrange et terrible spectacle le silence du respect. Et plus d'un, venu là pour insulter à l'agonie de l'assassin, s'inclinait, ému d'une soudaine pitié.

Que d'hommes, pour voir mourir un homme ! Est-il donc vrai que la multitude aime le sang ? Ils couvraient les rues et les chemins oscillant comme la mer houleuse, et parfois s'élevait un murmure prolongé comparable aux sonores grondements de la tempête.

Il y avait là des enfants qui levaient un regard effrayé sur le blanc suaire flottant aux épaules du condamné ; des femmes affolées de curiosité, qui se signaient, comme au passage d'un cadavre.

L'abbé ne voyait rien, n'entendait rien. Sanglots et murmures, gémissements et rumeurs apitoyés n'arrivaient point à son oreille. Il allait à travers cette multitude, les yeux fixés sur le Christ qu'il apercevait à travers un voile sanglant. Et sa bouche, desséchée par l'angoisse, laissait échapper des invocations brèves, des paroles ferventes, auxquelles répondait le condamné, palpitant sous le crêpe noir qui cachait sa face exsangue.

Tandis que le jeune homme s'absorbait dans l'acte suprême de contrition et s'avancait d'un pas tranquille vers le lieu de l'expiation, Félix ressentait en lui, toutes les affres d'une agonie de victime. Le supplice, il l'endurait, lui, avec toutes ses révoltes de la chair, avec ses déchirements et ses tortures de l'âme, inquiète du grand Inconnu qui va la saisir, l'emporter et la jeter, pantelante, devant le tribunal sans appel...

Alors il se tournait vers Tôni, que parfois un frisson secouait, et, de sa voix saccadée, il râlait :

Repentez-vous ! repentez-vous !

Je me repens, mon père, et j'ai confiance... Priez pour moi !

Là-bas, au tournant de la route, l'échafaud apparut, dessinant en noir sur le ciel clair du matin, ses poutrelles grêles, et le biseau d'acier, qu'un rayon de soleil criblait d'étincelles. Et debout, sur la plate-forme, deux ou trois hommes, qui n'osaient bouger, statues de bronze à l'attitude honteuse et humiliée, Et autour de la machine infâme, une multitude compacte, serrée, se poussant et s'étouffant pour mieux voir.

Il y eut un silence majestueux..... Au pied de l'échelle, le moribond souleva son voile et tendit les joues au prêtre qui l'embrassa en sanglotant. Un pas lourd sur les barreaux de bois. Puis des mouvements rapides.... L'éclair brilla. Un coup mat... Un nuage de poussière. Quelque chose de lourd, d'informe, de rouge, qui bondit dans le panier plein de son... Un jet de sang !...

L'abbé Félix, pressant le crucifix contre sa poitrine, tomba défaillant, entre les bras de ceux qui se trouvaient là. Sa mission accomplie, le prêtre succombait à la faiblesse physique, et lui qui se jetait naguère, le front haut, dans la mêlée, en pleine bataille, s'évanouissait d'horreur au pied de cet échafaud ensanglanté, trône où la justice humaine règne formidablement !.....

XI RETOUR AU PAYS

Allons : je veux revoir mes montagnes aimées,
Mes vallons caressés des brises embaumées
Mes pics illuminés des premiers feux du jour,
Et mes bois, et mon lac aux vagues amoureuses,
Et ma rivière errante, et ses rives heureuses,
Et tout ce que j'aimais dans mon premier amour
J'irai m'asseoir encore sur les hautes falaises,
Aux flancs de rochers nus, à l'ombre des mélèzes,
D'où l'on voit à ses pieds les aigles tournoyer,
Sous la charmille sombre où la brise murmure,
Au bord de la fontaine où bouillonne une eau pure
Au seuil de la maison qu'ombrage un vieux noyer
..... Viens avec moi, mon père ;
Voilà le banc rustique où s'asseyait un jour
Lorsque, par un beau soir, son cœur, tendre et
[pieux,
M'enseignait la prière et la crainte des dieux,
D'où tu me montrais le chemin des étoiles ;
De là, les flots des mers sillonnés par les voiles ;
Là-bas est le bercail de fleurs qui m'ombragea,
J'ai planté ce poirier... Qu'il a grandi déjà !
Tu me traças toi-même, à l'angle de l'enceinte,
Un coin où j'élevais la rose et la jacinthe.

(J.-P. VEYRAT, *La Coupe de l'exil*)

Lorsque l'abbé Félix arriva à l'entrée de la ville, il fut obligé de s'asseoir sur un chasseur roué, tant l'émotion le poignait de revoir ces lieux si familiers à sa mémoire et qu'il avait, un moment, désespéré de revoir jamais. Il avait voulu revenir seul pour savourer, dans leur indicible puissance, les joies infinies du retour, et, son cœur tressaillait d'allégresse.

Il foulait la terre natale, terre bénie entre toutes à laquelle d'invisibles liens, que rien ne peut trancher attachent tous les hommes, terre mère que l'on aime, parce qu'on en est sorti, et qu'on y rentrera un jour pour y mêler sa cendre jusqu'à la fin des siècles.

Félix contemplait la vallée que tant de fois il avait admirée, dont il connaissait les moindres recoins, et qui lui paraissait, à cette heure plus belle encore qu'autrefois.

C'était Rochenoire, déchirée par de formidables entailles vêtue de ses grandes forêts de sapins, ceinte de prairies veloutées, avec ses falaises de calcaire jaune, et son torrent gris, qui les ronge.

En face, l'énorme montagne de Baune, dont les aiguilles jumelles s'élancent dans le ciel, rougies par les feux du couchant, au dessus d'une couronne géante de roches nuancées des plus délicates couleurs.

Puis au delà, les contreforts des Alpes, aux lourdes assises enchevêtrées, aux croupes bleuâtres, aux cimes diaprées de neige, se profilant sur l'azur en lignes harmonieuses, et l'horizon est fermé par une tache blanche qui scintille, le sommet d'un mont que revêt la froidure éternelle.

Entre ces hauteurs, aux verdure sombres et gaies, la vallée s'étend fertile. De longues files de peupliers luisants se balancent à la brise. Des vieux noyers, aux frondaisons touffues, se groupent aux bords des champs ; ce ne sont que champs et prairies, ceints de haies d'aubépine, de viorne, de fusain ; des vignes rampantes, enlaçant leurs pampres aux péchers.

Ce rian
sous les
voûte de
sus, s'acc
de chèvre
C'est u

Félix r
patrie si
soleil cou
rose, bro
sur les fo
De l'au
touré d'u
messe imp
roches br
des crêtes
serpentine

Une cro
vénérée d
pelle de N
eens.

La ville
Ici la tour
vieille cat
guette ;
Fournache
lourdes et

Cette vi
siècle. La
conserve
dont elle a
carnation

Ce fut le
Les trois
reux que l
bile que le

Patience
Humbert,
de tout inj
couché sur
C'est da
d'Allemagn
quatre-vingt

Et l'abbé
ondovait su
nel. Il épre
apportait a
Quand il

Ce riant paysage est parsemé de maisonnettes, de hameaux cachés sous les arbres. Ça et là des clochers aux flèches aiguës percent la voûte de feuillage et brillent au soleil ; des chalets, aux chaumes mous-sus, s'accrochant aux flancs des rochers : des tonnelles de clématite et de chèvrefeuille garnissent les angles des jardins.

C'est une symphonie parfaite de toute la gamme du vert.

Félix riait en lui-même et remerciait Dieu de lui avoir donné une patrie si belle. Il se complut longtemps à regarder la pourpre et l'or du soleil couchant se jouer sur les montagnes, strier d'étincelles le granit rose, broder d'arabesques capricieuses les pentes d'un vert tendre, jeter sur les forêts, comme une écharpe, un arc-en-ciel de lumière.

De l'autre côté, le site prend un autre aspect. Le val s'arrondit, entouré d'un cirque d'alpes, montant en gradins, d'assises en assises. La messe imposante du Sapey, crénelé de sapins, avec ses escarpements de roches brunes, ses ravines profondes, ses broussailles rousses, domine des crêtes déchiquetées, où le bleu de l'ardoise et le vert glauque de la serpentine se rayent des écailles luisantes du mica.

Une croix blanche, colossale, étend ses bras au dessus de la grotte vénérée de sainte Thècle ; et plus bas, sous un superbe tilleul, la chapelle de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle protège les vignobles de Princens.

La ville s'étend au pied du Sapey, hérissée de tours et de clochers. Ici la tour de Marins, aux fenêtres bilobées, qui sert de clocher à la vieille cathédrale ; plus loin, le donjon de Larive, accosté d'une échau-guette ; la tour Bossue, où l'on battait monnaie au temps jadis ; la Fournache ; tout en haut, sous le cimetière, les couvents, constructions lourdes et vaste.

Cette vieille ville a son histoire. Elle eut un évêque dès le quatrième siècle. La vierge Thècle y apporta la main de saint Jean-Baptiste, qu'elle conserve précieusement dans un merveilleux reliquaire de marbre, et dont elle a fait son emblème, car ces armes sont : d'azur à la main de carnation bénissant, emmanchée d'argent.

Ce fut le roi Gunthramm qui bâtit sa cathédrale, encore debout.

Les trois premiers ancêtres y sont ensevelis de ce roi qui, plus heureux que les rois barbares, a pu prendre Rome, et la garder ; plus habile que les Césars d'Allemagne, a pu vaincre la papauté...

Patiens æquie ternus! Dieu attend ! le premier de ces vaillants, Humbert, était un chevalier sans peur et sans reproche, qui resta pur de tout injustice, et fut surnommé *le comte aux blanches mains*. Il est là, couché sur un cénotaphe, que ses descendants ont vendu.

C'est dans cette église que Henri de Luxembourg fut élu empereur d'Allemagne : François I^{er} de France y revêtit l'habit de chanoine ; quatre-vingt-six évêques, dont sept portèrent la pourpre cardinalice, l'ont gouvernée. De toutes ces grandeurs, il ne reste que le souvenir.

Et l'abbé Félix regardait, tout rêveur, la spirale de fumée légère qui ondoyait sur les toits d'ardoise. On ne l'attendait point au logis paternel. Il éprouvait une impression délicieuse, la pensée du bonheur qu'il apportait aux siens.

Quand il se fut reposé, il reprit sa marche, sous l'allée de platanes qui

longe la grande route. Il la connaissait bien, allez ! Que de fois il était venu, adolescent, timide et craintif, y chercher ces douces rêveries qu'embaument les parfums du printemps de la vie !

Que de fois, assis sur un de ces bancs grossiers, il avait lu ces poèmes délicats et tendres qu'on n'aime qu'à vingt ans, et pleuré avec ces pauvres et chers poètes dont le cœur saigne pour une piqure d'épine, semours d'illusions vaines !

Que de fois il avait parcouru ce chemin ombreux, ouvrant son âme à l'amitié pure, expansif et joyeux, dans l'extase de la tendresse, et ne doutant point qu'il se préparait les amers désenchantements des sentiments incompris ou méconnus !

Il saluait d'un sourire ces arbres à l'écorce fendillée, aux feuilles sèches, aux fruits hérissés de piquants ; il reconnaissait jusqu'à leurs blessures ; et, cà et là, son regard se voilait, en distinguant, tracés par un burin mal habile, des noms autrefois aimés !.....

Des gens revenaient à la ville après les travaux du jour : des pâtres, armés de gaules, poussant devant eux les vaches rousses tachetées de blanc, et les brebis qu'escortaient en gambadant les gentils petits agnellets noirs ; des fillettes, lasses de la cueillette du muguet dans les prés de Rochenoire ; des montagnards, courbés sous les faisceaux de branchages, ou trainant de grosses bottelées d'un foin odorant.

Les paysans marchaient d'un pas monotone et régulier, la besace sur l'épaule ; et les faucheurs, en manches de chemise, allaient pesamment penchés vers la terre qu'ils avaient dépouillée de sa toison.

Bergers et bergerettes chantaient des complaintes populaires, et le carillon des clochettes, pendues au cou des bêtes, accompagnait d'une musique étrange et sauvage leurs voix sonores

A l'entrée de la ville les troupeaux s'arrêtaient pour boire au *bourneau* (1) de la fontaine des capucines, où l'eau claire tombait en grésillant,

(1) Bassin.

fraîche et limpide, au fond de la niche en rocaille, qu'ombrageait un antique saule pleureur, aux branches vertes mollement secouées par le vent du soir.

L'abbé Félix continuait son chemin, appuyé sur son bâton, et salué par tous ces gens qui ne le reconnaissaient pas. Il redressait fièrement sa taille robuste. Un sourire heureux illuminait ses traits, pâles encore des fatigues de la guerre. Il voyait beaucoup de femmes en deuil qu'il n'osait aborder : des montagnardes ayant le mouchoir bleu au lieu de l'éclatant fichu rouge, et la bande de mousseline empesée, en guise de dentelle, autour du bonnet.

Il aurait voulu parler de l'enfant perdu à ces mères blêmes de douleur, du frère ou du fiancé tué à l'ennemi à ces gentilles fillettes si tristes. Mais il n'osait, car il revenait, lui, et les autres étaient restés là bas. Il ne voulait pas qu'on enviât sa mère.

Devant l'hôpital, deux compagnons charpentiers devisaient, en cottes bleues, la hache sur l'épaule, et l'un d'eux bourrait sa pipe de tabac. Ils poussèrent un cri de joie, en voyant Félix !

— Mon oncle ! mon cousin !

Il les en
saluer le p
C'est no
On l'a mis

Ces prop
mençait à
grossissait
en toura l'

Lorsque
rayons du
mes aux y
de laquell
ayant au c
sance enve
plus noble
C'était la

cloches se
et la gross
On eût dit
vait ! Leur
en fusées r
hymne d'a

Les pige
éperdues,
niches du

Les enfa
calice parf
d'une camp
sur les gen
stupéfaits
applaudiss

Une fratri
ance opalin
lumineux,
la nuit, ma

L'odeur h
les senteurs
Cà et là, de
lampe.

Le menui
avait rudem
prendre. Le
les compag
de noyer po
les scies, le
demain, et

Au fond d
s'ébattaient,

Il les embrassa. Quelques artisans, groupés devant l'auberge, vinrent saluer le prêtre ; un peu plus loin d'autres se joignirent à l'escorte.

C'est notre abbé Félix ! se disait-on. Il a fait vaillamment son devoir, On l'a mis à l'ordre du jour de l'armée. Il va être décoré.....

Ces propos volaient de bouche en bouche, et le petit aumônier commençait à être embarrassé des éloges qu'on lui décernait. La rumeur grossissait. La foule s'assemblait. Bientôt ce fut un véritable cortège qui en toura l'enfant du pays revenant au pays.

Lorsque le vieux clocher, tout jaune, à la cime dorée par les derniers rayons du soleil, apparut énorme au détour de la rue, Félix eut des larmes aux yeux, et il regarda avec amour cette masse de pierres à l'ombre de laquelle il était né. En passant devant le temple, il ôta son chapeau, ayant au cœur, avec la joie du retour, l'émotion sainte de la reconnaissance envers Dieu. Que cette pauvre église lui parut plus grandiose et plus noble que les métropoles où il avait prié !

C'était la veille d'une fête solennelle. Et comme la nuit tombait, les cloches se mirent à sonner à toute volée : la sonore, l'argentine, la vibrante et la grosse, dont le mugissement d'airain fait osciller la tour sur sa base. On eût dit que leurs puissantes voix de bronze acclamaient celui qui arrivait ! Leurs tintements éveillaient mille échos, retentissaient, se mêlaient en fusées rapides, se prolongeaient en vibrations sans fin, chantant un hymne d'allégresse.

Les pigeons de l'évêché, blancs et gris, les tourterelles blondes volaient, éperdues, effarées, puis revenaient se ranger en longues files sur les corniches du palais.

Les enfants, émerveillés, contemplaient les bonds des cloches, au calice parfois renversé et laissant voir, comme le pistil dans la corolle d'une campanule, le battant épanoui en massue. Les petits grimpaient sur les genoux de la mère, et le père prenait dans ses bras les plus petits, stupéfaits de cette harmonie formidable que leurs mains mignonnes applaudissaient.

Une fraîcheur délicieuse succédait à la chaleur de la journée : la nuance opaline du ciel se fonçait, et le croissant phébéen apparaissait, lumineux, pareil à une fleur d'argent sur le bleu. Ce n'était pas encore la nuit, mais la claire lumière indécise du crépuscule de juin.

L'odeur balsamique de foin fraîchement coupé, le parfum des fleurs, les senteurs pénétrantes de la campagne, embaumaient l'air pur et vif. Ça et là, derrière des fenêtres demi-closes, s'allumaient des clartés de lampe.

Le menuisier Jean-Pierre, aidé de ses garçons, fermait sa boutique. Il avait rudement peiné tout le jour et se réjouissait du repos qu'il allait prendre. Les apprentis balayaient dans un coin les copeaux ou *buscailles* ; les compagnons rangeaient les planches de sapin rugueuses, et les billes de noyer poli aux veines bizarres. On rangeait les rabots, les marteaux, les scies, les vilebrequins ; on préparait sur les établis l'ouvrage du lendemain, et tout ce monde, las, mais satisfait, devisait avec enjouement.

Au fond de la cour, où les poules picoraient en gloussant, où les chats s'ébattaient, tandis que le bon chien Brio, allongé sur le sable, impene

trable et muet comme un sphinx d'Hermopolis, écoutait les bruits de la rue, au fond de la cour, on voyait maman Rosalie, la menagère, surveillant les apprêts du souper, au milieu de la tribu nombreuse de ses bruns, des petites filles et des garçonnets.

La marmite, pendue à la crémaillère, chantait sur un feu pétillant. La poêle grésillait sur les braises. Au milieu de la vaste cuisine, une blonde accorte dressait le couvert sur le *pétrin* : les faïences colorées, les gobelets de verre, les brocs d'étain reluisaient sur la nappe liesse.

L'aîné des garçons entourés de ses petits frères, leur contait une histoire de fée, qu'ils écoutaient la bouche béante et les yeux ravis. Une des bruns tournait prestement le fuseau entre ses mains agiles ; l'autre berçait un poupon endormi dans son berceau. Ce tableau d'une si noble simplicité, avait un charme profond et ceux qui passaient devant cette demeure, asile du travail et de la piété, saluaient la paix qui y régnait, parce que sourire aux heureux porte bonheur.

Au moment où la foule s'arrêta devant la porte de Jean-Pierre, le vieillard en franchissait le seuil, étonné de ce mouvement inusité dans une rue si tranquille. Il fut le premier à reconnaître Félix, et lui ouvrit ses bras, en poussant un appel :

— Femme ! Viens femme ! Voici notre abbé que le bon Dieu nous rend !

Un cri joyeux lui répondit, au fond du logis. Puis, maman Rosalie, toute tremblante, les mains étendues, s'avança, bientôt suivie de ses fils, de leurs femmes, de toute la marmaille qui riait, et c'était une clameur où toutes les voix se mêlaient, graves, aiguës, juvéniles, grêles.

Mon Félix ! Frère !.....Frère !..... l'oncle le *quinque* (1) prêtre ! Dieu

(1) Oncle.
soit béni !.....

Mais l'abbé Félix, ayant donné mainte accolade au vieux père, qui balbutiait en l'embrassant, accourut à la rencontre de la mère, et le baiser qu'ils échangèrent eux deux, fut le plus doux qu'ils se fussent jamais partagé ; car on avait cru l'enfant tué ou prisonnier aux lointaines contrées du Nord, et s'il revenait, ce n'était pas pour s'être menagé devant l'ennemi ! Et depuis si longtemps on l'attendait. Quelle joie ! Il y eut des larmes répandues, mais de celles qui valent bien plus que leur poids d'or.

Les voisins, les amis eussent voulu être de la fête, mais il y avait déjà deux bonnes douzaines d'écuelles sur la nappe de la huche, et même en se serrant, on n'eût pu accueillir d'autres convives.

La Rosalie, toute fière, emmena son fils ; et Jean-Pierre ayant poliment souhaité la bonne vesprée aux camarades, leur promettant de trinquer avec eux le lendemain, repoussa l'huis au nez des trop curieux qui s'en allèrent en disant :

— Le bonhomme a raison. Le meilleur verre de son vin est pour son treizième, qui revient de loin, en tout honneur, et l'épaulette sur la soutane !

— Que la paix soit en cette maison et sur tous ceux qui l'habitent, dit Félix, lorsqu'il entra dans la cuisine, où son regard chercha aussitôt à la place d'honneur, le crucifix encadré de buis bénit.

La vie
mit de l'
groupe. C
et les pet
cle prêtre

Maman
de son ch
cherchant
essuyées.

— Te vo
n'a pas vo
corps, les
jama's ren
avons imp
de partir,
pas de pre

Tu as re
autrefois,
mêmes Sa
nous ché
mille... J'

le treizièm
de braves
son, sans
notre port
dans le pa
heur, car
obéissant
Père, le F

qu'à l'heu
Ayant a
man Rosa

— C'est
autour de

Et l'abb
sanglots a

Alors il
dit, tant b
il narra le
avec le ré

On se m
pas mangé
le reste à
de vigile.

La vieille Rosalie l'amena tout près d'elle, à sa droite, et le père se mit de l'autre côté, tandis que toute la famille réunie entourait ce groupe. Ce n'était que visages attendris, sourires francs, tendres regards, et les petits venaient, curieux, mais bien sages, tourner autour de l'oncle prêtre, admirant sa beauté austère et mâle.

Maman Rosalie ne put se tenir de parler. Elle avait les deux mains de son cher garçon dans ses mains ridées, et elle le couvrait des yeux, cherchant sur sa figure la trace des dangers bravés, des fatigues essuyées.

— Te voilà donc enfin, dit-elle, mon abbé !..... Mon abbé !... La mort n'a pas voulu de toi ; et la Charité s'est mise, pour te protéger, entre ton corps, les boulets et les balles... Dieu soit béni !... La sainte Vierge soit à jamais remerciée, et aussi nos bienheureux Patrons à tous, que nous avons implorés pour toi chaque matin et chaque soir !... Tu as bien fait de partir, mon abbé, puisque les pauvres qui mouraient là-bas, n'avaient pas de prêtre pour les consoler au moment du passage !.....

Tu as rempli ton devoir, et tes frères qui étaient soldats sont revenus autrefois, sains et saufs, comme toi aujourd'hui, et par l'intercession des mêmes Saints... Je ne sais pas ce que nous avons fait à Dieu, mais Il nous chérit par-dessus tous, et sa protection est visible sur notre famille... J'ai eu treize fils, et voici trente ans que j'ai mis au monde toi, le treizième... Tous mes fils sont vivants... Neuf d'entre eux ont épousé de braves femmes, que voici, et nous avons deux mignons dans la maison, sans compter ceux qui sont au collège... La mort n'a pas frappé à notre porte, si ce n'est pour prendre deux anges qui louent le Seigneur dans le paradis... Mais toi, mon abbé, tu es notre orgueil et notre bonheur, car tu nous aimes, tu nous as aidé, tu as été toujours un bon fils, obéissant et soumis ! Aussi, je te bénis de toute mon âme, suppliant le Père, le Fils et le Saint-Esprit de te garder comme un bon prêtre jusqu'à l'heure où tu viendras nous rejoindre au cimetière. Ainsi soit-il.

Ayant achevé ce discours, que le jeune prêtre écouta en pleurant, maman Rosalie se leva, puis inclina la tête, en ajoutant :

— C'est à vous de nous bénir, tous ceux de votre sang qui se courbent autour de vous.

Et l'abbé, levant les mains, prononça d'une voix fervente, que des sanglots altéraient, la formule sacrée.

Alors il devint tout à tous. Il prit les petits sur ses genoux. Il répondit, tant bien que mal, aux questions qui lui venaient de toutes parts ; il narra les tristes épisodes de la campagne, il fit pâlir ses auditeurs avec le récit de l'exécution de Tōni Laurent.

On se mit à table, et Félix déclara que depuis bien des mois il n'avait pas mangé d'aussi bonnes pommes de terre, d'aussi bon fromage..... et le reste à l'avenant, car, en somme, le repas était maigre : une collation de vigile.

Mais voilà qu'au dessert le concierge de la sous-préfecture arriva, portant une large lettre, cachetée de cire rouge, que l'abbé ouvrit pendant qu'on offrait un verre de vin au messager. Le pli officiel renfermait un carré de parchemin, plus un écrin où, sur le velours violet, brillait une croix attachée à un ruban rouge.

— Décoré ! s'écria Jean-Pierre, stupéfait.

— Papa, on me donne ce morceau de ruban en échange du drapeau que j'ai conservé à la patrie. C'est juste ! Mais il y en a tant qui le méritent autant que moi !

Le messager expliqua, un peu confus, que M. le sous-préfet serait venu lui-même. Mais qu'il n'avait pas voulu retarder la bonne nouvelle il n'avait pas osé non plus troubler par sa présence les épanchements du retour. Sur quoi il partit, après avoir promis de ne dire à personne la nouvelle, en foi de quoi il ne la conta, dans la soirée, qu'à une personne par maison.

Quelques jours plus tard, l'abbé Félix fut nommé par son évêque, duquel il sollicita ce poste modeste, curé de la petite paroisse de Montbernard, sur un plateau des Alpes. Il partit aussitôt.

Montbernard était une commune divisée en quatre ou cinq villages, comptant ensemble huit ou neuf cents âmes. On y arrivait par un seul chemin, tracé en rampe sur la montagne, et bordé de châtaigniers superbes. Les maisons étaient des masures, couvertes de toits de chaume ; le cabaret, seul, et l'église possédaient un toit d'ardoises. Il n'y avait là que de pauvres gens.

Le presbytère, une bâtisse à demi-ruinée, aux murailles fendues, aux charpentes grossières, cachait sa façade grisâtre sous une treille délabrée où grimpaient des plants de vigne déjà desséchés. On y campait, on n'y logeait point.

Lorsque l'abbé Félix y vint pour y préparer son installation, il y trouva la sœur du curé défunt, qui lui tint ce langage dépouillée d'artifice :

Monsieur le curé, vous n'avez pas de chance. Mon frère a usé ici les dix dernières années, de sa vie. La paroisse est pauvre ; il n'y a pas de châtelain, mais beaucoup de mendiants. Les familles sont divisées. Les procès abondent. Une haine féroce met en lutte l'ancien maire et le maire nouveau, qui ont chacun un parti. Les enfants sont mal élevés. L'église n'a que trois chasubles : une blanche une rouge, une noire, et je me suis brûlé les yeux à les repriser... Le maître d'école est un libéral, le garde champêtre lit les journaux... En un mot, comme on dit, c'est ici le plus mauvais pays du diocèse, et il faut être en disgrâce pour y être envoyé.

Félix vit bien que la bonne dame avait le cœur aigri par le chagrin. Il la consola, il la ramena à des sentiments plus charitables, et ne tarda pas à se convaincre que l'ennui, la solitude, et une certaine intempérance de langue dictaient ces appréciations exagérées. Aussi ne fut-il point effrayé.

Il visita l'église qu'il trouva, en effet, bien dénuée. Mais plein de confiance en Dieu, il se promit d'améliorer toutes choses, et remercia la Providence de l'envoyer dans un pays où il y avait tant de bien à faire.

Vous avez
Ecosse, de c
tour déman
au côté, vou
Sur les tr
Walter Scot
hérissés de
ches vêtues
les marais v
le boîtes d
dinning, ou
vues dans v
de feuillage
étrange poé
Nos Alpe
cosse ; elles
sombre, les
Le val de
massif alpes
A gauche
en couvrent
nu la roche
caire jaunât
A droite,
comme les
posées au so
perchés régu
ou tonnelles
Plus haut
naies vives
proussailles
haut la roch

LE PRESBYTERE DE MONTBERNARD

Alpes ! forêts, glaciers ruisselants de lumière,
Sources des grandes eaux où j'ai bu si souvent
Sommets ! libres autels où, dans ma foi pre-

[mière,
J'ai respiré, senti, touché le Dieu vivants !...
De tous les grands espoirs vous m'avez fait

[largesse ;
Je vivais dans l'effroi, vous m'avez rassuré,
J'avais soif de beauté, de bonté, de sagesse...
Le lieu que je cherchais, vous me l'avez

[montré,
A travers votre azur, dans l'insondable espace,
Hissé sur vos sommets j'entrois mon séjour ;
Je n'ai pu, moi chétif, lui parler face à face,
Mais vous m'avez redit que son nom est amour
Et je l'ai si bien cru, dans ma longue jeunesse
Qu'à lui, qu'à son ouvrage, à mes frères nus

[mains,
Admirant, adorant, joyeux, épris sans cesse,
J'ai prodigué partout mon cœur à pleines mains

(VICTOR DE LAPRADE, *Adieux aux Alpes*).

Vous avez bien souvent rêvé des vallons sauvages de la brumeuse Ecosse, de ces glens parsemés de bruyères, que domine quelque vieille tour démantelée, dont le highlander, tartant sur l'épaule et claymore au côté, vous conte les mélancoliques légendes.

Sur les traces de cet enchanteur, qui vendait si cher sa poésie, — Walter Scott, — vous avez combien de fois parcouru les sentiers abrupts hérissés de sapins, les forêts de grands vieux chênes séculaires, les roches vêtues de mousses, riche manteau de velours, les gorges désolées et les marais verdoyants ? Ces vertes vallées du royaume des Stuarts, où le boiteux d'Abbotsford promène ses héros, l'aventureux Halbert Glendinning, ou le valeureux Cosme Comyne de Bradwardine, vous les avez vues dans vos rêves, riantes ou grandioses, coquettes sous leurs parures de feuillage, pittoresques, avec leurs entassements de rocs, et d'une étrange poésie.

Nos Alpes, en quelques endroits, ressemblent aux montagnes d'Ecosse ; elles en ont les grandes lignes, les vastes échancrures, la verdure sombre, les granits rouges, les cimes déchiquetées.

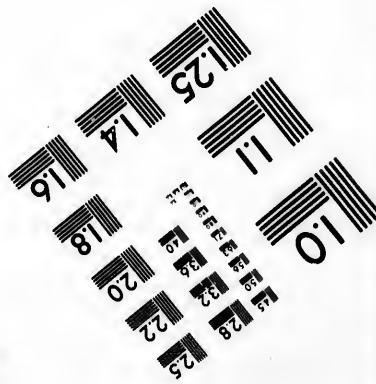
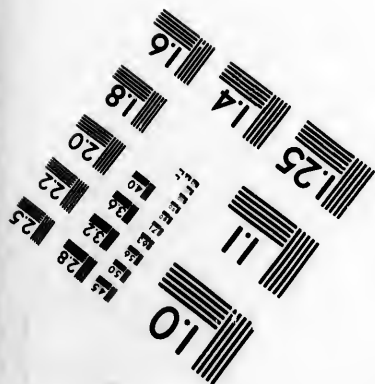
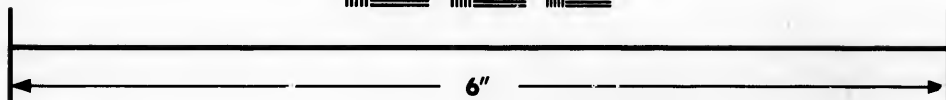
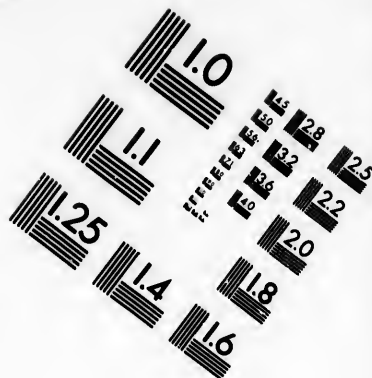
Le val de Montbernard se creuse entre deux énormes contreforts du massif alpestre.

A gauche, c'est un mont taillé à pic ; des forêts de mélèzes et d'arole en couvrent la pente, cà et là tailladée de balafres profondes, mettant à nu la roche noire, schisteuse, luisante, — et plus bas les couches de calcaire jaunâtres, qui vont peu à peu se désagréant.

A droite, la pente est moins raide. Sur les premières croupes, étagées comme les assises d'une gigantesque pyramide, ce sont des vignes exposées au soleil, avec leurs *provins* fouillés dans la terre grise, leurs *perchés* réguliers, leurs *cabotes* rustiques, huttes de planches peinturées, ou tonnelles de chèvrefeuille, bâties à l'ombre des amandiers.

Plus haut, des prairies, des pâturages, plantureux et gras, bordés de haies vives ; des vergers pleins de pommiers : plus haut encore, des proussailles brunes, — des *arcosses*, comme on le dit là-bas, — et tout en haut la roche dépouillée, diaprée de couleurs bizarres, ici violette, là





Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

28 25 22 20 18

10 01

bleuâtre, là encore d'un roux tacheté des étincelles du mica. Et la crête se découpe en arrêtes nettes, en pics aigus, sur le ciel limpide.

Au fond, s'élève la masse du Charvin, aux flancs ravinés, au sommet arrondi comme un dôme, presque toujours couvert de neige, et derrière encore d'autres sommets, les glaciers d'un blanc opaque, des aiguilles hardiment lancées dans l'espace.

Entre les deux montagnes, un torrent court, bouillonne, se précipite, à travers un dédale de blocs, se creusant un lit dans les détritiques d'ardoise jaillissant en cascade, et parfois s'engouffrant à grand bruit dans un tunnel d'où il sort blanc d'écume.

Au delà des vignes, au delà des prairies, ce clocher à flèche luisante, qui émerge d'un bois de tilleuls, de noyers, de hêtres, c'est Montbernard, une pauvre église, assurément !

La façade est "ornée"—que la langue française est pauvre !—ornée de trois fresques. La Vierge, dans une gloire de nuages, trône au fronton ; d'un côté de la porte, saint Georges monté sur un cheval plus gros qu'un éléphant ; de l'autre le bienheureux saint François causant de bonne amitié avec le loup de Gubbio.

Le peintre a épuisé sa palette ; l'azur et le vermillon, il les a prodigués, s'inquiétant peu au surplus, en véritable coloriste, des règles du dessin et des lois de la perspective. Naïf artiste dont la renommée n'a pas dépassé les frontières de la paroisse,—heureusement pour lui !

Mais le bon Dieu, qui donne le génie, aime ces temples modestes à l'égal des splendides basiliques, enrichies à profusion des chef-d'œuvre des Michel-Ange et des Raphaël, de toutes les merveilles de l'art. Cette pauvre église avec ses peintures grossières, ses autels de bois et de plâtre, ses statuette informes, ses murailles crevassées, son dallage raboteux, n'en est pas moins un sanctuaire.

Et quand la foule des fidèles l'emplit, quand on y voit prier ces vieillards et ces jaunes gens en habit blanc, brodé aux coutures de laine verte et noire, ces bonnes femmes au large escoffion de toile, à la robe de bure épaisse qui se tiendrait debout toute seule, comme une cloche de bronze, et ces fillettes blondes, si jolies sous leur calotte ronde à galons d'écarlate, tous venus par le froid âpre et la neige dure ou par la grande chaleur du soleil d'été, des hameaux situés à plusieurs heures de marche,—on admire quand même comme laide bâtisse, qui est la maison de tous, et où tous les cœurs viennent battre à l'unisson pour honorer le Seigneur.

Autour de l'église, quelques chaumières se groupent, ombragées d'arbres fruitiers. Ce sont de pauvres bâtisses, faites de pierre brute et de mortier, avec de planches de sapins que le temps a vermillonnées, et des toits de chaume, épais comme le tapis de neige qu'ils doivent supporter l'hiver, mais tout brodés, en été de pariétaires et de mousses.

Le paysan, qui ne veut point payer au gouvernement plus d'impôt que son logis ne vaut de capital, se condamne à l'obscurité : les murs sont percés de lucarnes étroites ; une fenêtre, deux au plus, pour donner l'air et la lumière. L'écurie a des soupiraux grillés ; le fenil, une large baie, et les greniers, des trous protégés par des auvents de tôle.

Au-dessus de la porte, une croix peinte en bleue, ou, dans une niche

étoilée, un
bénédictio

Le villa
le long d'
riers de Sa
son de ros

La cure
noires jail
le pasteur
sées sur le
bord du se
cées en lon

C'est da
heur.

Lorsqu'
installé, il
rendent la
été pour to

Il deven
tout le bi
aimait cet
compare à

Mais il
étaient réu
tre vingts
gardé l'ha
des jeunes
Ecosse. De
que mode
les garçon
l'œil franc
chapeau a

Et puis
aux grand
mères ; en

Tous ét
dans la m

Félix et
sans emp
aurait ma
châtelain,
et quand
cérémonie
voir pour
d'honneur

Ses hô
revint à p

Et la crête
a sommet
et derrière
s aiguilles

précipite,
ritus d'ar-
bruit dans
e luisante,
Montber-

re !—ornée
e au fron-
heval plus
is causant
es a prodi-
règles du
ommée n'a
lui !

modestes à
ef-d'œuvre
art. Cette
et de plâ-
lage rabo-

r ces vieil-
s de laine
la rohe de
cloche de
e à galons
la grande
de marche,
maison de
honorer le

agées d'ar-
rute et de
ées, et des
supporter

as d'impô
les murs
pour don-
enil, une
e tôle.
une niche

étoilée, une madone de plâtre, mains ouvertes pour laisser pleuvoir les bénédictions, annoncent que c'est ici la demeure d'un chrétien.

Le village est un amas de chaumines disséminées ça et là, au hasard le long d'un chemin semé de cailloux, entre des haies de fusains, de poi-riers de Saint Martin et d'églantiers chargés, au printemps, d'une mois-son de roses, à l'automne, de grappes de corail.

La cure est tout près de l'église, juxte le cimetière, peuplé de croix noires jaillissant parmi les herbes grasses. De son jardin, clos de treilles, le pasteur voit les tertres funéraires, embaumées de folles fleurs pous- sées sur les corps de ceux qui furent, et les saules qui penchent, au bord du sentier, leurs branches flexibles, verdâtres, doucement balan- cées en longues franges par la brise de la montagne.

C'est dans cet oasis alpestre que l'abbé Félix goûta enfin le vrai bon- heur.

Lorsqu'il y vint, avec l'archiprêtre et les curés voisins, pour y être installé, il ressentit au cœur cette joie et cette paix de la certitude qui rendent la vie si facile et si heureuse. Il prit possession, comme si c'eût été pour toujours, du maître-autel, du confessionnal et de la chaire.

Il devenait le maître, et surtout le Père. Il jouissait par avance de tout le bien qu'il ferait. Il souriait à ses ouailles, à son troupeau, car il aimait cette parabole simple et touchante où le Maître des maîtres se compare à l'humble pasteur allant à la recherche de la brebis égarée.

Mais il ne la trouvait pas égarée lui, Félix, cette brebis, car toutes étaient réunies autour de lui. Toutes ! Les anciens ; des vieux de qua- tre vingts ans, chenus, courbés, appuyés sur leurs bâtons de houx, ayant gardé l'habit de l'autre siècle et le bonnet rouge incliné sur l'oreille ; des jeunes, escortés de leur famille, une tribu, un *clan*, tout ainsi qu'en Ecosse. Des ménages de dix-huit ou vingt ans, les filles, accortées autant que modestes, n'ayant au bas du jupon qu'un seul galon de laine bleue ; les garçons, robustes, le visage ouvert et gai, hâlé, mais sans rides et l'œil franc, le sourire amène, avec la blouse ou la veste de futaine, et le chapeau aux larges ailes gris, garni de fleurs.

Et puis les petits Ecoliers à figure mutine ; fillettes aux joues pourprées, aux grands yeux bleus, se cachant à demi derrière le tablier des grand'- mères ; enfantelets mignons, aux lèvres roses, aux boucles blondes.

Tous étaient venus au-devant du curé, prince de la paroisse, et roi dans la montagne.

Félix eut pour tous un doux sourire et une bonne parole ; il répondit sans emphase à la harangue du syndic, il comprit, d'un regard, qu'il aurait maille à partir avec le maître d'école ; il fut digne et poli avec le châtelain, qui lui offrait un bouquet des plus belles fleurs de son jardin ; et quand enfin il s'avança, conduit par le vieil archiprêtre, qui hâtait la cérémonie ce fut une acclamation générale de ces braves gens, fiers d'a- voir pour pasteur un prêtre sur la poitrine duquel brillait la croix d'honneur.

Ses hôtes partis, lui augurant bonne chance et longue vie, l'abbé Félix revint à petits pas vers son logis, laissant errer son regard sur le pay-

sage, allant du torrent noir moiré d'écume, aux cimes orgueilleuses, et des prés semés de fleurettes au village enfoui dans la verdure.

Il admirait les dentelures faites par les sapins sur les crêtes, l'échiquier tracé par les champs sur les pentes larges, la falaise de calcaire escarpée surplombant le ravin, les roches luisantes parmi les broussailles desséchées, les cabanes éparses au bord du chemin, les petites chapelles blanches, étoilant le vaste plateau.

Et il songeait que sa vie, désormais, s'écoulerait dans cette solitude où Dieu l'appelait pour faire un peu de bien.

Au détour du sentier, au-delà d'une combe où frissonnaient des trembles, des yeuses enguirlandées de lierre, bois vierge où des armées d'oiselets se livraient bataille, où des myriades d'insectes peuplaient les mousses soyeuses, les lichens et le gazon odorant, il vit le manoir du châtelain, hardiment campé sur un massif de granit, avec son donjon crénelé jadis, son pignon pointu, sa tourelle en poivrière.

Le baron qui vivait là n'avait plus de baronnie, et toute sa noblesse gisait dans quelques liasses de parchemins, conservés avec un pieux respect au fond d'un antique coffre de fer. Cependant l'aigle héraldique, ailes éployées, serres ouvertes, planait encore, taillée dans la pierre blanche, sur l'ogive du portail. Mais les ronces avaient envahi la douve, des madriers à peine équarris remplaçaient le pont-avis, et la herse ne glissait plus dans ses profondes rainures.

Toute la vie sociale tenait dans ces trois maisons : l'église, d'où l'on ne peut chasser Dieu ; le château qui s'émiette, en même temps que le blason s'efface et que le lignage diminue ; le presbytère, où le prêtre, plus noble que le seigneur, et pauvre comme le paysan, représente ce qui ne meurt pas.

Félix, ayant parcouru sa paroisse, voulut visiter son domaine. Pauvre logis que celui d'un curé de campagne, et surtout d'un jeune curé, qui le meuble avec ses économies, c'est-à-dire avec rien : moins que le ménage de l'Auvergnat qui, du moins, possédait cinq sous bien à lui.

La cure est basse, crépie de chaux. Une treille en longe la façade : pampres verts enroulés sur des perches brunes. Le toit est papelonné d'argent à moitié effritées, et des poutrelles placées en travers servent à soutenir, en hiver, l'énorme poids de la neige accumulée en abondance.

La porte est ouverte en toute saison, car c'est ici la maison de tout le monde, et quiconque y veut entrer, entre librement, de l'aurore à la nuit.

En bas, le bûcher, où s'entassent les vieilles souches que dévorera le feu du prochain hiver : grobes de noyer, billots de chêne, rondins de hêtres, fascines qui ornaient le reposoir de la Fête-Dieu dernière, alors qu'un feuillage luisant et parfumé habillait leurs rameaux, aujourd'hui desséchés.

La cuisine, aux murailles enfumées, aux solives noircies. La crémaille pend au-dessus de lâtre, garni des landiers tordus que messire Jacques Vaubin fit forger, l'an 1416 de l'Incarnation de Notre-Seigneur, et que vingt recteurs se sont légués d'âge en âge. Sur le manteau de la

cheminée, à café resse lanternin quand M. moribond,

Le buffe des fourch de tout ce nête ville casserolles humilié.

Nulle bo faut une b progressis

Le réfec gris à rayv faite drapé vases de fl chaises de le tressée, blanc ne t Etoile !

M. le cu sa tournée d'étoffe rou

C'est toi de heaucou sous un cr pointe à ra "peinte à

Pas de rideaux au lon ovale, noué sur u sacerdos in

Puis, le qu'on don posées sur propreté e blement.

Tel est prêt est l vit là, très

Le jard parts, lai solal le p des verve

Le resta tendre ; c enroulés :

cheminée, des chandeliers de cuivre sont rangés en bataille, le moulin à café ressemble à un fortin, la poivrière, à tourjon. A l'autre angle, le lanternin à vitres de corne que le petit clerc balance à bout de bras, quand M. le curé s'en va, au milieu de la nuit, porter le Viatique à un moribond, là-haut, tout là-haut, sur les sommets.

Le buffet est vide. Quelques assiettes d'étain, des écuelles de faïence, des fourchettes de fer et des cuillers de bois. On ne payerait pas, au prix de tout cette vaisselle, une soucoupe de sèvres de pacotille que l'honnête ville de Limoges fabrique pour l'exportation. Puis les marmites, les casseroles juste ce qu'il en faut pour que la ménagère ne soit point humilié.

Nullé bourgeoisie qui ne ferait la moue, en voyant cette pénurie : il faut une bien autre batterie pour cuire l'œuf à la coque du bourgeois progressiste, libérateur et content de son sort !

Le réfectoire : deux ou trois pauvres images enluminées sur le papier gris à rayures vertes. Un rideau de mousseline, d'une blancheur parfaite drapé devant la fenêtre. Un grand christ de bois noir, entre deux vases de fleurs, à la place apparente. Une salle carrée, solide, et des chaises de bon bois. Puis le fauteuil, monument vénérable, fait en paille tressée, mais orne de coussins dont le vieux drap vert moucheté de blanc ne tendit que douze années durant le billard du café de *la Belle Etoile* !

M. le curé s'y délasse, en lisant son journal. Quand Monseigneur fait sa tournée pastorale, il trône sur ce siège, alors décoré d'une housse d'étoffe rouge.

C'est tout. En haut, la chambre du curé. Des rayons chargés de livres, de beaucoup de livres ; un bureau encombrée de papiers. Un prie-Dieu, sous un crucifix, entouré de reliquaires. Dans un coin le lit, à court-pointe à ramages, avec l'oreiller bien blanc, et, au chevet, une Madeleine "peinte à l'huile" dans un cadre de bois doré.

Pas de tapis : une peau de chamois devant la couchette. Pas de rideaux aux fenêtres grillées. Le seul ornement, c'est un grand médaillon ovale, enfermant sous un cristal bombé, un ruban de soie blanche noué sur un morceau de velour violet où sont brodés ces mots : *Tu es sacerdos in æternum*, avec la date de l'ordination.

Puis, le long du corridor, les chambres réservées à l'hospitalité ; celle qu'on donne aux malades a un lit de fer ; les autres ont des paillasses, posées sur des tréteaux. La paille de maïs est toujours fraîches mais la propreté est le seul luxe de ces humbles cellules, où l'on dort si paisiblement.

Tel est le palais d'un curé dans la montagne. Un palais dont la propreté est le seul luxe, mais dont l'envie ne franchit jamais le seuil. On vit là, très bien, avec neuf cents francs de rente.

Le jardin s'étend derrière la cure. Deux allées le coupent en quatre parts, laissant au centre une corbeille où poussent, quand le vent et le soleil le permettent, quelques géraniums étioles, des chrysanthèmes et des verveines.

Le reste est planté de légumes ; salades épanouies en roses d'un vert tendre ; choux en boules d'airain, artichauts en gerbes d'acanthe, bois enroulés autour d'échalas, planches de carottes, au feuillage en dentelle.

Des poiriers nains aux angles des carrés, des bordures de buis. Le long de la muraille, le persil, le cerfeuil, la pimprenelle. Au fond, deux ruches, et la cage aux lapins, et dans un angle, un fouillis de plantes grimpantes chargeant une tonnelle, où parfois le maître de céans vient lire son bréviaire, en respirant la senteur exquise du jasmin, en admirant les clochettes d'argent du liseron et les thyrses violets de la glycine.

Félix, quand il eut vu toutes ces choses, se réjouit d'être si riche. Le logis lui plaisait, et aussi le jardin, tout embaumé et tout fleuri. Il eut même peur d'être trop heureux dans ce paradis, mais il offrit sa joie au bon Dieu, et promit de se résigner si jamais il le fallait quitter.

“ Les catholiques doivent se garder de devenir des illuminés. Et ils se préserveront de ce fléau en accordant à la science la première place dans leur intelligence, la première après la foi....

“ Au milieu des montagnes, en de pauvres pays, j'ai vu des presbytères sans jardins et sans fleurs, et néanmoins tout riant à cause de la bonté de leurs hôtes qui suffisait vraiment à remplacer toutes les floraisons.... Oh ! les charmantes conversations que nous avons prolongées sous des charmillles de vigne vierge et de lierre ! Et comme nos âmes s'y élevaient sans peine aux sujets les plus élevés....

“ Nous possédons la théologie, les sciences, la poésie, l'art et l'économie sociale ; nous avons le devoir, oui, le strict devoir de nous mettre au courant de ce quintuple mouvement, et de nous demander tous les jours si, dans chacun de ces cinq domaines, l'éternelle Vérité catholique a fait de nouveaux progrès.

[LEON GAUTIER, *Lettre d'un Catholique.*]

Comme un bonheur ne vient jamais seul, Félix eut, par surcroît, celui de trouver une bonne servante.

Une vieille fille de quarante ans, au visage doux, mais d'une énergique laideur. Petite, mince, mièvre, pâle, les joues criblées de taches de rousseur, avec de rares cheveux jaunes, relevés sous son *berretin* de soie brochée. Sa taille fluette disparaissait sous les plis abondants de sa cote de drap, et le fichu brodé de fleurs en laine, cachait ses épaules pointues.

Accorte avec cela, preste gaie, sachant rire, laborieuse, économe. Un peu familière ; toutes ces bonnes filles de là-bas, sont ainsi. Importune pour être trop serviable, ayant grand souci du moindre rhume, et grondant son maître à tous propos : parce qu'il se couchait tard et qu'il se levait tôt, et qu'il mangeait trop vite, et qu'il ne ménageait pas sa peine, et qu'il donnait “ tout ça sien ” et qu'il abandonnait volontiers le margre casuel, qui, régulièrement perçu l'aurait enrichi d'au moins douze écus chaque année. •

A part ces mercuriales, et quelque penchant à l'intempérance de langue cette montagnarde était parfaite. Sobre, vivant de peu, sachant élaborer de merveilleux plats de farine de maïs appelée *polenta*, boulangant elle-même le pain de la cure : *pain passé*, beaucoup de seigle et peu de froment. On parlait de son ratafia de merise dans sept paroisses d'alentour. Le sacristain l'avait en haute estime : les enfants de chœur craignaient sa main nerveuse, prompte aux taloches.

Pour achever, ce trésor répondait au nom de Symphorose.

Symph
commère
animal so
aussi, ha
majeure.
Menoune
Félix r
solitaire
chien : u
poils ébo

L'exist
aimables
tre, et qu
vement e
Vivre d
pays sim
teuse ign
été ; n'av
d'un cont
équilibre
pas assur

Avec m
salaire de
voir le m
—et ne s

L'intell
ments de
vie de l'e
portables

Les mo
le pain d
ble, et la
solitude.

Mais le
échangés
l'école, o
semaine,
bouilli d
deux sem

Le cur
sacristain
fice. Pu

Chaqu
paix, l'av
des proc
il s'occu

Symphorose, au second jour de son installation, fit visite à plusieurs commères, et leur confia sous le sceau du secret, qu'elle raffolait de cet animal souple, malicieux, rusé, fantasque, plein de caprice et de grâce aussi, haïssable pour tous ses défauts, et que chérit toute demoiselle majeure. Le lendemain, elle eut trois chats : Raboton, blanc et noir ; Menoune, d'un gris superbe ; Ma Grosse, fauve comme une lionne.

Félix ne prit pas ombrage de cette invasion féline. La promenade solitaire l'ennuyait. Il obtint de Symphorose la permission d'avoir un chien : un affreux chien de berger, tout noir, avec des yeux de feu, des poils ébouriffés, une mine féroce, qui fut appelé Dragon.

L'existence du curé de campagne n'a rien qui puisse faire envie aux aimables bourgeois qui se gaudissent de la fainéantise invétérée du prêtre, et qui se pavanant dans leurs habitudes bourgeoises, censurent gravement ce prêtre qu'ils ne connaissent point.

Vivre d'un bout à l'autre de l'année, dans la montagne, au milieu de pays simples et pauvres, avec une servante parfois acariâtre et quineuse ignorante le plus souvent ; des chats et un chien pour toute société ; n'avoir de récréation que l'étude, et de plaisir que la rare visite d'un confrère ; se priver de tout superflu, souvent rogner le nécessaire ; équilibrer par des prodiges de parcimonie un budget misérable, ce n'est pas assurément, pour goûter les charmes de la vie.

Avec MILLE francs par an, il faut nourrir deux personnes, payer le salaire de la servante, se vêtir, exercer l'hospitalité, faire l'aumône, prévoir le médecin et la pharmacie, parer aux multiples dépenses du détail, —et ne se point endetter.

L'intelligence réclame sa part, quelques livres, un journal, les instruments de travail de l'homme studieux. La vie matérielle est pénible, la vie de l'esprit, est bornée par cette pénurie d'argent qui cause d'insupportables souffrances aux délicats et aux sensitifs.

Les moines, du moins, n'ont aucune de ces inquiétudes misérables ; le pain du corps est assuré, la bibliothèque du monastère est irrépuisable, et la causerie sur les arceaux du cloître rafraîchit l'âme, lasse de solitude.

Mais le ministère pastoral impose d'autres privations. Quelques mots échangés avec le paysan qui laboure sa terre, ou l'enfant qui sort de l'école, ou la ménagère qui vient demander un conseil. Une fois par semaine, le dîner chez le curé voisin, où l'on retrouve la soupe et le bouilli de Symphorose ; de temps à autre la conférence, qui ruine pour deux semaines l'hôte empressé et trop cordial. C'est tout.

Le curé se lève à l'aube. En été, il va sonner la messe lui-même, le sacristain est aux champs. Il prépare l'autel ; il célèbre le divin sacrifice. Puis il revient chez lui. C'est l'heure de ces audiences.

Chaque matin amène de nouvelles recrues. N'est-il pas le juge de paix, l'avocat, le médecin, le conseiller de ses paroissiens ? Il arrange des procès, il reconcilie des familles, il donne son avis sur telle affaire, il s'occupe d'un mariage, il distribue des remèdes, il morigène l'étourdi.

Le maire, ou l'adjoint, le consulte sur les intérêts de la commune ; le géomètre lui emprunte des livres.

Il en a pour une heure ou deux à s'entretenir avec toutes ces gens ; quelques uns s'en vont satisfaits ; d'autres maugréent, ordinairement, ceux à qui l'on a rendu service.

On sonne le catéchisme. En hiver, c'est une couple d'heures à passer dans une Eglise froide, où les quatres vents se donnent rendez-vous. Des marmots glacés, engourdis, rangés sur les bancs. La plupart ne savent pas lire. Plusieurs n'ont pu obtenir de mère grand les six sous que coûte le petit livre, et le curé, bon gré mal gré, trouve les six sous dans sa poche. Il est quasi plus facile de faire un cours au Collège de France. Des mémoires incultes, des cerveaux obtus, l'indifférence du savoir, voilà les écoliers. Le maître doit se faire petit pour être compris.

Midi, l'Angélus. La marmaille prend sa volée : on joue au palet dans le cimetière ; on joue à *cuite à marmolue* [ce qui veut dire à cache cache] dans les sentiers bordés de troène. Le curé a grand appetit. Ma Grosse, Raboton et Menoune rôdent autour de la table, Dragon, assis posément, l'œil fixe, l'oreille dressée, attend le premier os. La nappe bise, la faïence, le verre, égayent la salle sombre. Un rayon de soleil met une auréole autour du crucifix.

Le repas est frugal : Symphorose va et vient, empressée, d'un air important, glorieuse d'avoir tiré parti des restes de la veille : son *farçon* de pommes de terre est succulent : il y en aura encore pour le soir ; le rôti est un peu brûlé : c'est que la Modeste est venue quêrir de l'huile de mille pertuis pour son garçon qui c'est entaillé la jambe avec une serpe.

L'après diner est réglé, tout ainsi que la matinée. Le breviaire, à lire en marchant, tandis qu'on va voir les malades, ou les vieux qui ne peuvent plus venir à l'église. L'étude : une controverse pour la conférence un cas de conscience à soumettre à l'évêque ; la préparation du prône de dimanche ; une question de théologie qu'on veut approfondir ; le sermon qu'on prêchera aux vêpres de la fête prochaine.

Puis on lit quelque bon livre. L'histoire de l'Eglise a des attrait ; elle est l'histoire du monde ; elle explique le passé, elle prédit l'avenir. L'archiprêtre a envoyé la livraison de la *Revue*. Il y a là un article savant, très soigné ; mais l'auteur est-il bien sûr des citations qu'il emprunte à Origène, à Eusèbe de Césarée, aux anciens *synaxaires* ? Il convient de comparer, et, —ma foi !— si l'érudit s'est trompé, on lui répondra.

Il s'agit d'une dissertation sur le petit nombre des martyrs. Cent volumes à compulser, cent pages à écrire : c'est quatre mois de travail. Mais on a la joie du devoir accompli.

Un tour de jardin maintenant. Il y a lieu de manœuvrer le râteau la bêche et la pioche. L'herbe envahit les allées ; le buis veut être tail lé,

ce rosier n
phorose es
deux plan

Mais son
accourut t
cloches vo
joyeux de

Le curé

—Sym

son compé

Et la se

n'a pas été

est-ce pou

qu'un mor

La nuit

tantôt, ava

la soupe.

une goutte

cadeau offi

L'office,

tenant le d

Hier, il f

brûler, ef

tique à Bru

ciens.

Il sembl

esquisse m

si parfois q

tagne, jam

villes, n'ai

Eh bien,

laborieuse

parfois ses

laissaient

Il eût vo

jetait ses n

toujours, e

tidienne, l

forgeant le

filant des

sonné !...

Parmi le

Bonbernar

quand on

umeaux, c

plus patien

yeux blens

On les n

Joseph, Pr

ce rosier nain doit être transplanté, et cette plate-bande sarclée, Symphorose est d'une négligence fatale à l'endroit des pois ramés, et voici deux plants de groseilliers qu'il s'agit d'arracher à l'instant.

Mais soudain messire Dragon aboie, Symphorose appelle, le clerc accourut tout effaré. On apporte un nouveau-né pour le baptême, et les cloches vont entrer en danse. Le parrain et la marraine, enrubannés joyeux de faire un chrétien, ont grand'hâte. La nuit est proche.

Le curé accourt. Il baptise le petit. Il ira voir demain la mère :

—Symphorose, un peu de sucre pour la Josephte, un verre de vin à son compère.

Et la servante d'obéir, non sans murmure, car la cueillette du vin n'a pas été fructueuse et le tonneau sonne creux. Le sucre est cher : est-ce pour le prodiguer aux autres, que Monsieur le curé n'en met qu'un morceau dans sa tasse de café, le dimanche ?

La nuit est venue. Le curé travaille à la clarté de la lampe. A peine, tantôt, avait-il entamé sa besogne. Il l'interrompt encore pour manger la soupe. Une collation rapide : du fromage et des noix. Mais il aura une goutte de ratafia de Symphorose, qui récompense à sa façon le petit cadeau offert à la mère du nouveau-né.

L'office, la méditation, la prière. Tout le village dort, le curé a maintenant le droit de se reposer. Il est fatigué.

Hier, il fit la chaîne tout le temps que la chaumière d'Hilaire mit à brûler, et la nuit d'avant on l'éveillait en toute hâte pour porter le Viatique à Bruno, l'octogénaire, au hameau de Placopet, tout près des glaciers.

Il semble que le ministère pastoral, tel qu'il est dépeint dans cette esquisse modeste, doit suffire à occuper tous les instants de la vie, et que si parfois quelque lassitude puisse accabler le pauvre curé de la montagne, jamais du moins l'ennui, ce rongeur qui dévore les oisifs des villes, n'ait prise sur lui.

Eh bien, cette existence si remplie, Félix ne la trouvait pas assez laborieuse encore. Il en occupait chaque minute, mais il se reprochait parfois ses innocentes récréations, ses promenades solitaires qui le laissaient livré à ses pensées.

Il eût voulu soulager sa famille, si nombreuse, que parfois la gêne y jetait ses mélancolies noires encore que le vieux grand-père travaillât toujours, et vit tous les braves ouvriers, ses fils, assidus à la tâche quotidienne, les uns maniant comme lui la varlope et le rabot, les autres forgeant le fer sur l'enclume, leurs femmes tressant des corbeilles, où filant des le chanvre. Mais il y avait tant d'enfants dans la maison !...

Parmi les neveux du curé Félix, qui venaient de temps à autre à Bonbernard, un peu timidement, car Symphorose faisait froide mine quand on surprenait sa cuisine sans provisions, il y avait deux frères jumeaux, deux jolis enfants de douze ans, turbulents à rendre fou le plus patient pédagogue, mais sages et bons, au sourire malicieux, aux yeux blens pleins de candeur.

On les nommait Dodon et Zeph, traduction un peu libre de Claude et Joseph, Prénoms que les hauts seigneurs du crû de là-bas, avocats ou

notaires, abandonnent au vulgaire pour se parer des Edmond et des Casimir qui ont traîné dans tous les romans.

Zeph et Dodon ne se quittaient jamais. Nés le même jour, nourris au même sein, ils se ressemblaient au point que leur père même les confondait parfois l'un avec l'autre. On eût dit qu'ils n'avaient à eux qu'une seule âme, ayant les mêmes vertus, les mêmes qualités et les mêmes défauts. Ce n'étaient point des anges, mais c'étaient de bons petits cœurs, aimant Dieu et l'honorant.

—Le portrait de mon Félix ! disait l'aïeule avec orgueil.

Et quand le curé descendait à la ville et qu'il prenait les enfants sur les genoux, heureux un moment de sa quasi-paternité, la vieille Rosalie regardait ce visage austère, d'une beauté sereine, encadré entre ces deux figures fraîches et roses, rayonnantes de cheveux d'or. Et alors elle soupirait.

Elle soupira si fort que Félix, l'ayant devinée, et comprenant qu'elle n'osait avouer la cause de ses gros soupirs, reprit tout songeur le chemin de Montbernard, où il trouva Symphorose, d'assez bonne humeur, certaine couvée de poules patiemment surveillée ayant réussi à merveille.

—Serait-il bien difficile, demanda le curé à la servante, d'arranger deux petits lits dans la chambre qui est auprès de la mienne ?

—Oh ! oh ! fit Symphorose, d'un air qu'elle voulut faire revêcher monsieur le curé vous méditez un coup.

Tout autre aurait battu en retraite. Félix se mit à rire :

—Oui, dit-il, je prends mes neveux Zeph et Dodon à la cure Symphorose.

—Miséricorde ! s'écria-t-elle, et qu'en voulez-vous faire ?

—S'il plaît à Dieu, des lévites pour la maison du Seigneur. Je les instruirai. Plus tard, ils seront des hommes, et qui sait, j'aurai deux bons soldats à donner au par, ou deux prêtres à l'Eglise...

—J'entends ! fit la montagnarde. Mais de quoi les nourrirez-vous ? C'est à peine si vous mangez votre content, et les pauvres nous prennent le plus clair de notre bien. Il n'y a rien à la cave et pas grand échose au grenier. Tout enchérit. Ne me fit-opas, l'autre jour, payer quatorze sous la livre de beurre ? Vous avez moins de linge dans votre armoire qu'un granger de la vallée, et si je n'envoyais les enfants de chœur ramasser du bois dans la forêt.....

Félix interrompit net ces doléances.

—C'est bon, dit-il Symphorose ! Voyez à ce que les lits soient prêts demain soir. Nous mangerons un peu plus de soupe et un peu moins de rôti. Le pain noir est plus savoureux que le pain blanc et nous boirons de la piquette,

Symphorose essuya ses yeux, assurant que la poussière l'aveuglait et le curé, ayant souri sans ajouter un mot, s'en alla chercher dans sa bibliothèque la grammaire latine *l'Epitomé* et le dictionnaire qu'il avait autrefois si souvent maudits.

Le lendemain, Zeph et Dodon embrassaient bonne maman Rosalie toute fière d'avoir été comprise sans avoir parlé ; ils faisaient, après souper la prière du soir avec leur oncle et Symphorose, et s'endormaient bien tôt dans un rêve doré.

Désor
heure p
travaux
Il ne se
rait au
Il che
le poss
Le pr
maitre
faut que
a missio
tuel de
redouter
de la sci
Obscu
alors d
exerce a
relâche
nterdit,
à l'étude
l'Eglise
les aumé
pour su
et le but
la présen
effort ter
soumise
Et con
frères en
que tant
de faire
dre à l'E
Il n'ép
aucune b
l'église o
où ils se
chez les
avec ses
humbles,
Après
tions d'u
S'ils al
tous ses
yeux com
avide cur
sujets d'e
de leçons
Le soir
sont les b
dire dans

Désormais l'abbé Félix se leva une heure plus tôt, et se coucha une heure plus tard. L'après-midi appartenait aux leçons ; la veillée, aux travaux de l'intelligence. Il voulait être savant, pour faire des savants. Il ne se contentait pas du peu de science qui éloigne de Dieu, il aspirait au beaucoup de science qui rapproche de Dieu.

Il cherchait à faire pénétrer dans ses élèves cet amour du savoir qui le possédait.

Le prêtre, pensait-il, est dans la société un conseiller, un guide, un maître et un apôtre. Ce qu'on respecte, aujourd'hui, c'est le savoir. Il faut que le prêtre sache, qu'il ne soit point inférieur aux hommes qu'il a mission de diriger, qu'il se mette à la tête du mouvement intellectuel de l'époque et ne reste jamais en arrière, car l'Eglise n'a rien, à redouter de la lumière, et toujours elle a gardé les grandes traditions de la science.

Obscurantiste, le prêtre ne l'est pas et ne peut pas l'être : il s'écarterait alors de la voie qui lui est tracée. Encore que le ministère pénible qu'il exerce absorbe la plus grande partie de son temps il doit travailler sans relâche, et beaucoup apprendre, afin d'enseigner beaucoup. S'il lui est interdit, par les labours de la vie pastorale, de se consacrer entièrement à l'étude, comme ces admirables Bénédictins, qui sont les savants de l'Eglise même que les Dominicains, en sont les prédicateurs, les Chartreux les aumôniers, les Jésuites les professeurs, il a du moins assez de loisir pour suivre le progrès de l'esprit dans sa marche, en étudier les moyens et le but final, aider à son essor ou l'arrêter dans sa course, selon que la présomption humaine le fait trop rapide et trop irrfléchie. ou que son effort tend au contraire à rendre la société meilleure, plus sage, plus soumise aux lois d'en haut.

Et comme il nourrissait le secret espoir de voir un jour les deux frères entrer dans la sainte milice, qui demande tant de recrues, parce que tant de soldats succombent à la peine, il avait l'ardente ambition de faire de ces enfants des hommes d'élites qui pourraient un jour rendre à l'Eglise de grands services.

Il n'épargnait rien pour atteindre son but Aucune fatigue ne le rebutait, aucune besogne ne le lassait. L'emmenait ses élèves avec lui partout ; l'église où ils se pénétraient des beautés de la liturgie et de ses symboles, où ils se apprenaient à aimer la maison de Dieu, la prière et la méditation, chez les pauvres, où la charité leur apparaissait, avec ses sacrifices, avec ses grâces. L'exemple leur montrait là que donner, être doux aux humbles, aimable aux souffrants, est l'essence même de la vertu.

Auprès des malades ils voyaient de quelle efficacité sont les consolations d'une religion qui a prévu toutes les infortunes.

S'ils allaient dans la montagne, ils admiraient l'œuvre de Dieu sous tous ses aspects, si multipliés et si divers. La nature s'ouvrait à leurs yeux comme un livre immense, dont ils tournaient les pages avec une averse curiosité. Les plantes, les pierres, le sol, les arbres, leur devenaient sujets d'entretiens charmants, que leur mémoire gardait comme autant de leçons.

Le soir, les étoiles traçaient au ciel ces efflorescences diamantées qui sont les broderies de l'azur, et Félix les entraînait avec lui, pour ainsi dire dans l'espace, leur dévoilant les merveilleux calcul des Ptolémée,

des Copernic, des Galilée, des Kepler, de tous ces hommes qui, à force de vivre dans le ciel avait presque oublié la terre.

Les vieilles ruines, les donjons écroulés dans leur linceul de lierre les chapelles romanes ou gothiques étaient le texte de causeries familières où, de l'architecture des anciens âges, on passait aux délicates questions de l'art, aux souvenirs poétiques, aux légendes, et c'est ainsi qu'ils apprenaient l'histoire féodale, souvent unie à l'histoire des Saints.

Félix retrouvait avec ces enfants les émotions profondes et pures de sa jeunesse. Il goûtait un plaisir exquis à embellir ces intelligences vierges, à former ces cœurs innocents et purs, et la candeur de ces âmes reposait son âme des luttes intérieures, comme la vue d'un oasis embaumée repose et réjouit le voyageur qui a trop longtemps erré dans le désert.

Il ressentait des joies infinies à surprendre ces premières curiosités, à satisfaire ces premières aspirations vers un idéal que, sans doute, on n'approche jamais, auquel pourtant on rêve toujours.

Enfin ! il avait ce que l'homme privé des bonheurs austères du foyer cherche avec tant d'avidité dans cette société où il est seul ; des amis, des disciples. Des amis tendrement aimés, qui sont l'espérance de l'avenir ; des disciples dignes du maître, laborieux, enthousiastes, riches d'illusions généreuses. Il les chérissait pour tout le bien qu'il leur faisait et ne songait point à l'ingratitude, cette indépendance du cœur, qui est le vice humain par excellence, et que les animaux ont, sur nous, l'avantage d'ignorer.

Il y a
me gar
hombre
Seigneu
défendr
La prud
Lorsq
être pru
fit le cor
Si la t
disserta
des nati
proverv
Il y a
vérité :

Mais
certain
cinquant
Félix
Montber
croisade,

AMIS ET ENNEMIS

" Il faut bien que les bons, les innocents et les justes, payent pour les pécheurs dans cette vie ; car s'ils ne payaient pas, qui donc, le jour des comptes, acquitterait la rançon des coupables devant le Seigneur ? "

[JULES BARBEY D'AUREVILLY.]

Je bénirai le Dieu père de toutes choses
Je chanterai sa gloire aux quatre vents des cieux.
Une voix m'a crié : " Rosiers, donne tes rose ?
Lyre, exhale à ses pieds tes sons harmonieux !
J'offrirai devant lui mes meilleurs sacrifices :
Une âme pure, un cœur patient dans ses maux.
Une voix m'a crié : " Lis, ouvre tes calices !
Palmier, sur son passage incline tes rameaux ! "
J'élèverai vers lui ma louange et mon âme,
Je le proclamerai seul très bon, seul très grand.
Une voix m'a crié : " Trépied, répand ta flamme !
Et toi, brûle et parfume, ensensoir odorant !

J. AUTRAN, les Idoles.

" Toutes les fois qu'il s'agit de charité, de consolations à donner aux malheureux, de secours aux nécessiteux, toutes les fois qu'il faudra corriger les mœurs adieu, vous à un prêtre, lui seul fait bien ces choses-là "

[BLANQUI, *Histoire de l'économie politique.*]

Il y a un proverbe italien qui dit : " De ceux à qui je me fie, Dieu me garde ! Je me garde moi-même de ceux dont je me défie. " Un *rico hombre* d'Espagne adressait aussi à Dieu tous les jours cette prière : Seigneur défendez-moi contre mes amis ; contre mes ennemis je me défendrai moi-même. " En France on ignore ce proverbe et cette prière. La prudence est une louable vertu que la générosité met en fuite.

Lorsque Félix fut depuis quelques jours à Montbernard, il voulut être prudent sans cesser d'être généreux ; en conséquence de quoi il fit le compte de ses amis et de ses ennemis.

Si la tâche n'était pas si ingrate, ce serait ici le cas d'essayer une dissertation sur l'amitié, en l'appuyant de textes tirés de la Sagesse des nations, et autres recueils recommandables d'axiomes, aphorismes, proverbes, sentences et préceptes.

Il y a longtemps que le *Roman de Beudoin Sebourg* a formulé cette vérité :

Force dist I proverbe : mieux vaut trouver en voie
Un bon certain ami que d'entier en corroie.

Mais on trouve en son chemin plus souvent bourse pleine qu'ami certain et le poète savoyard, Claude Mermet, dit qu'il en faut essayer cinquante avant d'en rencontrer un bon.

Félix en avait cherché un, néanmoins, en Cyrille Guers, baron de Montbernard, rejeton d'une antique lignée, déjà noble avant la première croisade, et qui allait s'éteindre avec le dernier héritier du nom.

C'était un petit vieillard, fluet, mince et leste, ressemblant, avec sa moustache et sa barbiche en pointe, avec ses longs cheveux gris, ondes, à un gentilhomme du temps de Louis XIII.

Il en avait le port altier, la mine hardie et hautaine, les allures cavalières. On s'étonnait de ne pas le voir en soubreveste tailladée à l'espagnole, la chemise bouffante, le manteau drapé sur l'épaule, chargé de rubans des pieds à la tête, et coiffé du grand feutre empanaché de plumes couleur de feu !

Hélas ! depuis tantôt vingt ans, et sauf le dimanche et aux fêtes carillonnées, où il revêtait le frac bleu de roi à boutons d'or, il portait le même habit de chasse, de velours vert olive, blanchi aux coudes, usé sur les coutures. Des splendeurs d'antan, il ne restait que le souvenir.

Le baron Cyrille vivait maigrement du produit de quelques *journaux* de forêts, de quelques *fosserées* de champs et de vignes, qu'il avait autour des ruines de son manoir, jadis forteresse féodale, détruite par la rage des hommes plus que par la faux du temps, qu'elle aurait défié un siècle ou deux encore.

De l'amas confus des décombres, entassés là où avaient été les préaux, les casernes, les greniers, s'élevait une grosse tour carrée, accostée d'un tourillon, l'un et l'autre coupés au tiers de la hauteur.

En bas, c'était la vaste cuisine, où le baron mangeait, avec son granger et la famille de celui-ci, servi à part sur une table à pieds tors, posée devant une autre chaire de chêne sculpté, fruste et criblée de trous, vieux débris découvert dans un grenier. En haut, d'une salle immense, le pauvre seigneur avait fait son logis, encombré de meubles massifs et lourds, décoré de panoplies et d'armures. D'énormes bahuts renfermaient des liasses de chartres scellées de grands sceaux protégés par des boîtes en fer blanc, des collections d'in-folio vénérables, de livres à tranches rouges, solidement reliés de cuir épais, armoriés sur le plat aux armes de Montbernard : *d'azur à la montagne d'argent au chef d'or à l'aigle éployée de gueules*.

Cet écu, aux émaux superbes, timbraient le hanap où il buvait, la salière et les plats, lourdement ciselés : il se répétait sur les courtines du lit, chef-d'œuvre d'une Pénélope du seizième siècle, qui ne défaisait pas la nuit ce qu'elle avait brodé le jour, gaufrant le cuir cordouan doré qui garnissait les escabeaux, et brillait enfin sur la bannière, relique fanée, suspendue à la place d'honneur, sous un crucifix, entre le flamard de Cyrille Guers, IX^e du nom, tué à Mons en-Puelle, et l'estramaçon de Philippe Guers, tué à la bataille de Saint-Laurent, aux côtés de ce duc Tête-de-Fer qui avait pour devise : *Spoliatis arma supersunt* !

Et les armes de ses ancêtres étaient restées à Cyrille Guers, XIII^e et dernier du nom, qui gardait les traditions de sa race, l'honneur de sa maison, la dignité du malheur, mais que les révolutions avaient dépouillé de ses châteaux et de ses domaines.

Il eût été soldat, si Dieu n'avait mis le comble à son infortune en laissant à sa garde une mère paralytique, qui mit trente ans à mourir, et qu'il ne voulut jamais quitter.

Et lorsque sa mère, après cette longue agonie, rendit son âme au Créateur, il avait pris l'habitude de son isolement, de l'amère solitude et de l'invincible mélancolie des âmes blessées. Il demeura seul, trop pauvre

et trop fier de cœur

Le jour ardent entraîné fiant comme lorsque Montber

Pour l'avec une

Tout à l'abandon réserve, venait à

Le cur tudier ou avaient l

Ils aim ciel bleu, aimaient ances att siasme de

Désorm tifs, et to assidu de tôt que sa

Aussi j Baron, — l'unique et Rabot

et miaula Montbern lier : il le gues de Su

Tel Su du capita

Un aut qui régna dans sa c d'âme, qu sants par Cinqua

syndic, à indépend l'on ne pe jugeait re

bres anné églises, o parlait av

et trop fier pour frayer avec ses pairs, trop haut d'intelligence et délicat de cœur pour n'être point inconnu des gens qui l'entouraient.

Le jour même où il vit, pour la première fois, l'abbé Félix, dont l'âme ardente rayonnait sur le doux visage au regard si pur il se sentit entraîné vers lui par une irrésistible sympathie, à laquelle d'abord, défiant comme tous les vieillards, il voulut résister, mais qu'il avoua enfin, lorsque Félix, ayant installé ses neveux au presbytère, vint à la tour de Montbernard, après avoir visité toutes les chaumières de sa paroisse.

Pour la première fois, le cœur du vieillard esseulé déborda, et ce fut avec une effusion juvénile qu'il en livra les secrets au prêtre.

Tout aussitôt ils se comprirent. La timidité de Félix ne tint pas devant l'abandon du gentilhomme, et dès lors il n'y eut plus, entre eux, de réserve, mais cette cordialité austère et grave, parfois souriante, qui convenait à l'âge de l'un, au caractère de l'autre.

Le curé de Montbernard eut donc un ami, qui n'eut point la peine d'étudier ou le regret de solliciter. Ils pensaient de la même façon, ils avaient les mêmes idées.

Ils aimaient Dieu, les déshérités, les foules ingrates ; ils aimaient le ciel bleu, les arbres, les fleurs, la nature grandiose et charmante ; ils aimaient les livres, la science, le passé, les traditions affaiblies, les croyances attaquées, les drapeaux renversés. Ils en parlaient avec l'enthousiasme de la foi et l'ardeur des poètes.

Désormais, Félix n'était plus seul. Il avait, au foyer, des enfants adoptifs, et tout auprès le cher compagnon des heures joyeuses, le partenaire assidu de ses récréations, causeur spirituel et bienveillant, sachant, plutôt que *savant*, toujours aimable, gai, d'humeur égale.

Aussi jamais Symphorose ne se plaignit-elle des fréquentes visites du Baron, — toute la paroisse appelait ainsi le châtelain, comme s'il eût été l'unique baron chrétien ! Dragon lui faisait fête, Ma Grosse, Menoune et Raboton accouraient lui souhaiter la bienvenue, la queue en panache, et miaulant avec tendresse. Enfin, Zeph et Dodon eurent pour M. de Montbernard le respect affectueux et dévoué de l'écuyer pour le chevalier : il leur paraissait un preux des anciens âges, se reposant des fatigues de la guerre par les enchantements de l'étude.

Tel Sully écrivant les *Economies royales* après avoir quitté le harnois du capitaine !

Un autre ami du curé fut un paysan de la montagne, un patriarche, qui régnait sur sa famille, comme un roi sur ses sujets ; qui revivait dans sa cinquième génération ; un de ces hommes robustes de corps et d'âme, qui semblent coulés en bronze, immuables dans leur foi, puissants par leur espérance, absolus dans leur charité.

Cinquante années durant, Gaspard Balliol avait ceint l'écharpe de syndic, à lui léguée par son père, qui la tenait du sien. L'ingratitude, indépendance du cœur, est un vice de la multitude : l'heure vint où l'on ne pardonna pas au vieux syndic les services qu'il rendait. On le jugeait rebelle aux idées modernes, et de fait il en avait vécu aux sombres années où l'on traquait les prêtres et les nobles, où l'on brûlait les églises, où l'on rasait les châteaux, époque de sang et de larmes, dont il parlait avec terreur, avec colère, et qu'il maudissait.

L'union de ces trois hommes symbolisa donc l'union des trois grandes forces sociales, et plus d'une fois, les voyant cheminer de compagnie, le maître d'école, de sa voix criarde de pédagogue, osa dire :

— Prêtre, noble et paysan : le corbeau.....l'épervier et la buse !

Ce maître d'école professait les doctrines libérales qui permettent d'injurier impunément ceux qui ne peuvent se défendre ou le dédaignent.

Le type est connu : un garçon parti de bas, instruit à la mesure du diplôme, gardant rancune à la société d'être né pauvre et de vivre pauvre ; fâché de l'opinion qu'on a de son courage ; éloigné de Dieu par un savoir médiocre, gâté par une outrageante suffisance ; orgueilleux de son état qui le fait *Monsieur*, et qui est pour lui un métier, non une mission ; éperdu de convoitises, qu'il ne satisfera jamais ; pétri d'envie, de vanité, de jalousie ; exécré de sa troupe d'écoliers, qui l'enragent, qu'il méprise, dont il se venge comme il peut et quand il peut.

Il connaît Voltaire par ses *Contes*, Rousseau par ses *Confessions*, toute la séquelle par menues bribes. Il chante Béranger qu'il estime. Il déclame les vers patriotiques, éclos dans les mansardes de nos faubourgs. Sa politique est toute faite, dans les journaux à un sou. La messe l'ennuie, le catéchisme l'agace. Il a la haine de la soutane et du rabat, rabat noir du prêtre, rabat blanc de l'ignorantin. Le curé de sa commune est son ennemi personnel. Il ne salue point les curés du voisinage, et fait la grimace à leur servante,—quand il n'est pas vu. C'est l'agent actif et violent de toutes les cabales, des coteries, des conciliabules de cabaret. Souvent, il est protégé, souvent aussi désavoué, s'il montre par trop de maladresse.

Généralement, il finit mal. On en cite qui ont fait du chemin, avec la férule en guise de béquille.

C'est un de ces mauvais mattres d'école,—il y en a de meilleurs et beaucoup,—que l'abbé Félix avait chez lui. Un philosophe, soumis au *nil mirari*, nourri de la pitance Renan, Michelet et Bert ; ayant quelque littérature, par le feuilleton roman et la poésie apocalyptique du *Par-nasse* dont M. Hugo est l'Apollon, respectueux des bas bleus élégiaques et des chroniqueurs mordorés, mais surtout idolâtre de l'*Alma pa-rens*, représentée par le redoutable pouvoir de M. l'inspecteur primaire.

Celui-là, du moins, ne fut pas un hypocrite et rompit en visière dès le principe au curé, qu'il accusa incontinent d'être un noir clérical. Il avait pour second, dans la campagne entreprise, un médecin de la ville voisine, le docteur Fulvius.

Un sot, en trois lettres. Un cupide qui n'accorde ses soins *gratuits* à personne. C'est d'ailleurs son droit, si ce n'est point son devoir. Il a tout vu, tout appris, tout fait, tout défait. Six pieds de haut, l'encolure de défunt Hercule ; un large visage où s'épanouit son imperturbable outre-cuidance. Matérialiste pour la commodité de sa conscience, positiviste pour pallier son ignorance, raisonnant à tort et à travers, imbu de préjugés qui le rendent comique, il a cette réputation d'esprit fort qui plaît aux médiocres. Il rend un culte passionné à la dive bouteille, et traite volontiers, après boire, de l'amélioration de la race humaine, et du

socialism
Moïse et

Tout à
et pratiq
dépeint s
un libre-
cabaretie

Le cab
rie, tarit
distingue
avec un n

Il se re
Paris acc
bas bleu
naguère g
du " cart
assaisonn
même le r
mince élé
et que l'E
tesque éte

Le tave
vernes à l
curé, qui
gneuse m
parti des
Houx leur

Le mar
fois la sem
L'abbé Fé
pas. On l
mental qu
ve, on le c

Quant à
quelque p
naux et le
ges et red
les poches
de lopins
plumes d

C'est un
fois sur le
le seul m

Gardien
gilant et t
Hespéride
hait le ge

Tels éta
ennemis d

socialisme prêché par le Christ, qu'il consent à mettre en parallèle avec Moïse et Mahomet.

Tout à côté de ces ennemis du curé, constamment prêts à le diffamer, et pratiquant la calomnie avec cet art que le Basile de Beaumarchais dépeint si éloquemment, — car Basile est un libéral, comme Tartufe est un libre-penseur ! — il y avait, il y a encore, — l'ennemi est éternel ! — le cabaretier, le marchand de tabac, l'avocat de village.

Le cabaretier, Gautier Garguille, Tabarin et Roger Bontemps, d'écurie, tarit ses fûts et fait payer aux ivrognes tout le vin qu'il boit. Il se distingue par une profonde horreur des agents de la régie qu'il nomme, avec un majestueux mépris, *rats-de-cave*.

Il se repait de feuilles publiques grasses, poissées et violâtres, où Paris accumule chronique rouge sur feuilleton noir : c'est là que maint bas bleu distille sa haine contre les Sœurs de Charité qui l'élevaient naguère *gratis pro Deo* dans leur orphelinat ; c'est là que l'article tire du "carton aux curés", les vieilles histoires qu'il retape, démarque, assaisonne, et sature de fiel, pour se venger d'avoir appris des curés, même le mauvais latin qu'il traduit en médiocre français ; c'est là qu'un mince élève des Frères ignorantins démontre que l'ignorance est bénie, et que l'Eglise vise simplement à coiffer le globe terrestre d'un gigantesque éteignoir.

Le tavernier, tapi dans sa gluante auberge, lit et fait relire ces balivernes à la ribaudaille d'alentour, laquelle, à son exemple, déteste le curé, qui déteste les ivrognes, et fait honte volontiers de leur vergogneuse malpropreté à ceux qu'il rencontre en son chemin, prenant le parti des ménagères contre les maris qui vont perdre au *Bouchon de Houx* leur temps, leur santé, leur dignité et leur argent.

Le marchand de tabac maugrée : l'ancien curé faisait remplir deux fois la semaine sa tabatière en écorce de bouleau, vaste comme un coffre. L'abbé Félix ne prise, ni ne fume. On suppose la dépense qu'il ne fait pas. On lui en veut des pipes qu'il ne casse point, du foin gouvernemental qu'il laisse sécher au fond des pots de grès, et de ce qu'il se prive, on le critique. Langue de femme bat vite et longtemps !

Quant à l'avocat du village, c'est un saute-ruisseau chassé de chez quelque procureur, frotté de basoche, jargonnant les *icelui*, les *parapher-naux* et les *synal lagmatiques*. Il prononce à bouche pleine des mots étranges et redoutables qui terrifient ses clients. Il prend l'argent dans toutes les poches, et vide les bourses de cuir les mieux fermées. Son bien est fait de lopins arrachés partout : que de plaideurs ont perdu les plus belles plumes de leurs ailes à l'écouter !

C'est un esprit fort : il ne va guère à la messe, le curé prêchant parfois sur le vol, la rapine et leurs dérivés : il se garde d'aller à confesse : le seul mot de restitution le mettrait en fuite.

Gardien naturel des intérêts de ses ouailles, le curé lui paraît ce vigilant et terrible serviteur qui défendait les pommes d'or du jardin des Hespérides, et l'avocat le hait par la même raison que le braconnier hait le gendarme.

Tels étaient les ennemis de Félix, tels sont encore, un peu partout les ennemis du curé : les orgueilleux, les menteurs, les rapaces, les ivro-

gues, tous ceux enfin qui prétendent vivre sans Dieu, et pour qui le prêtre est le redoutable mandataire de l'ordre social.

Autrefois, aux temps du paganisme où l'on ne prenait aux chrétiens que leur sang et leur vie, l'ennemi dirigeait contre eux la persécution des supplices, que le courage brave et que le martyre couronne. Aujourd'hui, c'est la persécution du mépris qu'il faut endurer, et le prêtre a moins à lutter, vaillamment, à face découverte, qu'il n'a à se défendre, bouclier au bras, non plus du javelot ou de la hache, mais de l'insulte ou de la calomnie.

L'ennemi, ce n'est plus César, pontife des faux dieux, ce n'est plus le Romain s'accrochant, éperdu, à ses lares, ce n'est plus le proconsul, ou le simple centurion, et ce ne sont plus les bourreaux armés d'étrilles de pointes de fer, de scies, de fouets, de maillets, de poignards.

L'ennemi, c'est le maître d'école, tapi dans sa chaire, et le cabaretier enfoui dans son antre, et le compère malin et bavard, qui épie et vient conter ses espionnages.

L'ennemi, c'est le mensonge subtil, lame à double tranchant ; l'arme c'est le journal qui la donne, honteusement dissimulée ou cynique impudemment.

Et ce qu'on veut arracher au prêtre, ce n'est plus sa vie mortelle qu'on sait qu'il dédaigne, mais son honneur sacerdotal et sa dignité paternelle : on fait comme Cham, on lui enlève son manteau et on découvre sa nudité.

C'est l'insulte au Christ expirant sur la croix dépouillé comme les larrons, ses voisins, et raillé de ce que, se disant Dieu et Fils de Dieu, il ressemble quand même à un homme !

L'abbé Félix allait devant soi, tout droit, insoucieux du mépris et dédaignant l'outrage. Il accomplissait les devoirs de son ministère, et faisait, à l'occasion, acte de citoyen, ce qui me donne occasion de dire comment il entendait la politique.

Lorsque les Pharisiens voulurent, aux premières années du monde chrétien, embarrasser Jésus, dont la doctrine combattait résolument l'olympisme romain, ses dieux et ses divi, ils lui posèrent une question capiteuse à laquelle le maître répondit sagement :

Rendez à Dieu ce qui est à Dieu, à César ce qui est à César.

Et cette parole du Christ devint la règle de son Eglise vis-à-vis de l'autorité humaine, émanée de Dieu, de qui vient tout pouvoir.

L'Eglise ordonne donc de rendre à César ce qui est à César.

César, ce n'est ni le roi, ni l'empereur. César, c'est le Pouvoir, le mandataire de la chose publique, *rei publicæ*... César c'est l'Etat. Il commande, et tout citoyen doit obéissance, après avoir seulement consulté les droits imprescriptibles de sa conscience.

Félix pratiquait cette règle, et l'enseignait. Il avait le grand respect de la Loi, cette abstraction sublime qui est le catéchisme du citoyen. Il obéissait dignement aux lois de son pays, conformant sa conduite à leurs prescriptions. Mais l'obéissance aveugle est une marque d'esclavage; et tout homme ayant droit à la libre discussion, si dans les événements qui se déroulaient sous ses yeux Félix estimait telle chose passible de critique il s'en exprimait librement, sans violence, et puisait dans

double sen
er à son gr

Il ne tra

Dans le tem

e monde, p

leur du sac

n conserva

ussi, et le

eux de ses

lors, la par

qui le lui

attes du m

Le curé d

distraction

plement ot

il n'avait

nouvement

ment intell

surveillée,

ubit sa lég

Et ce jour

onne. On s

n, qui circ

quelque Rec

hiver. Dép

Le temps

avouerais-

ation des m

oute feuille

agment ou

osent le sai

Et puisqu

e rappeler

our les lett

ance, mais

La France

obayes, Ju

laur. Marm

science, voy

ni-Vire.

Aux ancie

s Acta san

ttéraire, les

ant de révo

rdre, et ne

es Mabillo

On serait

la liturgie,

la littérature

pour qui le double sentiment de ses droits et de ses devoirs civiques le droit de parler à son gré.

Il ne transformait point, pour cela, en tribune, la chaire de vérité. Dans le temple, le prêtre est trop au-dessus des misérables intérêts de ce monde, pour ne point se réfugier dans l'austère et majestueuse splendeur du sacerdoce qui le détache de la terre. Mais hors de l'Eglise, tout en conservant le caractère qui le sacre pour l'éternité, le prêtre est citoyen aussi, et les intérêts qu'il doit défendre sont, et les siens propres, et ceux de ses ouailles. Il prenait donc, aux questions qui se traitaient alors, la part active qui lui convenait, donnait ouvertement son conseil qui le lui demandait et ne craignait nullement de se mêler, si non aux petites, du moins à l'action conservatrice de l'ordre social.

Le curé de Montbernard lisait son journal chaque jour, ou à peu près. Distraction trop souvent reprochée au curé de campagne qui, dans l'isolement où il vit, serait bien excusable de s'intéresser aux faits actuels s'il n'avait pas le devoir, parfaitement tracé, de se tenir au courant du mouvement politique, de même qu'il suit avec sollicitude le mouvement intellectuel, double évolution de la société, que l'Eglise a toujours surveillée, qu'elle a longtemps dirigée, et qui, même à l'heure présente, exerce sa légitime influence.

Et ce journal que lit le curé de campagne n'est pas un luxe qu'il se donne. On se met à six pour avoir une feuille de deux ou trois louis par an, qui circule de paroisse en paroisse. On s'abonne à quelque Revue, à quelque Recueil littéraire, innocente récréation pour les longues veillées d'hiver. Dépense minime, et toujours profitable.

Le temps n'est jamais perdu qu'on donne à la lecture, et pourquoi l'avouerais-je pas que j'ai pour le papier imprimé un peu de cette vénération des musulmans qui ramassent avec soin tout fragment de livre, toute feuille volant à la brise ou souillée dans la boue, parce que, sur ce fragment ou sur cette feuille, il peut y avoir une des lettres qui composent le saint nom de Dieu !...

* *

Et puisque nous causons de la vie intellectuelle du prêtre, pourquoi ne rappellerait-on pas, ici, tout ce que le prêtre fait pour la science et pour les lettres, lui qu'on accuse parfois d'obscurantisme, non par ignorance, mais bien par mauvaise foi !

La France, qui comptait autrefois tant de magnifiques et puissantes abbayes, Jumièges, Fontevrault, Tournus, Saint Victor, Corbie, Saint-Laur, Marmoutier, si célèbres dans les fastes de la littérature et de la science, voyait récemment encore, fleurir Solesmes, Ligugé, la Pierre-qui-Vire.

Aux anciens bénédictins savants sont dues ces œuvres monumentales, les *Acta sanctorum*, le *Gallia Christiana*, le *Recueil des Historiens*, le *Trésor littéraire*, les *Amplissima collectiones* ; les bénédictins de ce siècle, après tant de révolutions, n'ont-ils pas conservé intactes les traditions de leur ordre, et ne serait-il pas facile de citer les noms des nombreux émules des Mabillon, des Félibien, des Martène ?

On serait effrayé au seul énoncé de la somme de travaux de théologie, de liturgie, de catéchisme, d'Ecriture sainte, d'histoire, de philosophie, de littérature fournie annuellement par ce clergé de France qu'on re-

présente si mensongèrement comme opposé à la diffusion des lumières. Plus de trente librairies sont alimentées par des auteurs ecclésiastiques qui obtiennent tous un succès relatif et dont les ouvrages ont une valeur réelle, quant au fond, quant au choix du sujet traité.

Il n'est pas une société savante qui ne compte un ou plusieurs membres parmi ses membres, et, chose digne de remarque, ils sont souvent les plus zélés, les plus ardents à la besogne ; chaque année, au congrès de la Sorbonne, une part notable des récompenses accordées aux archéologues, aux monographes, aux paléographes, est dévolue à d'humbles prêtres, modestes curés de campagne, ou professeurs de petit séminaire.

Presque tous les évêques français sont des écrivains distingués. Faut-il citer les noms de Mgr Landriot, de Mgr Pie, des évêques d'Orléans, d'Angers, d'Autun, de Châlons, de Tarentaise, de Maurienne, de Grenoble, de Rodez, de Nîmes ?

C'est aux missionnaires que la France est redevable des publications les plus importantes, en ce sens qu'elles préparent l'avenir à la civilisation dans les pays barbares et qu'elles étendent le cercle des connaissances humaines en créant de nouvelles langues écrites, en mettant au jour des monuments encore inconnus de l'histoire du monde, en nous révélant enfin des civilisations disparues.

Ce serait un document précieux pour l'histoire littéraire de notre siècle que la bibliographie critique et raisonnée des livres des missionnaires.

Et pourquoi ne parlerions nous pas de quelques-uns ?

Par exemple, de la grammaire de la langue chinoise orale et écrite, de R. P. Perny, qui faillit être une des victimes de la Commune, et surtout de son *Dictionnaire français-latin-chinois de la langue mandarine parlée*, dont le second volume renferme les notes historiques et géographiques les plus complètes sur l'Empire du Milieu ; le livre dit des *Cent familles*, enfin la Synonymie la plus parfaite qui ait été donnée jusqu'à présent de l'histoire naturelle de la Chine.

A côté de cette œuvre capitale viennent se ranger : le Vocabulaire indoustani-français de l'abbé Bertrand ; le Lexicon japonicum, du P. Petitjean ; la Grammaire et le Dictionnaire javanais français, de l'abbé Favre ; l'Étude sur les Manuscrits slaves de la Bibliothèque nationale, du P. Martinov ; la Grammaire de la langue ponguée, parlé au Sénégal et au Gabon, du P. Le Berre ; les Études sur la langue syriaque et sur les dialectes araméens, de l'abbé Martin ; le Popol Vuh, livre sacré de l'antiquité mexicaine, en langue quiché, et tout l'ensemble des travaux historiques sur le Mexique, l'empire d'Anahuac, le Yucaton et le Guatemala, de l'abbé Brasseur de Bourbourg ; la Mythologie japonaise, du P. Monnicou ; les Fragments de chrestomatie de la langue algonquienne, de l'abbé Cuox ; les ouvrages sur les langues des Abyssins et de Gallas de l'évêque capucin Messaja ; les livres arabes du P. Cuhe ; les Monuments syriaques du P. Zingeler ; la Grammaire woloffe de l'abbé Boilot ; les dix volumes, modèles du genre, du P. Huic, sur le Thibet, la Tartarie et la Chine.

En somme, il n'est pas de langue parlée sur la surface du globe, qu'on n'ait fournie à nos missionnaires l'occasion de quelque travail utile.

Madagascar, ils ont créé une langue écrite, introduit l'imprimerie, fondé des journaux.

Voilà ce que font ceux que les ignorants accusent volontiers de marcher à l'encontre du progrès, de mettre la lumière sous le boisseau !

Or l'abbé Félix, qui avait pour l'Eglise l'amour profond du fils pour mère, et qui se vouait tout entier à la défense de cette mère, attaquée de toutes parts, voulait combattre avec les armes intellectuelles qui ont les moyens de victoire de l'apôtre : la Parole et le Livre.

Il voulait SAVOIR, et sa belle intelligence toujours en éveil ne dédaignait aucune des connaissances humaines, que le prêtre a la mission de garder à travers les âges, et dont le progrès est confié à ses efforts laborieux et recueillis. Il étudiait sans relâche, comme il enseignait sans pos.

Le dimanche, après vêpres, pendant les chaudes journées de juin et de juillet, les paysans de Montbernard, avant de regagner les chalets de montagne, venaient s'asseoir un moment sur le mur du cimetière.

Là, protégés contre le soleil par le feuillage noir des sapins, aux branches penchées, frangées d'aiguilles vertes, ils devisaient paisiblement, sans devant leur machinal regard, s'allongeant sur la poussière dorée du chemin, l'ombre nettement découpée des croix plantées sur les tombes.

Les plus jeunes fumaient leur pipe, habitude rapportée du régiment, qui en laisse beaucoup, de ces habitudes, aux gars qui viennent de la campagne, naïfs encore, croyants, hardis de belles ignorances de la jeunesse, et d'un sang vif, mais qui trop souvent s'en retournent. Le cœur fatigué d'avoir trop appris et trop désappris, l'âme triste de ne plus croire, avec trop de souvenirs !

Les plus vieux, méprisant la pipe, causaient gravement sans sourire, comme les pères conscrits, au temps des grands Consuls, délibérant sur les affaires de la patrie. Et parfois, l'un d'eux tirait de la poche béante de sa veste de ratine blanche, un coffre d'écorce de bouleau, vaste, énorme, qu'il ouvrait avec solennité, pour offrir à ses amis, compères et voisins, à la ronde, la prise de l'amitié.

Cependant les femmes, plus pétulantes et plus vives, péroraient à l'envi, se payant, en un seul coup, du silence de toute une semaine. On voyait plus que l'envergure large de leurs grands escoffions à dentelles empesées, joue contre joue, et l'éclatant bariolage de leurs fichus carreaux sur les corsages de bure, garnis de paillettes et de galons d'or.

Puis les enfants jouaient, dans les sentiers, sous les noisetiers, sur l'herbe sèche, au *baculo* que Cravroche appelle *cochonnet*, en argot naturaliste, ou simplement ce jeu des barres, qu'on dit renouvelé des Grecs, à l'instar du vénérable jeu de l'Oie, démodé par nos modernes raffinements.

Alors villageois et villageoises, pâtres en rouges bonnets de Phrygie, bergers coiffés du béret galonné, vieux laboureurs ornés de cadenettes, bergers étalant avec orgueil des boutons de cuivre contemporains du moyen Robespierre, fraîches paysannes, et matrones vouées pour leur vie mortelle au deuil bleu des veuves, interrompaient leurs gais devis,

se retournaient, se rangeaient en haie pour voir M. le curé, rentrant à la cure, et le saluaient avec un respect affectueux.

Il sortait de l'église le dernier, et rejoignait sur le parvis, au pied de la grande croix du cimetière, le baron de Montbernard et Gaspard Balthiol, qui l'attendaient là, avec Zeph et Dodon, autour desquels errait Dragon, lié de bonne amitié avec toute la paroisse.

Et Symphorose, parée de sa guimpe raide et de sa cornette à ruban gorge de pigeon, apparaissait là-bas, escortée de sa tribu féline, M. Grosse, Menoune et Raboton, disposant les escabelles autour de la table d'ardoise, sous la treille, dont les pampres verts, en guirlandes interminables, formaient un rideau de verdure frais et odorant.

Puis le curé passait entre ses deux amis : le baron, droit, fier et de grande mine, comme s'il accompagnait le roi : le paysan, calme, grave, appuyé sur sa canne de sarment ; les jeunes gens le sourire aux lèvres, bras dessus bras dessous ; et toute la compagnie répondait par des saluts gracieux au *Dieu Gard'* des montagnardes.

C'était le beau moment du jour. Le soleil, enflammé, illuminait d'une radiieuse lumière l'azur sans tache. Les oiseaux piaillaient dans les branches, et le torrent mugissait au fond de la combe, répondant par son grondement sourd aux chants, aux voix alertes, aux rires sonores, aux dernières vibrations de la cloche.

Le curé se donnait une heure ou deux d'oisiveté. Il offrait au baron au père Gaspard, à Zeph et Dodon le goûter du dimanche : du fromage, des fruits et quelque pot de confitures élaborées par Symphorose, une pinte du petit vin blanc sec, et sentant la pierre à fusil, qui valait trois sous le litre, et qu'on ne donnerait pas à Paris pour du sauterne !

On causait joyeusement sous la treille chargée de vignes, à l'abri des regards indiscrets et des oreilles curieuses.

Le baron Cyrille traçait à grands traits des tableaux de la vie d'autrefois : c'était la cour des anciens ducs, avec les chevaliers bardés de fer, les capitaines d'aventure, les châtelaines aux cottes armoriées et bordées d'hermine, les pages espiègles et mutins, les hérauts en tabard de drap d'or, les haliebardiens aux costumes bigarrés, et les fous en titre d'office.

C'étaient aussi les gentilshommes guerriers du seizième siècle, les lansquenets allemands, routiers français, *condottieri* d'Italie ; les huguenots lancés à travers la France, ravagée par leurs bandes, envahie par l'étranger appelé au secours de l'hérésie.

C'étaient encore les splendeurs de Versailles sous le grand Roi, la pléiade des orateurs, des prosateurs, des poètes ; Bossuet, Fénelon, Bouffaloue, Sévigné, Racine, Molière, tous les illustres qui font à la couronne de Louis XIV une auréole d'éblouissants rayons...

L'abbé Félix parlait plus volontiers des modernes et s'exprimait d'eux sur leur compte avec une parfaite liberté de critique, étonnant ses neveux, qui avaient encore tous les enthousiasmes de la jeunesse. Il jugeait pourtant sans parti pris, très désintéressé de la grande querelle des romantiques et des classiques, estimant que le beau n'est d'aucune école, au grand émoi du baron, outré de cet éclectisme.

On relisait de compagnie les vers admirables des lyriques, les Ha-

monies, le
boul, et le
les chants

vence,
Le bon
rait-il, —
ses paupie
bois, la m
l'aise.

La voix
l'harmoni
cadence r
n'étaient-i

— C'est
est péché,
que si j'en
ges jetten
tambours
langue de

Ce qu'il
que l'amp
mélancolie
leur âge, l
espaces ou
souvenir j
su aimer e

Parfois
mes de l'
raient gai
raillerie à
thique fla
pour donn
nue, établ
et Martin.
tique et M
sins, depu

Tandis
gentilhom
cette cor
foyer pat
village, ce
sur les cha
et repu, ta
narrait po
de relire.

monies, les *Méditations*, les *Odes* et *Ballades*, les rêveries suaves de Roboul, et les fictions enchanteresses de Vigny, que ce siècle ingrat oublie, les chants bretons de Brizeux, les mélodies suaves des félibres de Provence,

Le bon père Gaspard Balliol ne comprenait rien, — ou quasiment, assurait-il, — à tous ces cantiques rimés, et cependant les larmes venaient à ses paupières, quand il fallait pleurer ; et quand le poète décrivait les bois, la montagne, les fleurs, le ciel de Dieu, le paysan souriait à l'aise.

La voix pénétrante et douce du curé sonnait à ses oreilles comme l'harmonie pure de l'orgue, et le bon homme prenait plaisir à écouter la cadence rythmée des vers. Les troubadours, les bardes et les ménestrels n'étaient-ils pas, autrefois, les poètes du peuple, qui les comprenait ?

— C'est pourtant vrai que je n'entendions guère, en vérité, car mentir est péché, disait-il en branlant sa tête chenue. Mais ça me fait tout ainsi que si j'entendions la musique, le soir de la Fête-à-Dieu, quand les anges jettent des fleurs au Sacrement et que notre cloche tinte, et que les tambours font *rantanplan* !... Point n'est-ce là, monsieur notre curé, la langue de chez nous, mais bien celle des Français de France ?

Ce qu'il fallait voir, c'était le brillant regard de Joseph et de Claude, que l'ampleur des vers d'Hugo, la douceur de Lamartine, l'harmonie mélancolique de Chateaubriand, berçaient dans les rêves heureux de leur âge, les emportant au delà des vulgarités de ce monde, dans les espaces où règnent les illusions captivantes, qu'on perd sitôt et dont le souvenir jaloux reste enseveli au fond du cœur de toute homme qui a su aimer et souffrir...

Parfois aussi le curé et ses hôtes redescendaient de ces régions sublimes de l'idéal où les avait élevés l'aspiration vers l'idéal ; ils discoutraient gaiement, choquant leurs verres ; Zeph lançait quelque innocente raillerie à la discrète Symphorose ; Dodon reconstruisait, en style gothique flamboyant, la tour démantelée du baron ; et Gaspard Balliol, pour donner enfin libre cours à son envie de parler, longtemps contenue, établissait la généalogie de tous les Barnabé, Jacques, Pierre, Jovit et Martin, de toutes les Josephite, Bibiane, Péronne Jacqueline, Scholas-tique et Mélanie, de la paroisse de Montbernard et des lieux circonvoisins, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

Tandis que l'abbé Félix se reposait ainsi, parmi les siens, avec le gentilhomme et le montagnard, entouré de sa maisonnée, réjouï par cette cordiale causerie qui lui rappelait les veillées d'antan, au foyer paternel, le pédagogue, le charlatan Fulvius et l'avocat du village, ces trois complices, les épiaient de loin, tous les trois vautrés sur les chaises de bois, au seuil du cabaret, dont le patron, gras, gros et repu, tout envenimé de la prose vénéneuse de ces feuilles publiques, narrait par le menu les faits divers nuséabonds qu'il venait de lire et de relire.

Ils déblatéraient, ces mirifiques savants, ces laborieux fainéants contre l'ignorance et la paresse des prêtres. Ils criaient très haut, fâchés de ce qu'on ne les écoutât guère, et maugréant de ne pouvoir endocotriser à leur guise ces simples d'esprit que la routine du bon sens, de la droiture, et l'horreur du mensonge empêchent décidément de prendre le mal pour le bien et le bien pour le mal.

Le docteur Fulvius enchevêtrait en vain ses phrèses filandreuses, jargonant physiologie et psychologie ; le maître d'école aiguillait inutilement ses épigrammes, et l'avocat avait beau arrondir ses périodes, ils en étaient, les trois drilles, pour leurs frais d'éloquence.

La première bonne femme venue les eût réduits au silence par dix mots de son patois, et les petits qui s'abattaient, croquant de leurs sabots les cailloux du chemin, les eussent mis aux abois par un seul chapitre de catéchisme.

Ils n'en allaient pas moins de l'avant. L'oiseleur se contente parfois de prendre une seule alouette à son miroir, et tout révolté est enragé de prosélytisme.

L'abbé Félix les voyait de loin, boursoufflés, raides, hârisés, se démenner, rire à gorge déployée, donner de la voix, frapper du poing sur la table, boire à longs traits de brandevin chaudronné. Il ne s'en inquiétait guère. Ses brebis se méfiaient de ces loups.

Et quand la nuit tombait, le curé saluait ses hôtes, heureux de cette heure accordée au délassement de l'esprit, tandis que, là-bas, sous la branche de houx desséchée, ses ennemis ridicules, ivres à demi, ricanaient, honteux d'être, au passage, flagellés d'un regard méprisant du vieux Gaspard et du silencieux dédain du baron Cyrille Guers de Montbernard, XIIIe du nom !.....

.....L
retomber
d'enclun
guement
apparu
premier
d'une luc
" Qui
Qui donc
—Ce n
dit avec c
gens.
—Est-c
Au mèn
figure, co
tra, éclair
Qu'est-c
Mais Sy
visiteur, a
sine, où ré
lette par-d
Antoine
portait l'ha
laine rouge
bonnet de
puyait sur
" Comme
en montrant

LE VIATIQUE

" On peut définir la charité, un mouvement de l'âme qui se porte à jouir de Dieu pour l'amour de lui-même, et de soi et du prochain pour l'amour de Dieu. "

(SAINT AUGUSTIN) *Liv. de la doct. chrét.*

" La charité est patiente, douce et bienfaisante; elle n'est ni curieuse, ni vaine, ni insolente; elle ne s'enfle point d'orgueil. "

(I Cor., XIII, 4.)

" Elle n'a point d'ambition; elle n'est point intéressée; rien ne saurait la piquer ni l'aggraver; elle ne soupçonne point le mal. "

(Ibid., 5.)

Ah ! pauvres insensés, misérables

[cervelles,

Qui de tant de façons avez tout [expliqué,

Pour aller jusqu'aux cieux il (vous fallait des ailes,

Vous aviez le désir, la foi vous (a manqué !

[ALFRED DE MUSSERT, *Aux Inédules.*]

.....L'homme saisit à deux mains le lourd heurtoir de fer et le laissa retomber de toute sa force sur le gros clou, à tête large, qui lui servait d'enclume. Un bruit éclatant retentit, roula dans les corridors, fut longuement répercuté par l'écho, s'affaiblit, s'éteignit enfin. Une lumière apparut presque aussitôt derrière les vitres verdâtres d'une fenêtre du premier étage, tandis qu'au rez-de-chaussée s'ouvrait l'étroit ventail d'une lucarne défendue par une grille.

" Qui va là ? demanda une voix cassée, rauque, animée par la colère. Qui donc ose frapper ainsi, à cette heure ?

—Ce n'est pas à vous que j'en veux, demoiselle Symphorose, répondit avec calme le paysan qui usait de si brutales façons pour éveiller les gens.

—Est-ce donc vous, Antoine Balliol ?

Au même instant la fenêtre du premier étage s'ouvrit, et la vénérable figure, couronnée de cheveux blancs, du curé de Montbernard, se montra, éclairée par la pâle clarté d'une lampe.

Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il à son tour d'un ton étonné.

Mais Symphorose avait déjà fait tourner la clef dans la serrure, et le visiteur, ayant franchi le seuil du presbytère, fut introduit dans la cuisine, où régnait une douce chaleur. Le curé, s'étant revêtu de sa douillette par-dessus sa soutane, se hâta de descendre.

Antoine Balliol était un paysan jeune et robuste, vigoureux, alerte. Il portait l'habit et le pantalon en ratine blanche, brodés aux coutures de laine rouge et verte; des sabots de bon bois de hêtre le chaussaient; un bonnet de laine brune couvrait ses cheveux blonds, coupés ras. Il s'appuyait sur un long bâton.

" Comme te voilà transi, Antoine ! dit l'abbé Félix d'un ton affectueux, en montrant au paysan une chaise à côté du poêle; assieds-toi et bois le

verre d'eau-de-vie que Symphorose va te servir ; puis tu me diras ce qui t'amène si tard.....ou plutôt si matin, car je me suis couché à minuit, et je dormais depuis.....

S'il y a du bon sens de se mettre au lit à des heures pareilles ! s'écria la servante du ton de la plus violente indignation.....Ah ! vos livres, vos livres !.....Que ne puis-je en bourrer le poêle de ma cuisine ! le bois est si cher !

“ Qui donc travaillerait, si ceux à qui Jésus a ordonné d'enseigner les nations restaient oisifs ! Parle, mon brave Antoine.

Monsieur le curé, je suis venu des Aygues ici tout d'une trotte. C'est loin ! Je suis parti un peu après la tombée de la nuit, mais il y a tant de neige !

“ Est-ce qu'il y a un malade aux Aygues !

— Hélas ! il n'y est peut-être plus à cette heure, monsieur le curé !... Vers midi il fut pris d'un mal subit.....Son visage devint rouge, puis violet...ses yeux se fermèrent....Il n'a pas repris connaissance. La femme et les enfants m'ont envoyé vers vous....Faut-il que le malheureux meure sans confession ?

Vite... mes bottes, mon manteau... Symphorose... mon chapeau... pressez-vous !... Oh ! mon Dieu, faites que j'arrive à temps.

“ Monsieur le curé ne partira pas, déclara nettement Symphorose, qui néanmoins s'empressa de réunir les objets demandés, coiffa son maître d'un vieux chapeau réservé pour ces sortes d'occasions, lui jeta un épais manteau de drap sur les épaules, et se dépêcha d'enduire de graisse les bottes de gros cuir... Non, non, monsieur le curé, y pensez vous, par cette froidure ? Il y a deux pieds de neige au moins..

“ Quatre pieds, interrompit Balliol, et pas de chemin tracé.

“ Vous voyez ! Et le ruisseau Noir...

“ Il coule à pleins bords et roule d'énormes pierres, ajouta le paysan.

“ Tu ne m'as pas dit le nom du moribond, demanda le prêtre tout à coup.

“ C'est Démétrius Blanc répondit Antoine, qui fixa un regard timide sur la figure bouleversée du vieillard.

“ Démétrius Blanc ! Oh ! mon Dieu ! Démétrius Blanc !

La servante éleva vers les cieux ses deux bras, l'un enfoncé jusqu'au coude dans une botte, l'autre armé d'une brosse :

Eh bien ! voilà qui est bon, doux Jésus !... Oh ! par exemple ! s'exclama-t-elle, coup sur coup. Démétrius Blanc ! Justement le seul mauvais sujet de la paroisse : le prêteur à usure, celui qui n'a pas mis les pieds à l'église depuis qu'il est revenu de France, il y a beau temps ! Irez-vous, monsieur le curé ? Celui qui ne salue jamais la croix, qui siffle quand la procession passe, qui garde son chapeau devant le saint Sacrement ! Un ivrogne... un larronneur de biens... N'y allez pas, monsieur le curé.

Sur quoi la bonne fille alla chercher des bas de laine et de gros gants en poil de lapin qu'elle tendit à son maître pendant qu'il se chaussait.

“ Un homme, dit-elle en grondant, qui vous a insulté plus bas que terre et qui vous aurait battu, sans Antoine, ici présent.

Le vieux curé se leva, ayant terminé ses préparatifs.

“ Allons ! Antoine, dit-il, il faut que tu m'accompagnes, mon garçon

Le cl
la ne
sera

“ P

croye

d'autr

Dieu

âme

Et

Adi

matin

chez F

aux en

trius,

Il ou

La mod

domina

alentou

une lan

mant la

suspend

Antoi

Ils son

naient a

d'autre a

Il falla

Aygues.

jour-là ét

souvenai

Les Ay

fond d'un

pices et d

la contrée

ver aux A

crête, et d

flancs esca

sant de ro

Mais av

d'une asse

des platea

de terrain

Les loup

e bois qu

Cette nu

ouvient le

un gris

ords d'un

ect de ma

Un tapis

étendait

Le clerc est trop vieux et trop faible et ne pourrait faire cent pas dans la neige. Tu doubleras l'étape, mais c'est une œuvre de charité qui te sera comptée là-haut.

— Pardi ! Monsieur le curé, quand même le clerc, ou un autre, viendrait, croyez-vous que je resterais ici vous sachant exposé ? On en fait bien d'autres pour s'amuser, allez ! Si Démétrius meurt en paix avec le bon Dieu, je vous payerai tout de même une messe pour le repos de son âme.....

Et moi, dit Symphorose, je jeûnerai dix jours, si...

Adieu, Symphorose, dit le curé, Vous n'oublierez pas d'envoyer ce matin une écuelle de bouillon et une bouteille de vin à la femme de chez Pierre-Jacques. Portez aussi un pain à la veuve Grigon, et du lait aux enfants de Françoise. Et dites un chapelet pour le pauvre Démétrius, ma fille.

Il ouvrit la porte : le vent s'engouffra avec violence dans l'ouverture. La modeste église du village était là, tout auprès, sur un plateau qui dominait l'humble presbytère et les quelques chaumières éparses aux alentours. L'abbé Félix y pénétra, accompagné d'Antoine, qui portait une lanterne. Il mit dans son sac de velours la petite pyxide renfermant la sainte hostie et la buire d'argent pleine de l'huile sacrée, et suspendit ce sac à son cou, boutonnant son manteau par-dessus.

Antoine prit le rituel et la sonnette.

Ils sortirent. Ce n'était point un voyage facile, celui qu'ils entreprenaient ainsi, à la hâte, spontanément, sans guide, sans escorte, n'ayant d'autre appui que leur confiance en Dieu.

Il fallait, en temps ordinaire, deux heures pour aller de l'église aux Aygues. Mais en hiver le double de ce temps suffisait à peine. Or ce jour-là était le surlendemain de la fête de Noël, et les anciens ne se souvenaient pas d'avoir vu un hiver aussi terrible.

Les Aygues, misérable hameau de trois ou quatre feux, gisaient au fond d'un ravin, qui fendait une énorme montagne, entourée de précipices et dominée par trois aiguilles jumelles, les plus hautes cimes de la contrée, inaccessibles et ceintes de glaciers inabordables. Pour arriver aux Aygues, il fallait donc gravir les pentes abruptes, franchir la crête, et descendre par un sentier étroit surplombant le gouffre, les flancs escarpés du ravin au fond duquel mugissait un torrent bondissant de roche en roche.

Mais avant d'atteindre les sommets, on traversait une forêt de sapins, d'une assez vaste étendue, hérissée d'obstacles, rochers énormes tombés des plateaux supérieurs, broussailles inextricables, dépressions subites de terrain.

Les loups et les ours ne désertaient les repaires qu'ils avaient dans le bois que lorsque le froid et la faim les chassaient.

Cette nuit-là, précisément, était une de ces nuits terribles dont on se souvient longtemps. Un froid glacial pénétrait la nature entière ; le ciel, d'un gris de plomb, se couvrait de nuages roussâtres, frangés sur leurs bords d'une marge lumineuse, creusés ici, là arrondis, et présentant l'aspect de masses gigantesques prêtes à écraser la terre.

Un tapis de neige épais, d'une blancheur uniforme, crue, aveuglante, s'étendait à perte de vue, voilant tout, semblable à un linceul funèbre

sous lequel se dessinent vaguement les formes d'un cadavre.

Au bord de la route, ensevelis sous la neige, les arbres se dressaient noirs, informes, tigrés de flocons blancs. Un calme profond régnait partout.

L'abbé Félix et son fidèle paroissien marchaient d'un bon pas, déblayant la neige, au fur et à mesure, avec leurs bâtons. La lanterne d'Antoine projetait un rayon de lumière devant eux, et derrière leurs ombres s'allongeaient démesurément, sur le manteau immaculé étalé sur le sol.

Chemin faisant, le prêtre priait. Sa persée revenait sans cesse à cet agonisant, à ce coupable qui l'attendait frémissant, et qui se cramponnait à la vie pour ne point paraître chargé de ses iniquités devant le Juge suprême.

Il priait avec ferveur, suppliant Dieu de ne point rappeler à lui cette âme criminelle, avant que l'absolution toute puissante en eût effacé les souillures. Il priait ardemment ce Dieu qu'il portait sur sa poitrine, et qu'effleuraient les battements de son cœur, de faire miséricorde à la créature débile qui n'avait pas su repousser avec force les mauvais conseils et les mauvais exemples, et qui avait péché plus peut-être par ignorance que par volonté.

Antoine Balliol songeait aux bœufs de son étable, au blé dont regorgeait son grenier, et aussi un peu à la ménagère, que son absence affligeait sans doute, et à ses chers enfants, ouvriers de l'avenir, qui dormaient paisiblement dans leurs couchettes, sous l'aile des anges.

Ni le prêtre, ni le paysan ne sentait la fatigue. Ils allaient d'un bon pas, l'œil fixé dans l'orbe lumineux tracé par la lanterne sur la neige diamantée, craquant sur leurs pas. A droite et à gauche la neige s'amoncèlait, les arbres devenaient plus rares ; à peine quelques arbustes rabougris émergeaient-ils de cette mer éblouissante, sans ombre, sans mouvement.

Peu à peu cependant la sueur perla sur leurs fronts : ils relentirent le pas ; leur respiration fut moins régulière. Antoine ne tenait plus sa lanterne d'une main aussi ferme ; le curé interrompit de temps à autre son oraison.

Il y avait près de deux heures qu'ils montaient et ils étaient loin encore de la forêt. Ils continuèrent leur route péniblement, échangèrent quelques paroles brèves, s'encourageant l'un l'autre.

— Ah ! monsieur le curé, dit Antoine d'un ton de regret, si je n'avais pas oublié ma gourde !.....

— Oh ! mon pauvre ami, tu m'y fais penser : je n'ai pas pris la mienne. Quelle imprudence !

— Nous boirons de meilleur cœur en arrivant aux Aygues, reprit le jeune homme avec résignation. Il doit être près de trois heures du matin, allons M. le curé !

Une forte brise, en effet, une brise d'ouest, sifflait en traversant le réseau de branchages sur des buissons, et soulevait de larges nappes de neige, aussitôt effritées en milliers de flocons légers.

La brise devint bientôt un vent impétueux, grondant avec fureur, soufflant par violentes rafales. Puis la neige commença à tomber,

vingt
rage

De

l'éclair

serrée

La

profon

geaien

tombe

à trav

che lon

Mais

pruden

un abt

blants

ner et e

Ils ne

se laisse

reur sec

motions

qu'après

Ce n'é

sueur br

nes oppr

taient à

vaporisa

Ils s'é

courber

s'abriter

ventre, e

duquel le

Le pay

veilles, le

que l'abb

tout à co

accent de

— Pauv

veux blan

— Voul

— Non,

salut. Je

ne manq

— Nous

rons.....

L'abbé

oup, à un

" Nos h

ne des m

este, gar

Antoine

vingt minutes ne s'était pas écoulées qu'une affreuse tourmente faisait rage sur la montagne.

De tous côtés c'étaient des tourbillons se heurtant, courant plus vite que l'éclair, de véritables trombes de neige, tant le vent emportait drue, serrée, en abondance.

La lanterne s'éteignit. Les voyageurs se trouvèrent plongés dans une profonde obscurité; ils ne pouvaient plus voir le chemin et se dirigeaient droit devant eux, sondant le terrain avec le bâton, de peur de tomber dans quelque trou. Ils quittèrent alors le sentier qui serpentait à travers les prairies, sur les croupes du mont, pour gagner une corniche longeant la côte et arriver plus tôt à la forêt.

Mais là encore il leur fallut lutter contre les éléments et redoubler de prudence, car un faux pas les précipitait dans l'éternité. A leur gauche, un abîme insondable: à leur droite, des rocs hérissés de ronces, tremblants dans leurs alvéoles et qu'une charge trop lourde pouvait déraciner et entraîner sur la pente.

Ils ne se parlaient plus. Trop endurcis aux fatigues de ce genre pour se laisser dominer par la crainte, il n'en éprouvait pas moins cette terreur secrète qu'inspirent aux esprits les mieux trempés les grandes commotions de la nature. Ils avançaient pas à pas, ne hasardant le pied qu'après s'être assurés de la solidité du lieu où ils le posaient.

Ce n'était plus une légère moiteur qui mouillait leurs fronts, mais une sueur brûlante, presque aussitôt glacée, qui les inondait. Leurs poitrines oppressées exhalaient des gémissements rauques; leurs tempes battaient à se rompre, et parfois l'air qui s'échappait de leurs bouches, se vaporisant les aveuglait.

Ils s'épuisaient en vains efforts. En maints endroits, ils durent se courber pour n'être pas emportés par la tempête; plus loin ils durent s'abriter derrière des rochers; plus loin encore, il fallut ramper à plat ventre, et le bon vieux curé dut quitter son manteau, dans les plis duquel le vent s'engouffrait et qu'il gonflait comme la voile d'un navire.

Le paysan, de trente années plus jeune, et moins débilité par les veilles, le dur travail de l'intelligence, les sollicitudes, résistait mieux que l'abbé Félix. Celui-ci fit longtemps encore bonne contenance. Mais tout à coup un sourire triste entr'ouvrit ses lèvres, et il dit avec un accent de douce raillerie:

—Pauvre Antoine, c'est un fai bien pesant qu'une couronne de cheveux blancs!

—Voulez-vous que je vous porte monsieur le curé?

—Non, mon enfant! Il faut que l'un de nous ait quelque chance de salut. Je paralyserais tes forces....Hélas! ce ne sont point les jambes qui me manquent!

—Nous voici à la forêt, cherchons y un refuge. Au jour nous repar-
tirons.....

L'abbé Félix se redressa fièrement et sentit renaître ses forces tout à coup, à une pensée qui frappait à la fois son cœur et son esprit,

—Nos heures sont comptées, dit-il fermement, mais ce ne sont plus que des minutes qui séparent Démétrius Blanc du jugement de Dieu. Heste, garçon; j'irai seul!

Antoine ne répondit à ces paroles que par un cri d'indignation.

A cinquante mètres de là, ils virent se développer, ligne blanchâtre se détachant sur les ténèbres opaques, la lisière de la forêt. Ils se mirent à courir, pour ramener la circulation du sang dans leurs veines. Le froid, un froid terrible, les glaçait ; le vent les fouettait au visage, la neige s'abattait sur eux de toutes parts. Et l'orage et le péril augmentait à chaque pas.

Quand ils furent sous les arbres, ils eurent un moment de répit, et s'arrêtèrent un instant pour reprendre haleine. Le vieillard murmura une prière, à laquelle Antoine répondit avec plus de ferveur qu'il n'en avait jamais mis à prier Dieu. Ils avaient accompli plus des deux tiers de leur voyage.

Mais l'accalmie ne fut pas de longue durée. Le vent se ruait dans les hautes cimes des sapins, les secouant avec furie, brisant les branches durcies par le gel. C'était un fracas épouvantable, hurlements stridents sifflements aigus, sourds murmures plus terribles que la voix éclatante du tonnerre.

Le prêtre et son compagnon allaient au hasard, égarés, subissant dans toute leur horreur, cette fois, les étreintes de la peur. Ils se heurtaient aux cailloux sous la neige, glissaient, tombaient, se relevaient pour tomber encore. Au plus épais du bois, n'ayant ni lumière pour se guider, ni clartés d'étoiles, ils perdirent leurs bâtons.

« Nous ne pouvons aller plus loin, dit Antoine, abattu ; à quoi bon marcher ? Comment se diriger ? »

L'abbé prit dans sa poche une allumette et la frotta contre le couvercle de sa tabatière ; elle prit feu. Il alluma la lanterne et regarda autour de lui. Il vit Antoine pâle, sans chapeau, les mains déchirées par les ronces, les habits troués ; puis il vit sa soutane en lambeaux, sa douillette trempée.

Il n'y avait pas trace de chemin aux alentours. De la neige encore, et partout ; les arbres en étaient chargés, et elle tombait par grosses mottes sous l'effort du vent, qui ne s'apaisait point.

« Antoine, dit le curé, je te demande pardon de t'avoir emmené ; j'aurais dû venir seul ! »

Le paysan, irrespectueux pour la première fois de sa vie, haussa les épaules.

Félix se découvrit et lui tendit son chapeau en lui disant :

« Prends, je mettrai mon mouchoir sur ma tête ! »

Antoine répondit d'un ton farouche :

« Si vous insistez, monsieur le curé, je déchausse mes sabots et les jette dans le premier trou que nous rencontrerons. »

« Embrasse-moi, pauvre enfant ! reprit le curé, ému jusqu'aux larmes. »

Ils s'embrassèrent avec effusion.

Antoine pleurait.

« Il ne s'agit pas de pleurer, reprit le vieillard, après un moment de réflexion. Il faut nous tirer de là. Marchons, car si nous nous arrêtons ici, le sommeil nous prendra, et la mort ne tarderait pas à succéder au sommeil ! »

Encore une fois ils se remirent en marche, mais l'abbé avait trop présumé de ses forces, il se traîna lentement une longue, une mortelle demi-heure, un siècle !..... Et tout à coup :

“ J
Il s
che.
“ V
Que
tombe
avant
“ O
Ant
“ A
cette s
peu d’
Sa v
ne répo
Le v
“ In
Subi
“ An
sur ma
vre.....
Il s’a
des yeu
glacé du
Antoi
fardeau
lière, q
Ils res
dans un
Le vo
les uuag
bre cons
“ C’est
d’eau, pa
fondue !
“ Mieu
vation à
“ Ah !
tous me
arriver à
son agor
Il y eu
“ Mons
avez-vous
“ Oui
Antoin
“ Ouvr
sang pu
rachiez
“ Oh !

“ J’ai soif, dit-il, j’ai bien soif ! ”

Il se baissa et voulut prendre de la neige pour la mettre dans sa bouche. Antoine s’y opposa.

“ Vous seriez perdu ! dit-il, prenez patience. ”

Quelques minutes s’écoulèrent. Le prêtre chancela. Antoine laissa tomber sa lanterne, prit le vieillard dans ses bras et fit quelques pas en avant.

“ Oh ! que j’ai soif ! murmura le vieillard d’une voix plaintive. ”

Antoine poussa un cri désespéré :

“ A moi ! à moi ! cria-t-il follement comme si on eût pu l’entendre dans cette solitude. Voici un saint du bon Dieu qui se meurt, faute d’un peu d’eau ! ”

Sa voix domina le vent et les éclats de la tempête, mais aucune voix ne répondit à son appel.

Le vieillard murmura :

“ *In manus tuas, Domine* ”

Subitement il se redressa avec énergie et s’écria :

“ Antoine, Antoine, quand je serai mort, prends le saint Sacrement sur ma poitrine..... Il ne faut pas que les loups en dévorant mon cadavre..... ”

Il s’arrêta, des larmes de rage, de douleur et d’admiration, jaillissant des yeux du pauvre paysan, tombaient goutte à goutte sur le visage glacé du sublime serviteur de Dieu.

Antoine, à bout de forces, hors de lui, accablé, déposa doucement son fardeau sur une pierre moussue, à l’abri d’un grand rocher tapissé de lierre, qui formait une espèce d’excavation.

Ils restèrent tous deux là, pendant près d’un quart d’heure, plongés dans une torpeur mortelle, n’entendant rien, ne voyant rien.

Le vent redevint brise, le ciel s’éclaircit, la neige cessa de tomber ; les nuages dispersés, entr’ouverts, laissèrent voir un coin de l’azur sombre constellé d’étoiles.

“ C’est le paradis ! murmura l’abbé Félix, Antoine, donne-moi un peu d’eau, par pitié..... Ma gorge est desséchée..... De l’eau, de la neige fondue ! ”

“ Mieux voudrait boire du poison, monsieur le curé ! Offrez cette priation à Notre Seigneur ! ”

“ Ah ! tu ne sais pas ce que je souffre ! Je donnerais.... Je donnerais tous mes livres pour un verre d’eau ! mais je donnerais ma vie pour arriver à temps encore au chevet de ce malheureux qui m’appelle dans son agonie. ”

Il y eut un silence.

“ Monsieur le curé, demanda Antoine d’une voix un peu tremblante, avez-vous un canif ! ”

“ Oui prends-le dans ma poche ! ”

Antoine obéit ; après vingt secondes, il reprit en poussant un soupir :

“ Ouvrez la bouche, monsieur le curé, et buvez ; je vous donne mon sang pur et chaud, pour que, sauvé du danger qui vous menace, vous arrachiez Démétrius à la damnation !..... ”

“ Oh ! fit le prêtre. ”

Et pour s'élever à la hauteur du sublime sacrifice de ce paysan, il appuya ses lèvres sur le bras d'Antoine que celui-ci venait de piquer à la saignée, et but, comme font les chasseurs de chamois, surpris par la fatigue et la soif au milieu des glaciers.

Il se sentit ranimé.

Antoine lia fortement sa cravate sur la piqure.

« Sauvé ! cria le curé. Enfant, tu as sauvé ton pasteur ! Dieu te bénisse..... »

En effet, on entendit soudain des cris d'appel, des voix ; on vit luire la lueur de plusieurs falots.

« Monsieur le curé ! criait-on.

Et sept ou huit montagnards apparurent sur le théâtre de cette terrible scène.

Depuis deux heures ils cherchaient l'homme de Dieu.....

Démétrius Blanc eut la mort édifiante d'un vrai chrétien, réconcilié avec son Dieu. L'abbé Félix rentra le lendemain au presbytère. On ne put jamais faire comprendre à Antoine Balliol qu'il avait accompli un acte héroïque.

XVI

A QUOI LE CURE FELIX DEPENSA SA VIE.

Voyageur, marche, marche ! Une heure encore, courage !
Vois au loin l'oasis luire comme un jardin ;
N'en sens-tu pas les fleurs ?... Horreur ! c'est un mirage ;
C'est un jeu de soleil qui s'efface soudain.
Traverse, résigné, l'immobilité morne,
Triomphe du désert, mer stérile et sans borne,
Sans songer que demain, peut-être, d'après vents,
Soulevant jusqu'aux cieux ses vagues de poussière,
Engloutiront, meurtrie à leurs souffles mouvants,
Dans un même tombeau la caravane entière.
Le pauvre voyageur, c'est l'homme ! Et le désert,
C'est notre vie, amer et décevant voyage
Où nous voyons s'enfuir, comme dans un mirage,
L'oasis du bonheur et le feuillage vert.

(HENRI CANTEL, *les Poèmes du souvenir*.)

Qu'importe si demain l'on couvrira mes os,
Ou ce soir même ; et si les arbres que je plante
Je ne verrai jamais fleurir la sève lente !...

Comme il nous fût donné, donnons, Laissons au monde
Une chose de nous qui soit douce ou féconde.
Et, mes arbres plantés, je veux creuser un puit,
Alors, j'irai dormir d'une paix plus profonde
Et Dieu saura toujours que j'ai donné ces fruits.
Et que, de mes eueurs, j'ai fait sourdre cette onde.

[LOUIS VEUILLLOT, *OEuvres poétiques*.]

Les humbles n'ont pas d'histoire. Leur histoire n'est écrite qu'au ciel, dans les livres où les anges inscrivent les actions des hommes. Ici-bas, nul ne les voit, nul ne les entend. Ils passent à travers la foule, ignorés, mais sous l'œil de Dieu.

Des
parfois
tomber
claire,
suintan
C'est
caillou
en min
des nac
arrêter
un mu
fond du
tumultu

Ainsi
pure, le
chante,
c'était c
une poig
Les jo
même tr
échos de
main. U
monde.
la confia
sa propre
de Dieu.
médiocre

Les jou
très vite.
et l'abbé
nant : Vi
dans le p
peine con
d'heure e
s'effraye d

Chaque
rompue à
la même
mière fois
ie. Puis
pauvres à
aient ju
ants de r
Il parta
lèves dan
eveux à
Il eût v
assent b

Des vastes glaciers qui font aux Alpes une couronne de pur cristal, parfois quelques gouttes d'eau sourdent, et glissant sur les blocs d'opale tombent dans le creux d'une roche; de là elles s'échappent en source claire, courent dans un sillon du granit, recueillent d'autres gouttes suintant aux flancs du mont altier.

C'est alors un large ruisseau limpide, qui coule à pleins bords sur des cailloux polis, entre les hautes herbes étoilées de piquettes... Un Nil en miniature, azuré, avec des orchies pour palmiers, où flotte comme des nacelles, des feuilles de velours, et qu'une branche d'aubépine peut arrêter dans sa course. Le frais gazouillis de l'onde transparente jette un murmure harmonieux aux rires solitaires, tandis que, là-bas, au fond du ravin, le torrent se brise avec fracas sur les pierres, écumant, tumultueux.

Ainsi la vie s'écoula pour Félix, curé de Montbernard. Tranquille, pure, lente, comme le frais ruisseau avec ce doux murmure qui enchante, loin du bruit, loin du mal, et si quelque souffrance survenait, c'était comme la branche d'aubépine barrant passage au flot paisible : une poignée d'épines sous une masse de fleurs.

Les jours s'enchaînaient l'un à l'autre avec les mêmes prières, le même travail, le même devoir; les joies d'aujourd'hui n'étaient qu'un écho des joies d'hier, et les peines de la veille renaissaient le lendemain. Un grand calme, que ne troublait aucune des agitations du monde. La sénérité que donne la certitude, la paix que donne l'amour, la confiance que donne la foi. L'âme, l'esprit du cœur, vivant chacun sa propre vie, et le corps, esclave obéissant, mais respecté comme œuvre de Dieu. Entière harmonie que les sages recherchent, que l'existence médiocre et surmenée des villes ne trouvera jamais !

Les jours, les semaines, les mois s'en allaient, d'abord lentement, puis très vite. Les saisons succédaient aux saisons, les années aux années, et l'abbé Félix qui disait naguère que la vie est longue, disait maintenant : *Vita brevis* ! Oh que peu de choses l'homme a le pouvoir de faire dans le peu de temps qui lui est mesuré !..... La semaine s'achève, à peine commencée : on croyait avancer la tâche et diminuer le labeur, d'heure en heure..... On jette soudain un regard en arrière et l'on s'effraye d'avoir travaillé si peu !.....

Chaque matin, levé dès l'aurore, l'abbé Félix reprenait la tâche interrompue à la fin du jour précédent. Il célébrait le saint Sacrifice, avec la même piété, la même ferveur qu'à l'heure glorieuse où pour la première fois il élevait entre ses mains tremblantes la resplendissante hostie. Puis ses petits enfants à catéchiser, ses malades à visiter, ses vieux pauvres à consoler, les paysans, les mères de famille à conseiller, l'ame-
naient jusqu'à cet Angelus du midi, qui lui laissait ses premiers instants de repos.

Il partait après son frugal repas, le bâton à la main. Il emmenait ses élèves dans la montagne, car après Zeph et Dodon, il avait eu d'autres élèves à instruire, et plus tard, les enfants de ceux-là.

Il eût voulu que son presbytère en fût rempli, et que ses leçons donnaient beaucoup de soldats à Dieu et à la patrie.

Chemin faisant, à l'ombre des châtaigniers, ou sous le chaud soleil d'automne, il expliquait à ses auditeurs charmés ce grand et magnifique livre de la nature, toujours ouvert sous ses yeux, depuis l'humble brindille de mousse jusqu'à l'arbre séculaire, depuis le colosse alpestre jusqu'au petit caillou sorti de poussière.

Il en savait parler, de l'œuvre divine, avec cette éloquence vibrante des âmes naïves et des poètes ; il en disait la grandeur, l'harmonie, l'immensité, la diversité. Il en montrait les causes et les fins. Il voyait l'homme, roi de tout ce qui est créé, appelé à surmonter les obstacles, à dominer, à vaincre autrui en lui-même ! Il savait mêler à la science, absolue parfois, et parfois incertaine, cette austère et superbe poésie du cœur qui anime jusqu'aux pierres et n'abandonne rien à la matière morte. Son esprit intelligent cherchait au-delà de cette matière brute que le siècle veut exalter par-dessus tout et qui n'est que misérable et sale, si l'espérance et la foi ne l'ennoblissent de leur beauté.

Puis, quand la brise du soir apportait la chanson sonore des cloches, aux joyeuses volées desquelles répondait le tintement de la sonnette des bœufs rentrant du pâturage, le curé de Montbernard et ses compagnons revenant, dans la douce quiétude qui suit une journée bien employée, devisant des étoiles d'or clouées au ciel, ou bien évoquant les souvenirs du temps où les gens savaient peut-être moins, mais croyaient davantage.

Quand on arrivait au presbytère, il fallait tout d'abord essuyer l'amicale gronderie de Symphorose.

Quoi ! s'attarder à ce point !..... Les soirées sont fratches, le vent du soir est malsain..... Le souper refroidit..... Symphorose a peur, à la brune, toute seule. Elle n'ose pas regarder du côté du cimetière..... Et d'ailleurs, si quelqu'un venait demander M. le curé, que répondrait-elle ? Ah ! qu'elle préfère les bonnes journées de pluies, où le ciel est tout noir de nuages, où l'eau tombe, tombe !..... Mois alors, par malchance, il y a toujours quelque malade à voir dans les chalets haut perchés sur les rocs, et l'inquiétude est pire !.....

On rassurait la bonne servante, et les hôtes du pauvre logis s'asseyaient autour de la table. On dégustait l'excellente soupe, les fromages les noix sèches, les châtaignes rôties ; on savourait la piquette acidulée, du jus de raisin tout franc, largement baptisé. Puis les jeunes gens gagnaient leurs couches, et le curé s'enfermait chez lui avec ses piles de gros livres, et ses cahiers couverts d'une écriture menue.

Les gens qui passaient, la bas, entre l'église entourée des croix du cimetière et l'école déserte, voyaient briller au-dessus de la treille la lampe du travailleur, qui ne s'éteignait que bien avant dans la nuit.

Tout le bien qu'autour de lui il pouvait faire, l'abbé Félix le faisait, ou l'avait fait. Il consolait les veuves, il protégeait les petits, il consolait les ignorants, il soulageait les pauvres, il soignait les malades, il réconciliait les ennemis : par-dessus tout, il pensait les plaies secrètes, les plaies cachées, celles qu'on a honte de montrer, et pour lesquelles il n'est pas de remèdes, hors la parole de Dieu.

La paroisse allait croissant et devenant meilleure. On aimait le curé simple et bon. Il donnait la grande leçon de l'exemple, et peu de gens y résistaient : le bien est contagieux comme le mal, Félix obtint la con-

version
lui.

Sa v
les mis
Il vit r
en écha
pendan
quand
méchan

Il mi
aimés.

Il psa
sur la t
déchirer
s'ouvrir

Son p
ré comm
Et cette
et qui lu
Félix la
qui ne v
la lumièr
blé.

Et son
descendre

Lui au
lure, et la
yeux ne b
de suave
son âme.

Il voya
douze ain
de deuil, c
pe, et cha
aires som
couleur ne
souvent, à
nière form
parfois il
œurs livr
es sphère

Il ne lui
Sa mère
âge, ne v
ernières r
douces

version de beaucoup de pêcheurs. On l'aimait. Donc on croyait en lui.

Sa vie passa ainsi, nous avons déjà dit comment. Il éprouva toutes les misères de ce monde. Il connut la douleur, il éprouva l'ingratitude. Il vit mourir ceux qu'il chérissait, et il pria. On lui rendit l'outrage en échange du bienfait, et il pleura. Il ne put s'accoutumer à l'indépendance du cœur trop souvent pratiqué, et son cœur, à lui, saignait quand il trouvait la preuve que l'homme est un animal insociable et méchant.

Il mit en terre beaucoup de ceux qu'il avait choisis pour bien-aimés.

Il psalmodia, un jour par une aube livide et blafarde, le *De profundis* sur la tombe de Cyrille XIII, baron de Montbernard, et ce fut un grand déchirement en lui lorsqu'il scella de sa main le tombeau qui devait ne s'ouvrir plus jamais.

Son père, le menuisier de Jean-Pierre était mort plein d'années, honoré comme un patriarche, entouré de ses fils, de ses brus, de leurs enfants. Et cette mort du grand chrétien, simple et bon, duquel il tenait le jour et qui lui avait appris à être aussi un grand chrétien, avait été pour Félix la plus cruelle douleur qu'il eut éprouvée. En fermant ces yeux qui ne verraient plus jamais la lumière de ce monde, mais s'ouvraient à la lumière splendide et toujours vive de l'éternité, sa main avait tremblé.

Et son cœur s'emplit d'amertume lorsqu'il bénit la fosse où l'on allait descendre ce cadavre dont il était la chair.

Lui aussi vieillissait. Déjà des mèches blanches argentaient sa chevelure, et la griffe du Temps traçait des rides sur son front. Ses doux yeux ne brillaient plus de l'éclat qui les faisait si beaux, et son regard de suave bonté semblait parfois se retourner en dedans et plonger dans son âme.

Il voyait s'en aller peu à peu tous les siens. Il était le treizième fils, les douze aînés partaient avant lui, l'un après l'autre. Quand une fois on a pris le deuil, on ne le quitte plus. Félix voyait sa mère enveloppée de crépe, et chaque année amenait un anniversaire de plus, un de ces anniversaires sombres, où l'on prend l'étole, la chasuble et le manipulate de cette couleur noire, que raye la blancheur mate de galons d'argent..... Bien souvent, à cette heure, il pensait à tout ce que la terre nourrière formée de tant de poussière humaine lui dérobait de trésors, et parfois il croyait, à travers l'épouseur des tombes, entendre battre ces cœurs livrés au ver conquérant, mais dont l'âme immortelle planait dans les sphères célestes !

Il ne lui restait que sa mère.

Sa mère plus que nonagénaire, toute courbée sous le poids d'un siècle, ne vivant plus que par la force de sa volonté, et consumant ses dernières minutes dans la fervente prière, dans les joies mélancoliques et douces du souvenir.

Oui, maman Rosalie vivait encore, près de son fils l'abbé, son orgueil et son bonheur. Tout elle revivait en lui. Elle ne le voulait point quitter, et Dieu, qui les aimait de tant d'obéissance à sa loi, voulut récompenser cette magnifique tendresse l'une par l'autre ces deux carrières d'honneur obscur, d'humilité grandiose et de dévouement charitable.

Dieu le voulut, car il les fit mourrir au même instant, et ce fut le même ange qui emporta leurs deux âmes au pied de son trône de gloire.

Un jour l'abbé Félix reçut une lettre, qu'il lue avec une profonde émotion. Puis il mit cette lettre dans son bréviaire, il courut s'enfermer dans l'église, et là il pria, il pleura durant de longues heures. Il ne vint au repas du soir que pour servir sa vieille mère, aveugle et percluse.

Et quand il fut seul avec elle, dans la pauvre salle éclairée par la petite lampe du presbytère, il s'agenouilla devant elle et lui dit :

“ Mère, Dieu m'envoie une grande épreuve..... On m'écrit de Paris pour me demander si je veux être évêque..... Evêque ?..... Moi ! j'ai déjà trop !.....

“ Fils, répondit-elle, si Dieu vous appelle à gouverner un troupeau plus nombreux, il faut obéir. Evêque !.....

Le curé toujours agenouillé, murmura :

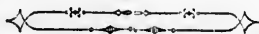
“ Seigneur, détournez de moi ce calice... Mais que votre volonté soit faite, aujourd'hui et toujours.

La vieille mère épuisée par l'effort qu'elle avait fait, étendit ses deux mains sur Félix, et ces mots s'échappèrent de ses lèvres, faibles comme un souffle.

“ Fils je te bénis...

“ Je vous bénis, ma mère !

Au matin, on les trouva tous les deux inanimés, les mains de la mère imposées sur la tonsure sacrée du fils, les mains du prêtre jointes sur son crucifix. Tous deux avec un suave sourire sur la bouche, tous deux endormis dans la paix du Seigneur !



M.
illumi
peu ex
gré tou
que ch
ne se t
dans se
Il se
était se
théâtre
Mais
sorte d'
et dans
“ J'ai un
original
vient le
vent d'é
vers l'ab
ses infor
cun char
cile pou
amis.
Comm
circonsta
qu'il ava
lierre, éta
entre lui
parent e
connu.
Beauc
d'intéress
vaient av
de chaqu
singulier
évident l
aient ha
ilégiée
d'autres
Il leur
ne écarté
roite et

LE CAS EXTRAORDINAIRE

DU DR JEKYLL ET DE M. HYDE

(Traduit de l'anglais par J. P. Tardivel)

1

A PROPOS D'UNE PORTE

M. Utterson, l'avocat, était un homme au visage rude et rarement illuminé par un sourire ; froid, sobre et embarrassé dans son langage ; peu expensif ; maigre, long, poudreux, triste, et cependant, aimable malgré tout. Dans les réunions d'amis, lorsque le vin était à son goût, quelque chose de très humain brillait dans ses yeux ; mais ce quelque chose ne se traduisait jamais dans ses discours ; mais souvent et hautement dans ses actes.

Il se montrait austère envers lui-même ; buvait du genièvre quand il était seul afin de mortifier son goût, pour le vin ; et bien qu'il aimât le théâtre il n'avait pas assisté à un spectacle depuis vingt ans.

Mais il était tolérant pour les autres ; s'étonnait parfois, avec une sorte d'envie, de l'énergie intellectuelle requise pour certains méfaits ; et dans les cas désespérés, beaucoup plus porté à aider qu'à blâmer. " J'ai un penchant pour l'hérésie de Caïn, disait-il dans son langage original ; je laisse mon frère s'en aller au diable de la façon qui lui convient le mieux. " Grâce à ce trait de son caractère, il lui arrivait souvent d'être la dernière connaissance respectable de ceux qui descendait vers l'abîme, d'exercer sur leur vie la dernière influence salutaire. Envers ses infortunés, aussi longtemps qu'ils le fréquentaient, il ne fit voir aucun changement dans sa conduite. C'était, sans doute, une tâche facile pour M. Utterson, car il était peu démonstratif même avec ses amis.

Comme tous les hommes modestes, il avait accepté les amis que les circonstances lui avaient donnés. Ses amis étaient ses parents et ceux qu'il avait connu depuis le plus longtemps. Ses affections, comme le lierre, étaient de croissance lente et n'impliquaient aucune ressemblance entre lui et ses amis. C'est ainsi qu'il se trouvait lié d'amitié avec son parent éloigné, M. Richard Enfield, homme du monde bien connu.

Beaucoup se demandaient ce que ces deux hommes pouvaient trouver d'intéressant l'un dans l'autre, ou quels sujets de conversation ils pouvaient avoir. Ceux qui les avaient rencontrés dans leurs promenades de chaque dimanche rapportaient qu'ils ne se disaient rien, avaient l'air singulièrement ennuyés et avait coutume d'accueillir avec un plaisir évident l'arrivée d'un troisième ami. Malgré cela, ces deux hommes priaient hautement ses excursions qu'ils regardaient comme l'heure privilégiée de la semaine ; et non seulement ils renonçaient pour s'y livrer d'autres amusements, mais même à leurs affaires.

Il leur arriva un jour, pendant une de ces courses, de passer par une rue écartée d'un des quartiers fréquentés de Londres. C'était une rue étroite et ce qu'on appelle tranquille ; mais les jours de la semaine il s'y

faisait un commerce considérable ; et même le dimanche, lorsqu'elle était comparativement solitaire. cette rue, par son air de propreté et d'aisance, attirait les regards et tranchait sur les rues voisines.

A peu de distance d'un des coins de cette rue, à votre gauche en allant vers l'est, la ligne des maisons était brisée par l'entrée d'une cour et précisément à cette endroit, un certain édifice d'apparence sinistre présentait son pignon à la rue. Cette maison avait deux étages, et du côté de la rue n'avait aucune fenêtre ; une porte seulement au premier étage. Les murs avaient perdu leur couleur primitive et tout portait les marques d'une longue et complète négligence. La porte, qui n'avait ni timbre ni marteau, était couverte de taches. Les vagabonds s'y refugiaient pour allumer leur pipe ; les enfants y jonaient ; tandis que plus d'un écolier avait essayé son canif sur ses moules. Depuis près d'une génération personne n'avait e hassé ces visiteurs importuns, ni réparé leurs ravages.

M. Enfield et l'avocat étaient de l'autre côté de la rue ; mais lorsqu'ils furent arrivés vis-à-vis de cette maison, le premier indiqua la porte avec sa canne.

" Avez-vous jamais remarqué cette porte ? " fit-il. Et sur une réponse affirmative de son compagnon il continua : " Elle me rappelle une très singulière aventure. "

" Vraiment ? " dit M. Utterson d'une voix quelque peu changée. " et qu'elle est cette aventure ? "

" Eh bien ! voici, " répliqua M. Enfield : " Je m'en revenais de l'autre bout du monde, vers trois heures du matin, par un temps froid et sombre ; et dans ma course je traversais une partie de la ville où l'on ne voyait rien que des reverbères. Des rues et encore des rues, et tout le monde endormi ; des rues et encore des rues, toutes illuminées comme pour une procession, mais vides comme une église déserte. Enfin je me trouvai dans cet état d'esprit où un homme écoute et écoute encore et commence à désirer ardemment la vue d'un gardien de la paix. Tout à coup je vis deux figures humaines : l'une était celle d'un petit homme qui marchait rapidement vers l'est, l'autre celle d'une jeune fille de huit ou dix ans qui courait de toutes ses jambes et descendait une rue transversale. Eh bien ! mon ami, l'homme et la petite fille sont venus en collision au coin de la rue, assez naturellement. Et alors j'ai vu une chose horrible : l'homme marcha tranquillement sur la petite fille et la laissa gémissante sur le trottoir. A l'entendre raconter, ce n'est rien ; mais c'était diabolique à voir. Il n'agissait pas comme un homme mais comme un maudit Jaggrenat des Indes. Je poussai un cri, me précipitai à la poursuite de l'homme, le saisis par le collet et le ramenai à l'endroit où déjà un groupe entourait l'enfant en pleurs. Il était parfaitement tranquille et ne fit aucune résistance, mais il me lança un regard tellement sinistre qu'il me fit frissonner. Le groupe autour de la petite fille se composait des parents de celle-ci ; et bientôt le médecin pour lequel elle avait été envoyée, fit son apparition. L'enfant avait plus de peur que de mal, au dire du médecin ; et vous auriez pu croire que l'incident n'eût pas d'autre suite.

" Mais une chose singulière se produisit. J'avais pris mon prisonnier en aversion dès le premier instant. Les parents de l'enfant l'avaient

pris
du d
tain,
sujet
que n
vis sè
" Je
pensé
fimes
un sca
S'il av
perdre
le prot
laient
aussi r
posséda
je voya
" Si vo
saurais
bruit.
louis, so
lu marc
fit comp
ensuite
cette por
avec env
chez C
d'un no
points le
connu et
gnature,
Je me pe
avait un
n'entre p
revenir q
pour une
aise et d'
" Soyez
l'ouvrent
ous rend
t moi-mê
e matin,
e présent
ne c'était
" Allons
" Je voi
est une h
quel p
enfer ; ta
ent resp

rsqu'elle
prété et

uche en
une cour
sinistre
ges, et du
premier
ut portait
ui n'avait
s'y refus-
s que plus
près d'une
éparé leurs

s lorsqu'ils
porte avec

une réponse
elle une très

changée, " et

ais de l'autre
roid et som-
le où l'on ne
es, et tout le
inées comme

Enfin je me
ate encore et
aix. Tout à
petit homme
e jeune fille
scendait une
fille sont ve-

Et alors j'ai
sur la petite
onter, ce n'est
ne un homme
sai un cri, me
et le ramena-

Il était par
e lança un re-
e autour de la
ôt le médecin
ant avait plus
pu croire qu-

non prisonnier
enfant l'avaient

pris également en aversion, ce qui était naturel. Mais ce fut la conduite du docteur qui me surprit. C'était un médecin ordinaire, d'âge incertain, ayant un accent écossais fort prononcé et qui paraissait aussi peu sujet à l'émotion qu'une vèze. Eh bien ! mon ami, il était aussi enragé que nous contre mon prisonnier. Chaque fois qu'il le regardait, je le vis sècher et blêmir, tant il avait envie de le tuer.

" Je lisais ce qui passait dans son esprit, de même qu'il voyait mes pensées. Mais comme il nous était impossible de tuer mon homme, nous fîmes autre chose. Nous lui déclarâmes que nous ferions de cette affaire un scandale tel que son nom serait odieux d'un bout à l'autre de la ville. S'il avait des amis et du crédit nous nous fîmes forts de les lui faire perdre. Et pendant que nous l'accablions ainsi, nous étions obligés de le protéger contre les femmes qui, furieuses comme des harpies, voulaient le mettre en pièce. Je n'ai jamais vu une telle réunion de visages aussi remplis de haine. Et là, au milieu de nous, était cet homme, possédant son sang froid, sombre et moqueur. Pourtant il était effrayé, je voyais cela ; mais tout de même, faufaron comme Satan lui-même.

" Si vous voulez faire du bruit à propos de cet accident, dit-il, je ne saurais vous en empêcher, naturellement. Aucun gentleman n'aime le bruit. Nommez votre chiffre. " Nous le fîmes monter jusqu'à cent louis, somme qu'il devait donner à la famille de l'enfant. Il aurait voulu marchander; mais il y avait chez nous tous un je ne sais quoi qui lui fit comprendre que sa vie était en danger : enfin il consentit. Il fallait ensuite toucher l'argent. Et où pensez-vous qu'il nous conduisit ? A cette porte là-bas. Il sortit une clef de sa poche, entra et revint bientôt avec environ dix louis en or, et un chèque pour la balance payable chez Coutts. Le chèque était fait payable au porteur et signé d'un nom que je ne puis nommer, bien que ce soit là un des points les plus importants de mon histoire : mais c'était un nom bien connu et souvent dans les journaux. Le chiffre était élevé, mais la signature, si elle n'était pas forgée était une garantie plus que suffisante. Je me permis de faire remarquer à mon homme que toute cette affaire avait un air suspect, disant que, en dehors des romans, un individu n'entre pas ainsi, à quatre heures du matin, par une porte dérobée, pour revenir quelques instants après, avec un chèque signé du nom d'un autre pour une somme de cent louis environ. Mais il était tout à fait à son aise et d'un air narquois me dit :

" Soyez tranquille, je resterai avec vous jusqu'à ce que les banques s'ouvrent et je présenterai le chèque moi-même. " De sorte que nous nous rendîmes tous ensemble, le médecin, le père de l'enfant, mon homme et moi-même, à mes appartements où nous passâmes le reste de la nuit. Le matin, après avoir déjeuné, nous allâmes en corps à la banque. Je présentai le chèque moi-même, disant que j'avais tout lieu de croire que c'était un faux. Mais pas du tout, le chèque était en règle. "

" Allons donc " ! fit M. Utterson.

" Je vois que vous pensez comme moi ", continua M. Enfield " Qui est une histoire incroyable. Car mon homme était un particulier avec lequel personne ne voudrait faire société, un vrai suppôt de l'enfer ; tandis que celui qui a signé le chèque est une personne éminemment respectable, célèbre, et, ce qui pis est, un de ces hommes qu'on

appelle religieux. C'est un cas de chantage, je suppose ; un honnête homme qui souffre pour les fredaines du temps passé. De sorte que j'appelle cette maison à la sombre porte, la maison du chantage. Mais voyez-vous, le chantage même n'explique pas tout, " ajouta M. Enfield qui devint ensuite pensif et distrait.

M. Utterson le fit sortir de sa rêverie en lui demandant brusquement :

" Et vous ne savez pas si celui qui vous a présenté le chèque demeure dans cette maison ?

" Ce serait un endroit convenable pour un tel individu, n'est-ce pas ? fit M. Enfield. " Mais j'ai remarqué, par hasard, son adresse ; il demeure ailleurs. "

" Et vous n'avez jamais pris des renseignements touchant cette étrange maison ? " demanda M. Utterson.

" Non, fit M. Enfield, cela me répugnait. Plus une affaire a l'air étrange, et moins je m'en occupe. Vous faites une question et elle circule de bouche en bouche ; c'est comme une pierre détachée du haut d'une montagne : Vous ne savez jamais sur la tête de qui elle va tomber. Je me suis fait une règle de ne jamais poser de questions. "

" C'est une excellente règle, " dit l'avocat.

" Mais, continua M. Enfield, j'ai étudié l'endroit par moi-même. C'est à peine une maison. Il n'y a pas d'autre porte, et personne n'entre ou ne sort par celle que vous voyez à part, à de très rares intervalles, le gentleman dont je vous ai parlé. Il y a trois fenêtres, à l'étage supérieur, lesquelles donnent sur la cour ; aucune fenêtre au premier étage. Les fenêtres sont toujours fermées, mais propres. Il y a, de plus, une cheminée d'où sort presque toujours de la fumée, de sorte que quelqu'un doit y demeurer, toutefois, cela n'est pas absolument certain, car les édifices sont tellement entassés autour de cette cour, qu'il est assez difficile de dire où l'un commence et où l'autre finit. "

Les deux amis marchèrent en silence pendant quelques minutes, puis M. Utterson dit : " Enfield votre règle est excellente. "

" Oui, je le crois, " fit Enfield.

" Cependant, continua l'avocat, il y a une chose que je veux vous demander. Je veux savoir le nom de cet homme qui a foulé l'enfant aux pieds. "

" Eh bien ! dit M. Enfield, je ne vois pas de mal à vous le dire. C'était un homme d'un nom de Hyde "

" Ah ! fit M. Utterson, quelle sorte d'homme est-ce ?

Ce n'est pas facile de le décrire. Il y a quelque chose de louche dans son apparence ; quelque chose de désagréable, de vraiment haïssable. Je n'ai jamais aussi détesté un homme que cette individu là, et cependant je ne sais guère pourquoi. Il doit avoir quelque difformité ; bien que je ne puisse pas dire quelle est cette difformité. C'est un homme d'apparence extraordinaire, quoique je sois incapable de ne rien préciser. Non, je ne saurais vous donner une description. Et ce n'est pas faute de mémoire, car je vous déclare que je l'ai encore sous les yeux pour ainsi dire. "

M. Utterson fit encore plusieurs pas sans parler ; il était évidemment préoccupé : " Vous êtes certain qu'il fit usage d'une clef ? " demanda-t-il enfin.

" Mon cher monsieur " ...commença M. Enfield quelque peu surpris.

" Oui, je le sais, " fit M. Utterson ; je le sais, ma question est étrange. Mais voyez-vous, si je ne vous demande pas le nom de celui qui a signé le chèque, c'est parce que je le connais déjà. Le fait est, Richard, que votre histoire me regarde de bien près. Si vous avez commis quelque inexactitude vous feriez mieux de la rectifier. "

" Il me semble que vous auriez dû m'avertir, fit l'autre un peu froissé ; mais j'ai été scrupuleusement exact. L'individu avait une clef, et qui plus est, il l'a encore, car je l'ai vu s'en servir il n'y a pas plus d'une semaine. "

M. Utterson poussa un profond soupir, mais ne dit rien ; et le jeune homme reprit au bout de quelques instants : " Voilà encore une leçon. J'ai honte d'avoir tant parlé. Ne parlons plus de cette affaire, que cela soit convenu entre nous. "

" De tout mon cœur, " dit l'avocat, que cela soit convenu, Richard !

II

ON CHERCHE M. HYDE.

Ce soir là M. Utterson retourna très abattu à sa demeure de vieux garçon, et se mit à table sans appétit. C'était son habitude, le dimanche soir, son repas terminé, de s'asseoir au coin du feu et de lire quelques ouvrages religieux jusqu'à minuit, puis de se coucher. Ce soir, cependant, la nappe fut à peine enlevée qu'il prit une bougie et se rendit à son bureau de travail. Là il ouvrit son coffre-fort et en sortit un document sur lequel étaient écrits ces mots : " Testament du Dr Jekyll " et se mit à le parcourir d'un air sombre. Ce testament était olographe, car M. Utterson, bien qu'il en prit soin, n'avait pas voulu prêter son concours à la rédaction de ce document. Ce testament disait seulement que, advenant le décès de Henry Jekyll, M. D. LL. D. M. S. R. etc, etc, toute sa fortune devait passer entre les mains de son " ami et bien-aimé Edward Hyde " ; mais que, dans le cas où le Dr Jekyll " disparaîtrait ou s'absenterait pour une raison inconnue pendant une époque de plus de trois mois " alors ledit Edward Hyde devait entrer en possession de tous les biens de Henry Jekyll sans plus de délai et sans autres obligations que le paiement de certaines petites sommes aux serviteurs du Docteur. Ce document offusquait depuis longtemps la vue de l'avocat. Cela l'offensait comme avocat, comme partisan des choses sensées et ordinaires, et comme ennemi des choses fantaisistes. Jusqu'ici, c'était l'ignorance dans laquelle il était par rapport à M. Hyde qui avait causé son indignation ; maintenant, par un changement subit, c'était la connaissance qu'il avait de l'individu qui l'exasperait. C'était déjà assez quand le nom Hyde n'était pour lui qu'un nom à propos duquel il ne pouvait rien savoir. Mais c'était bien pire maintenant que ce

nom commençait à être synonyme de tout ce qui est détestable ; maintenant que les formes vagues et indécises qui avaient hanté son imagination prenaient tout à coup la forme d'un démon.

" Je croyais que c'était de la folie ", dit-il en remettant l'odieux document dans le coffre de sûreté. " Et maintenant je commence à craindre que ce ne soit une honte. "

Là-dessus il éteignit sa chandelle, mit son paletot et se rendit à Cavendish square, ce château fort de la médecine, où demeurait son ami, le célèbre Dr Lanyon. " Si quelqu'un en connaît quelque chose, pensait-il ce sera Lanyon. "

Le grave domestique qui le connaissait bien l'accueillit avec empressement et le fit entrer, sans délai, dans la salle à manger où le Dr Lanyon se trouvait seul, dégustant son vin. C'était un homme robuste, plein de santé, fort en couleur ; ses cheveux étaient abondants mais blanchis avant le temps. A la vue de M. Utterson, le Dr Lanyon se leva vivement, courut au devant de lui et le reçut avec une grande cordialité. C'étaient deux vieux amis, deux confrères d'école et de collège, deux hommes qui se respectaient l'un et l'autre et qui se plaisaient l'un à l'autre.

Après quelque propos divers, l'avocat entama le sujet qui lui causait tant de soucis.

" Je pense bien Lanyon, fit-il, que vous et moi sommes les deux plus vieux amis que possède Henry Jekyll ? "

" Je voudrais, dit en riant le Dr Lanyon que ces deux amis fussent plus jeunes. Mais nous sommes, sans doute, ses plus anciens amis. Et la suite ? Je le vois bien peu souvent maintenant. "

" Vraiment ? " fit Utterson, " Je vous croyais unis par le lien de certains intérêts communs. "

" Autrefois, dit le Docteur ; mais il y a au-delà de dix ans que Henry Jekyll est devenu trop fantaisiste pour moi. Il commença à tourner au mal, intellectuellement, je veux dire : et bien que je continue à m'intéresser à lui à cause du passé, je le vois rarement. Un tel galimatias scientifique ", continua le Docteur devenu subitement rouge de colère, " un tel galimatias aurait séparé Damon et Pythias. "

Cette sortie apporta quelque soulagement à M. Utterson. " Ils n'ont différé, pensa-t-il, que sur quelque point scientifique. Ce n'est pas pire que cela. "

Après avoir donné à son ami le temps de se remettre un peu, il lui posa cette question ; " Avez-vous jamais rencontré un de ses protégés, un nommé Hyde. "

" Hyde ? " répéta Lanyon, " Non, je n'ai jamais entendu parler de lui. Je ne le connais pas. "

C'était là le seul renseignement que l'avocat rapportait chez lui. Il se coucha dans son grand lit sombre, mais non point pour dormir. Toute la nuit il se tourna et se retourna sans pouvoir fermer l'œil. C'était une nuit sans repos pour son esprit fatigué par les conjectures.

Six heures venaient de sonner au clocher voisin, et M. Utterson était encore occupé à creuser son problème sans pouvoir le résoudre. Jusqu'ici, son intellect seul avait travaillé à ce problème ; maintenant son imagination y était enchaînée ; et étendu sur son lit, dans la nuit pro-

fonde, il vit passer devant lui le récit de M. Enfield, sous forme de tableaux vivement illuminés. Tantôt il voyait les longues files de réverbères de la ville endormie ; puis un homme marchant rapidement ; puis une petite fille qui revenait en courant de chez le médecin ; les deux se rencontrent et le Jaggrenat humain foule l'enfant aux pieds et continue sa course sans faire attention aux cris de sa victime. Tantôt il avait devant les yeux une chambre richement meublée où son ami Jekyll dormait, rêvant et souriant à des rêves dorés ; puis la porte de la chambre s'ouvre, les rideaux du lit s'écartent ; et voilà que l'homme endormi se réveille et qu'à ses côtés se tient un être sinistre et puissant auquel, même à cette heure de la nuit, Jekyll doit obéir.

La figure de Hyde, tantôt marchant dans la rue, tantôt pénétrant dans la chambre de son ami, hanta l'imagination de l'avocat toute la nuit. Et si parfois il sommeillait, il voyait la figure pénétrer encore plus perfidement dans la maison ou marcher plus rapidement dans la rue ; si rapidement et au milieu de tant de réverbères qu'il en devint étourdi ; et au coin de chaque rue il voyait un enfant foulé aux pieds et gémissant.

Et cependant la figure n'avait pas de visage par lequel il pouvait la reconnaître. Même dans ses rêves, elle n'avait pas de visage, ou un visage qui eludait son regard et s'évanouissait devant ses yeux. Ce fut ainsi qu'il se forma dans l'esprit de l'avocat un désir impérieux de voir les traits du véritable M. Hyde, désir qui ne fit que s'accroître d'heure en heure. Il lui semblait que s'il pouvait seulement le voir, le mystère dont il était enamouré s'éclaircirait et se dissiperait peut-être entièrement comme cela arrive souvent quand nous examinons de près les choses mystérieuses. Il pourrait peut-être découvrir la cause de cette étrange amitié ou de cet esclavage, et l'explication des singulières dispositions du testament de son ami. Au moins c'était un visage qu'il valait la peine de voir ; car c'était le visage d'un homme sans entrailles et sans miséricorde ; un visage qui n'avait qu'à se montrer pour susciter dans l'esprit si peu impressionnable d'Enfield une haine inextinguible.

A partir de ce jour, M. Utterson commença à hanter la maison mystérieuse de la rue écartée. Le matin, avant les heures de bureau, à midi lorsque les affaires pressaient et le temps lui manquait, la nuit, à la lueur incertaine de la lune obscurcie par les brouillards de la ville, à toutes les heures et par tous les temps, l'avocat était à son poste.

Enfin sa patience fut couronnée de succès. C'était par une belle nuit froide. Les rues étaient propres comme le parquet d'une salle de bal ; les réverbères n'étaient agités par aucun souffle de vent. A dix heures, toutes les boutiques étant fermées, la rue écartée était peu fréquentée et, malgré le grondement lointain de la ville, très tranquille. Les bruits les plus faibles se portaient au loin, et les pas d'un homme se faisaient entendre à une grande distance. M. Utterson était à son poste depuis quelques minutes lorsque le son d'un pas étrange et léger frappa son oreille. Il s'était accoutumé depuis longtemps à l'effet remarquable que produit le pas seul d'un homme, même au loin, qui quitte tout à coup la foule des grandes rues pour s'engager dans une rue écartée ; ce bruit tranche singulièrement sur le bourdonnement de la ville. Cependant, jamais son attention n'avait été aussi vivement attirée et fixée qu'en ce moment

et c'était avec un profond pressentiment qu'enfin il allait voir son homme qu'il se retira dans l'enfoncement de l'entrée de la cour.

Les pas s'approchaient rapidement, devenant subitement plus distincts au moment où l'homme tournait le coin de la rue. L'avocat, regardant de son poste d'observation, put voir à quelle sorte de personne il avait affaire. C'était un homme petit et habillé uniment ; et même à cette distance M. Utterson éprouvait en le voyant un sentiment de malaise.

L'homme se dirigea droit vers la porte mystérieuse ; et s'en approchant, il sortit une clef de sa poche comme celui qui arrive chez lui.

M. Utterson s'avança et touchant l'étranger sur l'épaule, il lui dit : " M. Hyde, je crois ? "

M. Hyde recula et fit entendre une espèce de cri aigu, mais sa frayeur fut de courte durée ; et bien qu'il ne regardât pas l'avocat en face, il répondit fort tranquillement : " C'est mon nom. Qu'est-ce que vous me voulez ? "

" Je vois que vous allez entrer, " fit l'avocat. " Je suis un vieil ami du Dr Jekyll. — M. Utterson de la rue Gaunt — vous avez dû entendre mentionner mon nom ; et vous rencontrant si à propos je pensais que peut-être vous me feriez entrer. "

" Vous ne trouverez pas le Dr Jekyll chez lui ; il est absent, " répondit M. Hyde, soufflant dans sa clef. Puis subitement, mais sans regarder son interlocuteur : " Comment m'avez-vous connu ? " demanda-t-il.

" De votre côté, dit M. Utterson, me ferez-vous une faveur ? "

" Avec plaisir, " répliqua l'autre.

" Qu'est-ce ? "

" Voulez-vous me laisser voir votre visage ? " demanda l'avocat.

M. Hyde parut hésiter, puis, comme si soudain une pensée lui était venue à l'esprit, il se tourna du côté de M. Utterson avec un air de défi. Les deux hommes se regardèrent fixement pendant quelques instants. " Maintenant je vous reconnaitrez, " dit M. Utterson. " Cela sera peut-être utile. "

" Oui " répliqua M. Hyde. " Il est bon que nous nous soyons rencontrés ; et j'y pense, il vous faut mon adresse. " Puis il lui donna son adresse, rue Soho.

" Grand Dieu, " pensa M. Utterson, est-ce que lui aussi pense au testament ! Mais il ne dit rien, se contentant d'une espèce de grognement.

" Et maintenant, dit M. Hyde, comment m'avez-vous connu ? "

" On m'a décrit votre personne, " répliqua M. Utterson.

" Qui ? "

" Nous avons des amis communs, " dit M. Utterson.

" Des amis communs ! " répéta M. Hyde d'une voix étranglée. " Qui sont-ils ? "

" Jekyll, par exemple, " fit l'avocat.

" Jekyll ne vous a rien dit, " s'écria M. Hyde, son visage rouge et colère. " Je n'aurais pas cru que vous auriez menti. "

" Allons, dit M. Utterson, ce n'est pas là un langage convenable. "

L'autre fit entendre un éclat de rire féroce ; et l'instant d'après, avec une prestesse extraordinaire, il avait ouvert la porte et s'était glissé dans la maison.

son homme

nt plus dis-

L'avocat, re-

de personne

t ; et même à

ment de ma-

et s'en appro-

chez lui.

le, il lui dit :

mais sa frayeur

en face, il ré-

que vous me

un vieil ami du

entendre men-

asais que peut-

bsent, " réson-

s sans regarder

manda-t-il.

reur ? "

à l'avocat.

pensée lui était

e un air de défi.

ques instants.

Cela sera peut-

s soyons rencon-

l lui donna son

si pense au tes-

de grognement

s connu ? "

on.

étranglée. " Qu-

visage rouge

e convenable. "

ant d'après, av-

s'était glissé da-

M. Utterson resta cloué sur place pendant quelques instants après que M. Hyde l'eut ainsi quitté, l'inquiétude empreinte sur son visage, Puis il s'éloigna lentement, s'arrêtant à tous les pas et portant sa main à son front comme un homme grandement préoccupé. Le problème qu'il cherchait à résoudre était difficile.

M. Hyde était pâle et petit ; il paraissait difforme, mais on ne pouvait dire en quoi consistait sa difformité ; il avait un sourire désagréable ; il s'était comporté vis-à-vis de l'avocat d'une manière qui respirait à la fois la crainte et l'effronterie ; il parlait d'une voix rauque, basse et quelque peu cassée. Toutes ces choses étaient certainement contre lui, mais elles ne pouvaient pas expliquer l'indicible dégoût, l'horreur et la crainte que M. Utterson avait conçue pour lui. " Il y a quelque chose de plus chez lui, " se disait l'avocat intrigué. " Il y a quelque chose de plus, mais je ne saurais dire *quoi*. Mon Dieu, cet homme là me paraît à peine humain. On dirait un troglodyte. Ou est-ce le rayonnement d'une âme souillée qui transforme ainsi le corps ? C'est cela, je crois ; car, mon pauvre Henry Jekyll, si jamais le mot *Satan* a été écrit sur le visage d'un homme, il l'est sur le visage de votre nouvel ami. "

Sur la rue principale, près du coin, se trouvait un pâté d'anciennes maisons déchuës, pour la plupart, de leur antique splendeur et louées par appartements et par chambres à toute sorte de monde. Une de ces maisons, toutefois, la deuxième du coin, était entièrement occupée ; et à la porte de cette maison, qui respirait l'aisance et le confort, bien que plongée actuellement dans les ténèbres, M. Utterson s'arrêta et frappa. Un domestique assez âgé et bien habillé lui ouvrit.

" Le Dr Jekyll est-il chez lui, Poole ? " demanda l'avocat.

" Je vais y voir, M. Utterson, " dit Poole, faisant, en même temps passer le visiteur dans un grand passage, bas, confortable, pavé en pierre, chauffé, comme les maisons de campagne, par unâtre spacieux où brillait un bon feu. " Voulez-vous attendre ici au coin du feu, monsieur " demanda le domestique, " ou dois-je vous conduire à la salle à manger ? "

" J'attendrai ici, " fit l'avocat, et s'approchant du feu, il s'appuya contre la cheminée. Cette pièce dans laquelle il se trouvait maintenant seul était la pièce favorite du Docteur ; et Utterson avait coutume d'en parler lui-même comme de la retraite la plus agréable qu'il y eût dans toute la ville de Londres. Mais ce soir, il avait le sang glacé ; le visage de Hyde le poursuivait ; et chose rare chez lui, il éprouvait du dégoût pour la vie. Obsorbé par ses sombres pensées, il lui semblait voir une menace dans la lueur du feu et dans le jeu des ombres sur le plafond. Il avait honte de voir qu'il éprouvait du soulagement en voyant Poole revenir. Le domestique annonça que le Dr Jekyll était sorti.

" Je viens de voir M. Hyde entrer par la porte de la vieille salle de dissection ; " dit M. Utterson. " Est-ce permis quand le Dr Jekyll est sorti ? "

" Ah oui, M. Utterson, " fit le domestique, " M. Hyde, a une clef. "

" Votre maître paraît reposer beaucoup de confiance dans ce jeune homme, " dit l'avocat.

" Oui, monsieur, beaucoup, " répondit Poole. " Nous avons tous reçu l'ordre de lui obéir. "

“ Je ne crois pas avoir jamais rencontré M. Hyde ici,” dit M. Utterson.
“ Mon Dieu ! non,” fit le domestique. “ Il ne dine jamais ici. Le fait est que nous le voyons rarement de ce côté ci de la maison ; il va et vient ordinairement par la porte du laboratoire ; ”

“ Eh bien ! bonne nuit, Poole. ”

“ Bonne nuit, M, Utterson. ”

Et l'avocat prit le chemin de sa demeure, le cœur accablé. “ Pauvre Henry Jekyll se dit-il, vous voilà dans une mauvaise affaire, j'en ai bien peur. Dans sa jeunesse il était dissipé,—mais les lois de Dieu n'admettent pas la prescription. Oui, c'est bien cela ! Le fantôme de quelque vieux péché, la gangrène de quelque honte cachée : c'est le châtiment qui arrive, *pede claudo*, longtemps après que la mémoire ne se souvient plus de la faute commise où que l'amour propre l'a pardonnée. ”

Et l'avocat, effrayé par cette pensée, revint sur son passé cherchant dans tous les coins et les recoins de sa mémoire, de crainte que le spectre de quelque vieille iniquité ne s'y tint caché. Sa vie avait été passablement juste ; peu d'hommes pouvaient revenir sur leur passé avec moins d'appréhension. Et, cependant, il fut humilié jusqu'à terre par le souvenir du mal qu'il avait fait ; puis rempli de reconnaissance et de crainte en songeant au mal qu'il avait été sur le point de faire et n'avait pas fait. Et alors, revenant à sa première préoccupation. Il sentit naître en lui un rayon d'espérance. “ Maître Hyde pensa-t-il, doit avoir, lui aussi, des secrets qu'on pourra découvrir, et à juger par son apparence, ses secrets doivent être terribles, infiniment pires que ceux de ce pauvre Jekyll. Les choses ne peuvent pas continuer ainsi. J'ai le frisson quand je pense à cet être qui se glisse comme un voleur nocturne auprès du lit de mon ami Harry : quel réveil ! Et quel danger ! Car si ce Hyde a connaissance du testament, il peut devenir impatient dans son désir d'hériter. Oui, il faut que je fasse quelque chose, si Jekyll le veut, ” Et il ajouta : “ Si seulement Jekyll veut me laisser faire. ” Car, de nouveau, il vit clairement devant lui les étranges dispositions du testament.

Quin
donna
amis ;
de mar
et la m
Utters
cet hor
loquac
servan
pour M

Le
quante
de diss
la bont

“ De
Utters

Un
agréab
son, di
n'ai jan
testam
qui a é
le sais,
cils—c
encore
et enco

“ Vo
nant in

“ Mo

“ Vous

“ Eh

d'appr
visage
bistrés

“ Je
était c

“ Ce

“ Ce

répliqu
ble, U
ces aff

“ Je

qui l'e
je suis

“ M

trouv

LE DR JEKYLL EST TOUT A FAIT A SON AISE.

Quinze jours plus tard, par une heureuse coïncidence, le Dr Jekyll donna un de ses agréables dîners où étaient réunis cinq ou six vieux amis ; tous hommes intelligents et respectables. M. Utterson s'arrangea de manière à partir le dernier. C'était, du reste, une ancienne habitude, et la même chose avait eu lieu bien des fois déjà. Ceux qui aimaient Utterson l'aimaient bien. Plus d'un amphytrion se plaisait à retenir cet homme austère après le départ des convives plus gais et plus loquaces. Le Dr Jekyll n'était pas une exception à la règle ; et en l'observant maintenant, assis au coin du feu, vous pouviez voir qu'il avait pour M. Utterson une grande et sincère affection.

Le Dr Jekyll était un homme grand, bien fait, âgé d'environ cinquante ans ; son visage était agréable, bien qu'il y eût quelque chose de dissimulé dans son regard ; mais tout chez lui indiquait le talent et la bonté.

" Depuis longtemps je voulais vous parler, Jekyll," commença M. Utterson. " Votre testament, vous savez..."

Un observateur attentif aurait pu remarquer que le sujet était peu agréable au Dr Jekyll, mais il répondit gaiement : " Mon pauvre Utterson, dit-il, vous êtes bien malheureux d'avoir un client comme moi. Je n'ai jamais vu un homme aussi peiné que vous l'avez été à cause de ce testament, à moins que ce ne soit ce pédant obstiné qui s'appelle Lanyon qui a été affligée par ce qu'il appelait mes hérésies scientifiques. Oh ! je le sais, c'est un bon garçon—vous n'avez pas besoin de froncer les sourcils—c'est un excellent garçon, et je me propose toujours de le voir encore ; mais c'est un pédant obstiné tout de même, un pédant ignare et encroûté. Jamais homme ne m'a autant désappointé que Lanyon."

" Vous savez que je ne l'ai jamais approuvé " continua Utterson revenant impitoyablement au premier sujet.

" Mon testament ? Oui, je le sais," fit le docteur d'un ton un peu vif. " Vous me l'avez dit."

" Eh bien ! je vous le dis encore," poursuivit l'avocat. " Je viens d'apprendre quelque chose touchant votre jeune Hyde." Le beau visage du Dr Jekyll devint pâle jusqu'aux lèvres, tandis que des cercles bistrés se formèrent autour de ses yeux.

" Je ne désire pas en attendre d'avantage," fit-il. " Je croyais qu'il était convenu entre nous de ne plus parler de ce sujet."

" Ce que j'ai entendu dire est abominable," dit Utterson.

" Cela ne saurait rien changer. Vous ne comprenez pas ma position " répliqua le médecin d'un air embarrassé. " J'occupe une position pénible, Utterson ; ma position est très étrange, très étrange. C'est une de ces affaires qu'une conversation ne saurait améliorer."

" Jekyll," fit Utterson. " Vous me connaissez : Je suis un homme à qui l'on peut se fier. Dites-moi tout dans la plus stricte confidence ; et je suis convaincu que je pourrai vous sortir d'embarras."

" Mon cher Utterson, répondit le médecin, vous êtes bon, et je ne trouve pas d'expression pour vous remercier. J'ai en vous une con-

fiance entière. Je me fiera à vous plus qu'à tout autre homme, plus qu'à moi-même, si c'était possible. Mais, vraiment, ce n'est pas ce que vous pensez ; ce n'est pas aussi mauvais que cela. Et pour calmer un peu votre bon cœur je vous dirai une chose : le jour où je voudrai me débarrasser de M. Hyde, je pourrai le faire. Je puis vous donner ma parole là-dessus. Je vous remercie mille et mille fois. Je n'ajouterais qu'un mot, Utterson, et vous le prendrez en bonne part, j'en suis certain : cette affaire est tout à fait privée, et je vous prie de ne plus en parler. ”

Utterson réfléchit un instant, regardant le feu.

“ Vous avez parfaitement raison, je n'en doute pas ”, fit-il enfin, en se levant pour partir.

“ Bien, mais puisque nous avons entamé ce sujet, et pour la dernière fois, je l'espère, ” continua le docteur, “ il y a un point que je désire vous faire bien comprendre : Ce pauvre Hyde m'inspire un réel intérêt. Je sais que vous l'avez eu : il me l'a dit : et je crains qu'il ne se soit montré grossier. Mais vraiment ce jeune homme m'inspire un très grand intérêt. Et je vous demande de me promettre, Utterson, que si je disparaissais, vous l'endurerez et lui obtiendrez ce qui lui est dû. Je crois que vous le feriez si vous saviez tout : et ce serait un soulagement pour moi si vous vouliez me faire cette promesse. ”

“ Je ne puis pas promettre de l'aimer jamais ”, fit l'avocat.

“ Je ne demande pas cela, ” répliqua Jekyll d'un ton suppliant et prenant son ami par le bras ; “ Je demande seulement, que justice soit rendue ; je vous prie seulement, pour l'amour de moi, de l'aider quand je ne serai plus ici. ”

Utterson poussa un profond soupir. “ Bien ! je le promets, ” dit-il.

Près d'être jetée dans les très célèbres nombre de maison. Bien qu'elle de la nu de la ch alors da s'assit à était au lard au petit, a rent re salua e pas qu vait mé dait se parlait, à le reg à la gra connaît maison la main dait pa à coup et se co fit un p là-dess de can le roua littéra la vue Il ét lice. de la c canne très d l'une avait trou une le poste Cet levé ; devin

LE MEURTRE DE M. CAREW

Près d'une année plus tard, au mois d'octobre, la ville de Londres fut jetée dans la consternation par un crime d'une étrange férocité, rendu très célèbre par la position sociale de la victime. Les détails étaient peu nombreux mais saisissants. Une servante demeurant seule dans une maison près de la rivière, était montée se coucher vers onze heures. Bien que la brume enveloppât la ville sur le matin, le commencement de la nuit avait été très clair ; et la ruelle sur laquelle donnait la fenêtre de la chambre où couchait la servante, était vivement éclairée par la lune alors dans son plein. Cette servante était quelque peu romanesque car elle s'assit à la fenêtre et tomba dans une espèce de rêverie. Et comme elle était ainsi assise près de la fenêtre, elle vit s'approcher un beau vieillard aux cheveux blancs ; et au même moment un autre gentleman, très petit, auquel elle fit d'abord peu d'attention. Lorsque les deux se furent rencontrés, sous la fenêtre où se trouvait la servante, le vieillard salua et accosta l'autre avec une très grande politesse. Il ne paraissait pas que le sujet de conversation fut d'une grande importance ; on pouvait même supposer, à le voir indiquer certaine direction, qu'il demandait seulement des renseignements sur le chemin à suivre ; comme il parlait, la clarté de la lune frappa son visage, et le domestique se plut à le regarder, tant il respirait l'innocence et la douceur mêlées toutefois à la grandeur. Bientôt elle regarda l'autre, et elle fut surprise de reconnaître en lui un certain M. Hyde qui avait fait visite un jour à la maison, et qui lui avait inspiré une très grande répugnance. Il avait à la main une grosse canne pesant avec laquelle il jouait ; il ne répondait pas un mot au vieillard et paraissait écouter avec impatience. Tout à coup il éclata de rage, frappant la terre du pied, brandissant sa canne et se comportant, affirmait la servante, comme un aliéné. Le vieillard fit un pas en arrière, et avait l'air très surpris et quelque peu blessé ; et là-dessus M. Hyde, devenant absolument furieux le terrassa d'un coup de canne. Puis se jetant sur lui comme un enragé, le foula aux pieds et le roua de coups. Les coups étaient tellement forts qu'on entendait littéralement les os se briser et que le corps rebondissait par terre. A la vue de cette horreur, la servante s'évanouit.

Il était deux heures du matin lorsqu'elle revint à elle et appela la police. L'assassin était parti depuis longtemps ; mais là encore, au milieu de la chaussée, était étendue sa victime, incroyablement mutilée. La canne avec laquelle le meurtre avait été commis, quoique de bois rare et très dur, s'était rompu en deux tant les coups avaient été violents ; et l'une des moitiées gisait dans le ruisseau ; l'autre moitié, sans doute avait été emportée par l'assassin. Une bourse et une montre d'or furent trouvées sur la victime ; mais pas de cartes, pas de papiers, si ce n'était une lettre cachetée et timbrée que le vieillard portait probablement à la poste ; cette lettre était adressée à M. Utterson.

Cette lettre fut apportée chez l'avocat, le matin, avant même qu'il fut levé ; et il ne l'eût pas plutôt vue et appris les détails de l'affaire qu'il devint très préoccupé. " Je ne dirai rien, fit-il, tant que je n'aurai pas

vu ce cadavre. C'est peut être une affaire très sérieuse. Ayez la bonté de m'attendre. " Et toujours préoccupé, il déjeuna à la hâte et se rendit au poste où le corps avait été déposé. En le voyant, il s'écria : Oui, je le reconnais. J'ai la douleur de dire que c'est Sir Danvers Carew. "

" Grand Dieu ! monsieur. " fit l'agent de police, " est-ce possible ? Puis aussitôt une pensée d'ambition professionnelle illumina son regard.

" Cette affaire fera beaucoup de bruit, dit-il. "Peut-être pourriez-vous m'aider à découvrir l'assassin ? " Et il raconta brièvement ce que la servante avait vu et lui montra le bout de canne brisée,

M. Utterson avait déjà frémi au nom de Hyde, mais en voyant la canne il n'eût pas de peine à la reconnaître, car lui-même l'avait présentée, quelques années auparavant à son ami Henry Jekyll. Ce M. Hyde est-il de petite taille ? demanda-t-il.

" De très petite taille et il a l'air particulièrement méchant ; voilà ce que dit la servante, " répondit l'agent de police.

M. Utterson réfléchit un instant, puis levant la tête : " Si vous voulez monter avec moi dans ma voiture, " dit-il, " je pense que je puis vous mener à sa maison. "

Il était alors vers neuf heures du matin, et la première brume de la saison enveloppait la ville d'un immense linceul brun. Le triste quartier de Soho, vu à la lumière indécise des réverbères luttant contre le brouillard, créa une douloureuse impression sur l'avocat dont les pensées d'ailleurs étaient des plus sombres ; et lorsqu'il regardait son compagnon il sentit cette terreur de la loi et des agents de la justice humaine que les hommes les plus honorables éprouvent parfois.

Comme la voiture s'arrêtait à l'adresse indiquée, le brouillard se leva quelque peu et l'on put découvrir une rue sale, une buvette, un restaurant de bas étage, des boutiques pauvres, des enfants en haillons se tenant sur le seuil des portes, des femmes se rendant à la buvette ; puis l'instant d'après, la brume descendit de nouveau sur la terre et cacha le dégradant spectacle. Ce fut ici la demeure de l'ami et protégé de Henry Jekyll ; la demeure d'un homme qui devait hériter d'un quart de million de louis sterling.

Une vieille femme, les cheveux argentés et le visage couleur d'ivoire, leur ouvrit la porte. Elle avait un mauvais regard, adouci par l'hypocrisie, mais ses manières étaient correctes. " Oui, répondit-elle, c'est ici la demeure de M. Hyde, mais il n'est pas chez lui ; il est venu tard dans la nuit, mais il est reparti au bout d'une heure, comme il fait souvent, car ses habitudes sont irrégulières. Il est souvent absent. Par exemple, il y avait deux mois qu'il n'était pas venu lorsqu'il est arrivé tout à coup hier soir. "

" Eh bien ! alors nous voulons voir ses appartements, dit l'avocat ; et comme la vieille femme commença à dire que c'était impossible : " Je dois vous dire que lui ce qui m'accompagne est M. Newcomen, de la police secrète. "

Un rayon de sinistre joie illumina le visage de la vieille femme. " Ah dit-elle, il est dans de mauvaises affaires ! Qu'à-t-il donc fait ? "

M. Utterson et l'agent de police échangèrent un regard. " L'individu ne paraît pas très populaire, " fit l'agent. " Et maintenant, ma bonne

dame,

La n
vait fa
avec b
gent ;
son, or
agréab
d'être
l'enver
blanch
dre, l'
avaient
rière la
tective
mille l
faire.

" Vo
dans m
pas la
l'argen
à la ba

Prépa
avait p
témoin
ver de
qui pou
rive fré
tait qu
sion va

Il éta
rendit
duisit
à l'édifi
dissecti
médecin
que l'a
du jard
partie
cette so
malaise
ants, m
miques
éclairé
verte d
dans le

dame, permettez-nous d'examiner les chambres de votre maître."

La maison n'était habitée que par la vieille femme ; et M. Hyde n'avait fait usage que de deux pièces qui étaient meublées avec luxe et avec bon goût. Un buffet était rempli de vin ; la vaisselle était en argent ; un tableau de prix, don sans doute de Henry Jekyll, pensa Utterson, ornait une des chambres ; les tapis étaient riches et de couleur agréable. Cependant, les chambres, en ce moment, venaient évidemment d'être bouleversées ; des habits étaient par terre, les poches tournées à l'envers ; les tiroirs étaient ouverts, et sur le foyer un tas de cendre blanche, comme si on avait brûlé des papiers. Au milieu de cette cendre, l'agent de police trouva les talons d'un livret de chèques qui avaient résisté à l'action du feu. L'autre moitié de la canne était derrière la porte ; et comme cette trouvaille confirma les soupçons du détective il se déclara heureux. Une visite à la banque, où plusieurs mille louis étaient déposés au crédit de l'assassin, acheva de le satisfaire.

" Vous pouvez en être certain " " dit-il à M. Utterson, " je le tiens dans ma main. Il doit avoir perdu la tête, car autrement il n'aurait pas laissé la canne ni brûlé le livret de chèques. Pour cet homme là l'argent c'est la vie. Tout ce que nous avons à faire, c'est de l'attendre à la banque et de préparer les affiches. "

Préparer les affiches, toutefois, n'était pas chose facile ; car M. Hyde avait peu d'amis intimes ; même le maître de la servante qui avait été témoin du meurtre, ne l'avait vu que deux fois. On ne put lui trouver de famille ; il n'avait jamais fait prendre sa photographie ; et ceux qui pouvaient le décrire, différaient beaucoup entre eux, comme cela arrive fréquemment. Sur un point seulement tous étaient d'accord : c'était que le fugitif avait créé chez tous ceux qui l'avaient vu l'impression vague qu'il était en quelque manière difforme.

V

LA LETTRE

Il était tard dans l'après-midi du même jour, lorsque M. Utterson se rendit à la maison du Dr Jekyll, où Poole l'admit sans délai, et le conduisit par la cuisine et la cour, qui avait été autrefois un jardin, à l'édifice qu'on appelait tantôt le laboratoire, tantôt la salle de dissection. Le docteur avait acheté la maison des héritiers d'un médecin célèbre ; et ses goûts le portant plutôt vers la chimie que l'anatomie, il avait changé la destination de l'édifice au fond du jardin. C'était la première fois que l'avocat était reçu dans cette partie de la demeure de son ami ; et il regarda avec curiosité cette sombre maison sans fenêtres. Il éprouva un étrange sentiment de malaise en traversant l'amphithéâtre, autrefois rempli d'étudiants bruyants, maintenant vide et silencieux, les tables chargées d'appareils chimiques, le parquet encombré de caisses et de paille, le tout faiblement éclairé par le dôme. Au fond, un escalier conduisait à une porte couverte de flanelle rouge ; et par cette porte M. Utterson pénétra enfin dans le cabinet de travail du docteur. C'était une pièce spacieuse tout

autour de laquelle on remarquait des armoires vitrées ; parmi les meubles était un miroir de toilette et une table de travail trois fenêtres grillées et pleines de poussières donnaient sur la cour. Il y avait un bon feu dans l'âtre ; une lampe allumée était sur la cheminée, car déjà la brume épaisse pénétrait dans les maisons. Et là se chauffant près du feu, était assis le Dr Jekyll. Il avait l'air malade à mourrir. Il ne se leva pas pour aller au devant de son ami, mais il lui tendit une main froide comme la glace et lui souhaita la bienvenue d'une voix changée.

" Et maintenant, " fit M. Utterson aussitôt, que Poole fut parti. " Avez-vous entendu la nouvelle ? "

Le docteur frémit. Les gens criaient la nouvelle dans la rue, " dit-il. " Je les ai entendu de ma salle à manger "

" Un mot ! " dit l'avocat, " Carew était mon client, mais vous l'êtes aussi, et je veux savoir ce que je fais. Vous n'avez pas été assez insensé pour cacher l'assassin Hyde ? "

" Utterson, j'en fais serment à Dieu, " s'écria le médecin, j'en fais serment à Dieu, je ne le verrez plus jamais. Je vous donne ma parole d'honneur que je ne le verrez plus ici-bas. Tout est fini entre nous. Du reste, il n'a pas besoin de mon aide ; vous ne le connaissez pas comme je le connais. Il est en sûreté, tout à fait en sûreté ; remarquez bien ce que je vous dis : On n'entendra plus jamais parler de lui. "

L'avocat écoutait d'un air sombre ; il n'aimait pas la manière excitée de son ami. Vous paraissez bien sûr de lui, dit-il : et pour l'amour de vous j'espère que vous avez raison. Si l'affaire venait devant les tribunaux, votre nom y serait mêlé.

" Je suis très sûr de lui, fit Jekyll ; j'ai des raisons pour cela que je ne puis faire connaître à personne. Mais il y a une chose à propos de laquelle vous pouvez me conseiller. J'ai... j'ai reçu une lettre, et ne sais pas si je dois la montrer à la police. Je veux la laisser entre vos mains, Utterson ; vous pouvez juger sagement ; j'ai une si grande confiance en vous !

Vous craignez, sans doute, dit l'avocat, que cette lettre ne le fasse découvrir ?

Non, répondit Jekyll. Je ne puis pas dire que je m'occupe de ce qui peut arriver à Hyde ; tout est fini entre nous ; je songeais à mon propre caractère que cette abominable affaire compromet quelque peu.

Utterson réfléchit un instant ; l'égoïsme de son ami le surprenait, et cependant il le rassurait. Eh bien ! dit-il enfin, montrez-moi cette lettre.

La lettre était signée ; Edward Hyde. L'écriture en était étrange, elle disait, assez brièvement, que le bienfaiteur de Hyde, le Dr Jekyll, si mal récompensé pour mille générosité, ne devait avoir aucune inquiétude au sujet du fugitif, car celui-ci avait un moyen absolument certain de se cacher.

L'avocat aimait assez bien le ton de cette lettre ; car elle jetait sur l'amitié de Jekyll, et de Hyde, un jour plus favorable, et il se reprochait ses soupçons passées.

Avez-vous l'enveloppe ? demanda-t-il.

Je l'ai brûlée avant de penser à ce que je faisais, répliqua Jekyll. Du reste elle ne portait pas de timbre. Elle m'a été remise par un messenger.

Est-ce que je dois garder cette lettre ? demanda Utterson.

Je veux que vous agissiez pour moi ; fit l'autre. J'ai perdu toute confiance en moi-même.

Eh bien ! dit l'avocat, je vais y réfléchir. Et, maintenant, encore un mot : c'est Hyde qui a dicté cette disposition de votre testament concernant votre disparition, n'est-ce pas ?

Le docteur faillit se trouver mal ; il serra les dents et fit signe de la tête que oui.

Je le savais, dit Utterson. Il avait l'intention de vous tuer. Vous l'avez échappé belle !

Ce qui plus est, dit le docteur d'un ton grave, j'ai eu une leçon—oh mon Dieu. Utterson quelle leçon ! Et il couvrit son visage de ses mains.

En s'en allant, l'avocat s'arrêta un instant pour dire un mot à Poole. Dites donc, Poole, fit-il, un messenger a emporté une lettre ici aujourd'hui, quelle sorte de personne était-ce ? Mais Poole était bien certain qu'aucune lettre n'avait été apportée par un messenger. Et le courrier ordinaire n'avait apporté que des circulaires.

Ce renseignement renouvela toutes les craintes du visiteur. Evidemment la lettre était venue par la porte du laboratoire ; elle avait peut-être été écrite dans le cabinet même de Jekyll. Puisqu'il en était ainsi, la lettre devait être jugée autrement et avec plus de précaution.

Comme il s'en allait, les vendeurs de journaux s'égosillaient à crier par les rues : Edition spéciale ; terrible meurtre d'un membre du parlement. Telle était l'oraison funèbre d'un de ses amis, et Utterson ne put s'empêcher de penser que la bonne réputation d'un autre ami était à la veille de sombrer. Dans tous les cas, il avait une affaire délicate à décider, et malgré sa confiance habituelle en lui-même, il commença à désirer ardemment un conseil. Mais il ne saurait le demander directement ; peut-être, se disait-il, je pourrais l'obtenir indirectement.

Bientôt après il était assis à son propre foyer ; vis-à-vis de lui se trouvait son principal assistant, M. Guest, et entre les deux, une bouteille de vieux vin. Au dehors la brume enveloppait la ville dont le bruit sourd ressemblait au bruit d'une tempête lointaine. Mais la chambre était bien éclairée ; et les rayons du soleil, si longtemps renfermés dans le vieux vin, semblaient se dégager et dissiper le brouillard. Peu à peu l'avocat devint plus expansif. M. Guest était un homme à qui il confiait volontiers ses secrets. Guest était souvent allé par affaires chez le docteur Jekyll ; il connaissait Poole ; il avait dû entendre parler de l'amitié qui existait entre Jekyll et Hyde ; de tout cela il pouvait tirer ses conclusions. N'était-ce donc pas à propos de lui montrer la lettre qui pouvait expliquer le mystère ? D'autant plus que Guest, étant un expert en écritures, regarderait cela comme fort naturel.

L'assistant de M. Utterson était, du reste, un homme de bon conseil ; et il ne saurait guère lire un aussi singulier document sans laisser tomber quelque observation qui pût aider M. Utterson à s'orienter.

" C'est une mauvaise affaire que ce meurtre de Sir Danvers, " dit l'avocat,

" En effet, " dit M. Guest ; " elle a grandement excité le public Le meurtrier, sans doute, est un aliéné. "

" Je voudrais avoir votre opinion là-dessus, " dit M. Utterson. " J'ai ici un document écrit par lui ; c'est strictement entre nous, car je ne sais trop ce que je dois en faire ; c'est une mauvaise affaire, tout à fait. Voici la lettre ; c'est dans votre spécialité : l'autographe d'un assassin. "

Les yeux de Guest brillèrent, et il se mit sans délai à étudier la lettre.

" Non, monsieur, fit-il, ce n'est pas l'écriture d'un aliéné, mais c'est une singulière écriture tout de même. "

A ce moment un domestique entra et remit un billet à M. Utterson.

Est-ce que cela vient du docteur Jekyll ? demanda Guest. Il me semblait reconnaître son écriture. Est-ce quelque chose de particulier, M. Utterson ?

Seulement une invitation à dîner. Pourquoi ? désirez vous voir cette note ?

Un instant, s'il vous plaît, monsieur, fit Guest. Et aussitôt il mit les deux lettres l'une à côté de l'autre et les compara avec soin. Merci, monsieur, fit-il, enfin, remettant les deux lettres à M. Utterson, c'est, en effet, un autographe très intéressant.

Il y eut un moment de silence pendant lequel M. Utterson lutta intérieurement. Pourquoi avez-vous comparé ces deux lettres, Guest ? dit-il tout à coup.

Eh bien ! monsieur, fit l'assistant, il y a entre les deux une ressemblance particulière ; les deux écritures sont identiques sous beaucoup de rapports ; elles sont penchées différemment, voilà tout.

C'est singulier, dit Utterson.

Comme vous dites, monsieur, c'est un peu singulier, repliqua Guest. Je ne parlais pas de cette note, voyez-vous, fit l'avocat.

Non, monsieur, dit l'assistant, je comprends.

M. Utterson était à peine seul qu'il mit la lettre dans son coffre fort d'où elle ne devait plus sortir. Quoi ! pensait-il, Henry Jekyll forge une lettre pour le compte d'un assassin !

Et le sang se glace dans ses veines.

ETRANGE CONDUITE DU DR LANYON

Le temps s'écoula. On offrit des milliers de louis sterling pour l'arrestation de Hyde, car le meurtre de Sir Danvers était regardé comme une injure faite à la nation. Mais M. Hyde échappait aux recherches de la police comme s'il n'avait jamais existé.

On découvrit, il est vrai, l'histoire de son passé, histoire abominable. On mit au jour des actes de cruauté inouïe commis par Hyde, toute sa vie criminelle ; on put retrouver ses étranges compagnons et se convaincre, en même temps, que tous semblaient le haïr. Mais quant au lieu où Hyde se tenait caché, on ne put rien découvrir, absolument rien. En quittant sa maison, rue Soho, le matin du meurtre, il semblait tout simplement avoir cessé d'exister.

Et peu à peu M. Utterson vit ses craintes terribles se dissiper et le calme renaître dans son esprit. La mort de Sir Danvers, pensa-t-il, était plus que compensée par la disparition de M. Hyde.

Maintenant qu'il était débarrassé de cette malsaine influence, le Dr Jekyll commença une vie nouvelle. Il sortit de sa solitude, renoua des relations avec ses amis, allant chez eux et les recevant chez lui. Il avait toujours été connu pour ses actes de charité, et maintenant il s'intéressa aux affaires religieuses. Il s'occupait beaucoup, sortait souvent, faisait du bien. Son visage était plus ouvert, plus gai, comme celui d'un homme dont la conscience est tranquille. Pendant plus de deux mois, le médecin parut jouir de la paix.

Le 8 janvier, Utterson avait dîné chez le Docteur Jekyll avec quelques amis. Lanyon était du nombre. La conversation entre eux avait été aussi familière que dans le bon vieux temps lorsqu'ils étaient tous trois des amis inséparables.

Le 12, et encore le 14, l'avocat s'était rendu chez le Docteur Jekyll, mais ils ne put le voir. " M. Jekyll est indisposé " avait dit Poole, et ne pouvait voir personne. Le 15 M. Utterson essaya de nouveau, mais en vain. Et comme il était accoutumé depuis deux mois à voir son ami tous les jours ; ce retour à la solitude lui, passa singulièrement. Le cinquième soir il invita Guest à dîner chez lui ; le sixième, il se rendit chez Lanyon.

Là, au moins, il put entrer ; mais lorsqu'il vit le Docteur Lanyon, il fut atterré, tant son ami était changé. Son arrêt de mort était écrit en grosses lettres sur son visage. Cet homme jadis fort en couleur, était pâle ; il avait terriblement maigri ; il paraissait beaucoup plus âgé. Cependant ce n'étaient pas tant ces signes d'une rapide décadence physique qui fixèrent l'attention de l'avocat qu'un je ne sais quoi dans le regard et les manières qui disait hautement que le Docteur était en proie à une terreur profonde.

Ce n'était guère probable que le docteur Lanyon eût peur de la mort ; cependant c'était là la première pensée d'Utterson. Oui, pensa-t-il, il, le médecin, il doit savoir que ces jours sont comptés ; et cette pensée pourvante.

Toutefois, lorsque M. Utterson ne put s'empêcher de dire que son ami avait l'air malade, ce fut avec un grand calme que Lanyon se déclara un homme fini.

J'ai éprouvé une forte émotion, dit-il, et je n'en reviendrai jamais. C'est une affaire de quelques semaines. Eh bien ! la vie a été agréable, en somme. J'ai aimé la vie ; oui, mon amis, je l'aimais autrefois. Mais je crois que nous savions *tout*, nous serions plutôt contents de nous en aller.

Jekyll est malade aussi, fit Utterson. L'avez-vous vu ?

Le visage de Lanyon se crispa, et il leva sa main tremblante. Je ne veux plus voir le Docteur Jekyll ni entendre parler de lui, s'écria-t-il d'une voix forte mais brisée. Je n'aurai plus jamais aucune relation quelconque avec cette personne là, et je vous prie de ne faire devant moi la moindre allusion à cet homme que je considère comme mort.

Allons donc ! fit Utterson. Puis, après plusieurs minutes de silence : Ne puis-je rien faire ? demanda-t-il. Nous sommes trois anciens amis, Lanyon ; à notre âge nous n'en ferons pas d'autres.

Vous ne pouvez rien faire, répliqua Lanyon. Demandez-lui.

Il ne veut pas me voir dit l'avocat.

Je n'en suis pas surpris, répondit l'autre. Un jour, Utterson, lorsque je serai mort, vous connaîtrez peut-être toute cette affaire. Je ne puis pas vous la raconter. En attendant si vous pouvez me parler d'autre chose, restez, pour l'amour de Dieu ; mais si vous ne pouvez éviter ce maudit sujet, alors, pour l'amour de Dieu, allez-vous en, car je ne saurais le supporter.

Arrivé chez lui, l'avocat écrivit à Jekyll, se plaignant de l'éloignement dont il était l'objet et demandant à connaître la cause de la malheureuse rupture entre Jekyll et Lanyon. Le lendemain, il reçut une longue réponse, très pathétique en beaucoup d'endroits, sombre et mystérieuse. La rupture avec Lanyon était définitive. Je ne blâme pas notre vieil ami, écrivait Jekyll, mais je ne suis d'accord avec lui pour dire que nous ne devons plus nous rencontrer jamais. J'ai l'intention de mener désormais une vie absolument solitaire. Vous ne devez pas être surpris ni douter de mon amitié, si ma porte est souvent fermée, même pour vous. Il faut que vous me permettiez de poursuivre ma ténébreuse carrière. Je me suis attiré un châtement et un péril que je ne puis dire. Si je suis le plus grand des pécheurs je suis aussi le plus grand des affligés. Je ne croyais pas que l'on pût endurer sur la terre des souffrances et des terreurs tellement épouvantables ; et vous ne pouvez faire qu'une chose, Utterson, pour me soulager, et c'est de respecter ma solitude et mon silence.

Utterson fut terrassé. La sinistre et maligne influence de Hyde n'était plus ; le docteur Jekyll était retourné à ses anciennes occupations d'autre fois. Quelques jours après l'avenir semblait lui sourire ; il pouvait se promettre une vieillesse honorée de tous. Et, maintenant, tout coup, amitiés, paix du cœur, avenir, tout avait sombré. Un changement si radical et si inattendu pouvait faire supposer d'abord une attaque

folie
de c
chos
Un
zaine
La
renfer
boug
regret
" Com
Utters
été lue.
L'av
aujour
il m'en
pour J
Cette
ment, e
la mort
Utters
là ; et i
avait re
étaient j
Dans l
quelle in
écrit par
Utters
l'envelop
neur de
aient de
coin le pl
Lutter
autre. E
ésirait a
ent à lui
l alla so
ment pou
changer
un jour, à
raison de
e céans.
Poole, il
Utters
cabinet
s. Il ét
t que qu
e Poole
se firent

folie chez Jekyll; mais les paroles et la manière de Lanyon, rapprochées de cette lettre, indiquaient clairement qu'il y avait chez Jekyll quelque chose de plus terrible encore que la folie.

Une semaine plus tard, le Dr Lanyon prit le lit et avant une quinzaine il était mort.

La nuit après l'enterrement, M. Utterson, plongé dans la tristesse se renferma dans son cabinet de travail, tristement éclairé par une seule bougie. S'asseyant à son bureau il prit une lettre à lui adressée par son regretté ami Lanyon. Sur l'enveloppe, le défunt avait tracé ces mots : " Communication privée, pour être remise entre les mains de J. G. Utterson seulement, et, s'il meurt avant moi, pour être brûlée *sans avoir été lue*. "

L'avocat craignait de l'ouvrir et d'en lire le contenu. " J'ai enterré aujourd'hui un de mes amis, " pensa-t-il ; " peut-être ce document va-t-il m'en ravir un autre. " Mais il chassa cette pensée comme injurieuse pour Jekyll, et déchira l'enveloppe.

Cette première enveloppe en contenait une deuxième, cachetée également, et portant ces mots : " Cette lettre ne doit être ouverte qu'après la mort ou la disparition du Dr Henry Jekyll. "

Utterson n'en pouvait croire ses yeux. Oni, le mot *disparition* était bien là ; et ici, comme dans le testament insensé que, depuis longtemps, il avait remis à son auteur, le mot *disparition* et le nom de Henry Jekyll étaient juxtaposés.

Dans le testament le mot *disparition* avait été suggéré par Hyde, avec quelle intention sinistre il n'était que trop facile de comprendre. Mais écrit par Lanyon, que pouvait signifier ce mot ?

Utterson fut grandement tenté de mettre de côté la défense écrite sur l'enveloppe et d'aller au fond du mystère immédiatement : mais l'honneur de sa profession et la bonne foi envers son ami défunt lui imposaient des obligations rigoureuses ; il remit donc le document dans le coin le plus secret de son coffre-fort.

Lutter contre la curiosité, est une chose, la faire cesser en est une autre. Et l'on peut se demander si, à partir de ce jour, M. Utterson désirait aussi ardemment la société de son ami Jekyll. Il pensait souvent à lui, mais ses pensées étaient inquiètes et inspirées par la crainte. Il alla souvent frapper à la porte ; mais c'était sans doute un soulagement pour lui de n'être pas admis. Au fond de son cœur il aimait mieux changer quelques mots avec Poole, sur le seuil de la porte, à la lumière du jour, à la portée des bruits de la ville, plutôt que d'entrer dans cette maison devenue une sorte de prison, et de parler au mystérieux maître des céans.

Poole, il est vrai, n'avait jamais aucune nouvelle agréable à donner à Utterson. Le Dr Jekyll paraissait se renfermer de plus en plus dans son cabinet de travail au-dessus du laboratoire ; il y couchait même parfois. Il était de mauvaise humeur, silencieux ; il ne lisait pas. On dit que quelque chose lui fatiguait l'esprit. C'étaient là les nouvelles que Poole donnait invariablement à M. Utterson, et les visites de celui-ci se firent, peu à peu, moins fréquentes.

VII

A LA FENETRE

Il arriva un dimanche, pendant que M. Utterson et M. Enfield faisaient leur promenade hebdomadaire, que les deux cousins se trouvèrent de nouveau dans la rue écartée dont il a été question au commencement de ce récit. Arrivés devant la porte mystérieuse, tous deux s'arrêtèrent pour la regarder.

Eh bien ! dit Enfield, voilà une affaire terminée. Nous ne verrons plus M. Hyde.

Que Dieu le veuille ! fit Utterson. Vous ai-je jamais dit que j'avais rencontré Hyde, une seule fois, et que j'avais éprouvé, en le voyant, le même sentiment d'invincible répugnance que vous aviez éprouvé vous-même ?

Impossible de le voir sans éprouver ce sentiment, repliqua Enfield. A propos de mon aventure, vous avez dû me trouver bien stupide de ne pas savoir que cette porte est une entrée dérobée chez le Dr Jekyll. C'est un peu votre faute si j'ai fait cette découverte plus tard.

Alors vous le savez, dit Utterson. Dans ce cas, nous pouvons entrer dans la cour et jeter un coup d'œil sur les trois fenêtres. A vous dire le vrai, je suis très inquiet au sujet de ce pauvre Jekyll. Et il me semble que la vue d'un ami même à travers une fenêtre, pourrait lui faire du bien.

La cour était froide et un peu humide : la lumière y était déjà indécise, bien qu'au-dessus, le ciel fût encore brillamment illuminé des clartés du soleil couchant. La fenêtre du milieu était à moitié ouverte ; et assis près de cette fenêtre, était le Dr Jekyll ; une tristesse inexprimable était peinte sur sa figure ; on aurait dit un prisonnier désespéré.

Allons ! Jekyll, s'écria Utterson, j'espère que vous allez mieux.

Je suis bien mal, Utterson, repliqua le Docteur lugubrement. Bien mal. Ce sera bientôt fini, Dieu merci.

Vous restez trop à la maison, fit l'avocat, vous devriez prendre l'exercice comme M. Enfield et moi.—C'est mon cousin, M. Enfield.—Dr Jekyll—allez ! prenez votre chapeau et venez nous rejoindre à notre promenade.

Vous êtes bien bon, soupira Jekyll. Je voudrais le faire, mais non, non, cela est absolument impossible. Je n'ose pas. Mais vraiment. Utterson, je suis content de vous voir, c'est pour moi un grand plaisir. Je vous prierais de monter avec M. Enfield, mais ce coin de maison n'est pas un endroit convenable pour vous recevoir.

Alors, dit l'avocat gaiement, nous allons rester dans la cour et causer d'ici avec vous.

C'est justement ce que j'allais vous demander, dit le Docteur en souriant. Mais il eut à peine prononcé ces mots que le sourire disparut rapidement de ses lèvres, et son visage prit une expression d'épouvante tellement abjecte, de désespoir tellement profond que les deux hommes dans la cour sentirent le sang figer dans leurs veines.

Cette expression, ils ne la virent qu'un instant, car la fenêtre se ferma.

aussitôt. Mais cet instant fut suffisant. Sans se dire un mot, ils quittèrent précipitamment la cour. Sans rompre le silence ils traversèrent la rue écartée ; et seulement lorsqu'ils eurent gagné une rue fréquentée où même le dimanche il y avait des passants, M. Utterson se retourna enfin pour regarder son compagnon. Tous deux étaient pâles ; tous deux avaient les yeux égarés par une horreur sans nom.

Que Dieu nous pardonne, que Dieu nous pardonne ! fit Utterson.

Mais M. Enfield ne fit que hocher la tête d'un air très sérieux, et continua sa course en silence.

VIII

LA DERNIÈRE NUIT.

M. Utterson était assis près de son foyer un soir après le dîner lorsqu'il fut très étonné de recevoir la visite de Poole.

Mon Dieu, Poole, qu'est-ce qui vous amène ici ? s'écria-t-il ; puis regardant de nouveau le domestique, il ajouta : Mais qu'avez-vous donc ? Le Docteur est-il malade ?

M. Utterson, fit le domestique, il y a quelque chose qui va mal.

Essayez-vous, et voici un verre de vin, fit l'avocat. Maintenant, prenez votre temps, et dites moi clairement ce que vous avez.

Vous connaissez les habitudes du Docteur, répondit Poole, vous savez comment il se renferme. Eh ! bien ! il s'est de nouveau renfermé dans son cabinet ; et je n'aime pas cela, monsieur ; je veux mourir si j'aime cela. M. Utterson, j'ai peur.

Allons, mon brave homme, fit l'avocat ; soyez clair. De qui avez-vous peur ?

Ça fait près d'une semaine que j'ai peur, répliqua Poole, évitant de répondre à la question, et je ne peux pas l'endurer davantage.

L'apparence du domestique appuya ses paroles : il était affreusement changé ; et sans un moment où il avait d'abord dit qu'il avait peur, il n'aurait pas une seule fois regardé l'avocat en face. Et maintenant son verre de vin, auquel il n'avait pas goûté, posé sur son genou, il regardait par terre. Je ne puis pas l'endurer davantage, répéta-t-il.

“ Voyons ! dit l'avocat, je m'aperçois que vous avez quelque bonne raison d'avoir peur ! Poole, je vois qu'il y a quelque chose qui va très mal. Tâchez de me dire ce que c'est. ”

“ Je crois qu'il y a eu un meurtre ” dit Poole d'une voix rauque.

“ Un meurtre ! ” s'écria l'avocat passablement effrayé. “ Quel meurtre ? Que voulez-vous dire ? ”

“ Je n'ose pas le dire monsieur, ” fut la réponse, “ mais voulez-vous venir avec moi et voir par vous-même ? ”

Pour toute réponse, M. Utterson se leva, pris son pistolet et son chapeau. Il vit avec étonnement l'expression du profond soulagement qui se peignit aussitôt sur le visage du domestique.

C'était une nuit venteuse et froide du mois de mars. La lune luttait vainement contre les nuages. Le vent rendait la marche difficile ; il paraissait avoir balayé les rues, lesquelles étaient presque désertes. Pour M. Utterson, il lui semblait qu'il n'avait jamais vu les rues de Londres aussi peu fréquentées. Il aurait voulu qu'il en fut autrement ; car

jamais de sa vie il n'avait éprouvé un si vif désir d'être entouré de ses semblables. Il avait beau lutter contre lui-même, le pressentiment d'une prochaine calamité l'accablait.

Ils arrivèrent enfin à la maison du Dr Jekyll. La rue était remplie de vent et de poussière, tandis que les jeunes arbres du jardin se battaient furieusement contre la clôture.

Poole, qui s'était toujours tenu deux ou trois pas en avant de l'avocat, s'arrêta maintenant au milieu du trottoir, et malgré le froid il enleva son chapeau et s'épongea le front de son mouchoir rouge. Mais la sueur qu'il essuya n'avait pas été produite par la course rapide qu'il venait de faire ; une angoisse mortelle en était la cause. Sa face était blême, et sa voix rauque et cassée.

Eh bien ! monsieur, dit-il, nous voici rendus, et Dieu veuille qu'il n'y a rien de mal.

„ Amen ! ” répondit l'avocat.

Là-dessus le domestique frappa à la porte avec précaution ; la porte, fermée par une chaîne, fut aussitôt entrebaillée et une voix demanda : “ Est-ce vous Poole ? ”

“ C'est moi, ” dit Poole. “ ouvrez la porte. ” Le passage était brillamment illuminé ; un gros feu brûlait dans l'âtre ; et autour du foyer étaient réunis, comme un troupeau de moutons, tous les serviteurs et toutes les servantes de la maison.

A la vue de M. Utterson, toute la maisonnée éclata en sanglots hystériques ; et la cuisinière s'écriant : Que Dieu soit béni, c'est M. Utterson, se précipita vers lui comme pour l'embrasser.

“ Qu'est-ce ? qu'est-ce ? ” fit l'avocat d'un ton irrité ; Vous êtes tous ici ? Mais c'est très irrégulier, très inconvenant ; si votre maître le savait il serait fort mécontent.

Ils ont tous peur, dit Poole.

Un grand silence se fit, personne ne protestant contre les paroles de Poole, puis la fille de chambre se mit à pleurer.

Taisez-vous, dit Poole d'un ton féroce destiné à cacher sa propre émotion.

En entendant la fille de chambre éclater tout à coup en lamentations tous avaient tressailli et avaient regardé avec épouvante vers la porte donnant sur l'intérieur de la maison.

Maintenant, poursuivit Poole, s'adressant à un jeune domestique donnez-moi une chandelle et nous allons expédier l'affaire tout de suite. Puis priant M. Utterson de le suivre, il se dirigea vers la cour en arrière de la maison.

Monsieur, dit-il, marchez aussi doucement que possible. Je veux que vous entendiez sans être entendu. Et, écoutez monsieur, si par hasard il vous demande d'entrer, ne le faites pas.

A ces paroles inattendues, M. Utterson éprouva un choc nerveux qui faillit le faire trébucher. Mais il prit son courage à deux mains, et suivit le vieux domestique. Ils entrèrent dans le laboratoire, traversèrent l'amphithéâtre jonché de caisses et de bouteilles vides, jusqu'au pied de l'escalier qui montait au cabinet. Ici Poole lui fit signe de s'arrêter d'écouter. Puis, posant la chandelle par terre, le serviteur, faisant é-

dem
frappa
C'es
nonçan
Une
voir pe
Merc
Puis re
feu éta
“ Mo
là la vo
“ Ell
mais reg
“ Cha
suis dan
voix de
huit jou
qui est l
vengean
Voilà
brave ho
yez rais
qui pour
air, cela
Eh bie
finirai
homme
ris, nuit
tout. C
maître, d
ur l'esca
tien que
laiser les
chercher
Eh bie
ur, il y
us les p
drogue
sait de
our une
eur.
Avez-v
Poole f
approch
si :
Le Dr J
pire que
ge qu'il
é consid
ec le pl

demment un grand effort pour contrôler ses nerfs, monta l'escalier et frappa d'une main tremblante, à la porte du cabinet.

C'est M. Utterson, dit-il, qui désire vous voir, monsieur, et en prononçant ces mots il fit de nouveau signe à l'avocat de prêter l'oreille.

Une voix plaintive à l'intérieur répondit : Dites-lui que je ne puis voir personne.

Merci, monsieur, dit Poole d'une voix quelque peu triomphante. Puis reprenant la chandelle, il conduisit M. Utterson à la cuisine où le feu était éteint.

"Monsieur" dit-il, regardant M. Utterson en pleins yeux. "Était-ce là la voix de mon maître ?"

"Elle paraît beaucoup changée" répondit l'avocat devenu très pâle mais regardant, lui aussi, le domestique en pleins yeux.

"Changée ! Oui, je pense bien," fit Poole. "Voilà vingt ans que je suis dans cette maison, et pensez-vous que je ne puisse pas reconnaître la voix de mon maître ? Non, monsieur, le Dr Jekyll a été assassiné il y a huit jours, lorsque nous l'avons entendu invoquer le nom de Dieu. Mais qui est là à sa place, et pourquoi reste-t-il là ? Voilà une affaire qui crie vengeance au ciel, M. Utterson."

Voilà une étrange histoire Poole, voilà une histoire incroyable, mon brave homme, fit l'avocat, mordant ses doigts. Supposons que vous ayez raison, supposons que le Dr Jekyll..... ait été assassiné, qu'est-ce qui pourrait engager l'assassin à rester là ? Cela ne peut pas se soutenir, cela n'a pas de sens.

Eh bien ! M. Utterson, vous êtes difficile à convaincre, fit Poole, mais je finirai par vous convaincre. Sachez donc que depuis une semaine, l'homme ou l'être quelconque qui habite ce cabinet demande, à grands cris, nuit et jour, un remède quelconque qu'il ne peut pas obtenir à son goût. C'était quelquefois son habitude, c'est-à-dire, l'habitude de mon maître, d'écrire ses ordres sur un morceau de papier qu'il jetait ensuite sur l'escalier. Depuis une semaine nous n'avons pas eu autre chose. Rien que des morceaux de papier, et la porte fermée. Il fallait même laisser les repas à la porte ; et celui qui est dans le cabinet venait les chercher quand personne ne regardait.

Eh bien ! monsieur, tous les jours, que dis-je, deux ou trois fois par jour, il y a eu des ordres et des plaintes ; et l'on m'a envoyé courir chez tous les pharmaciens en gros de la ville. Chaque fois que j'ai emporté la drogue demandée, voilà aussitôt un autre morceau de papier qui me disait de la rapporter parce qu'elle n'était pas bonne, et un autre ordre pour une autre maison. On a terriblement besoin de cette drogue, monsieur.

Avez-vous quelques-uns de ces papiers ? demanda M. Utterson.

Poole fouilla ses poches et produisit une note froissée que l'avocat, s'approchant de la chandelle, examina avec soin. La note se lisait ainsi :

Le Dr Jekyll présente ses compliments à MM. Maw. Il leur prie de croire que le dernier échantillon est impur et tout à fait impropre à l'usage qu'il veut en faire. En l'année 18—le Dr J. en acheta une quantité considérable chez MM. Maw. Il les prie maintenant de chercher avec le plus grand soin, et s'il en reste encore de la même qualité de le

lui envoyer sans tarder ; la question des frais n'est rien. On ne saurait exagérer l'importance de cette affaire—jusque là la note était écrite sur un ton assez tranquille ; mais venaient ensuite ces mots écrits d'une main tremblante : Pour l'amour de Dieu, trouvez moi de l'ancien.

C'est une note fort étrange, dit M. Utterson ; puis brusquement ; Comment se fait-il que vous ayez la note ouverte ?

L'homme chez Maw était très irrité, monsieur, dit Poole, et il m'a rejeté la note avec colère.

C'est évidemment l'écriture du Docteur, n'est-ce pas ? fit l'avocat.

Cela ressemble à son écriture répliqua le domestique d'un air vexé. Puis, changeant de ton : Mais qu'importe l'écriture, je l'ai vu !

Vous l'avez vu ? s'écria M. Utterson Eh bien ?

Eh bien ! dit Poole, cela est arrivé ainsi. Je suis entré subitement dans l'amphithéâtre, venant de la cour. Il était sorti du cabinet, apparemment pour chercher cette affaire de drogue ; la porte du cabinet était ouverte et il était à l'autre bout de l'amphithéâtre fouillant parmi les caisses. En m'entendant entrer, il leva la tête, poussa une espèce de cri et, montant l'escalier comme un éclair, se renferma dans le cabinet. Je ne l'ai vu qu'un instant, mais les cheveux se sont dressés sur ma tête comme les piquants sur le dos d'un porc épic. M. Utterson, si c'était là mon maître pourquoi avait-il un masque sur le visage ? Si c'était mon maître pourquoi a-t-il crié, pourquoi s'est-il sauvé comme un rat en me voyant, voilà assez longtemps que je le sers fidèlement Et puis... Le domestique s'arrêta et passa sa main sur son front.

Ce sont là d'étranges circonstances, dit M. Utterson, mais je commence à voir clair, je crois. Votre maître, Poole, est évidemment la victime d'une de ces maladies qui torturent et difforment le corps ; de là, sans doute, le changement dans sa voix ; de là le masque et le soin qu'il met à ne pas se laisser voir par ses amis ; de là son désir ardent de trouver cette drogue sur laquelle la pauvre âme compte pour guérir le corps—Dieu veuille qu'elle ne se trompe pas !

Voilà mon explication, Poole ; elle est bien triste, sans doute ; elle est épouvantable ; mais c'est une explication naturelle et logique et elle nous délivre de nos craintes exagérées.

Monsieur, fit le domestique, son visage devenant plus blême encore, monsieur Utterson, cette chose que j'ai vue ce n'était pas mon maître, et c'est là la vérité. Mon maître ! et regardant autour de lui, il laissa tomber sa voix,—mon maître est un homme grand et bien fait et cette chose que j'ai vue est une espèce de nain. M. Utterson voulut protester. Oh ! monsieur, continua Poole, pensez-vous que je ne connais pas mon maître après vingt ans ? Pensez-vous que je ne sais pas jusqu'où vient sa tête dans la porte du cabinet où je l'ai vu chaque matin depuis que je suis ici ? Non monsieur, cette chose avec le masque, ce n'était pas le Docteur Jekyll—Dieu sait ce que c'est, mais ce n'est pas le Dr Jekyll et je crois dans mon âme et conscience qu'il y a eu un meurtre commis.

Poole, fit l'avocat, puisque vous dites cela, ce sera mon devoir d'aller au fond du mystère. Si grand que soit mon désir de ne point déplaire à votre maître, et bien que je sois beaucoup intrigué par cette note qu'

On ne saurait
ait écrite sur
écrits d'une
moi de l'an-

rusquement ;

, et il m'a re-

l'avocat.

l'un air vexé.
i vu !

é subitement

cabinet, appa-

u cabinet était

llant parmi les

une espèce de

ns le cabinet.

sés sur ma tête

son, si c'était

e ? Si c'était

comme un rat

ment Et puis...

is je commence

ent la victime

ps ; de là, sans

e soin qu'il met

dent de trouver

uerir le corps—

s doute ; elle est

logique et elle

as blême encore,

pas mon maître,

de lui, il laisse

rien fait et cette

a voulu protes-

e ne connais pas

ais pas jusqu'où

ue matin depuis

que, ce n'était pas

pas le Dr Jekyll

meurtre de com-

on devoir d'alle-

ne point déplai-

ar cette note qu-

semble prouver que le Docteur Jekyll vit encore, je croirai de mon de
voir de faire enfoncer la porte du cabinet.

“ Ah ! M. Utterson, s'écria Poole, voilà qui s'appelle parler ! ”

“ Et maintenant reprit l'avocat, une autre question se présente : Qui
va le faire ? ”

“ Mais vous et moi, ” fut la courageuse réponse.

“ C'est très bien, répliqua l'avocat ; et quoi qu'il arrive, je verrai à
ce que vous ne soyez pas la victime de cet acte. ”

“ Il y a une hache dans l'amphithéâtre, dit Poole ; et vous pouvez
prendre le tisonnier de la cuisine. ”

L'avocat prit cet instrument entre ses mains : “ Savez vous Poole,
dit-il, que nous allons nous placer tous deux dans une position qu'il
n'est pas sans péril ? ”

“ Vous pouvez bien le dire, ” fit le domestique.

Il est donc à propos de parler franchement, fit l'autre. Tous deux
nous pensons plus que nous n'avons dit. Avouons donc tout. Cette
figure masquée que vous avez vue, l'avez vous reconnue ?

“ Eh bien ! monsieur, fut la réponse, cette figure masquée s'est esqui-
vée si vite et était tellement pliée en deux, que je ne pourrais pas faire
serment que je l'ai reconnue. Mais si vous voulez me demander si je
pense que c'était M. Hyde ? — Eh bien ! je pense que oui. Voyez-vous.
elle avait sa taille et marchait de son pas rapide et léger ; et de plus
qui, à part lui, aurait pu pénétrer par la porte du laboratoire ? Vous
n'avez pas oublié, monsieur, que lors du meurtre de Sir Danvers, M.
Hyde avait encore une clef. Mais ce n'est pas tout. Je ne sais pas
M. Utterson, si vous avez jamais rencontré ce M. Hyde ? ”

“ Oui, dit l'avocat, je lui ai parlé une fois. ”

“ Alors vous devez savoir comme nous autres que cet homme avait
quelque chose de singulier, quelque chose qui faisait éprouver une sorte
de malaise—je ne saurais comment m'exprimer, monsieur, mais quelque
chose de froid qui vous pénétrait jusqu'à la moelle des os.

J'avoue, répondit l'avocat, qu'en le voyant j'ai éprouvé ce que vous
dites. ”

“ Précisément, monsieur, reprit Poole. Eh bien ! lorsque cette chose
masquée s'est élancée au milieu des caisses comme un singe et a remon-
té l'escalier comme un éclair, j'ai senti ce quelque chose de froid dans
les os. Oh ! je sais bien que ce n'est pas là une *preuve*, M. Utterson ; je
suis assez savant pour savoir cela ; mais un homme a ses *sentiments*, et je
suis prêt à faire serment que c'était M. Hyde. ”

“ Oui, oui, dit l'avocat. Mes craintes me portent à croire la même
chose. J'ai toujours pensé que rien de bon ne résulterait de.....ces rela-
tions avec Hyde. Oui, vraiment, je vous crois, Poole. Je crois que ce
pauvre Harry a été assassiné, et que son meurtrier, pour quel motif
Dieu seul le sait, se tient encore dans la chambre de sa victime. Ven-
geons sa mort, Poole, Appelez Bradshaw.

Le laquais répondit aussitôt à l'appel ; il était blanc comme un drap.

“ Reprenez vos sens, Bradshaw, fit l'avocat. Cette attente, je le sais,
vous énerve tous ; mais c'est maintenant notre intention d'en finir.
Poole et moi allons forcer la porte du cabinet. Si tout est bien, mes épa-
ules sont assez larges pour porter toute la responsabilité. En attendant,

pour le cas où quelque malfaiteur chercherait à s'enfuir par la porte de derrière, allez vous en par la rue avec le garçon ; armez vous de deux bâtons, et placez-vous à la porte du laboratoire. Nous vous donnons dix minutes pour vous rendre à votre poste. ”

Comme Bradshaw parlait, l'avocat regardait sa montre. “ Et maintenant, Poole, dit-il, rendons-nous à notre poste. Et prenant le tisonnier, il se dirigea vers le laboratoire en passant par la cour.

Les nuages cachaient maintenant la lune et il faisait tout à fait noir. Rendus à l'amphithéâtre ils attendirent en silence. Le bourdonnement de la ville frappait leurs oreilles ; mais plus près d'eux, le silence n'était rompu que par le bruit du pas d'un homme qui arpentait le cabinet.

Ca marche comme cela toute la journée, dit Poole tout bas ; que dis-je ? et presque toute la nuit. Seulement quand un nouvel échantillon arrive de chez le pharmacien, il y a un instant de repos. Ah ! c'est une mauvaise conscience qui chasse ainsi le sommeil ; c'est le pas d'un meurtrier qui ne connaît pas le repos ! Mais écoutez encore, M. Utterson écoutez de toutes vos oreilles, et dites-moi si c'est là le pas du Docteur ?

C'était un pas léger et singulier, lent mais ayant une sorte d'élan ; bien différent du pas alourdi du Dr Jekyll. Utterson poussa un soupir

Est-ce qu'il n'y a jamais autre chose ? dit-il.

Poole fit un signe de tête. Une fois, dit-il, une fois je l'ai entendu pleurer !

Pleurer ! comment cela ? fit l'avocat qui sentit un frisson d'horreur parcourir ses membres.

Ca pleurerait comme une femme, ou comme une âme perdue, répondit le domestique. Cela m'a frappé au cœur, et j'aurais pu pleurer moi-même.

Mais les dix minutes étaient maintenant expirées. Poole sortit la hache de dessous un tas de paille ; la chandelle fut posée sur une table afin de les éclairer pour l'attaque. Puis respirant à peine, ils s'approchèrent de la chambre où le pas allait et venait, au milieu de la nuit silencieuse.

Jekyll, s'écria Utterson d'une voix forte, je demande à vous voir. Il écouta un instant, mais il n'y eut pas de réponse. Il continua : Je vous avertis, nous avons des soupçons ; je veux vous voir : de gré ou de force je vous verrai ; si vous n'ouvrez pas je fais enfoncer la porte.

Utterson, dit une voix, miséricorde, pour l'amour de Dieu !

Ah ! s'écria Utterson, ce n'est pas la voix de Jekyll, c'est la voix de Hyde ! A bas la porte, Poole !

Poole leva la hache au-dessus de sa tête, le coup fit trembler tout l'édifice, et la porte fut ébranlée.

Un cri aigu et horrible retentit dans le cabinet ; on aurait dit le cri de quelque animal terrifié. Poole leva de nouveau la hache ; et de nouveau les panneaux gémirent en tressaillant. Quatre coups furent ainsi frappés. Mais le bois était dur, et ce ne fut qu'au cinquième coup que la porte, arrachée de ses pentures, tomba sur le tapis du cabinet.

Les assiégeants terrifiés par le bruit qu'ils avaient fait et par le silence de mort qui succéda tout à coup au bruit, reculèrent un peu et regardèrent dans le cabinet.

La pièce était éclairée par une lampe, un bon feu flambait et pétillait

sur le f
roirs ét
de trav
chamb
res vitr
naire.

Pour
freusen
rent su
plèrent
trop gra
la taille
encore,
la main
vit qu'il

Nous
nir. H
cadavre
L'édif
tout le p
un étage
Un corri
le cabine
escalier.

Il y av
Utters
soin. P
vides, et
ment qu
La cav
plupart d
Jekyll.

Mais e
chercher
longue
Nulle pa
rivant.

Poole
dit-il, éc
Ou il s
porte dor
erre étai
Cela n
Servi

On
Oui, di
Les dev
Poole, dit
Ils rem
oup d'œ

sur le foyer, la bouilloire chantait de sa voix stridente ; quelques tiroirs étaient ouverts, des papiers étaient rangés avec soin sur un bureau de travail ; et plus près du feu la table était mise pour le souper : la chambre la plus tranquille que l'on puisse imaginer, et, sauf les armoires vitrées remplies de produits chimiques, n'offrant rien d'extraordinaire.

Pourtant, oui ! Au milieu de la pièce gisait le corps d'un homme affreusement tordu et encore frémissant. Utterson et Poole s'approchèrent sur le bout des pieds ; et tournant le corps sur le dos, ils contemplèrent les traits d'Edward Hyde. Il était habillé de hardes beaucoup trop grandes pour lui, de hardes qui auraient convenu à un homme de la taille du Docteur Jekyll. Les muscles de son visage se remuaient encore, mais toute vie était éteinte. Et par la fiole brisée qu'il tenait à la main et par la forte odeur de noyaux dont l'air était chargé, Utterson vit qu'il se trouvait en face d'un suicide.

Nous sommes arrivés trop tard, dit-il, soit pour sauver, soit pour punir. Hyde est devant son Créateur ; il ne nous reste qu'à chercher le cadavre de votre maître.

L'édifice ne comprenait que deux pièces : l'amphithéâtre qui occupait tout le premier étage et était éclairé par le toit, et le cabinet qui formait un étage supérieur à un bout de la construction et donnait sur la cour. Un corridor conduisait de l'amphithéâtre à la porte de la rue écartée, et le cabinet était mis en communication avec le corridor par un deuxième escalier.

Il y avait en outre quelques armoires et une grande cave.

Utterson et Poole examinèrent tous ces endroits avec le plus grand soin. Pour les armoires, un coup d'œil seul suffisait, car toutes étaient vides, et la poussière qu'on fit tomber en les ouvrant indiquait clairement qu'elles étaient restées fermées depuis longtemps.

La cave était remplie de toutes sortes de choses jetées pêle-mêle : la plupart d'entre elles avaient été entassées par le prédécesseur du Dr Jekyll.

Mais en ouvrant la porte de la cave, ils virent qu'il était inutile de chercher là, car un tissu de fils d'araignée scellait l'entrée depuis de longues années.

Nulle part ils ne trouvèrent la moindre trace de Henry Jekyll mort ou vivant.

Poole frappa du pied le pavé du corridor : Il doit être enterré ici, dit-il, écoutant le bruit.

Où il s'est peut-être enfui, dit M. Utterson : et il alla examiner la porte donnant sur la rue écartée. Cette porte était fermée à clef, et à terre était la clef, couverte de rouille.

Cela n'a pas l'air d'avoir servi dernièrement fit l'avocat.

Servi ! cria Poole, ne voyez vous pas, monsieur, que la clef est brisée. On dirait qu'elle a été écrasée d'un coup de talon de boîte.

Oui, dit M. Utterson, et les cassures sont rouillées aussi.

Les deux hommes se regardèrent d'un air effrayé. Ceci me surpasse, Poole, dit l'avocat. Retournons au cabinet.

Ils remontèrent l'escalier en silence, et, jetant de temps à autre un coup d'œil craintif sur le cadavre, ils se mirent à examiner avec plus

d'attention le contenu du cabinet. Sur une table, il y avait les inscédés d'une expérience chimique subitement interrompue plusieurs monceaux d'un sel blanc sur des soucoupes en verre.

C'est la même drogue que je lui apportais si souvent, fit Poole. Et comme il parlait, la bouilloire renversa, faisant un bruit qui les fit tréssaillir.

Ce bruit les attira au foyer, où la table était mise pour le souper.

Sur une tablette il y avait plusieurs livres. Un ouvrage ouvert était sur la tablette et Utterson fut étonné de voir que cet ouvrage qui traitait d'un sujet religieux, et pour lequel Jekyll avait souvent exprimé son admiration, portait en marge des notes écrites de la main du Docteur ; ces notes étaient d'affreux blasphèmes !

Ensuite, l'avocat et le domestique arrivèrent devant le miroir de toilette, dans lequel ils regardèrent avec un frémissement involontaire. Mais le miroir ne leur montrait que la lueur du feu qui reflétait au plafond et sur les armoires vitrés ; puis leurs propres visages, pâles et terrifiés.

Ce miroir a dû voir d'étranges choses, dit Poole tout bas.

Il n'a rien vu de plus étrange que lui-même, répliqua l'avocat sur le même ton. Car, dit-il, à quel usage Jekyll..... ce nom le faisait frémir, mais il secoua cette faiblesse et continua : A quel usage Jekyll pouvait-il bien mettre ce miroir ?

On peut bien se le demander ! dit Poole.

Ils examinèrent ensuite le bureau de travail. Sur le pupitre, parmi les papiers arrangés avec ordre, était une grande enveloppe portant le nom de M. Utterson écrit de la main du Dr Jekyll.

L'avocat décacheta l'enveloppe et plusieurs documents tombèrent par terre. Le premier était un testament, rédigé dans les mêmes termes singuliers que M. Utterson avait lus dans le premier testament, remis au Docteur six mois auparavant. Ce document devait servir de testament si le Dr Jekyll venait à mourir, et d'acte de transport pour le cas où le Dr viendrait à disparaître. Mais au lieu et place du nom d'Edward Hyde, l'avocat vit avec le plus grand étonnement le nom de Gabriel John Utterson. Il regarda Poole, puis l'étrange document, enfin le cadavre du criminel étendu par terre.

" Ma tête tourne, dit-il Hyde a été, depuis plusieurs jours, en possession de cette chambre et de son contenu ; il n'avait aucune raison de m'aimer ; il a dû rager de se voir déshériter ; et cependant il n'a pas détruit ce document. "

Il prit un des autres papiers contenus dans l'enveloppe. C'était une courte note écrite aussi de la main du Docteur et portant une date en tête. " Poole, s'écria l'avocat. Il était encore en vie ce jour même. Il est impossible qu'on ait pu faire disparaître son cadavre en si peu de temps. Il doit être encore en vie. Il a dû prendre la fuite ! Mais pourquoi s'être enfui ? et comment ? Et s'il s'est enfui, pouvons-nous nous risquer à faire connaître ce suicide. Ah ! Il nous faut prendre garde. Je crains que nous n'impliquions votre maître dans quelque terrible affaire. "

" Pourquoi ne lisez-vous pas la note ? " fit Poole.

" Parce que j'ai peur ", répondit l'avocat d'une voix solennelle. " Dis-

veuille
appro
MON
j'aurai
sorte
disent
m'a dé
davan
ami.

N'y
Voic
mineux
L'av
toucha
mort, i
est mai
ces doc
alors ne
Ils se
laissant
passage
tenant

Le ne
rier du
gue et
beaucou
vu, j'av
rapport
sa lettre
car le d

Mon
que nou
rappel
Jekyll,
n'aurais
mon ho
cette n
matière
gez par
Je vo
cette n
pereur
suivre
son.

veuille que mes craintes ne soient pas fondées." En disant ces mots, il approcha la note de la lumière et lut ce qui suit :

MON CHER UTTERSON :—Lorsque cette note tombera sous vos yeux, j'aurai disparu, dans quelles circonstances je ne puis prévoir. Mais une sorte d'instinct et la position sans nom dans laquelle je me trouve me disent que la fin est proche. Allez donc lire d'abord le récit que Lanyon m'a déclaré devoir mettre entre vos mains ; et si vous voulez en savoir davantage, lisez ensuite la confession de votre indigne et malheureux ami.

" HENRY JEKYLL. "

N'y avait-il pas un troisième document ? demanda M. Utterson.

Voici monsieur, fit Poole en lui remettant une enveloppe assez volumineuse cachetée en plusieurs endroits.

L'avocat la mit dans sa poche. A votre place, fit-il, je ne dirais rien touchant ce document. Si votre maître s'est enfui, ou même s'il est mort, il nous sera peut-être encore possible de sauver son honneur. Il est maintenant dix heures. Il faut que je m'en aille chez moi pour lire ces documents à tête reposée. Je serai de retour ici avant minuit et alors nous ferons venir la police.

Ils sortirent, fermant à clef la porte de l'amphithéâtre. Et Utterson, laissant encore une fois les domestiques réunis autour du foyer dans le passage, retourna chez lui pour lire les deux récits qui devaient maintenant éclaircir le mystère.

IX

LE RECIT DU DR LANYON

Le neuf janvier, il y a maintenant quatre jours, je reçus, par le courrier du soir, une lettre chargée à moi adressée de la main de mon collègue et ancien compagnon de collège, Henry Jekyll. Cela m'étonna beaucoup, car nous n'avions pas l'habitude de nous écrire. Je l'avais vu, j'avais même dîné avec lui la veille ; et je ne voyais rien dans nos rapports qui pût justifier le soin que Jekyll avait pris de faire changer sa lettre. Le contenu de la lettre ne fit qu'augmenter mon étonnement car le document se lisait comme suit :

Le 9 janvier 18—

Mon cher Lanyon :—Vous êtes un de mes plus vieux amis ; et bien que nous ayons différé parfois sur des questions scientifiques, je ne me rappelle pas qu'il y ait jamais un jour où, si vous m'aviez dit :—Jekyll, mon existence, mon honneur, ma raison dépendent de vous—je n'aurais pas sacrifié ma main gauche pour vous aider. Lanyon, ma vie mon honneur, ma raison sont entre vos mains ; si vous me faites défaut cette nuit, je suis fini. Vous pourriez croire, après une telle entrée en matière, que je vais vous demander quelque chose de déshonorant. Jugez par vous-même.

Je vous demande de mettre de côté tous autres engagements pour cette nuit—quand bien même vous seriez appelé auprès du lit d'un empereur—de prendre une voiture, et tenant cette lettre à la main afin d'en suivre les moindres prescriptions, de vous rendre tout droit à ma maison.

Poole, mon domestique, a reçu des ordres ; vous le trouverez qui vous attend, avec un serrurier. Alors vous ferez crocheter la porte de mon cabinet. Puis vous y entrerez seul ; vous ouvrirez l'armoire vitrée à gauche marquée *E*, brisant la serrure si elle est fermée à clef, et vous sortirez, *avec tout son contenu tel qu'il est*, le quatrième tiroir du haut, ou, ce qui est la même chose, le troisième du bas.

Dans mon angoisse, j'ai une crainte morbide de vous renseigner mal ; mais même si je me trompe, vous pourrez reconnaître le tiroir par son contenu : Quelques poudres, une fiole et un carnet. Je vous prie de prendre ce tiroir, tel qu'il est, et de le porter chez vous, à Cavendish Square.

Voilà la première partie du service que je vous demande. En voici la deuxième partie.

Si vous partez aussitôt que vous aurez reçu cette lettre, vous devriez être de retour longtemps avant minuit. Mais je vous donne jusqu'à minuit, parce qu'il peut survenir quelque retard imprévu ; ensuite parce que, pour ce qui reste à faire, il vaut mieux choisir une heure où tous vos domestiques sont couchés.

A minuit donc, je vous demande de vous trouver seul dans votre bureau, d'admettre vous-même un homme qui se présentera en mon nom et de mettre entre ses mains le tiroir que vous aurez apporté de chez moi. Alors vous aurez joué votre rôle et mérité mon éternelle reconnaissance. Cinq minutes plus tard, si vous demandez une explication, vous vous convaincrez que ces arguments sont d'une importance capitale ; vous comprendrez alors qu'en négligeant une seule de ces dispositions, si étranges qu'elles puissent paraître, vous auriez chargé votre conscience de ma mort ou de la perte de ma raison.

Bien que je sois convaincu que vous ne resterez pas insensible à mon appel, mon cœur s'affadit et ma main tremble rien qu'à penser que cela est une chose possible. Songez donc à moi à l'heure qu'il est, dans une maison étrangère, plongé dans une angoisse qu'aucune imagination ne saurait exagérer ; et cependant je sais bien que si vous voulez exécuter fidèlement ce que je vous demande, mes terreurs se dissiperont bientôt. Aidez-moi, mon cher Lanyon, et sauvez

“ Votre ami
“ H. J. ”

P. S. — J'avais à peine cacheté cette lettre qu'une nouvelle terreur m'a saisi. Il est possible que le courrier me fasse défaut, et que vous ne receviez ma lettre que demain matin. Dans ce cas, mon cher Lanyon faites votre commission dans le cour de la journée lorsque cela vous conviendra le mieux ; et entendez encore une fois mon messager à minuit.

Il sera peut-être alors trop tard ; et si cette deuxième nuit se passe sans incident, vous saurez que vous avez vu Henry Jekyll pour la dernière fois.

En lisant cette lettre, j'en vins à la conclusion que mon collègue avait perdu la raison ; mais puisque sa folie n'était pas établie au delà de la possibilité d'un doute, je considérais comme un devoir de faire ce qu'il me demandait. Moins je comprenais ce charabia, moins j'étais en position de juger de son importance ; et je ne pouvais mépriser un appel aussi véhément sans assumer une grave responsabilité. Je me levai

donc de table, pris une voiture et me rendis tout droit à la maison du Dr Jekyll.

Poole attendait mon arrivée ; il avait reçu, par le même courrier qui m'avait apporté ma lettre, une lettre d'instructions, et avait mandé aussitôt un serrurier et un menuisier. Pendant que nous parlions les ouvriers arrivèrent ; et nous nous rendîmes tous ensemble au vieil amphithéâtre par où, comme vous le savez sans doute, on arrive plus facilement au cabinet du Dr Jekyll.

La porte était très forte, la serrure excellente. Le menuisier avoua que nous aurions beaucoup de difficulté à enfoncer la porte, et le serrurier était presque au désespoir. Mais ce dernier était un ouvrier habile et après deux heures de travail, la porte s'ouvrit.

L'armoire marquée E n'était pas fermée à clef. Je sortis le tiroir, le fit remplir de paille et envelopper dans un drap ; puis je l'emportai chez moi.

Je me mis à examiner son contenu. Les poudres étaient assez bien enveloppées, mais non pas avec l'habileté d'un pharmacien ; elles avaient été évidemment arrangées par le Dr Jekyll lui-même. J'ouvris un des paquets. Il contenait ce qui semblait être un sel cristallin et blanc. La fiole, que j'examinai ensuite, était à moitié remplie d'un liquide rouge d'une odeur piquante et me semblait contenir du phosphore et de l'éther. Je ne pus déterminer ses autres ingrédients. Le carnet était un livre de notes ordinaire et ne renfermait guère rien qu'une série de dates. Ces dates embrassaient une période de plusieurs années, mais je remarquai que les inscriptions avaient cessé tout à coup environ une année auparavant. Ça et là, une courte note était ajoutée à une date, un seul mot, ordinairement, le mot *double* qui se répétait peut être six fois, tandis qu'il y avait plusieurs cents dates. Vers le commencement de cette série d'inscriptions il y avait les mots : insuccès complet, suivis de plusieurs points d'exclamation.

Tout cela piquait ma curiosité mais ne m'expliquait presque rien. J'avais devant moi une fiole contenant une teinture quelconque, une série de dates se rapportant à certaines expériences qui, comme un trop grand nombre des recherches de Jekyll, n'avaient conduit à aucun résultat pratique. Comment la possession de ces choses pouvait-elle influencer sur l'honneur, la raison ou la vie de mon excentrique collègue ? Si son messager pouvait venir chez moi pourquoi ne pourrait-il pas aller ailleurs. Et en admettant quelque empêchement, pourquoi ce messager devait-il être admis secrètement dans ma maison ?

Plus j'y réfléchissais, plus j'étais convaincu que j'avais affaire à un cas d'aliénation mentale, et tout en renvoyant les domestiques pour la nuit, je chargeai un vieux revolver, afin de n'être pas tout à fait sans moyen de défense.

Minuit venait à peine de sonner qu'un coup fut frappé tout doucement à la porte. J'ouvris moi-même et trouvai un petit homme blotti entre les pilastres du portique.

— Venez-vous de la part du Dr. Jekyll ? lui demandai-je.

Il répondit oui par un geste embarrassé, et lorsque je lui dis d'entrer, il franchit le seuil qu'après avoir jeté un regard scrutateur derrière dans les ténèbres. Il y avait un gardien de la paix non loin, qui

avançait, une lanterne à la main ; et il me semblait qu'en le voyant, mon visiteur tressaillit et hata le pas.

Cela, je l'avoue, fit sur moi une impression désagréable ; et comme j'entrais derrière lui dans mon bureau je tenais ma main sur mon revolver.

À la lumière de ma lampe je pus au moins le voir distinctement. Je ne l'avais jamais vu auparavant, cela au moins était certain. Il était petit, comme je l'ai déjà dit ; je fus de plus frappé par la sinistre expression de son visage, par l'étrange combinaison, chez lui, d'une grande force musculaire et d'une apparente débilité physique ; et surtout par un singulier malaise que j'éprouvai en sa présence. Ce malaise était une sorte de rigidité, accompagnée d'un ralentissement marqué du pouls. Dans le temps, j'attribuais ce malaise à une antipathie personnelle, et ne m'étonnait, que de la violence des symptômes. Mais depuis lors j'ai eu raison de croire que ce que j'éprouvais a sa cause dans les profondeurs de la nature humaine et découle d'un principe plus noble que la haine.

Cet homme, qui dès son entrée m'avait inspiré une sorte de dégoût mêlé à la curiosité, était habillé d'une façon qui aurait rendu risible une personne ordinaire ; ses vêtements, quoique d'une étoffe riche et de couleur sombre, étaient beaucoup trop grands de toutes manières. Son pantalon, où se perdaient ses jambes, était relevé du bas pour l'empêcher de traîner par terre, la taille de son habit descendait plus bas que ses hanches, et le collet s'ouvrait démesurément sur ses épaules.

Chose étrange, cet accoutrement bizarre était loin de me porter à rire. Plutôt, comme il y avait quelque chose d'anormal et difforme dans l'essence même de cet homme—quelque chose de saisissant, de surprenant, et de révoltant—cette singularité de costume semblait cadrer avec ce je ne sais quoi d'étrange chez lui et le rendre plus frappant. J'éprouvai une grande curiosité de connaître, non seulement la nature et le caractère de l'homme, mais aussi son origine, sa vie, sa fortune et sa position sociale,

Tout cela a pris beaucoup de temps à raconter, mais je fis ces observations dans quelques secondes. Mon visiteur était évidemment consumé par une sombre excitation.

L'avez-vous ? s'écria-t-il, L'avez-vous ? Et si vive fut son impatience qu'il posa même sa main sur mon bras pour me secouer.

Je l'éloignai, éprouvant à son contact une sorte de refroidissement du sang. Allons, monsieur, lui dis-je, vous oubliez que je n'ai pas le plaisir de vous connaître. Veuillez vous asseoir. Et lui donnant l'exemple je m'assis à ma place accoutumée et pris envers lui ma manière ordinaire envers mes patients, autant que me le permettaient l'heure de la nuit, mes préoccupations et l'horreur que mon visiteur m'inspirait.

Je vous demande pardon, Docteur Lanyon, me répondit-il assez poliment. Ce que vous dites est bien vrai, et mon impatience m'a fait oublier les règles de la politesse. Je viens ici au nom de votre collègue le Dr Jekyll pour une affaire de quelque importance, et j'avais lieu de croire. Il s'arrêta et porta sa main à sa gorge ; et je pu voir, malgré son

ton tranquille, qu'il luttait contre une attaque d'hystérie—J'avais lieu de croire, continua-t-il, qu'un tiroir...

Alors, j'eus pitié de l'anxiété de mon visiteur ; peut être aussi un peu de ma curiosité qui ne faisait que s'accroître.

Le voilà, monsieur, dis-je, indiquant le tiroir placé par terre derrière la table et encore recouvert du drap.

Il s'élança vers l'objet désiré, puis posa sa main sur son cœur. J'entendis ses dents qui grinçaient. Son visage était tellement affreux à voir que j'eus peur pour sa vie et sa raison.

Calmez-vous, lui dis-je.

Il me regarda, et un sourire hideux effleura ses lèvres. Puis, avec cette détermination que donne parfois le désespoir, il arracha le drap. A la vue du tiroir et de son contenu, il poussa un immense soupir de soulagement. J'étais comme pétrifié.

L'instant d'après, d'une voix déjà calme, il me dit : Avez-vous un verre gradué ?

Je me levai non sans effort et lui donnai ce qu'il demandait.

Il me remercia d'un sourire et d'un signe de tête : fit tomber quelque gouttes de la teinture rouge dans le verre et ajouta l'une des poudres.

Le mélange, qui d'abord était rougeâtre, commençait, à mesure que le sel se dissolvait, à prendre une couleur plus brillante, à entrer en effervescence avec assez de bruit, et à remettre des bouffées de vapeur. Tout à coup l'ébullition cessa, et aussitôt le mélange devint pourpre, puis lentement prit une couleur verdâtre. Mon visiteur, qui avait suivi tous ces changements d'un regard perçant, sourit, posa le verre sur la table ; puis se tournant vers moi me regarda d'un air scrutateur.

Et maintenant, dit-il, pour régler ce qui reste. Voulez-vous être sage ? Voulez-vous accepter un conseil ? Voulez-vous me permettre de prendre ce verre et de sortir de votre maison sans délai ? Ou la curiosité a-t-elle trop d'empire sur vous ? Réfléchissez avant de répondre, car il sera fait selon votre décision. Selon votre décision je vous quitte tel que je vous ai trouvé, ni plus savant ni plus riche, à moins que la conscience d'avoir rendu service à un homme au désespoir ne soit une richesse de l'âme. Ou si vous le voulez, je vous ouvrirai, ici, dans cette chambre, à l'instant même, un nouveau champ scientifique à explorer de nouvelles voies qui peuvent vous conduire à la gloire ; et vous verrez un prodige tel que satan lui-même en serait ému.

Monsieur, dis-je, affectant un calme que j'étais loin d'éprouver, vous parlez en énigmes, et vous ne serez peut-être pas surpris d'apprendre que vos paroles n'excitent pas chez moi une forte croyance. Mais je suis allé trop loin dans cette affaire inexplicable pour n'en pas voir la fin.

C'est bien, fit mon visiteur. Lanyon, rappelez vous vos serments : ce qui va suivre est sous le sceau de notre profession. Et maintenant, vous qui depuis si longtemps marchez dans les sentiers étroits du matérialisme, vous qui avez toujours nié la puissance de la médecine transcendante, vous qui vous êtes moqué de vos supérieurs, regardez !

Il porta le verre à ses lèvres et avala le contenu d'un trait. Il poussa un cri, chancela, tituba, saisit la table de ses deux mains, s'y cramponna, les yeux injectés de sang, la bouche béante.

Et comme je regardais, je crus voir un changement s'opérer en lui : Il me paraissait grossir. Son visage devint tout à coup noir, ses traits semblaient fondre et s'altérer. Un instant encore, et je m'étais lancé de ma chaise et précipité contre le mur, mon bras levé comme pour me protéger contre ce prodige, mon esprit plongé dans la terreur.

"Grand Dieu !", m'écriai-je "Grand Dieu ! grand Dieu !", encore et encore. Car là devant mes yeux, pâle et tremblant, à moitié évanoui, tâtonnant avec ses mains comme un homme qui sort du tombeau, là devant moi se tenait..... Henry Jekyll !

Ce qu'il me raconta ensuite, je ne puis me décider à l'écrire. J'ai vu ce que j'ai vu, j'ai entendu ce que j'ai entendu, et mon âme en a été blessée à mort ; et, cependant, maintenant que cette vision a disparu devant mes yeux, je me demande si j'y crois, et je ne puis y répondre. Ma vie est ébranlée jusque dans ses profondeurs. Le sommeil m'a abandonné. Une terreur mortelle me poursuit le jour et la nuit. Je sens que mes jours sont comptés, que je dois mourir, et cependant je meurs incrédule. Quant à la turpitude morale que cet homme m'a révélée, en versant des larmes de repentir, je ne puis me la rappeler sans frémir d'horreur. Je ne dirai qu'une chose, Utterson, et, si vous pouvez le croire cela sera plus que suffisant : L'être qui a pénétré cette nuit-là dans ma maison, d'après l'aveu même de Jekyll, était connu par le nom de Hyde, le meurtrier de Carew !

HASTIE LANYON

X

LA CONFESSION DU DR HENRY JEKYLL

Je suis né en l'année 18—Héritier d'une grande fortune, j'étais de plus doué d'une belle intelligence, et naturellement porté au travail ; je prisais le respect des hommes de bien. Ainsi tout semblait me garantir un avenir honorable et distingué.

Et à vrai dire, le pire de mes défauts était un amour prononcé pour le plaisir, disposition qui a fait le bonheur de quelques uns, mais que je conciliais difficilement avec mon désir impérieux de paraître grave devant le public,

C'est pourquoi je cachais les plaisirs auxquels je me livrais. Et il arriva que, parvenu à l'époque de la réflexion, je me trouvais déjà engagé dans une profonde dissimulation.

Beaucoup d'hommes se seraient vantés des faiblesses dont j'étais coupable ; mais à cause de mes visées ambitieuses, je les cachais soigneusement. C'était plutôt le caractère exigeant de mes aspirations que la noirceur de mes fautes qui me portait à la dissimulation et séparait plus nettement chez moi que chez la plupart des hommes le bien et le mal qui sont au fond de la nature humaine.

Bien que profondément dissimulé je n'étais pas, à proprement parler, un hypocrite ; les deux hommes en moi étaient sincères ; et je n'étais pas plus moi-même quand je me livrais à mes honteux plaisirs, que lorsque, à la lumière du soleil, je travaillais à l'avancement de la science au soulagement de l'humanité souffrante.

Mes études scientifiques, dirigées vers les régions mystiques et transcendantes, jetèrent une vive lumière sur cette guerre continuelle livrée au dedans de moi-même. Chaque jour je m'approchais de cette vérité, dont la découverte partielle a été pour moi un désastre épouvantable, savoir, que l'homme est vraiment *deux* et non pas *un*.

Je vis, clairement qu'il y avait en moi deux natures et que le moi s'identifiait avec les deux. De bonne heure, et longtemps avant que mes découvertes scientifiques m'eussent fait entrevoir la possibilité d'un tel miracle, je rêvais la séparation radicale de ces deux natures. Si était possible, me disais-je, de renfermer ces deux natures, chacune dans une *entité* distincte, la vie serait débarrassée de tous ses fardeaux : L'homme animal poursuivrait son chemin, délivré des aspirations et des remords de l'homme spirituel pourrait faire le bien qui constitue son bonheur sans être exposé aux hontes et aux humiliations de l'homme animal. C'était, selon moi, une malédiction pour la race humaine que cette union intime chez le même individu de ces deux éléments hostiles. Mais comment les séparer ?

J'en étais rendu là dans mes réflexions, lorsque mes expériences chimiques me faisaient entrevoir une réponse à ma question. Je commençais à m'apercevoir de l'immaterialité relative de notre corps en apparence si matériel. Je découvris que certains produits chimiques possédaient la faculté d'ébranler profondément cette maison de chair. Pour deux bonnes raisons je n'entrerai pas dans les détails de cette découverte scientifique. D'abord, parce que j'ai appris, par ma triste expérience, que l'homme ne saurait se soustraire au fardeau de la vie ; que s'il cherche à s'en débarrasser, ce fardeau l'écrase d'une manière plus épouvantable encore. En deuxième lieu parce que, comme mon récit le fera trop voir, hélas ! mes découvertes n'étaient que partielles.

Qu'il suffise donc de dire que non seulement je découvris que le corps n'est une sorte d'émanation ou éclat de certaines facultés de l'âme ; mais que, de plus, je composai une drogue qui avait le pouvoir d'enchaîner les facultés supérieures de l'âme, et de permettre aux facultés inférieures de projeter au dehors une nouvelle forme humaine frappée de leur image. Et cette nouvelle forme, née de ces facultés inférieures, était cependant moi au même degré que la forme née des facultés supérieures.

J'hésitai longtemps avant d'appliquer ma découverte. Je savais très bien que je m'exposais à la mort, car une drogue assez puissante pour ébranler ainsi le corps, pourrait, si elle était prise à trop forte dose ou dans un moment défavorable, détruire complètement cette forme extérieure que je voulais seulement changer.

Mais la tentation de mettre en pratique une découverte aussi étrange vainquit enfin la crainte. J'avais préparé depuis longtemps ma tincture ; j'achetai chez un pharmacien en gros une grande quantité d'un sel que je savais être le dernier élément requis ; et à une heure avancée d'une certaine nuit—nuit maudite—je fis le mélange des ingrédients ; je les fis bouillonner et fumer dans le verre ; et lorsque l'ébullition eut cessé, faisant appel à tout mon courage, j'avalai la drogue.

Je fus aussitôt saisi de douleurs atroces ; j'éprouvai une sorte de brisement des os, une nausée mortelle et un sentiment d'épouvante sem-

blable aux affres de la mort. Puis cette horrible angoisse disparut subitement, et je revins à moi comme un homme qui sort d'une terrible maladie. Je sentais en moi quelque chose d'étrange, de nouveau et d'incroyablement doux. Je me trouvais plus jeune, plus léger, plus heureux dans mon corps ; dans mon esprit une grande insouciance ; tandis que mon imagination était envahi par un torrent de sensualité. Il me semblait que je n'étais plus un être responsable, que je jouissais d'une liberté incon nue jusque là mais d'une liberté coupable.

Au premier instant de cette vie nouvelle je sentis que j'étais cent fois plus méchant, que j'étais l'esclave de mes plus viles passions, et cette sensation me jeta dans une sorte d'ivresse.

J'étendis mes mains, et en le faisant je constatai que ma taille avait diminué.

A cette époque, il n'y avait pas de miroir dans mon cabinet, celui qui ses trouve à côté de moi au moment où j'écris ces lignes y ayant été apporté plus tard précisément en vue de ces transformations.

La nuit était avancée, l'aurore était même à la veille de poindre. Mes domestiques dormaient tous ; et je me décidai de me rendre, dans ma nouvelle forme, jusqu'à ma chambre à coucher. Je traversai la cour, où les étoiles durent regarder avec étonnement le premier être de cette espèce qu'ils eussent jamais éclairé ; je me glissai furtivement par les corridors, un étranger dans ma propre maison ; et, arrivé dans ma chambre, je vis pour la première fois celui qui fut connu sous le nom d'Edward Hyde.

Ici je dois parler d'après mes théories, seulement, disant, non pas ce que je sais, mais ce que je crois être le plus probable. Le mauvais côté de ma nature, auquel j'avais maintenant transféré le pouvoir de créer une forme frappée à son image, était moins vigoureux et moins développé que le bon côté que je venais de déposer. Ma vie, après tout, avait été, les neuf dixièmes du temps, une vie réglée, une vie d'efforts vers le bien et le mauvais côté de mon âme avait été beaucoup moins exercé et épuisé que le bon côté. C'est pour cela, je le suppose, qu'Edward Hyde était plus petit, plus léger et plus jeune que Henry Jekyll.

De même que la figure de Jekyll respirait la bonté, de même aussi le mal était écrit en grosses lettres sur le visage de Hyde. Et ce mal avait imprimé sur le corps de Hyde une apparence de difformité et de décadence.

Et, cependant, lorsque je regardai cette hideuse figure dans le miroir, je n'éprouvais aucune répugnance, mais plutôt un sentiment de joie. Ce que je voyais, c'était aussi *moi*. Ce nouvel être me paraissait même plus conforme à l'esprit, plus *un*, plus absolument *moi* que la forme à laquelle j'avais été jusque là accoutumé. Et en cela j'avais probablement raison. J'ai remarqué que lorsque je revêtais la forme d'Edward Hyde, personne ne pouvait s'approcher de moi sans un sentiment de malaise. Voici comment je m'explique ce phénomène : Tous les êtres humains que nous rencontrons ordinairement sont un composé de bon et de mauvais ; tandis que Hyde seul, de tous les hommes, était uniquement et absolument mauvais, sans mélange de bien.

Je ne demeurai qu'un instant devant le miroir : il me restait à faire une deuxième et suprême expérience ; il me restait encore à voir si j'a-

vais per
avant le
Reven
la potion
vins à m
Cette
j'avais fa
généreus
d'un dém
vais déga
La dro
ment à q
alors les
par l'amb
premières
ward Hy
Ainsi j'
le caractè
caractère
mal.
Même a
ours stud
plaisirs au
plus ; que
mençais m
chaque jou
Et c'est
Grâce à
er la form
comme d'u
Cette pe
paratifs av
ue Soho,
discrète et
D'un au
e leur déc
exerce to
propre ma
Ensuite,
ent ; afin
ais prendre
ainsi de
tées que m
Il y a eu
es qu'ils n
moi, je pren
Aux yeu
après je po
erté.
J'étais da

vais perdu à tout jamais l'individualité de Jekyll ; s'il me fallait quitter avant le jour, cette maison qui ne serait plus la mienne.

Revenu en tout hâte à mon cabinet, je préparai et avalai de nouveau la potion ; j'éprouvai de nouveau les mêmes douleurs atroces, et je revins à moi encore une fois dans la personne de Henry Jekyll.

Cette nuit-là j'étais arrivé au point culminant de mon existence. Si j'avais fait mon expérience sous l'empire d'aspirations plus nobles et plus généreuses, le nouvel être ainsi créé aurait été peut-être un ange au lieu d'un démon : un être bon, dégagé de tout mal, au lieu d'un être mauvais dégagé de tout bien.

La drogue n'avait aucun pouvoir discrétionnaire ; elle donnait seulement à certaines facultés de l'âme une nouvelle puissance ; et comme alors les mauvaises facultés de l'âme chez moi étaient tenues en éveil par l'ambition, tandis que les meilleures étaient endormies, ce sont les premières qui ont profité de la puissance de la drogue et ont créé Edward Hyde.

Ainsi j'avais maintenant deux caractères, aussi bien que deux formes ; le caractère et la forme d'Edward Hyde, être absolument mauvais, et le caractère et la forme de Henry Jekyll, être composé de bien et de mal.

Même à cette époque je n'avais pas su me faire tout à fait une vie toujours studieuse. J'étais encore porté parfois au plaisir. Et comme les plaisirs auxquels je me livrais étaient peu dignes, pour ne rien dire de plus ; que j'étais déjà bien connu et grandement estimé ; et que je commençais même à être un homme âgé, la duplicité de ma vie me posa chaque jour davantage.

Et c'est de là qu'est venu la tentation à laquelle je succombai enfin. Grâce à ma découverte, je n'avais qu'à boire cette potion pour déposer la forme du grave professeur et pour me revêtir de la forme de Hyde comme d'un déguisement impénétrable.

Cette pensée me fit sourire, je trouvai l'idée plaisante, et je fis mes préparatifs avec le plus grand soin. Je louai et meublai la maison de la rue Soho, et engageai comme ménagère une femme que je savais être discrète et peu scrupuleuse.

D'un autre côté, je fis savoir à mes domestiques qu'un M. Hyde, que leur décrivis, devait être admis en toute liberté dans ma maison et exercer tout pouvoir. Et pour plus de sûreté, je vins faire visite à ma propre maison sous la forme de Hyde.

Ensuite, je fis le testament entre lequel, vous, Utterson, protestiez si fortement ; afin que, si quelque chose m'arrivait dans la personne de Jekyll, je pouvais prendre définitivement la forme de Hyde sans perte pécuniaire. Et protégé ainsi de tous côtés, comme je le croyais, je commençai à profiter des immunités que me valait mon étrange découverte.

Il y a eu des hommes qui ont engagé des assassins pour commettre les crimes qu'ils n'osaient commettre eux-mêmes, restant à l'abri de tout soupçon. Moi, je prenais une autre forme pour assouvir mes passions.

Aux yeux du public j'étais toujours le professeur respectable ; et l'instant après je pouvais revêtir une autre forme et me livrer au plaisir en toute liberté.

J'étais dans une sécurité complète, je n'existais même pas ! Si je pouvais

seulement me rendre à mon cabinet, et avoir deux ou trois instants pour préparer et avaler la potion que je tenais toujours à la main, j'étais assuré que Hyde, quelques crimes qu'il eût commis, disparaîtra it immédiatement, et là, à sa place, plongé dans ses livres, serait Henry Jekyll, un homme sur lequel aucun soupçon n'aurait prise.

Les plaisirs auxquels je m'empressai de me livrer dans mon nouveau caractère étaient, je l'ai déjà dit, peu dignes ; mais entre les mains de Hyde ils devinrent absolument monstrueux. Lorsque je revenais de ces excursions, j'étais souvent plongé dans la stupéfaction en songeant à la dépravation de mon autre moi-même. Cet être que je faisais sortir du fond de mon âme et que j'envoyais dans le monde pour faire tout ce qu'il voulait, était essentiellement mauvais et vil, tous ses actes, toutes ses pensées étaient inspirés par le plus affreux égoïsme ; il buvait le péché avec une avidité bestiale ; homme privé d'entrailles, il infligeait sans remords n'importe quelle torture aux autres.

Henry Jekyll était épouvanté par les actes d'Edward Hyde. Mais la situation échappait aux lois ordinaires et émoussait insidieusement la conscience.

C'était Hyde, après tout, et Hyde seul qui était coupable. Jekyll n'était pas pire ; il reprenait ses bonnes qualités qui ne paraissaient pas changées ; il se hâtait même, quand c'était possible, de réparer le mal commis par Hyde. Et ainsi Jekyll tenait sa conscience endormie.

Je ne veux pas entrer dans les détails des crimes dont j'étais le complice ; car même aujourd'hui je ne puis pas dire que je les *commettais* moi-même. Je me propose seulement d'indiquer les différents avertissements que j'ai eus et le chemin par lequel mon châtiment est arrivé peu à peu.

Il m'arriva un accident que je ne ferai que mentionner, attendu qu'il n'eut pas de suites graves. Un acte de cruauté commis envers un enfant m'attira la colère d'un passant que j'ai reconnu, l'autre jour, dans la personne de votre cousin, M. Enfield. Le médecin et les parents de l'enfant se joignirent à lui ; et il y eut un instant où ma vie me paraissait en danger. Enfin pour calmer leur trop juste indignation, Edward Hyde fut contraint de les mener à la porte de Henry Jekyll et de leur donner un chèque signé du nom de ce dernier. Mais pour parer à l'avenir à une semblable difficulté, je fis ouvrir un compte dans une autre banque au nom de Hyde. Et m'étant fait une deuxième écriture, en penchant autrement ma plume, je me croyais à l'abri de tout danger.

Deux mois environ avant le meurtre de Sir Danvers Carew, j'avais fait une de mes excursions nocturnes sous la forme de Hyde. Revenu tard, j'avais repris la forme de Jekyll.

Le lendemain matin, en me réveillant, j'éprouvai de singulières sensations. J'avais beau regarder autour de moi ; j'avais beau remarquer les meubles, la chambre, les tentures ; j'avais beau me convaincre que j'étais dans la maison de Jekyll, quelque chose me disait que je n'étais pas là mais bien dans la maison de la rue Scho où j'avais coutume de dormir dans la personne d'Edward Hyde.

Je me mis à sourire et à analyser paresseusement ces nouvelles sensations, sommeillant tranquillement de temps à autre. Tout à coup, en

sortant de ces intervalles de demi-sommeil, mon regard tomba sur mes mains.

Vous le savez, la main de Henry Jekyll était grande, blanche et grasse ; mais la main que je voyais maintenant, à la lueur jaunâtre du matin était maigre, brune et velue. C'était la main d'Edward Hyde.

J'ai dû la regarder fixement pendant une demi-minute, plongé dans un stupide étonnement, avant qu'une terreur foudroyante se soit emparée de moi.

M'élançant de mon lit, je courus au miroir. Ce que j'y vis, glaça le sang dans mes veines.

Oui, je m'étais couché Henry Jekyll et je m'étais réveillé Edward Hyde ! Comment expliquer cela ? me demandais-je. Et puis, comment y porter remède ? ajoutais-je, avec un nouveau sentiment de terreur.

Le matin était déjà avancé ; les domestiques étaient debout ; toutes mes drogues étaient dans mon cabinet, séparé de ma chambre à coucher par une assez grande distance. Pour y arriver, il fallait descendre deux escalier, longer un corridor et traverser la cour et l'amphithéâtre. Je pouvais peut-être voiler mon visage ; mais à quoi bon, puis que j'étais impuissant à cacher mon changement de taille ?

Et alors, avec un soulagement incroyable, je me souvins que mes domestiques étaient habitués à voir mon autre moi-même.

Je m'habillai rapidement, et le mieux que je pus, avec les vêtements de Jekyll ; en tout hâte, je traversai la maison, où l'un des domestiques me regarda avec étonnement en voyant M. Hyde à une pareille heure et dans un semblable accoutrement, et je gagnai mon cabinet.

Dix minutes après, le Dr Jekyll était revenu à sa maison dans sa propre personne et se mettait à table pour faire semblant de déjeuner.

Je n'avais pas d'appétit, cela se comprend. Cet incident inexplicable me paraissait comme l'écriture mystérieuse que vit le roi de Babylone, j'y lisais déjà mon châtement. Je me mis à réfléchir plus sérieusement que par le passé sur cette existence double dont j'étais doué.

Depuis quelque temps la forme de Hyde m'avait paru plus forte, plus robuste, et en même temps plus naturelle. J'entrevis là un péril. Je me disais que si cet état de choses se continuait davantage, je pourrais peut-être perdre la faculté de changer de forme et que je resterais irrévocablement rivé à la forme et au caractère de Hyde.

La puissance de la drogue n'avait pas toujours été la même. Une fois au commencement de mes expériences, elle n'avait pas produit d'effet du tout ; et depuis, en plus d'une occasion, pour produire le changement il m'avait fallu doubler la dose, et une fois la tripler, au risque de me donner la mort. Et jusque là, ces rares incertitudes avaient été la seule ombre au tableau.

Maintenant, cependant, l'accident du matin me faisant réfléchir, je remarquai ceci : Au commencement, quitter la forme de Jekyll pour prendre celle de Hyde était l'affaire la plus difficile ; depuis quelque temps, c'était tout le contraire. Tout indiquait donc que je perdais graduellement mais sûrement ma première et ma meilleure forme et que je m'identifiais avec ma seconde et pire forme.

Entre ces deux, je voyais bien qu'il fallait choisir.

Mes deux natures avaient une mémoire commune, mais toutes les

autres facultés étaient fort inégalement partagées entre elles. Jekyll, chez qui il y avait toujours deux hommes, le bon et le mauvais, projetait les aventures de Hyde, prenait part à ses plaisirs, tantôt avec appréhension, tantôt avec avidité. Tandis que Hyde était indifférent à l'égard de Jekyll ; il songeait à lui comme le bandit songe à la caverne où il peut se cacher s'il est poursuivi. Jekyll avait pour Hyde plus que l'intérêt d'un père ; Hyde avait pour Jekyll plus que l'indifférence d'un fils dénaturé.

Me restreindre à la forme de Jekyll, c'était mourir aux appétits auxquels ie m'étais longtemps livré en secret.

Choisir pour toujours la forme de Hyde, c'était mourir à mille intérêts à mille aspirations et devenir du coup et à tout jamais un être méprisé et abandonné de tous.

Vous direz peut-être qu'il n'y avait pas lieu à hésiter ; cependant voici une autre considération qui avait son poids : Jekyll, privé de ses plaisirs, souffrirait horriblement, tandis que Hyde ne se soucierait guère de ce qu'il aurait perdu.

Toutefois, je fis comme font beaucoup de pécheurs faibles : je choisis la meilleure part, mais je n'eus pas la force de persévérer.

Oui, je choisis la forme du vieux médecin, entouré d'amis et nourrissant des projets honnêtes ; et je dis résolument adieu à la liberté, à la jeunesse relative, à la force, aux aspirations impétueuses et aux plaisirs cachés que j'avais connus sous la forme de Hyde.

Pourtant, tout en faisant ce choix, j'avais peut-être quelque arrière-pensée, car je ne remis pas la maison de la rue Soho et je ne détruisis pas les vêtements d'Edward Hyde.

Pendant deux mois, toutefois, je fus fidèle à ma détermination ; pendant deux mois je menai une vie austère et j'avais pour récompense le témoignage de ma conscience.

Mais à la longue, mes craintes se calmèrent et le témoignage de ma conscience ne m'était plus d'un aussi grand prix.

Je commençai à sentir des désirs et des tourments, comme si, au fond de mon être, Hyde cherchait à secouer ses chaînes. Enfin, dans une heure de faiblesse coupable, j'eus de nouveau recours à la drogue.

Je ne crois pas que l'ivrogne songe souvent aux dangers physiques qu'il court chaque fois qu'il se met dans un état d'abrutissement et d'insensibilité. De même, je n'avais pas tenu compte des périls auxquels m'exposaient l'insensibilité morale de Hyde et son penchant aveugle au mal. Pourtant c'est par là que je fus puni.

Ce démon de Hyde, longtemps enchaîné, sortit comme un lion rugissant. En avalant la potion je sentis une propension plus violente, plus irrésistible au mal. Ce fut, sans doute, cette nouvelle fureur, qui souleva en moi une véritable tempête de colère et de haine lorsque ma malheureuse victime, Sir Danvers Carew, m'adressa la parole avec une grande politesse. Je fus comme un aliéné, comme un fou furieux ; j'agissais comme machinalement. Mais je fus sans excuse, car je m'étais délibérément dépouillé de tout ce qui pouvait me retenir.

Un esprit infernal s'empara aussitôt de moi. Avec une joie sauvage je me mis à frapper le corps inerte, goûtant un nouveau délice à chaque coup. La fatigue commença à m'accabler. Ce fut alors seulement

qu'au milieu de ma rage, une terreur subite me traversa le cœur comme une lame d'acier. Les nuages se dissipèrent, et je vis que j'avais mérité la potence. Je m'enfuis du théâtre de mon crime, triomphant et tremblant à la fois.

Je courus à la maison de la rue Soho, et, pour plus de sûreté, détruisis tous mes papiers. De là je me rendis à la maison du Dr Jekyll, toujours en proie à des émotions opposées : Tout en me félicitant de mon crime, tout en méditant d'autres forfaits semblables, je hâtais le pas, j'écoutais sans cesse, croyant avoir la police à mes trousses.

Hyde chantait en préparant la potion, et il la but à la santé de sa victime. Les douleurs de la transformation avaient à peine cessé de le déchirer, que Henry Jekyll, versant un torrent de larmes, et rongé par le remords, s'était jeté à genoux et avait levé vers le ciel ses mains suppli-antes.

Le voile était déchiré et je pus contempler toute ma vie, depuis les jours de mon enfance jusqu'aux horreurs de cette nuit. J'aurais pu crier tout haut, tant le souvenir de toutes mes iniquités m'accablait.

Puis, au remords s'ajoutait une sorte de joie : il n'y avait plus à hésiter ; à l'avenir, Hyde était devenu impossible. Bon gré malgré j'étais dorénavant rivé à mon meilleur moi-même. Et cette pensée me causa une grande joie. Humblement, je pris de nouveau sur moi le fardeau de la vie naturelle, avec ses privations, et ce fut avec une grande sincérité que je fermai à clef la porte dérobée par laquelle j'avais coutume d'entrer et de sortir ; je brisai la clef et la foulai aux pieds,

Lé lendemain arriva la nouvelle que le meurtre avait eu un témoin, que le crime de Hyde était connu de tout le monde et que la victime était un homme très estimé du public. Ce que j'avais fait n'était pas seulement un crime, c'était une folie. Il me semble que j'étais content de le savoir, que j'étais content d'avoir mes bonnes résolutions mises ainsi à l'abri de toute tentation par la crainte de l'échafaud. Pour moi, la forme de Jekyll était maintenant comme un lieu de refuge. Hyde n'avait qu'à se montrer un instant pour que la main de tous fut levée contre lui.

Je résolus de racheter le passé : et je puis dire avec vérité que cette résolution porta quelques fruits. Vous savez vous-même comme j'ai travaillé dans ces derniers temps à soulager ceux qui souffraient ; vous savez que je prenais les intérêts d'autrui, que mes jours s'écoulaient tranquillement, presque heureusement.

Je ne saurais dire que je me suis fatigué de cette vie bienfaisante et douce ; au contraire, je la goûtais chaque jour d'avantage ; mais j'étais encore déchiré intérieurement par des aspirations opposées. Et à mesure que l'esprit de pénitence s'émoussait chez moi, l'homme animal, que j'avais enchaîné que tout récemment, commençait à demander la liberté,

Pourtant, je ne songeais nullement à ressusciter Hyde : Rien qu'à y penser je tremblais d'épouvante. Non, c'était dans ma propre personne que j'avais tenté de me livrer au mal, et enfin ce fut Jekyll qui succomba.

Toute chose a un terme, toute mesure, quelque grande qu'elle soit, finit par se combler, et cette dernière chute détruisit l'équilibre de mon âme. Pourtant, je n'étais pas effrayé ; cette chute me paraissait naturelle ; c'é-

taut comme un retour aux jours qui avaient précédé ma découverte.

C'était par une belle journée du mois de janvier. Assis dans le Regent's Park, j'écoutais le gazouillement des oiseaux, respirant avec délices l'air pur et ensoleillé.

L'homme animal, chez moi, se délectait au souvenir des hontes du passé ; l'homme spirituel, endormi, se promettait de faire pénitence plus tard. Après tout, me disais-je, j'étais comme mes voisins ; et souriant, je comparais le bien que je faisais à la vie indolente que menait plus d'un de ceux que je connaissais.

J'avais à peine conçu cette pensée orgueilleuse, qu'un malaise s'empara de moi, puis une nausée épouvantable et un frissonnement horrible. Ces sensations cessèrent bientôt et furent suivies d'une grande faiblesse. Et lorsque cette faiblesse eut disparu, à son tour, je sentis qu'un changement radical s'est opéré dans mes pensées. J'étais plus audacieux, je méprisais le danger, j'avais perdu toute notion de responsabilité morale.

Je me regardai : Mes vêtements pendaient sans forme autour de mes membres rapetissés ; la main posée sur mon genou était maigre et velue ; j'étais encore une fois devenu Edward Hyde.

Un instant auparavant j'étais à l'abri de tout danger, j'étais respecté, riche, aimé ; un repas somptueux m'attendait chez moi. Et maintenant j'étais poursuivi, j'étais voué à l'échafaud.

Ma raison fut ébranlée, mais elle ne succomba pas tout à fait. J'ai plus d'une fois remarqué que dans la personne de Hyde mes facultés intellectuelles étaient plus puissantes que celles dont je jouissais sous la forme de Jekyll. C'est ainsi que dans cette occurrence où Jekyll aurait misérablement péri, Hyde se montra à la hauteur des circonstances.

Mes drogues étaient dans une des armoires de mon cabinet ; mais comment les atteindre ? voilà le problème ; voilà le problème qu'il fallait résoudre.

J'avais condamné la porte du laboratoire donnant sur la rue écartée. Si je cherchais à pénétrer à mon cabinet par la maison, mes propres domestiques me livreraient à la justice. Je vis que, pour atteindre mes drogues, il fallait employer une autre main que la mienne, et je songai à Lanyon. Mais comment arriver jusqu'à lui, comment le convaincre ?

En supposant que je pusse traverser la ville jusqu'à chez lui sans être arrêté, comment me faire admettre. Et une fois admis, comment pourrais-je, moi un étranger, l'engager à piller le cabinet de son propre collègue, le Dr. Jekyll ?

Alors je me rappelai que de la personne de Henry Jekyll il me restait encore quelque chose : je pouvais écrire comme lui. Cette pensée illumina subitement mon intelligence et me montra clairement tout ce que j'avais à faire.

Aussitôt, j'arrangeai mes vêtements de mon mieux ; et arrêtant une voiture de place qui passait, je donnai l'ordre au cocher de me conduire à un hôtel de Portland street.

En me voyant dans un si bizarre accoutrement, le cocher ne put s'empêcher de rire. Aussitôt le démon de la fureur se réveilla en moi ; lui lançai un regard qui chassa le sourire de ses lèvres, heureusement pour lui, mais plus heureusement pour moi, car encore un instant et j'aurais assailli.

écouverte.
ans le Regent's
t avec délices

les hontes du
pénitence; plus
; et souriant, je
enait plus d'un

malaise s'em-
ement horrible.
rande faiblesse.
tis qu'un chan-
s audacieux, je
asabilité morale.
e autour de mes
maigre et velue;

j'étais respecté.
Et maintenant

tout à fait. J'ai
de mes facultés
e jouissais sous la
e où Jekyll aurait
irconstances.

abinet; mais com-
ême qu'il fallait

ur la rue écartée
, mes propres do-
ur atteindre mes
une, et je songeai
nt le convaincre
à chez lui sans
admis, comme
net de son prop

Jekyll il me re-
ui. Cette pens-
clairement tout

; et arrêtant m-
er de me condu

ocher ne put s'en-
veilla en moi; J-
res, heureuseme-
re un instant et

A l'hôtel, mon aspect fit trembler tous les domestiques; ils n'échan-
gèrent même pas un regard entre eux, mais reçurent mes ordres avec
une grande obséquiosité; ils me conduisirent à une chambre et m'ap-
portèrent de quoi écrire.

Hyde exposé à l'échafaud, c'était quelque chose de nouveau pour moi.
Il était en proie à une haine violente, il aurait pu commettre n'importe
quel assassinat; il avait même soif de faire du mal à quelqu'un. Et
pourtant il était intelligent et avait l'instinct de la conservation. Il
maîtrisa sa fureur par un effort suprême de sa volonté et composa ses
deux lettres importantes, l'une à Lanyon et l'autre à Poole.

Le reste de la journée, il le passa enfermée dans sa chambre, assis
près du feu, se rongant les ongles. Là il dina seul avec ses terreurs, le
garçon d'hôtel tremblant visiblement sous son regard.

Une fois la nuit venue, il partit de l'hôtel et prenant une voiture fer-
mée il se fit promener par la ville en attendant minuit. Je dis *lui* et
non *moi* je ne puis pas dire *moi*. Cet être infernal n'était pas moi, il n'é-
tait pas même humain. Il n'y avait en lui rien de vivant que la crainte
et la haine.

Enfin, craignant que le cocher ne commençât à le soupçonner, il le
envoya et se risqua dans les rues à pied, habillé si étrangement, atti-
rant tous les regards. La crainte et la haine le dévoraient tou-
jours.

Il marcha rapidement, poursuivi par la terreur, parlant à lui-même,
glissant par les rues les moins fréquentées, comptant les instants qui le
séparaient de minuit.

Une fois, une femme lui parla, lui offrant, je crois, une botte d'allu-
ettes. Il la frappa au visage et elle s'enfuit.

Lorsque je revins à moi, chez Lanyon, l'horreur de mon vieil ami
l'impressionna peut être un peu; je n'en suis pas certain. Mais ce ne
fut qu'une goutte ajoutée à l'océan d'horreur qui m'engloutit au souve-
nir de ce qui venait de se passer.

J'éprouvai un changement: ce n'était plus l'échafaud qui m'épou-
vantait, c'était l'horreur de Hyde qui me torturait. Je reçus la con-
damnation de Lanyon comme dans un rêve; c'était comme dans un rêve
que je regagnai ma maison et me mis au lit.

Après les émotions de la journée je dormis d'un sommeil profond
et même les horribles cauchemars qui me poursuivaient ne pouvaient
l'interrompre. Le matin, je me réveillai, abattu, faible, mais reconforté.
Je haïssais et craignais le démon qui dormait en moi, et je n'avais pas
oublié le péril de la veille; mais la reconnaissance que j'éprouvais en
songeant au danger que j'avais évité était tellement forte qu'elle égalait
presque l'espérance.

Je traversais tranquillement la cour, après le déjeuner, respirant avec
douceur l'air frais du matin, quand je fus tout à coup saisi des sensations
descriptibles qui précédaient le changement de forme. Je n'eus que
quelques temps de m'enfuir dans mon cabinet. Un instant après j'étais rede-
venu Hyde, dévoré par les plus épouvantables passions,
cette fois-ci il fallut une dose double pour me ramener à moi-même.
Malheureusement! six heures après, comme j'étais assis tristement près du feu, les

symptômes avant-coureurs revinrent et je dus avoir de nouveau recours à la drogue.

En un mot, à partir de cette époque, je ne pus conserver la forme de Jekyll qu'au moyen de grands efforts et en me tenant constamment sous l'effet de la drogue. A toute heure du jour ou de la nuit, j'éprouvais le frissonnement trop bien connu. Surtout, si je dormais ou sommeillais un peu dans ma chaise, c'était toujours comme Hyde que je me réveillais.

Toujours menacé d'une catastrophe, contraint de fuir le sommeil, de m'en priver pour ainsi absolument, chose que j'aurais cru impossible, je devins, dans ma propre personne, un homme rongé par la fièvre, faible, physiquement et intellectuellement, et préoccupé par une pensée unique : l'horreur de mon autre moi-même.

Mais lorsque je dormais, ou lorsque la drogue cessait de produire son effet, je redevais Hyde presque sans transition, car les douleurs de transformation diminuaient de jour en jour ; je redevais Hyde avec son imagination souillée et épouvantée, son âme remplie de haines insensées, et son corps qui paraissait trop faible pour résister aux énergies de son esprit.

La puissance de Hyde paraît s'augmenter à mesure que Jekyll s'affaiblit. Et certes, la haine qu'ils anime l'un pour l'autre est égale maintenant.

Chez Jekyll, la haine pour Hyde était une affaire d'instinct. Il avait vu toute la dépravation de son autre lui-même, et il le regardait comme quelque chose d'inférieur. La pensée que cette chose affreuse lui était intimement unie, que cet abominable être, qu'il entendait continuellement gronder au-dedans de lui, était plus fort que lui et profiterait du premier moment de faiblesse ou de sommeil pour usurper sa place, cette pensée le remplissait d'horreur.

La haine de Hyde pour Jekyll était d'un ordre différent. La terreur que lui inspirait la pensée de l'échafaud le forçait à s'anéantir à chaque instant en reprenant la forme de Jekyll. Mais cette nécessité lui répugnait souverainement. Il haïssait la mélancolie dans laquelle Jekyll était tombé ; et le dégoût qu'il inspirait lui-même à Jekyll le blessait profondément. De là les malices qu'il faisait à Jekyll, écrivant, de son écriture, des blasphèmes dans ses livres, brûlant ses lettres, détruisant le portrait de son père, etc. Et n'était-ce sa crainte de la mort, il se serait précipité lui-même dans l'abîme pour m'atteindre. Mais il tient à la vie fortement ; je vais plus loin ; Moi, Jekyll, qui frémis d'horreur à la seule pensée de cet être, je ne puis m'empêcher de le plaindre quand je songe à l'intensité, à l'abjection de son attachement à la vie, quand je songe combien il redoute le pouvoir que je possède de mettre fin à son existence en me suicidant.

Mais à quoi bon tout ceci ; le temps me presse affreusement. Qu'il suffise de dire que jamais mortel n'a enduré de tel tourments. Et cependant, l'habitude apporta, non du soulagement, mais une sorte d'indifférence, une sorte de calme né du désespoir. Et mon chatiment aurait pu durer des années, sans une dernière calamité qui me sépare à tout jamais de mon véritable moi-même. Mon approvisionnement de sel, que je n'avais jamais renouvelé après ma première expérience, commença à

s'épuiser J'envoyai chercher d'autre. Je préparai la potion : la première ébullition eut lieu, et le premier changement de couleur, mais non le deuxième ; je l'ingurgitai, mais elle ne produisait pas d'effet. Vous savez comment j'ai fait bouleverser Londres pour avoir ce sel. Tout a été vain. Et je suis maintenant convaincu que c'était quelque impureté inconnue que renfermait le premier sel qui lui donnait son efficacité...

Une semaine s'est écoulée, et je termine cette confession pendant que je suis sous l'influence de la dernière poudre qui me reste. C'est donc la dernière fois, à moins d'un miracle, que Henry Jekyll pourra voir son propre visage, si changé hélas !

Et je ne dois pas trop tarder à mettre fin à mon écrit ; car si mon récit a jusqu'ici échappé aux fureurs de Hyde, ce n'est que grâce à la prudence de Jekyll. Si les douleurs de la transformation me saisissent pendant que j'écris, Hyde déchirera ce manuscrit en mille morceaux ; mais si je puis le terminer quelque temps avant que le changement arrive, il l'épargnera peut être, car le sort terrible qui nous menace tous deux l'a changé grandement, l'a profondément abattu.

Dans une demi-heure d'ici, lorsque j'aurai de nouveau et pour toujours revêtu la forme détestée de Hyde je sais quelles terreurs l'accableront, je sais comme il tremblera, comme il pleurera, comme il écoutera avec épouvante le moindre bruit.

Hyde mourra-t-il sur l'échafaud ou mettra-t-il fin lui même à son existence ? Dieu seul le sait. C'est maintenant la véritable heure de ma mort à moi ; ce qui doit suivre regarde un autre plutôt que moi-même. Ici donc au moment même où je dépose ma plume, se termine la vie du malheureux Henry Jekyll.

*Cette traduction garde les termes anglais, d'après
l'anglais français et non du français français.*

—FIN—

